
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01502887 1

LES

# GRANDS ÉCRIVAINS
## DE LA FRANCE

DEUXIÈME SÉRIE

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES

Publiée sous la Direction

de

**GUSTAVE LANSON**

---

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

VICTOR HUGO

# LÉGENDE DES SIÈCLES

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

D'APRÈS LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS ORIGINALES
AVEC DES VARIANTES,
UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

PAUL BERRET

II



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1920

VI

# LES TRONES D'ORIENT

# LES TRONES D'ORIENT

## NOTICE

Il était impossible que l'auteur des *Orientales* ne fit pas à l'Orient une large part dans la *Légende des Siècles*.

Mais, des *Orientales* à la *Légende des Siècles*, les idées générales de Victor Hugo sur les événements historiques, aussi bien que sa conception particulière de l'Orient, se sont modifiées, et son inspiration de 1828 n'a que bien rarement fourni des éléments à l'épopée de 1859.

Tout d'abord, il y a une part de l'inspiration orientale qui n'est plus de mode au temps de la *Légende des Siècles*, c'est le philhellénisme. La pièce de *1453*, épave isolée de l'inspiration de 1829, est une exception ; elle n'a pas été écrite au temps des *Petites Épopées*, et elle est, pour le fond, sans parenté avec elles. En réalité, V. Hugo a subi le contrecoup du changement qui s'est fait dans les idées françaises sur les destinées et les mœurs de la Turquie. Dès 1837, un romantique de la première heure, A. Royer, envoyait à V. Hugo un livre d'*Aventures de Voyage* en Orient, où il citait avec admiration les *Orientales* du poète, mais où il se séparait nettement de ses vues politiques : il plaignait le sultan Mahmoud : « Nous lui avons, disait-il, *traîtreusement* brûlé ses flottes. » En lisant la préface de l'*Histoire de la Turquie*, de Lamartine (1855), on se rend compte de toute l'étendue du revirement de l'opinion[1]. V. Hugo lui-même, dans la conclusion

1. Cf. la Notice de *1453*, p 433.

du *Rhin* (1842), sans renier sa ferveur passée, avait laissé transparaître tout au moins une certaine sympathie pour la Turquie, colosse écroulé sous l'effort des Russes.

D'autres thèmes ont vieilli, épuisés par les récits de voyage : c'est le décor des couchers de soleil sur le Bosphore, des bazars, des cafés et des minarets ; c'est aussi tout l'Orient amoureux ou fantastique, l'Orient du sérail, des houris et des djinns, l'Orient des *Mille et une Nuits*.

Après Maxime Ducamp et Gérard de Nerval[1] (1848-1850), le dernier poète en prose de cet Orient rebattu a été Théophile Gautier (1853)[2]. Hugo se garde de revenir à ces descriptions mièvres ou banales, en tous les cas surannées.

Géographiquement, l'Orient s'est déplacé et s'est agrandi pour V. Hugo. Après le voyage de 1843, l'Espagne, précisée dans son imagination, s'est dépouillée pour lui, dans une large part, de ses fausses couleurs orientales. En revanche' il fait entrer maintenant l'Asie, l'Egypte, l'Afrique et l'Inde dans la conception d'un monde à la fois sanguinaire et somptueux, où des conquérants farouches, Attila, Tamerlan se ruent à la tête de hordes meurtrières, où des soudans fabuleux étalent des cruautés, des conquêtes et un luxe hyperboliques.

Dans ces conditions, il est facile de juger combien V. Hugo aura peu l'occasion d'utiliser les souvenirs de ses lectures de 1828. Les traductions de Fouinet, les mémoires d'Ibrahim-Effendi, le *Dictionnaire-bibliothèque* d'Herbelot, qu'il cite dans ses notes des *Orientales*, comme les garants de son érudition, ne sont plus de mise ici.

En admettant même qu'il ait étudié de près, en 1828, les auteurs dont il se réclame[3], et qu'il en ait gardé, trente ans

---

1. Maxime Ducamp, *Souvenirs et paysages d'Orient*. Paris, Bertrand, 1848. Gérard de Nerval, *Scènes de la Vie orientale*. Paris, Souverain, 1848-1850.

2. Théophile Gautier, *Constantinople*. Paris, Lévy, 1853.

3. Il a paru à certains critiques que les notes des *Orientales* n'étaient qu'un placage adroit, fait après coup, et qu'en réalité l'inspiration des *Orientales* ne dérivait pas des sources auxquelles V. Hugo affirmait être remonté. Cf. J. Bouvier, *L'Orient dans la littérature française pendant les premières années du Romantisme*. Positions de Mémoires (Faculté des Lettres de Paris). Paris, 1907, p. 287 ; et Otto Moell, *Beiträge zur Geschichte der Entstehung der « Orientales » von V. Hugo*. Mannheim, 1901.

après, quelques souvenirs, il délaisse volontairement cette source d'inspiration, et c'est ailleurs qu'il va chercher les matériaux nécessaires à l'évocation de son nouvel Orient légendaire.

On constatera, dans les notices particulières à chaque pièce, l'influence décisive qu'eurent alors sur l'inspiration de V. Hugo des publications récentes comme les *Livres sacrés de l'Orient*, par Pauthier (1841), déjà signalés à propos de *l'Islam*; *La Turquie et ses différents peuples*, par H. Mathieu (1857), ainsi que l'*Histoire des Usages funèbres et des Sépultures des peuples anciens* que lui avait envoyée E. Feydeau en 1856.

### Bibliographie.

M. Rösler, *Sur les sources des « Trônes d'Orient »*. Revue d'Histoire Littéraire de la France, avril-juin 1908, pp. 241-244.

# I

# ZIM-ZIZIMI

## NOTICE

En 1856, l'année même où V. Hugo orientait son inspiration du côté des *Petites Épopées*, il reçut d'Ernest Feydeau un livre qui eut, dans la suite, une influence manifeste sur sa pensée.

Ce livre est l'*Histoire des Usages Funèbres et des Sépultures des peuples anciens*, par Ernest Feydeau, à Paris, chez Gide et Baudry (2 vol. in-folio avec planches en couleur) ; cette histoire est précédée d'une introduction : *Essai sur l'Histoire des Mœurs et Coutumes.*

L'influence que cette publication exerça momentanément sur l'esprit de V. Hugo est due à plusieurs causes.

La première est qu'Ernest Feydeau se posait en disciple de V. Hugo et en panégyriste de ses idées : il proclamait la supériorité des poètes sur les historiens et il exprimait par avance les idées maîtresses de la préface de la *Légende des Siècles :*

« Rédacteurs de mémoires, [les historiens] peignent avec exactitude, ils se font lire, ils intéressent ; fabricateurs d'histoires, leur couleur est fausse, ils rebutent. *Les seuls poëtes, avec la prescience du génie, devinent la couleur historique et font réellement revivre les siècles passés....* Mettez en regard de la description de la cour des Miracles, que vous avez tous lue dans l'admirable roman de Victor Hugo, mettez en regard le chapitre de Sauval qui lui a servi de texte et de base. Vous y trouverez tout : la description du lieu, l'histoire de la bourse, le gouvernement du grand Coësre, les dénominations étranges du peuple de la gueuserie. Le roman tout entier, le public l'ignore peut-être, le roman tout entier est pris dans Sauval, tous les noms même sont puisés dans les comptes de la prévôté de Paris publiés par l'antiquaire ; le poëte, compilateur sublime, n'a réellement inventé que la fable, la fiction

douloureuse et charmante qui nous a tous fait pleurer. Eh bien ! savez-vous la différence qui existe entre l'œuvre de Sauval et celle du poëte ? La première est un amas grossier, confus, de matériaux amoncelés çà et là, par tas énormes, sans proportions, au hasard ; des moellons vidés à terre par une charrette ; et la seconde est un admirable, un impérissable monument, tout chargé de statues, de fresques et de bas-reliefs, qui dresse fièrement dans les airs sa flèche de pierre. Ayons le courage de l'avouer, à l'éternelle honte de nous autres, archéologues ; dans aucun temps, par aucun homme, aucun morceau d'archéologie n'a été écrit qui vaille comme histoire, comme exactitude, comme intérêt, comme couleur, comme pensée, la centième partie des chapitres intitulés : *Notre-Dame,* et *Paris à vol d'oiseau* [1]. Et ces chapitres furent écrits par un poëte qui n'étudia peut-être pas l'archéologie pendant six mois !

« Ce n'est donc pas Sauval qui est véritablement un archéologue, c'est Victor Hugo [2] ».

Voilà qui était fait, j'imagine, pour ramener V. Hugo au goût de la résurrection poétique du passé et il dut être bien disposé pour un livre où étaient louées avec autant de clairvoyance prophétique les qualités d'historien-poète qu'allait mettre en œuvre l'auteur de la *Légende des Siècles.*

La seconde raison de la sympathie de V. Hugo pour l'œuvre de Feydeau est qu'il y retrouvait des thèmes familiers à son inspiration. La vision des statues colossales des divinités évanouïes, celle des palais énormes effondrés dans la solitude des déserts, le spectacle de l'écroulement des villes fabuleuses de l'Orient, la contemplation des ruines accumulées dans le monde par les civilisations disparues hantèrent de bonne heure son imagination. Qu'on songe à *Feu du Ciel* [3], et, dans l'*Arc de Triomphe* [4], à l'évocation de Thèbes, de Gur et de Palanqué. Qu'on songe aussi au goût romantique de V. Hugo pour la mélancolie des ruines, pour les méditations sur la vanité des œuvres humaines et sur le mystère de la mort. Feydeau lui offrait des tableaux précis de tout ce qu'il s'était contenté jusqu'alors d'imaginer poétiquement, non sans grandeur, mais tout au moins sans véritable couleur historique ; c'était vraiment tout le détail réel et saisissant des richesses du monde ensevelies dans les ruines et dans les tombes,

---

1. On voit nettement l'influence de *Notre-Dame de Paris* sur E. Feydeau dans le chapitre XL de son livre intitulé : *Essai de reconstitution de la physionomie de la ville de Thèbes sous la XIX^e dynastie,* p. 136-159.

2. Préface de l'*Histoire des Usages funèbres.* Essai sur l'Histoire des Mœurs et Coutumes, p. 21-22.

3. *Orientales,* I.

4. *Voix Intérieures,* IV.

tout le décor des vaines pompes de la royauté dans la mort qu'exhumait à ses yeux Feydeau ; un puissant attrait, une poésie sobre et contenue se dégageaient du livre : c'était la plus belle matière qu'on put offrir au poète des civilisations passées qui venait d'écrire *La Conscience, Aymerillot* et *Le Romancero du Cid*. Aussi bien, V. Hugo reçut-il de cette lecture une impression si profonde, qu'on en retrouve des traces non seulement dans *Zim-Zizimi*, mais encore dans les *Sept Merveilles* et dans l'*Épopée du Ver*.

Au sortir de la lecture de Feydeau, la terre apparaît à V. Hugo comme une vaste nécropole :

> Oh ! de Troie à Memphis et d'Ecbatane à Tarse
> La grande Catacombe éternelle est éparse.

Puis, tout de suite, les détails pittoresques l'arrêtent et sur-le-champ, il en versifie quelques-uns.

« Athénée, disait Feydeau [1], nous a conservé l'épithaphe de Sardanapale IV (*Banquet des savants*, livre XII) :

« Sardanapale, fils d'Anaxyndarax, a bâti Anchyale et Tarse en un jour. Mange, bois, joue ; le reste ne vaut pas ceci... (*le bruit ou claquement des doigts*). »

Hugo versifie sans tarder :

> Sardanapale quatre est couché dans la nuit.
> On lit sur le fronton de sa tombe royale :
> — O passant, j'ai bâti dans un jour Anchyale.
> Je fus roi, je fus grand. Joue et dors, mange et bois;
> Le reste ne vaut pas le claquement des doigts.
> (Manuscrit 40, fragment 251.)

Et c'est ainsi que V. Hugo doit à Feydeau l'histoire du tombeau de la reine Nitocris [2]; la singulière sépulture de ce pharaon qui flotte, plongé dans l'huile, en un cercueil de verre [3] ; les briques séchées au soleil [4]; les sarcophages au fond des puits [5]; le vase de grès rouge [6] et le doigt de marbre blanc du tombeau de Sardanapale [7]; les murailles tombales en cailloux et en chaux [8] ; le nom de Phul-Bélézys [9], etc.

Moreri, comme d'ordinaire, viendra compléter ces matériaux en

---

1. Feydeau, tome Ier, p. 456 ; c'est à ce premier tome que V. Hugo a fait tous les emprunts qui suivent.
2. Feydeau, p. 453, et *Zim-Zizimi*, v. 122-138.
3. Feydeau, p. 455, et *Zim-Zizimi*, v, 168.
4. Feydeau, p. 457, et *Zim-Zizimi*, v. 153.
5. Feydeau, p. 220-31, 476, et *Zim-Zizimi*, v. 167 et 331.
6. Feydeau, p. 459-60, et *Zim-Zizimi*, v. 337.
7. Feydeau, p. 456, et *Zim-Zizimi*, v. 337.
8. Feydeau, p. 455, et *Zim-Zizimi*, v. 225.
9. Feydeau, p. 455, et *Zim-Zizimi*, v. 185.

apportant au poète son contingent de noms étranges et sonores. comme Thuras, Mamylos, Ephracteus, Cherbron ou Ephrée.

*
* *

Ainsi pourvu de pittoresque, comment V. Hugo a-t-il organisé son développement ?

Il a imaginé un sultan, formidablement puissant, régnant à une époque indéterminée, où il est question à la fois des Amazones et des césars allemands. C'est à ce sultan que des sphynx racontent l'histoire des grands rois disparus ; aucun de ces rois n'est exactement situé dans le temps : sous des noms sonores, V. Hugo égrène, fragmente et divise l'histoire des conquérants chaldéens, assyriens, égyptiens et perses. Les développements sont pour lui interchangeables et passent avec facilité de Nemrod à Belochus, de Belochus à Chrem et de Cléopâtre à Nitocris. La division en dix sphynx est tout artificielle ; leurs noms mêmes : Gloire, Amour, Jeu, Volupté, Santé, Bonheur, Beauté, Grandeur, Victoire, Joie n'influent pas sur la nature du développement.

V. Hugo n'eut pas tout d'abord l'idée de faire parler dix Sphynx, mais bien le palais, les murs et la table du Sultan ; il lui parut, au cours du développement qui s'amplifiait, qu'il y avait intérêt à le sectionner davantage.

*
* *

On ne saurait refuser une couleur orientale au cadre même de *Zim-Zizimi*. Les histoires orientales sont remplies, sinon d'objets inanimés qui prennent la parole, tout au moins de génies qui sortent de ces objets pour parler : personne n'ignore combien est loquace la lampe d'Aladin[1]. D'autre part, V. Hugo avait déjà dans les *Orientales* eu l'idée de faire apostropher un sultan par trois têtes sanglantes clouées dans une ogive : *Les Têtes du Sérail*. On connaît, de plus, le goût des romantiques pour les sphynx[2]. Il existe, littérairement, une sorte de type de sphynx romantique, où se mêlent les traits et les légendes de la sphynge grecque et de l'andro-sphynx égyptien. Que de fois ne rencontre-t-on pas les sphynx dans l'œuvre de V. Hugo, depuis celui qui dans les *Odes*[3] « à la fois monstre et dieu, garde en

---

1. C'est la lampe de Zim-Zizimi qui clôt la série des discours.

2. L'idée de faire parler un sphynx se retrouve dans Soumet, *La Divine Épopée*, chants IV et VIII. Au chant VIII, le sphynx ébauche une histoire philosophique de l'humanité qui n'est pas sans offrir certaines analogies avec le discours du Satyre.

3. *Odes*, Livre III, VIII, Fin, 26 mai 1828

silence » le livre formidable de l'Histoire, jusqu'à celui qui dans *Ténèbres*[1] personnifie la nature et porte,

Sous *sa* paume sinistre et sous *sa* griffe obscure,

le mot de l'énigme et de la réconciliation ? Les sphynx de V. Hugo connaissent tous les secrets de la vie et de la mort : rien donc d'étonnant à voir V. Hugo confier ici à ces « monstres » qui sont des « dieux » le soin de chanter, pour désillusionner Zim-Zizimi,

la grande catacombe éternelle[2],

rien d'inattendu à ce que le poète leur prête des allures de prophètes et de justiciers sublimes.

* * *

Il est impossible de ne pas être frappé par l'allure générale de l'inspiration : elle est celle d'un visionnaire, on y sent l'influence d'une sorte d'hallucination. Le poète semble avoir entendu, comme Zim-Zizimi lui-même, la voix des apparitions, et l'étrange aspect du manuscrit témoigne de cet état extatique : la marge de la première page est remplie par des vers d'une écriture troublée, jetés la nuit sur le papier en l'absence de toute lumière ; ils sont accompagnés de ces mots : *Écrit dans l'insomnie* de la nuit du 23 au 24 9$^{bre}$ 1858[3].

---

1. *Légende des Siècles*, 3e Série, 1883, XII, *Ténèbres*, 3 ; dans le manuscrit, la troisième pièce de *Ténèbres*, datée du 24 janvier 1855, porte pour titre : *Le Sphynx*.
2. Nous n'avons cité que pour mémoire (p. 399) le travail fait en 1908 sur les sources de *Zim-Zizimi* par M. Rösler. Ce travail ne contient aucune des sources que nous signalons ici : il donne l'exemple des erreurs qu'on peut commettre et de celles qu'on peut imputer à V. Hugo, en isolant le texte de ses poèmes de leur véritable source et en les confrontant avec des ouvrages ignorés de l'exilé de Guernesey.
3. Cf. page 432.

# I

## ZIM-ZIZIMI

*

Zim-Zizimi, soudan d'Égypte, commandeur
Des croyants, padischah qui dépasse en grandeur
Le césar d'Allemagne et le sultan d'Asie,
Maître que la splendeur énorme rassasie,
Songe : c'est le moment de son festin du soir;
Toute la table fume ainsi qu'un encensoir;
Le banquet est dressé dans la plus haute crypte
D'un grand palais bâti par les vieux rois d'Égypte;
Les plafonds sont dorés et les piliers sont peints;
Les buffets sont chargés de viandes et de pains,
Et de tout ce que peut rêver la faim humaine;
Un roi mange en un jour plus qu'en une semaine
Le peuple d'Ispahan, de Byzance et de Tyr ;

---

2. Ms. : croyans

[les sultans]
3. [Tous les césars d'Europe et *tous les schahs* d'Asie,]
(Le vers adopté dans le texte imprimé est effacé dans le manuscrit.)
*Calife que la joie en riant rassasie,*
4. Maître que *le sort de splendeur* rassasie,
*Est* *sous un dais*
5. *Songe, assis sur son trône à son festin du soir*;
9. *Et les murs* sont dorés et les *plafonds* sont peints;

---

*Zizimi* est le nom que le Dictionnaire de Moreri donne au frère de Bajazet II; le nom de Zizimi figure à son ordre alphabétique dans l'édition de 1683.

Et c'est l'art des valets que de faire aboutir
La mamelle du monde à la bouche d'un homme;
Tous les mets qu'on choisit, tous les vins qu'on renomme,
Sont là, car le sultan Zizimi boit du vin;
Il rit du livre austère et du texte divin
Que le derviche triste, humble et pâle, vénère;
L'homme sobre est souvent cruel, et, d'ordinaire,
L'économe de vin est prodigue de sang ;
Mais Zim est à la fois ivrogne et malfaisant.

Ce qui n'empêche pas qu'il ne soit plein de gloire.
Il règne ; il a soumis la vieille Afrique noire ;
Il règne par le sang, la guerre et l'échafaud ;
Il tient l'Asie ainsi qu'il tient l'Afrique ; il faut
Que celui qui veut fuir son empire, s'exile
Au nord, en Thrace, au sud, jusqu'au fleuve Baxile ;
Toujours vainqueur, fatal, fauve, il a pour vassaux
Les batailles, les camps, les clairons, les assauts ;
L'aigle en l'apercevant crie et fuit dans les roches.
Les rajahs de Mysore et d'Agra sont ses proches,

---

14. Et *l'art des courtisans c'est* de faire aboutir
18. ... du *sacré texte et du Koran* divin
19. *a*) *Que le fellah qui puise aux citernes* vénère ;
*b*) Que le derviche *sobre*, humble et pâle, vénère ;
20. .... est souvent *méchant*...
24. .... il a *conquis toute l'*Afrique noire ;
25. Il règne par le *fer*...
27. Que celui qui veut fuir *sa puissance*...
30. *Les combats, les clairons, les casques*...
32. ... de Mysore et [d'Alep]. (*Agra* est barré dans le ms.)

---

28. Le *fleuve Baxile* : affluent du Nil, dans le Bagamidri, suivant Moreri, art. Nil.

32-36. Les noms indiens de *Mysore*, d'*Agra* et d'*Oude*, sont familiers à V. Hugo, en 1858. L'une des causes de la révolte des Indes, en 1857, avait été l'annexion par l'Angleterre du royaume d'Oude. Les Indes intéressaient V. Hugo : sa fille Adèle avait suivi dans les

Ainsi qu'Omar qui dit : « Grâce à moi, Dieu vaincra. »
Son oncle est Hayraddin, sultan de Bassora,
Les grands cheiks du désert sont tous de sa famille,
Le roi d'Oude est son frère, et l'épée est sa fille.

---

Il a dompté Bagdad, Trébizonde, et Mossul,
Que conquit le premier Duilius, ce consul
Qui marchait précédé de flûtes tibicines ;

33. *Et Schah-Thamas qui dit :*
34. Son oncle est [Haraddin,] (*Hayraddin* ne figure pas dans les corrections du manuscrit).
36. ...et *la lance* est sa fille.
37. Ms. : *Mosul,*

---

Indes un officier anglais avec qui elle s'était mariée secrètement. Un certain nombre de volumes relatifs à l'Histoire des Indes et aux insurrections contemporaines figurent dans la Bibliothèque de Victor Hugo.

33. *Omar* : nom porté par plusieurs califes : Cf. *Le Cèdre.*

34. *Hayraddin* : ms. Haraddin. C'est une des formes du nom de Barberousse, le célèbre pirate d'Alger (Khair-ad-din). La forme latine est Hariadanus. Il se peut que V. Hugo ait rencontré quelque part la forme Haraddin ou Hayraddin : elle n'est pas donnée par Moreri. Au reste, V. Hugo ne prétend désigner aucun personnage connu et il n'est nullement prouvé qu'un sultan, résidant à Bassora, ait jamais porté le nom de Hayraddin.

37. *Mosul* (première leçon du manuscrit) est la capitale que Moreri donne à l'Assyrie ; il en est question dans l'article Ninive.

38. *Duilius :* (consul 261 av. J.-C.) n'a conquis ni Bagdad, ni Trébizonde, ni Mossul, mais il a remporté le premier une victoire sur les Carthaginois. Quant à la légende des flûtes, elle est connue ; on la rencontre un peu partout : dans Cicéron, *de Senectute*, 44 ; dans Tite-Live, XVII, 12 ; dans Valère-Maxime, III, 6, 4 ; dans Florus : I, 18, 10 ; dans le *De viris* : 38, 4 ; dans Ammien Marcellin : XXVI, 3, 5 ; dans Silius Italicus, VI, 667-669. V. Hugo connaissait peut-être la légende pour avoir traduit un de ces textes, étant écolier ; l'*Histoire Romaine* de Rollin (Amsterdam, 1768), qu'il possédait à Guernesey, lui donnait-elle, comme presque toutes les éditions de cette époque, le texte suivant : « Duilius perpétua en quelque sorte son triomphe pendant toute sa vie. Quand il revenoit le soir de souper en ville, il marchoit toujours précédé d'un flambeau et d'un joueur d'instrument, comme pour perpétuer son triomphe : distinction sans exemple pour un parti-

Il a soumis Gophna, les forêts abyssines,
L'Arabie, où l'aurore a d'immenses rougeurs,
Et l'Hedjaz, où, le soir, les tremblants voyageurs,
De la nuit autour d'eux sentant rôder les bêtes,
Allument de grands feux, tiennent leurs armes prêtes,
Et se brûlent un doigt pour ne pas s'endormir ;
Mascate et son iman, la Mecque et son émir,
Le Liban, le Caucase et l'Atlas font partie
De l'ombre de son trône, ainsi que la Scythie,
Et l'eau de Nagaïn et le sable d'Ophir,

---

*Craps*

40. *a*) *Et Thèbe, Hérodion,* les [plaines] abyssines,
*b*) Il a *dompté* Gophna

41. *La* (*Thébaïde où*) *l'aube a de fauves* rougeurs.

45. Et se brûlent un doigt *de peur de* s'endormir ;

47. ... le Caucase et *l'Horeb*...

48. De l'ombre [de cet homme]. (*de son trône* est barré dans le manuscrit.)

49. Et *la mer Caspienne*...

---

culier et qu'il s'étoit attribuée à lui-même. » « C. Duilium redeuntem a cœna sæpe videbam puer... Delectabatur cereo funali et *tibicinæ* (*sic*). » Faut-il croire que ce *tibicinæ*, faute typographique pour *tibicine*, et qui a une allure d'adjectif puisse être l'origine de l'épithète française : *tibicines*, qu'aucun dictionnaire ne donne autrement qu'avec le sens de « joueuses de flûte » ? Dans le *Rhin* déjà (Lettre XXVI) V. Hugo écrivait que les empereurs entraient dans la nef de saint Ruprecht « clairons et tibicines en tête ». Que désignait le mot dans sa pensée : le musicien ou l'instrument ? et dans ce cas quel instrument ? la flûte ou la trompette droite des anciens ?

40. *Gophna :* Cf. *Le Cèdre*, vers 58. Moreri cite Gophna à l'art. Judée. *Hérodion*, qui figure dans la variante, se trouve dans le même article.

49. *L'eau de Nagaïn* : Il est question du lac Nagaïn dans *Promontorium Somnii*, III ; là, le Nagaïn est cité parmi les merveilles de l'*Africa portentosa*, entre les sources du Nil et les montagnes de la Lune. Dans la *Fin de Satan*, V. Hugo est plus explicite ; à ce vers :

Nemrod était profond comme l'eau Nagaïn,
(*Le Glaive*, I.)

il ajoute cette note : *Lac central de l'Afrique*. — *Ophir :* c'est le pays mystérieux, dont il est à plusieurs reprises question dans la Bible, et où se rendaient les navires du roi Salomon et ceux du phénicien Hiram pour y chercher de l'or, des bois et des pierres précieuses.

Et le Sahara fauve, où l'oiseau vert asfir,
Vient becqueter la mouche aux pieds des dromadaires ;
Pareils à des vautours forcés de changer d'aires,
Devant lui, vingt sultans, reculant hérissés,
Se sont dans la fournaise africaine enfoncés ;
Quand il étend son sceptre, il touche aux âpres zones
Où luit la nudité des fières amazones ;
En Grèce, il fait lutter chrétiens contre chrétiens,
Les chiens contre les porcs, les porcs contre les chiens ;
Tout le craint ; et sa tête est de loin saluée
Par le lama debout dans la sainte nuée,
Et son nom fait pâlir parmi les Kassburdars

---

52. *Loups et vautours changeant de cavernes et* d'aires,
[sultans]
53. [Vingt *princes* reculant devant lui], hérissés,
(L'inversion : *Devant lui, vingt sultans, reculant hérissés,* ne figure pas dans le manuscrit.)
55-58. Addition marginale.
60. Par le lama *caché* dans *sa* { [blême] / *pâle* nuée, / *sombre* }
61. Le ms porte : parmi [ses Khassburdars]

---

50. *Asfir* paraît être une transcription fautive ou dialectale du mot arabe *asfour* qui signifie *petit oiseau.* C'est par ce terme *d'asfour* que les Arabes désignent aux voyageurs des caravanes tous les oiseaux de petite taille qu'on rencontre sur la route (indication de M. Casanova, professeur de langue arabe au collège de France). D'autre part, dans Pauthier, si largement mis à contribution pour l'*An Neuf de l'Hégire* (cf. notre tome I, p. 119), il est question des *oiseaux verts* : « Les Mahométans distinguent les âmes des croyants en trois classes : celles des prophètes, celles des martyrs, qui, selon une tradition de Mahomet, demeurent dans le gésier des *oiseaux verts* nourris des fruits du paradis et abreuvés de l'eau des fleuves qui l'arrosent ; et celles enfin du reste des fidèles. » Pauthier, *Livres sacrés de l'Orient*, p. 494.

60. « Le *Lama* est le dieu vivant, le chef de la religion de tous les Tartares idolâtres : il habite, près des frontières de la Chine, sur le sommet d'une montagne très élevée. » Noel, *Dictionnaire de la Fable*, 1803.

61. *Kassburdars* : mot persan. Où V. Hugo avait-il rencontré ce

Le sophi devant qui flottent sept étendards;
Il règne; et le morceau qu'il coupe de la terre
S'agrandit chaque jour sous son noir cimeterre;
Il foule les cités, les achète, les vend,
Les dévore; à qui sont les hommes, Dieu vivant?
A lui, comme la paille est au bœuf dans l'étable.

*

Cependant, il s'ennuie. Il est seul à sa table,
Le trône ne pouvant avoir de conviés;
Grandeur, bonheur, les biens par la foule enviés,
L'alcôve où l'on s'endort, le sceptre où l'on s'appuie,
Il a tout; c'est pourquoi ce tout-puissant s'ennuie;
Ivre, il est triste.

Il vient d'épuiser les plaisirs;
Il a donné son pied à baiser aux vizirs;
Sa musique a joué les fanfares connues;

---

66. .... à qui sont les *peuples,* Dieu vivant?
68. *Pourtant son front est morne...*
70. *Il vient d'épuiser tout : on a baisé ses pieds ;*
Suivi d'abord des vers 75-84, continués eux-mêmes par le développement donné en note au vers 81.
70-86. Correction marginale.
*Le trône*
71. *Le lit* où l'on s'endort, *le trône* où l'on s'appuie,
73. [Triste, il est ivre].

---

mot? Le mot persan Khaṣṣ-burdâr signifie porteur particulier ; ce ne sont point, comme on pourrait le croire, des porteurs de litières, car les musulmans répugnent à se faire porter par des hommes ; le mot Khaṣṣ-burdâr désigne les porte-faix attachés à la maison du Châh.

62. *Le sophi* : c'est le titre que Moreri dans son *Dictionnaire* et Davity dans son *Discours de l'Estat du Turc* (cité par V. Hugo dans la conclusion du *Rhin*) donnent aux rois de la Perse.

*Sept étendards* : détail exact. On lit dans l'*Univers pittoresque, La Turquie,* p. 143, où est décrite l'armée de Suleïman : « Sept étendards à raies d'or, sept queues de cheval, annonçaient l'approche du Sultan. »

Des femmes ont dansé devant lui toutes nues ;
Il s'est fait adorer par un tas prosterné
De cheiks et d'ulémas décrépits, étonné
Que la barbe fût blanche alors que l'âme est vile ;
Il s'est fait amener, des prisons de la ville,
Deux voleurs qui se sont traînés à ses genoux,
Criant grâce, implorant l'homme maître de tous,
Agitant à leurs poings de pesantes ferrailles,
Et, curieux de voir s'échapper leurs entrailles,
Il leur a lentement lui-même ouvert le flanc ;
Puis il a renvoyé ses esclaves, bâillant.

Zim regarde, en sa molle et hautaine attitude,
Cherchant à qui parler dans cette solitude.

*

Le trône où Zizimi s'accoude est soutenu
Par dix sphinx au front ceint de roses, au flanc nu ;
Tous sont en marbre blanc ; tous tiennent une lyre ;

---

81. Deux voleurs dont il a lui-même ouvert le flanc ;
Puis il a renvoyé ses esclaves, baîllant.
Il s'écrie :
O palais ! murs ! ô festin, ô table,
Écoutez-moi, je suis le maître redoutable,
Je suis le conquérant, mon nom est établi
Dans l'azur des cieux, hors de l'ombre et de l'oubli ;
*Et mon bras porte un tas de foudres qu'il secoue*
L'acier devient éclair, quand mon bras le secoue ;
Mes exploits fulgurants passent comme une roue ;
Je vis ; je ne suis pas ce qu'on nomme un mortel ;
Zim regarde en sa molle et hautaine attitude,...
(Première rédaction du développement remplacé par la correction 70-87.)

83. ... de *lugubres* ferrailles,

90. Par dix sphinx [couronnés] de roses, au [sein] nu ;
(Le mot *flanc* ne figure pas dans le ms., et les mots *au front ceint* y sont biffés).
*portant*
91. .... tous *tenant* une lyre ;

L'énigme dans leurs yeux semble presque sourire;
Chacun d'eux porte un mot sur sa tête sculpté,
Et ces dix mots sont: Gloire, Amour, Jeu, Volupté,
Santé, Bonheur, Beauté, Grandeur, Victoire, Joie.

Et le sultan s'écrie :
« O sphinx dont l'œil flamboie,
Je suis le Conquérant ; mon nom est établi
Dans l'azur des cieux, hors de l'ombre et de l'oubli;
Et mon bras porte un tas de foudres qu'il secoue ;
Mes exploits fulgurants passent comme une roue;
Je vis; je ne suis pas ce qu'on nomme un mortel;
Mon trône vieillissant se transforme en autel;
Quand le moment viendra que je quitte la terre,
Étant le jour, j'irai rentrer dans la lumière;
Dieu dira : « Du sultan je veux me rapprocher. »
L'aube prendra son astre et viendra me chercher.
L'homme m'adore avec des faces d'épouvante ;
L'Orgueil est mon valet, la Gloire est ma servante ;
Elle se tient debout quand Zizimi s'assied ;
Je dédaigne et je hais les hommes ; et mon pied
Sent le mou de la fange en marchant sur leurs nuques.
A défaut des humains, tous muets, tous eunuques,

---

*L'énigme épanouit sur leur lèvre un sourire*
92. L'énigme dans leurs yeux *vient vaguement* sourire ;
93. Chacun d'eux *a son nom...*
94. Et ces dix *noms* sont :
96. Et *Zizimi leur parle...*
98. *Écoutez-moi; je suis*;... (non continué)
99. *L'acier devient éclair quand mon bras le secoue*;
104. Étant le jour, *je dois* rentrer
110. Je *méprise* et je hais les hommes;

---

100. *Fulgurants*: Sur ce néologisme que revendiquait V. Hugo, cf. la note du vers 514 du *Petit Roi de Galice.*

110. Cf. Job. XIII, 12 : *et redigentur in lutum cervices vestræ.*

Tenez-moi compagnie, ô sphinx qui m'entourez
Avec vos noms joyeux sur vos têtes dorés,
Désennuyez le roi redoutable qui tonne;
Que ma splendeur en vous autour de moi rayonne ;
Chantez-moi votre chant de gloire et de bonheur;
O trône triomphal dont je suis le seigneur,
Parle-moi ! Parlez-moi, sphinx couronnés de roses ! »

Alors les sphinx, avec la voix qui sort des choses,
Parlèrent : tels ces bruits qu'on entend en dormant.

*

LE PREMIER SPHINX

La reine Nitocris, près du clair firmament,

---

*lit de fleurs, murs*
114-116. *O salle des banquets, trône, vases* dorés
*Parlez-moi ; vous, du moins, vous êtes de la joie ;*
Que ma splendeur en vous autour de moi *flamboie* ;

115. ... le roi *formidable*...

119. *Parle-moi, pourpre. Alors des voix sortant des choses,*

122-133. Rédaction marginale remplaçant le brouillon suivant :
*tout*
122. *La reine Nitocris gît près du firmament* ;
{ *habite le tombeau*
{ *Elle est dans le tombeau de la haute terrasse*
{ *Elle habite un tombeau sur*
*Elle est seule, elle est triste, elle songe à sa race.*
*Son sépulcre est terrible et les nuages font*
*morne* { *triste* / *sombre*
*Sur son (royal) silence un bruit* { *vague et profond.*
*Et nul, fût-il le roi lui-même, s'il ne porte*
*Sur la tête un corps mort, ne peut franchir la porte*
*Du noir monument, d'ombre et d'enfer pénétré.*

---

122-138. Passage inspiré par la lecture du livre de Feydeau (v. p. 403), tome Ier, p. 453 : Feydeau y cite le passage suivant d'Hérodote : « La reine Nitocris se fit ériger un tombeau sur la terrasse

Habite le tombeau de la haute terrasse ;
Elle est seule, elle est triste ; elle songe à sa race,
A tous ces rois, terreur des Grecs et des Hébreux,
Durs, sanglants, et sortis de son flanc ténébreux ;
Au milieu de l'azur son sépulcre est farouche ;
Les oiseaux tombent morts quand leur aile le touche ;
Et la reine est muette, et les nuages font
Sur son royal silence un bruit sombre et profond.
Selon l'antique loi, nul vivant, s'il ne porte
Sur sa tête un corps mort, ne peut franchir la porte
Du tombeau, plein d'enfer et d'horreur pénétré.
La reine ouvre les yeux la nuit ; le ciel sacré
Apparaît à la morte à travers les pilastres ;
Son œil sinistre et fixe importune les astres ;
Et jusqu'à l'aube, autour des os de Nitocris,

---

125. ... terreur *du mède*....
130. Sur son *silence un bruit formidable et* profond.
134. *Sa paupière la nuit s'ouvre, et* le ciel sacré
136. Son œil *fixe et* sinistre importune

---

d'une des portes de Babylone les plus fréquentées (p. 457, Feydeau, à propos du tombeau de Sardanapale III, emploie l'expression : *haute terrasse*).... Ce tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius ; mais ce prince s'indignant de ne pas faire usage de cette porte, parce qu'il n'aurait pu y passer sans avoir un corps mort sur la tête, et de ne point se servir de l'argent qui était en dépôt,... le fit ouvrir ; mais il n'y trouva que le corps de Nitocris. » V. Hugo a fait un contresens en imaginant qu' « avoir sur la tête » signifiait porter. Eut-il recours à sa traduction d'Hérodote par Du Ryer? Du Ryer traduit (liv. I, p. 84) : « *On* n'y pouvoit passer sans avoir un mort au-dessus de soy » ; et ce *on*, terme général, expliquerait mieux le *selon l'antique loi, nul vivant*. Mais il faut considérer d'autre part que l'expression de Du Ryer : *avoir un mort au dessus de soy*, est moins équivoque que celle de Feydeau : avoir un corps mort *sur* la tête. C'est Feydeau que V. Hugo a dû lire. Reste à savoir si le contresens a été inconscient ou conscient. Il n'est pas impossible que V. Hugo ait volontairement suivi celui des deux sens qui lui a paru le moins plausible, mais le plus fantastique : c'était tout profit pour le pittoresque.

Un flot de spectres passe avec de vagues cris [a].

LE DEUXIÈME SPHINX

Si grands que soient les rois, les pharaons, les mages
Qu'entoure une nuée éternelle d'hommages,
Personne n'est plus haut que Téglath-Phalasar.
Comme Dieu même, à qui l'étoile sert de char,
Il a son temple avec un prophète pour prêtre ;

---

138. Un flot de spectres *roule* avec de vagues cris.

[a] Le développement primitif, attribué au PREMIER SPHYNX, réunissait les noms de Nitocris et de Cléopâtre (Cf. v. 229).

Alors des voix sortant des choses
S'élevèrent autour du maître radieux.
La reine Nitocris, la morte égale aux Dieux,
Habite le tombeau de la haute terrasse ;
triste
Elle est seule, elle est sombre, elle songe à sa race.
Son sépulcre est terrible et les nuages font
morne
Sur son royal silence un bruit vague et profond.
Tant que vivent les rois, la terre est à plat ventre ;
On les contemple, on trouve admirable leur antre ;
Mais, sitôt qu'ils sont morts, ils deviennent hideux
Et n'ont plus que les vers pour ramper autour d'eux.

Cléopâtre est couchée à jamais : cette femme
Fut l'éblouissement de l'Asie et la flamme
Que tout le genre humain avait dans le regard ;
s'éclipsa
Quand elle disparut le monde fut hagard ;
*O vivants, allez voir sa tombe souveraine,*
*Fière, elle était déesse et daignait être reine.*

*Var.:* Ses dents étaient de perle et son souffle était d'ambre ;
Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre.

139. a) *Car la mort rit et fait, quand sur l'homme elle monte,*
*Plus de nuit sur la gloire, hélas ! que sur la honte.*
b) *Si grands que soient dans l'ombre et sous leurs sombres mitres*
*Les mages rois Memnon, Cham, Xerxes, Armamithres,*

143. .... avec un *mage pour grand* prêtre ;

---

141. *Téglath-Phalasar* : Moreri (art. ASSYRIE), orthographie Theglat Phalasar.

Ses yeux semblent de pourpre, étant les yeux du maître ;
Tout tremble ; et, sous son joug redouté, le héros
Tient les peuples courbés ainsi que des taureaux ;
Pour les villes d'Assur que son pas met en cendre,
Il est ce que sera pour l'Asie Alexandre,
Il est ce que sera pour l'Europe Attila ;
Il triomphe, il rayonne ; et, pendant ce temps-là,
Sans savoir qu'à ses pieds toute la terre tombe,
Pour le mur qui sera la cloison de sa tombe,
Des potiers font sécher de la brique au soleil.

LE TROISIÈME SPHINX

Nemrod était un maître aux archanges pareil ;
Son nom est sur Babel, la sublime masure ;

---

145. *Il règne*, et sous son joug redouté,

qui sera la *voûte* de

152. Pour le mur *inconnu qui doit fermer sa tombe*

Après le vers 153, V. Hugo avait d'abord utilisé un autre développement :

*Sardanapale quatre, aux archanges pareil,*
*cendre*
*Gît dans la nuit ; on lit sur sa tombe royale :*
*— O passant, j'ai bâti dans un jour Anchyale ;*
*Je fus roi : je fus grand. Joue et dors, mange et bois.*
*Le reste ne vaut pas le claquement des doigts.*

On retrouve ces vers dans un fragment, d'écriture semblable, conservé sous le n° 251 (Ms. 40), avec une variante pour les deux premiers :

Sardanapale quatre est couché dans la nuit.
On lit sur le fronton de sa tombe royale

Cf. Notice, p. 403.

*Belochus fut*

154. *Belus* était un maître aux *colosses* pareil ;

---

153. Feydeau (p. 457) parle, en décrivant la tombe de Sardanapale III, d'une galerie voûtée par des briques séchées au soleil.

154. *Nemrod* a remplacé Belochus, qui lui-même avait dans le manuscrit pris la place de Belus ; Belochus et Belus, autre nom de Nemrod, proviennent de la liste des rois d'Assyrie, donnée par Moreri. Cf. les articles Babylone et Belochus.

Son sceptre altier couvrait l'espace qu'on mesure
De la mer du couchant à la mer du levant ;
Baal le fit terrible à tout être vivant
Depuis le ciel sacré jusqu'à l'enfer immonde,
Ayant rempli ses mains de l'empire du monde.
Si l'on eût dit : « Nemrod mourra, » qui l'aurait cru ?
Il vivait ; maintenant cet homme a disparu.
Le désert est profond et le vent est sonore.

### LE QUATRIÈME SPHINX

Chrem fut roi ; sa statue était d'or ; on ignore

---

*Satan*
158. *Iblis* le fit
161. Si l'on eût dit : *Belus* mourra
162. Il *régnait...*
163. Le désert est [immense]. (*Profond* est barré dans le ms.)
164-170. Les vers 164-170 furent d'abord attribués au Troisième Sphynx, le Quatrième commençait à parler au vers 171. Le vers 164 fut primitivement :
164. *a*) *Sa statue était d'or et d'argent* ; on ignore
*b*) Chrem fut *grand...*

---

164. Quel est ce *Chrem*, ce *pharaon* à qui V. Hugo donne le tombeau de Belus ? On ne connaît pas de pharaon du nom de Chrem. Il y a probablement une erreur de copie, et V. Hugo aura songé à Chéops, dont le nom est Chnem-Choufou ou Chnem-Chéops. Ce double nom de Chéops, dit M. Moret, l'égyptologue, à qui je dois cette hypothèse, se rencontre fréquemment dans les ouvrages écrits depuis la découverte de Champollion. Il est en effet très vraisemblable que V. Hugo ait songé au roi constructeur de la grande pyramide, au prototype de ces pharaons qui recherchèrent un asile inviolable et compliqué pour leur corps défunt ; il n'y a rien de surprenant à ce que V. Hugo ait choisi, parmi les noms de Chéops, le moins connu : c'est un des procédés ordinaires de son érudition. Ce nom de Chnem, il l'aura, ou mal retenu, au cours d'une lecture, ou retrouvé sur une liste d'une écriture cursive et obscure, comme l'est ordinairement l'écriture de ses notes.

La date de la fonte et le nom du fondeur;
Et nul ne pourrait dire à quelle profondeur
Ni dans quel sombre puits, ce pharaon sévère
Flotte, plongé dans l'huile, en son cercueil de verre.
Les rois triomphent, beaux, fiers, joyeux, courroucés,
Puissants, victorieux; alors Dieu dit: « Assez ! »

Le temps, spectre debout sur tout ce qui s'écroule,
Tient et par moments tourne un sablier où coule
Une poudre qu'il a prise dans les tombeaux
Et ramassée aux plis des linceuls en lambeaux,
Et la cendre des morts mesure aux vivants l'heure.

Rois, le sablier tremble et la clepsydre pleure;

---

*Et nul vivant*
166. *Hélas! et nul ne sait* à quelle profondeur
167. ... *ce roi* { *fauve* / *grave et* sévère / *morne* }
169-170. *Les rois pèsent sur l'homme, et puis sont effacés.*
*Le genre humain dit : Trop!* alors Dieu dit : Assez !
170. *Superbes, rayonnants...*
176-178. *O Princes, moi je suis le clepsydre et je pleure;*
*Pourquoi? le savez-vous? C'est que je vois d'ici,*
*l'homme est obscurci*
*A travers vos splendeurs dont le monde est noirci,*

---

167. *Puits* : C'est un souvenir d'un chapitre de Feydeau intitulé : *Tombeaux creusés au fond des puits*, p. 475; cf. aussi p. 220-231.

168. *Cercueil de verre... plongé dans l'huile* : Ces détails sont empruntés à un passage d'Elien, *Histoires diverses*, liv. XIII, cité par Feydeau, p. 455 : « Xercès, ayant fait ouvrir le tombeau de l'ancien Belus, il y trouva un *cercueil de verre*, qui renfermait le corps de ce prince, *plongé dans l'huile*. La caisse n'était pas pleine, il s'en fallait environ d'une palme que l'huile ne montât jusqu'aux bords. A côté était une petite colonne avec cette inscription : Malheur à celui qui ayant ouvert ce tombeau ne remplira pas le cercueil. Xercès, effrayé de ce qu'il venait de lire, ordonna qu'on y versât promptement de l'huile. Comme la caisse n'était pas encore pleine, il en fit verser une seconde fois, sans qu'il parût aucun accroissement de la liqueur.

Pourquoi? le savez-vous, rois? C'est que chacun d'eux
Voit au delà de vous, ô princes hasardeux,
Le dedans du sépulcre et de la catacombe,
Et la forme que prend le trône dans la tombe.

### LE CINQUIÈME SPHINX

Les quatre conquérants de l'Asie étaient grands;
Leurs colères roulaient ainsi que des torrents;
Quand ils marchaient, la terre oscillait sur son axe;
Thuras tenait le Phase, Ochus avait l'Araxe,
Gour la Perse, et le roi fatal, Phul-Bélézys,
Sur l'Inde monstrueuse et triste était assis;
Quand Cyrus les lia tous quatre à son quadrige,

---

180. Et la forme que prend *votre ombre* dans la tombe.
184. Thuras *avait l'Euphrate*...

---

Désespérant alors de pouvoir le remplir, il y renonça, fit refermer le tombeau et s'en alla fort affligé. »

184. *Thuras* : le cinquième des rois d'Assyrie cité par Moreri. An du monde 2076. — *Ochus* : c'est le nom que Moreri donne à Darius le Bâtard (an de Rome 330) et à un Artaxerxes (an de Rome 388), dans sa liste des rois de Perse.

185. *Gour* : c'est le nom d'une ville disparue de l'Inde (28 kil. sur 10 de ruines ensevelies sous la jungle) dont V. Hugo a parlé dans les *Voix Intérieures* (A l'Arc de Triomphe, VI). Sur le goût de V. Hugo pour l'Inde, en 1858, voir la note des vers 32-36; on sait aussi avec quelle facilité Hugo donne à ses personnages des noms de ville: cf. *Le Jour des Rois*, variante des vers 213 et 215, la notice du *Petit Roi de Galice*, p. 249, et *Eviradnus*, v. 162-163. — *Phul-Bélézys*, compagnon d'Arbace, qui renversa du trône Sardanapale IV. Cf. Feydeau, p. 455.

187. Moreri place le règne de *Cyrus* en l'an du monde 3495 (an de Rome, 195), l'avènement de Thuras en 2076, le règne de Phul en 3238-3285; Gour est un personnage imaginaire : il ne faut donc chercher aucune vérité historique dans ces conquêtes de Cyrus; les variantes montrent suffisamment (Memnon, Cham, Armamithres) combien peu le poète s'est soucié de la chronologie.

L'Euphrate eut peur; Ninive, en voyant ce prodige,
Disait : « Quel est ce char étrange et radieux
Que traîne un formidable attelage de dieux ? »
Ainsi parlait le peuple, ainsi parlait l'armée ;
Tout s'est évanoui, puisque tout est fumée.

### LE SIXIÈME SPHINX

Cambyse ne fait plus un mouvement; il dort;
Il dort sans même voir qu'il pourrit ; il est mort.
Tant que vivent les rois, la foule est à plat ventre ;
On les contemple, on trouve admirable leur antre ;
Mais, sitôt qu'ils sont morts, ils deviennent hideux,

---

188. L'Euphrate eut peur ; *la foule,* en voyant ce prodige,

192. Un instant V. Hugo eut l'idée de faire de ce développement (181-192) le début des discours : il se présenta d'abord à son esprit, sans division, sous cette forme :

Alors des voix sortant des choses
Parlèrent : tels ces bruits qu'on entend en dormant.
*Homme*
Passant, qui que tu sois, qui vis aveuglément,
Regarde au fond de l'ombre et sous leurs sombres mitres,
Les quatre conquérants : Xerxes, Armamithres,
Memnon qui prit la Perse, et Cham dans l'Inde assis,
Et celui qui tenait Sidon, Phul-Bélézys ;
Quand Cyrus les lia tous quatre à son quadrige,
foule
L'Euphrate eut peur, la *terre* en voyant ce prodige,
Disait : « Quel est ce char étrange et radieux
Que traîne un formidable attelage de dieux ?
Ainsi parlait le peuple, ainsi parlait l'armée ;
Tout s'est évanoui, puisque tout est fumée
Sésostris ne fait plus un mouvement ; il dort ;
Il dort sans même voir qu'il pourrit · il est mort.
De Thèbe à Tentyris, et d'Ecbatane à Tarse,
catastrophe
La grande { *catacombe* éternelle est éparse
nécropole
l'Auguste
Avec Ramsès le grand, avec Psamméticus !

Cf. verso de la page 278 du ms.

195. .... la *terre* est à plat ventre ;

Et n'ont plus que les vers pour ramper autour d'eux.
Oh! de Troie à Memphis, et d'Ecbatane à Tarse,
La grande catastrophe éternelle est éparse
Avec Pyrrhus le grand, avec Psamméticus!
Les rois vainqueurs sont morts plus que les rois vaincus;
Car la mort rit, et fait, quand sur l'homme elle monte,
Plus de nuit sur la gloire, hélas! que sur la honte.

### LE SEPTIÈME SPHINX

La tombe où l'on a mis Bélus croule au désert;
Ruine, elle a perdu son mur de granit vert,
Et sa coupole, sœur du ciel, splendide et ronde;
Le pâtre y vient choisir des pierres pour sa fronde;
Celui qui, le soir, passe en ce lugubre champ
Entend le bruit que fait le chacal en mâchant;
L'ombre en ce lieu s'amasse et la nuit est là toute;
Le voyageur, tâtant de son bâton la voûte,
Crie en vain : « Est-ce ici qu'était le dieu Bélus? »
Le sépulcre est si vieux qu'il ne s'en souvient plus.

### LE HUITIÈME SPHINX

Aménophis, Éphrée et Cherbron sont funèbres;

---

199. *De Troie à Tentyris...*
200. La grande *nécropole...*
Avec *Rhamses* le grand, avec Psamméticus!
201. Avec Pyrrhus, Ninus, Rhamsès, Psamméticus.
205-207. La tombe où l'on a mis Bélus *l'Assyrien*
*Croule, et, dans sa ruine, il ne reste plus rien*
*De* sa coupole, sœur *des cieux...*

---

205. Il est question dans Feydeau de granits rose, gris et noir, non de granit vert; mais Feydeau cite des sarcophages en *basalte vert*. pp. 206 et 224.

215. *Aménophis* (an du monde 2360), *Ephrée* (3437) et *Cherbron* (2337) figurent dans la liste des rois d'Egypte de Moreri. *Cherbron* est la leçon du Moreri de 1683; les autres éditions impriment Chebron.

Rhamsès est devenu tout noir dans les ténèbres ;
Les satrapes s'en vont dans l'ombre, ils s'en vont tous ;
L'ombre n'a pas besoin de clefs ni de verrous,
L'ombre est forte. La mort est la grande geôlière ;
Elle manie un dieu d'une main familière,
Et l'enferme ; les rois sont ses noirs prisonniers ;
Elle tient les premiers, elle tient les derniers ;
Dans une gaîne étroite elle a roidi leurs membres ;
Elle les a couchés dans de lugubres chambres
Entre des murs bâtis de cailloux et de chaux ;
Et, pour qu'ils restent seuls dans ces blêmes cachots,
Méditant sur leur sceptre et sur leur aventure,
Elle a pris de la terre et bouché l'ouverture.

LE NEUVIÈME SPHINX

Passants, quelqu'un veut-il voir Cléopâtre au lit ?

---

*immortels*
217. Les *pharaons* s'en vont
226. .... dans ces *mornes* cachots,
229. Quand Ninus (cf. v. 325-350) servait de thème au HUITIÈME SPHYNX, V. Hugo hésita pour le NEUVIÈME entre Nitocris et Cléopâtre, d'où ces deux débuts :

*Cléopâtre la reine au pas mélodieux,*
*Au sein blanc, est couchée à jamais : cette femme*
*Fut l'éblouissement...*
*La reine Nitocris, la morte égale aux Dieux*
*Habite le tombeau de la haute terrasse.*

---

224. J'explorai sept chambres... Feydeau, p. 461.
225. Feydeau, p. 455. Le tombeau de Sardanapale IV « est construit en poudingue mélangé de petits cailloux de chaux et de sable ».
228. Feydeau, p. 220 : « Jaloux de cacher leurs tombeaux, les Égyptiens, après y avoir déposé les momies, muraient les entrées, remplissaient les puits de terre et de débris de pierres jusqu'à en couvrir la surface et la mettre de niveau avec le sol. » *Ibid.*, p. 230 : On en bouche et on en « nivelle l'orifice le jour même de l'inhumation ».

Venez ; l'alcôve est morne, une brume l'emplit ;
Cléopâtre est couchée à jamais ; cette femme
Fut l'éblouissement de l'Asie et la flamme
Que tout le genre humain avait dans le regard ;
Quand elle disparut, le monde fut hagard ;
Ses dents étaient de perle et sa bouche était d'ambre ;
Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre ;
Pour elle Ephractæus soumit l'Atlas, Sapor
Vint d'Osymandias saisir le cercle d'or,
Mamylos conquit Suse et Tentyris détruite,
Et Palmyre, et pour elle Antoine prit la fuite ;
Entre elle et l'univers qui s'offraient à la fois
Il hésita, lâchant le monde dans son choix.
Cléopâtre égalait les Junons éternelles ;
Une chaîne sortait de ses vagues prunelles ;
O tremblant cœur humain, si jamais tu vibras,
C'est dans l'étreinte altière et douce de ses bras ;
Son nom seul enivrait ; Strophus n'osait l'écrire ;
La terre s'éclairait de son divin sourire,
A force de lumière et d'amour, effrayant ;

---

237. ... Ephractœus *vainquit l'Inde...*
239. *Dercylas dompta* Suze et *Ninive* détruite,
242. *Frémissant, il lâcha* le monde
243-46. Addition marginale.
*Cœur de l'humanité,*
245. *O cœur de l'homme, hélas !* si
246. C est dans l'*altière* étreinte
249. A force de lumière et de *joie...*

---

237-238. *Ephracteus* (an du monde 3047) figure, ainsi que *Dercylas* [var. du vers 239], (an du monde 2894) et que *Mamylos* (2411), dans la liste des rois d'Assyrie, donnée par Moreri. *Sapor* est un nom porté par les rois de Perse : mais le premier des Sapor que cite Moreri règne en 242 après J.-C. Tous ces personnages sont aussi peu contemporains que possible de Cléopâtre. *Osymandias* est le nom sous lequel on désigne Ramsès II dans les travaux archéologiques du commencement du XIX^e^ siècle ; il régna au XIV^e^ siècle avant l'ère chrétienne (cf. Feydeau, p. 218).

Son corps semblait mêlé d'azur ; en la voyant,
Vénus, le soir, rentrait jalouse sous la nue ;
Cléopâtre embaumait l'Égypte ; toute nue,
Elle brûlait les yeux ainsi que le soleil ;
Les roses enviaient l'ongle de son orteil ;
O vivants, allez voir sa tombe souveraine ;
Fière, elle était déesse et daignait être reine ;
L'amour prenait pour arc sa lèvre aux coins moqueurs ;
Sa beauté rendait fous les fronts, les sens, les cœurs,
Et plus que les lions rugissants était forte ;
Mais bouchez-vous le nez si vous passez la porte.

### LE DIXIÈME SPHINX

Que fait Sennachérib, roi plus grand que le sort ?
Le roi Sennachérib fait ceci qu'il est mort.
Que fait Gad ? Il est mort. Que fait Sardanapale?
Il est mort.

*

Le sultan écoutait, morne et pâle.
« Voilà de sombres voix, dit-il ; et je ferai
Dès demain jeter bas ce palais effaré

---

252. Cléopâtre *enivrait les peuples*...
255-56. V. Hugo avait répété ici les vers 235-36.
258. .... rendait fous *les esprits et* les cœurs,
261. Que fait Sennachérib, *le roi terrible et fort ?*
264. .... Le sultan *était devenu* pâle.
266. Dès demain *démolir* ce palais effaré

---

261-263. *Sennachérib*, *Gad* : ce sont maintenant des noms empruntés à la Bible. Gad est à la fois le nom d'un fils de Jacob, d'un patriarche, d'une vallée et d'une divinité : le mot *Gad* signifie sort, fortune et les Septante le traduisent par Τύχη ; cf., au vers 276, *Phur* qui a une signification analogue.

Où le démon répond quand on s'adresse aux anges. »

Il menaça du poing les sphinx aux yeux étranges.

*

Et son regard tomba sur sa coupe où brillait
Le vin semé de sauge et de feuilles d'œillet.

« Ah ! toi, tu sais calmer ma tête fatiguée ;
Viens, ma coupe, dit-il. Ris, parle-moi, sois gaie.
Chasse de mon esprit ces nuages hideux.
Moi, le pouvoir, et toi, le vin, causons tous deux. »

La coupe étincelante, embaumée et fleurie,
Lui dit :

« Phur, roi soleil, avait Alexandrie ;

---

267. Le vers 267 était suivi de ces trois vers :
*me ris*
*Allons, toi qui reluis dans ces songes étranges,*
*Toi qui verses l'ivresse à mon front fatigué,*
*Viens, mon verre*
*Ris, ma coupe et dis-moi quelque chose de gai.*
268. *Et son poing menaça* les sphynx
269. *Alors son œil* tomba
275. *Et la coupe où trempait une sauge fleurie*
*Lui dit :...*

---

269. Feydeau, p. 464 : « Dans les sarcophages furent trouvés... des ornements de métal et une coupe de cuivre, ressemblant par la forme et les dessins en ronde-bosse à la coupe tenue par un roi sur un bas-relief du palais N.-O. de Nemroud. »

270. La *sauge* passait au Moyen Age pour préserver de la mort. *Salvia, salvans vitam,* dit le dictionnaire de du Cange, article Salvia, et du Cange cite une phrase latine dont le vers de V. Hugo peut paraître une imitation : *Cifum pretiosum optimo vino repletum cum Salvia.* Cf. *Eviradnus,* v. 399-400.

276. *Phur* : c'est un nom commun emprunté à la Bible : il signifie mauvais sort ; cf. Esther, IX, 24 : « Aman avoit formé le dessein de les exterminer ; et il avoit jetté pour cela le *phur* c'est-à-dire le sort en notre langue. » Cf., vers 261, le mot *Gad.*

Il levait au-dessus de la mer son cimier;
Il tirait de son peuple orageux, le premier
D'Afrique après Carthage et du monde après Rome,
Des soldats plus nombreux que les rêves que l'homme
Voit dans la transparence obscure du sommeil;
Mais à quoi bon avoir été l'homme soleil?
Puisqu'on est le néant, que sert d'être le maître?
Que sert d'être calife ou mage? A quoi bon être
Un de ces pharaons, ébauches des sultans,
Qui, dans la profondeur ténébreuse des temps,
Jettent la lueur vague et sombre de leurs mitres?
A quoi bon être Arsès, Darius, Armamithres,
Cyaxare, Séthos, Dardanus, Dercylas,
Xercès, Nabonassar, Asar-addon, hélas!
On a des légions qu'à la guerre on exerce;
On est Antiochus, Chosroès, Artaxerce,
Sésostris, Annibal, Astyage, Sylla,

---

282. *Mais aujourd'hui qui donc connaît le roi soleil?*
*Il était dans le bruit : il est dans le silence.*

Ces deux vers étaient suivis par le développement qui commence au vers 296 :

[Vivants, quand le trépas sur un de vous s'élance].

282-295. Addition marginale comprenant cette première rédaction :

*Mais à quoi bon avoir été le roi soleil?*
*Des mages pharaons porter les sombres mitres,*
*A quoi bon? A quoi bon être Arsès, Armamithres,*
*Cyaxare, Séthos, Dardanus, Dercylas,*
*Xercès, Nabonassar, Asarhaddon, hélas!*
*Ils étaient dans le bruit, ils sont dans le silence.*

286. Qui, dans la profondeur *redoutable* des temps,
288. ...Arsès, *Chosroès,* Armamithres,
293. *Ajax, fils d'Oïlée...*

---

288-290. Tous ces noms figurent dans Moreri à leur ordre alphabétique pour la plupart, et dans les listes de rois : ASSYRIE : Xerxès, Armamithres, Sethos, Dercylas, Asarhadon; PERSE : Arsès, Darius; MÉDIE : Cyaxare; BABYLONE : Nabonassar. La plupart sont au reste assez connus pour qu'ils se soient présentés d'eux-mêmes à la pensée de V. Hugo.

Achille, Omar, César, on meurt, sachez cela.
Ils étaient dans le bruit, ils sont dans le silence.
Vivants, quand le trépas sur un de vous s'élance,
Tout homme, quel qu'il soit, meurt tremblant ; mais le roi
Du haut de plus d'orgueil tombe dans plus d'effroi ;
Cet esprit plus noir trouve un juge plus farouche ;
Pendant que l'âme fuit, le cadavre se couche,
Et se sent sous la terre opprimer et chercher
Par la griffe de l'arbre et le poids du rocher ;
L'orfraie à son côté se tapit défiante ;
Qu'est-ce qu'un sultan mort? Les taupes font leur fiente
Dans de la cendre à qui l'empire fut donné,
Et dans des ossements qui jadis ont régné ;
Et les tombeaux des rois sont des trous à panthère. »

Zim, furieux, brisa la coupe contre terre.

*

Pour éclairer la salle, on avait apporté

---

294. *Ajax*, Omar,
300. ... le *squelette* se couche,
*l'univers*
305. ... à qui *le monde* fut donné,
307. Et les *fosses* des rois

---

307. V. Hugo, fidèle à ses procédés poétiques (cf. *Orientales*, Feu du ciel, VI), introduit ici le décor de la nature : arbre, rocher, orfraie, taupes, panthère. La simplicité des récits cités par Feydeau (p. 466), elle aussi, conserve sa majesté et son émotion : « Des restes humains, plus ou moins conservés, furent trouvés dans tous ces sarcophages. Parfois, comme le couvercle avait été soigneusement fermé, je pus presque distinguer le corps, enveloppé de son drap mortuaire, et reposant dans son étroite demeure. Mais bientôt le contact de l'air extérieur le faisait tomber en poussière, laissant seulement subsister le crâne et les grands os des bras et des jambes pour montrer ce que ces boîtes vides alors avaient autrefois contenu. Layard. *Découvertes faites dans les ruines de Ninive*, p. 557. » V. Hugo et

Au centre de la table un flambeau d'or sculpté
A Sumatra, pays des orfévres célèbres ;
Cette lampe splendide étoilait les ténèbres.

Zim lui parla :

« Voilà de la lumière au moins !
Les sphinx sont de la nuit les funèbres témoins ;
La coupe, étant toujours ivre, est à peu près folle ;
Mais, toi, flambeau, tu vis dans ta claire auréole ;
Tu jettes aux banquets un regard souriant ;
O lampe, où tu parais tu fais un orient ;
Quand tu parles, ta voix doit être un chant d'aurore ;
Dis-moi quelque chanson divine que j'ignore,
Parle-moi, ravis-moi, lampe du paradis !
Que la coupe et les sphinx monstrueux soient maudits ;
Car les sphinx ont l'œil faux, la coupe a le vin traître. »

Et la lampe parla sur cet ordre du maître :

« Après avoir eu Tyr, Babylone, Ilion,
Et pris Delphe à Thésée et l'Athos au lion,

---

314. Les sphinx sont *du tombeau* les funèbres témoins ;
315. La coupe, *étant ivre toujours, est folle* (vers incomplet).
316. ... flambeau *sacré, tu vis dans l'*auréole ;
317. Tu jettes *à la joie*...
321. Parle *donc*...
324. ... sur *l'ordre de son* maître :
325-350. Ces paroles de la lampe appartenaient d'abord au HUITIÈME SPHYNX : le développement était plus court :

Ninus le fratricide est sur son dur chevet.
Dans l'ombre, où ? qui le sait ? Si le regard pouvait

---

les archéologues se rencontrent ici pour développer Bossuet : « *Un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue* » et Lucain « *Etiam periere ruinæ* ».

311. *Sumatra* : « On dit qu'on y trouve des mines d'or, d'argent... » Moreri, Art. SUMOTRA.

326. Moreri fait vivre *Thésée* l'an du monde 2824 (art. ATHÈNES),

Conquis Thèbe, et soumis le Gange tributaire,
Ninus le fratricide est perdu sous la terre ;
Il est muré, selon le rite assyrien,
Dans un trou formidable où l'on ne voit plus rien.
Où? Qui le sait? Les puits sont noirs, la terre est creuse.
L'homme est devenu spectre. A travers l'ombre affreuse,
Si le regard de ceux qui sont vivants pouvait
Percer jusqu'au lit triste au lugubre chevet
Où gît ce roi, jadis éclair dans la tempête,
On verrait, à côté de ce qui fut sa tête,
Un vase de grès rouge, un doigt de marbre blanc ;

---

Percer jusqu'à la couche affreuse et solitaire,
A côté de sa tête on verrait sous la terre
Au vase de grès rouge, un doigt de marbre blanc.
Adam le trouverait à Caïn ressemblant;
La Mort même frémit quand elle s'aventure
Jusqu'à cette effrayante et sombre pourriture.
dit : Ninus,
Lorsqu'elle entre elle crie : Allons, réveille-toi ;
Je t'apporte à manger ; tu dois avoir faim, roi ;
Mange donc! Et Ninus dit : je n'ai plus de bouche.
La Mort reprend
Et la Mort dit, montrant la pâture farouche :
Mais vois donc! Et Ninus répond : je n'ai plus d'yeux.
*couché...*

329. Il est *scellé*
331. Où? Qui le sait? *le gouffre est noir...*
334. Percer [jusqu'à la couche] au lugubre chevet

---

et *Ninus* était mort, selon lui, en 1996. Sous le nom de *Ninus*, V. Hugo groupe les diverses conquêtes faites à différentes dates par les rois d'Asie. Il n'y eut point d'expédition assyrienne en Grèce sous Thésée. — *L'Athos au lion* : c'est un souvenir d'Hérodote. C'est en effet dans la Chalcidique, en quittant le canal creusé dans l'Athos, que les chameaux de Xerxès furent, entre Acantha et Therma, dévorés par des lions, très nombreux dans cette contrée au dire d'Hérodote : Εἰσὶ δὲ κατὰ ταῦτα τὰ χωρία καὶ λέοντες πολλοί. Liv. VII, 125-26.

337. Cf. notice p. 403. Détails empruntés à la description du tombeau de Sardanapale IV par Feydeau, p. 456 : « En 1836, M. Gillet fit fouiller le terrain et trouva, mêlé à des débris de marbre blanc et à des *fragments de poterie rouge, un doigt en marbre blanc* d'une assez

Adam le trouverait à Caïn ressemblant.
La vipère frémit quand elle s'aventure
Jusqu'à cette effrayante et sombre pourriture;
Il est gisant ; il dort ; peut-être qu'il attend.

Par moments, la Mort vient dans sa tombe, apportant
Une cruche et du pain qu'elle dépose à terre ;
Elle pousse du pied le dormeur solitaire,
Et lui dit : « Me voici, Ninus. Réveille-toi.
Je t'apporte à manger. Tu dois avoir faim, roi.
Prends. — Je n'ai plus de mains, répond le roi farouche.
— Allons, mange. » Et Ninus dit : « Je n'ai plus de bouche. »
Et la Mort, lui montrant le pain, dit : « Fils des dieux,
Vois ce pain. » Et Ninus répond : « Je n'ai plus d'yeux. »

*

Zim se dressa terrible, et, sur les dalles sombres
Que le festin couvrait de ses joyeux décombres,
Jeta la lampe d'or sculptée à Sumatra.
La lampe s'éteignit.

Alors la Nuit entra;
Et Zim se trouva seul avec elle; la salle,
Comme en une fumée obscure et colossale,
S'effaça ; Zim tremblait, sans gardes, sans soutiens :
La Nuit lui prit la main dans l'ombre, et lui dit : Viens.

---

356. Comme en une *nuée*...

Date du manuscrit : 20-25 Décembre 1858. Un certain nombre de vers ont été composés dans la nuit du 23 au 24 décembre (Cf. No-

---

grande dimension, qui lui fit supposer que, sur ce point, une statue colossale avait dû orner le monument. » Voir aussi sur les vases *d'argile rouge*, trouvés dans les tombes, les pages 459 et 460.

tice, p. 405). Ils ont été écrits sans lumière dans la marge de la première page du manuscrit : ils sont à peu près illisibles. On distingue pourtant les développements suivants :

Puisqu'on est *du* néant, que sert d'être le maître ?
Que sert d'être calife ou mage ? A quoi bon être
Un de ces pharaons, ébauches des sultans,
Qui, dans la profondeur ténébreuse des temps,
Jettent la lueur vague et sombre de leurs mitres.
A quoi bon être Arsès, *Cyaxare,* Armamithres ?

Il menaça du poing les sphynx aux yeux étranges.
Et son regard tomba sur sa coupe où brillait
Le vin semé de sauge et de feuilles d'œillet.
Ah ! toi, tu sais calmer ma tête fatiguée.
Viens, ma coupe, dit-il. Ris, parle-moi. Sois gaie,
Chasse de mon esprit ces nuages hideux.
Moi, le pouvoir, et toi le vin causons tous deux.

Au-dessous de ces vers, V. Hugo a écrit lui-même, après coup, d'une écriture nette, la mention « *Ecrit dans l'insomnie de la nuit du 23 au 24 9bre 1858.*

---

# II

# 1453

## NOTICE

Le manuscrit de la pièce intitulée *1453* est une copie faite d'une large écriture cursive, vraisemblablement à l'époque même de la composition du recueil de 1859.

A n'en pas douter, la pièce est d'une inspiration et d'une rédaction antérieures ; elle a dû être écrite au moment des *Orientales*. Elle évoque en effet l'idée de Constantinople redevenue chrétienne par l'intervention de la France ; or, c'est en 1829 qu'un pareil rêve hantait en France les esprits [1].

La question de l'indépendance de la Grèce avait en 1829 rallié dans un même enthousiasme les partis politiques les plus divers ; c'était une véritable croisade, où les libéraux s'enrôlaient au nom de la liberté, et les royalistes, au nom de la religion. Les plus grands esprits, les diplomates eux-mêmes se laissaient séduire ; au moment où l'on signait le traité d'Andrinople (1829), le prince de Polignac avait soumis à l'empereur de Russie un audacieux projet de remaniement de l'Europe : les Turcs devaient être expulsés de la péninsule des Balkans ; Constantinople et la Grèce constitués en royaume chrétien, avec le roi des Pays-Bas pour souverain.

Les desseins de la politique étaient ainsi d'accord avec les espérances des poètes. En 1825 avait paru la traduction des *Chants populaires*

1. De 1829 à 1859, un revirement d'opinion se produisit. Lamartine est, en 1854, dans sa préface de l'*Histoire de la Turquie*, l'écho retentissant du nouvel état d'esprit ; il blâme ouvertement Chateaubriand et Byron, *prédicateurs au nom des dieux de la fable, d'une croisade et d'une politique erronées* ; il répudie sans restriction un enthousiasme qui aboutit à « *l'inique et atroce incendie de Navarin* ». Et quant à V. Hugo, dès 1842, dans *le Rhin*, sans renier explicitement sa haine de philhellène contre les Turcs, il préconisait un rapprochement avec l'Allemagne contre la Russie, ennemie des Turcs.

*de la Grèce moderne*, par Fauriel[1], et l'on y rencontre cette pièce dont l'inspiration est tout à fait voisine de celle du poème de V. Hugo :

*La prise de Constantinople.*

Les Turks ont pris Constantinople ; ils l'ont prise ; ils ont pris Thessalonique ; — ils ont pris aussi Sainte-Sophie, le grand monastère, — qui a trois cents clochettes, et soixante-deux cloches ; — et pour chaque cloche un prêtre, pour chaque prêtre un diacre. — Au moment où le Saint-Sacrement, où le roi du monde sortait du sanctuaire, — une voix du ciel descendit par la bouche des anges : — « Cessez la psalmodie, reposez le Saint-Sacrement sur l'autel ; — et envoyez un message au pays des Franks, pour que les Franks viennent le prendre, — pour qu'ils viennent prendre la croix d'or, le saint évangile, — et la table de l'autel, afin que les Turks ne la souillent pas. » — Quand la Vierge entendit cette voix, toutes ses images se mirent à pleurer. — « Calme-toi, ô Vierge, ne te lamente pas, ne pleure pas ; — avec les ans, avec le temps, toutes ces choses seront de nouveau à toi[2]. »

La pièce intitulée *1453* a un fonds d'inspiration religieuse et philhellène ; elle a été insérée après coup dans les *Petites Epopées*, par un dessein visible de variété. Ce court poème, ce vitrail aux contours simples, aux couleurs éclatantes et claires, repose l'attention entre les deux longs développements oratoires de *Zim-Zizimi* et de *Sultan Mourad* qui auraient risqué, en se suivant, de présenter un trop grand aspect de monotonie[3].

---

1. Paris, Didot, 1824-25, 2 vol. in-8, tome II, p. 339.

2. Le chevalier chrétien, suivi de Dieu, qu'évoque V. Hugo, vient en quelque sorte accomplir la promesse faite à la Vierge par l'auteur de la *Prise de Constantinople*.

3. Des raisons de circonstances ont-elles ramené V. Hugo au souvenir de cette pièce pendant son exil ? C'est en 1855 qu'est mort l'ancien collègue de V. Hugo à la Chambre des Pairs, Fabvier, le propagandiste ardent de la cause philhellène et le chef d'une expédition en Grèce. V. Hugo nous a laissé dans *Choses vues* un portrait sympathique de Fabvier ; à propos de la mort de Fabvier, les journaux et les revues évoquèrent des souvenirs de la guerre d'Indépendance. Mais ce ne sont pas là des raisons probantes, la préoccupation littéraire semble au contraire évidente.

## II

### 1453

Les Turcs, devant Constantinople,
Virent un géant chevalier
A l'écu d'or et de sinople,
Suivi d'un lion familier.

Mahomet Deux, sous les murailles,
Lui cria : « Qu'es-tu? » Le géant
Dit : « Je m'appelle Funérailles,
Et toi, tu t'appelles Néant.

---

Le manuscrit est sans rature et sans titre : c'est une copie écrite d'une main rapide. Il est accompagné d'une date incomplète : *20 juin*.

---

1-4. Ce *géant*, qui porte un écu de *sinople*, couleur habituelle du blason des croisés français, et qui est suivi d'un lion, comme Ivain dans Chrestien de Troyes, n'est autre qu'une personnification de la France, dont l'esprit chevaleresque est au service des nobles causes.

Le mot *sinople* (étymologie *Sinope*, ville d'Asie Mineure) fut rapporté d'Orient par les croisés pour signifier la couleur verte en armoiries. C'était déjà une couleur particulièrement honorable chez les musulmans. Elle est, dans le blason, l'emblème de la liberté (cf. vers 12).

4. Le roman du *Chevalier au Lion*, de Chrestien de Troyes, met en scène un chevalier qui est suivi et servi, dans toutes ses prouesses en faveur des opprimés, par un lion, fidèle et courageux vassal. Le *Chevalier au Lion* est, parmi les romans du Moyen Age, l'un des plus connus, et ce fut un des premiers de ceux qu'adapta pour ses lecteurs, en 1777, la *Bibliothèque des Romans*. Il est donc très vraisem-

» Mon nom sous le soleil est France
Je reviendrai dans la clarté,
J'apporterai la délivrance,
J'amènerai la liberté.

» Mon armure est dorée et verte
Comme la mer sous le ciel bleu;
Derrière moi l'ombre est ouverte;
Le lion qui me suit, c'est Dieu. »

---

blable de penser que V. Hugo avait lu ce roman. Ajoutons que le lion figure communément sur les armes des chevaliers ; dans le recueil du comte de Tressan, que V. Hugo possédait à Guernesey, Amadis de Gaule est appelé le *Chevalier des lions*.

# III

# SULTAN MOURAD

## NOTICE

Le poème de *Sultan Mourad* est une manière de conte oriental.

Il s'harmonise, par plus d'un aspect, avec le reste de l'inspiration du Moyen Age dans la *Légende des Siècles*, et le sultan Mourad n'est pas, dans son décor exotique, un tyran qui diffère beaucoup des rois ou des infants d'Espagne, des Ratbert, des Sigismond, des Ladislas ou des Kanut.

Le sultan Mourad, invincible et sanguinaire conquérant, « faucheur, dont la terre était le pré », a commis pendant toute sa vie les atrocités les plus monstrueuses ; mais un jour, il a eu un mouvement de pitié pour le plus humble et le plus vil des animaux : il a chassé les mouches qui irritaient la plaie d'un porc expirant ; or, à l'heure du jugement dernier, ce bienfait pèse plus lourd que tous ses crimes dans la balance suprême, et Dieu — le Dieu de Mahomet — lui pardonne.

Le poème de *Sultan Mourad* n'est pas, dans sa conclusion, en désaccord avec les idées que les écrivains, de 1840 à 1860, se plaisaient à répandre dans les livres et les revues.

Les sympathies qui se manifestaient alors à l'égard de la Turquie n'étaient pas seulement politiques : une bienveillance nouvelle exaltait des vertus morales récemment découvertes chez les peuples orientaux ; des panégyriques de leur religion et de leurs mœurs se multipliaient. Les uns vantent leur tolérance, les autres, la bonté, la simplicité de leur vie champêtre, leur pitié facilement émue et leur douceur à l'égard des animaux [1].

La curiosité et la sympathie de V. Hugo pour la religion de Maho-

---

1. Cf. *La vie intime et la vie nomade en Orient,* par la Princesse Belgiojoso, Revue des Deux Mondes, 1er février 1855; *Affaires d'Orient,* par Xavier Raymond, *Ibid.*, 1er mai 1855 ; — et d'une façon générale tous les articles de la Revue des Deux Mondes sur l'Orient, de 1840 à 1858.

met se manifestent vers la même époque : il versifie des passages du Coran [1] ; dans la *Légende des Siècles* de 1877 figure un court poème, intitulé *Verset du Coran*, qui fut écrit le 16 septembre 1846 et qui contient une idée analogue à celle du conte de *Sultan Mourad* :

La terre tremblera d'un profond tremblement
Et les hommes diront : Qu'a-t-elle ? En ce moment,
Sortant de l'ombre en foule, ainsi que des couleuvres,
Pâles, les morts viendront pour regarder leurs œuvres.
Ceux qui firent le mal le poids d'une fourmi
Le verront, et pour eux Dieu sera moins ami ;
Ceux qui firent le bien ce que pèse une mouche
Le verront, et Satan leur sera moins farouche [2].

Au moment où V. Hugo écrivait *Sultan Mourad*, la lecture du livre de Vaillant sur l'*Islam des Sultans* était encore récente dans sa mémoire ; il en avait utilisé les idées en janvier 1858 dans l'*An Neuf de l'Hégire* ; et *Sultan Mourad*, pour ce qui concerne la justice du Dieu de Mahomet, en est encore le reflet [3].

Mais pour l'action de *Sultan Mourad*, il faut remonter plus loin et plus haut encore.

La source de l'action de *Sultan Mourad* est un conte Mogol intitulé *Les Balances*, qui parut en 1823 dans les *Tablettes Romantiques* sous la signature de A [4].

Le sultan Ekber s'est rendu odieux par ses cruautés. Il s'est donné le surnom de *fils de la victoire*, mais ses peuples l'appellent le *fils des fléaux* : le crime est devenu « un besoin pour la faiblesse exaltée de son âme ». Un jour, Ekber fait un terrible rêve : il est jeté sur le

1. Cf. tome Ier, p. 117-118. Nous avons donné ces essais dans la notice sur *l'Islam*.

2. Ce morceau est un amalgame de détails puisés dans Pauthier, *Les livres sacrés de l'Orient*, Paris, 1841. Le tremblement de terre n'est pas autre que celui du Coran : « *Le tremblement de terre du grand jour sera terrible* » (Le Coran, ch. XXII, verset 1, p. 646). La comparaison des ressuscités et des couleuvres provient de la même source. Pauthier rapporte, d'après Mahomet, que la troisième classe des humains viendra au rassemblement du dernier jour, rampant « le visage contre terre » (Pauthier, p. 497) ; l'anaphore « le verront, le verront » a son origine dans ce verset : *L'homme sera un témoin oculaire contre lui-même* (Le Coran, ch. LXXV, verset 14, p. 734) ; enfin la fourmi est un souvenir de cette parole des anges : « *Seigneur, nous avons donné à chacun ce qui lui était dû, et le surplus des bonnes actions d'une telle personne est du poids d'une* FOURMI. » (Pauthier, *loc. cit.*, p. 499).

3. Cf. tome Ier, p. 119.

4. Cf. Baldensperger, *Revue Critique*, juin 1911, p. 477. — La signature de A est sans doute celle d'Abel Hugo. C'est ainsi qu'il signait en 1819 dans le *Conservateur littéraire*, où il a consacré plusieurs articles aux littératures étrangères.

plateau d'une balance ; sur le plateau opposé sont entassés des poids qui se transforment en monstres ; il sent le plateau sur lequel il a été jeté descendre et s'effondrer ; mais un enfant ailé, malgré l'effort des monstres rétablit l'équilibre et arrête du bout de son pied les plateaux de la balance. Un fakir est appelé pour expliquer le mystère : L'enfant ailé, dit-il, c'est ta bonne action Ekber. Hier, voyant un porc enchaîné et affamé, tu as de ton pied royal poussé quelque nourriture à proximité de l'animal immonde. Par ce songe, le ciel t'avertit. Convertis-toi ! Ekber suivit le conseil du fakir et devint le meilleur des princes.

Tel est le résumé du conte dont V. Hugo s'est visiblement inspiré [1].

Mais il a modifié l'action en transportant la scène au jugement dernier, ce qui lui a permis de donner à la seconde partie de son récit un décor plus grandiose et plus merveilleux : là, il a pu mettre à profit toutes les curieuses indications que lui fournissait Pauthier sur la résurrection des Mahométans.

En outre, il n'a pas prétendu mettre en scène un personnage historiquement réel ; il a créé un type de conquérant oriental, en accumulant sur la tête de Sultan Mourad toutes les victoires et toutes les conquêtes de la dynastie, et il a rendu ce *fils des fléaux* le plus terrible de tous les criminels, en lui prêtant toutes les cruautés et toutes les horreurs dont il a pu recueillir les récits dans les livres qu'il avait à sa disposition.

Non seulement il a fouillé dans le *Dictionnaire* de Moreri, mais encore il a mis largement à contribution l'histoire de *La Turquie* de Mathieu [2], utilisé des notes de *Napoléon le Petit*, et arrangé une anecdote puisée dans Hérodote.

L'entassement de tous les détails recueillis, et leur agrandissement épique donnent au développement du poème de *Sultan Mourad* une allure hyperbolique qui s'accordait avec l'intention même du poète. Hyperbole dans les victoires et dans les cruautés, hyperbole dans la clémence même du Dieu de Mahomet, rien n'est ici déplacé. L'hyperbole est dans la manière des contes orientaux et c'est sans doute la raison pour laquelle, dans le poème de *Sultan Mourad*, V. Hugo n'en a pas craint l'excès.

---

1. Nous donnons in-extenso ce conte à la suite de cette notice

2. C'est bien, en effet, à *La Turquie* de Mathieu que V. Hugo a demandé presque tous les détails qu'il utilise dans *Sultan Mourad*, et non à Cantemir, malgré l'affirmation de la Préface : « La barbarie mahométane ressort de Cantemir, à travers l'enthousiasme de l'historiographe turc, telle qu'elle est exposée dans les premières pages de *Zim-Zizimi* et de *Sultan Mourad*. » Cf. notre Introduction, p. LXVII.

## LES BALANCES.

### CONTE MOGOL.

Le sultan Ekber avait succédé à son père le pacifique Humaïoun, septième descendant du grand Timur-Beg. Arrivé au trône, le jeune sultan oublia les sages conseils que lui avait donnés son père mourant. Il remplit son sérail de femmes persanes et tartares, et se livra à toutes les voluptés : de jeunes Omras remplacèrent les vieux ministres d'Humaïoun, et ces favoris firent asseoir tous les vices sur le même trône où avaient siégé toutes les vertus.

Cependant, en avançant en âge, le dégoût des plaisirs se fit sentir dans l'âme du sultan. Il chercha dans la guerre un moyen d'en remplir le vide. Les malheureux Indiens, échappés à la famine et à la peste qui, sous un gouvernement tyrannique, avaient ravagé le Mogol, furent traînés sur les champs de bataille. Ekber fut heureux dans toutes ses injustes entreprises. Un poète gagé le nomma *fils de la victoire* ; les peuples l'appelèrent *fils des fléaux* ; car le nombre de ses crimes avait surpassé le nombre même de ceux commis en son nom. Il descendait quelquefois du tribunal, où il avait siégé comme juge, et pour délassement, sa main prenait la hache du bourreau.

Ekber cependant n'était pas né méchant ; l'enivrement du pouvoir et les perfides conseils de ses favoris avaient seuls corrompu son cœur ; et, en vieillissant, le crime, qui n'était autrefois en lui qu'une habitude, était devenu un besoin pour la faiblesse exaltée de son âme.

Il avait quitté la riante Dehli et transféré le siège impérial dans la ville d'Agra, où devait être fêté l'anniversaire de sa cinquantième année. Le jour arrivé, dès le lever du soleil, les *Rasbonts* parcoururent la ville en sonnant de la trompette, pour annoncer au peuple la solennité du jour : chaque Indien, Banian, Parsis, Mahométan ou idolâtre se courba vers la terre et demanda à son Dieu de longues années et d'heureux succès pour le sultan Ekber. Quand le milieu du jour fut arrivé, les portes du palais impérial furent ouvertes : le peuple entra dans l'amkas, et se plaça à genou sous les galeries qui entourent cette cour, destinée aux audiences que le monarque accorde à ses sujets. Ekber était sur son trône, entouré de ses fils et de plusieurs eunuques : les uns, armés de longues queues de paon, avaient

le soin de chasser les mouches ; d'autres agitaient l'air avec de grands éventails pour conserver autour de l'empereur une fraîcheur salutaire. Quelques-uns debout, immobiles, les bras croisés sur la poitrine, attendaient ses ordres. Au pied du trône, on voyait assis, sur un divan entouré d'un balustre d'argent, les Omras, les Rajas et les envoyés des provinces, tous les yeux baissés et les mains jointes sur la poitrine. Plus loin, dans la même attitude et avec le même respect, se tenaient les mansebdars et les chefs des troupes, ainsi que les envoyés des princes tributaires.

Devant l'empereur, une balance, dont les plateaux d'or étaient attachés avec des cordes de soie, se trouvait suspendue à trois piliers d'argent massif; Ekber s'y plaça, le plus grand silence se fit dans l'assemblée, et l'on commença à peser le sultan; quand le plus ancien des officiers de l'empire annonça à voix haute, au peuple que le divin Ekber pesait un demi-lak de roupies de plus que l'année précédente, de bruyantes acclamations firent retentir la place. L'empereur se replaça sur son trône, et chacun fut admis successivement à l'honneur obligé de lui présenter un tribut. Le riche Omra offrait des pierreries, le Raja de riches armures, le Mansebdar, des étoffes d'or et d'argent; les envoyés des provinces, des lingots de métaux précieux; ceux des villes, de l'or monnoyé. Le commerçant apportait des produits de son commerce ; le laboureur, des fruits de la terre. Tout était reçu par les officiers du palais. Ekber fit ensuite ses largesses ; les Omras reçurent des boules d'or; les Mansebdars, des boules d'argent; et le peuple, des boules de cuivre. La cérémonie finit au coucher du soleil. L'empereur rentra dans son palais, et les rues de la ville furent aussitôt illuminées avec des verres à couleurs variées et brillantes.

Ekber, fatigué, s'était couché, satisfait des nouvelles richesses qu'il venait d'acquérir. L'eunuque qui était de garde au pied de son lit l'entendit d'abord dormir paisiblement; bientôt son sommeil devint agité et des paroles sans suite et sans signification s'échappèrent de ses lèvres. Il se réveilla les yeux égarés, la barbe et les cheveux en désordre. « Qu'on aille chercher ce fakir savant dans l'art d'expliquer les songes; qu'il vienne de suite ! » s'écria-t-il.

On obéit. Le fakir vénérable fut amené devant lui. Arraché à son premier sommeil, traîné par des soldats, au milieu de la nuit, et introduit dans ce palais, que le peuple ne regardait qu'avec crainte, le vieillard, faible et cassé par l'âge, ne tremblait point. Ses yeux, fixés sur les yeux du tyran, semblaient y chercher le motif de l'ordre qu'il avait reçu. Ekber tenait ses regards baissés devant les yeux interrogateurs du vieillard ; il passa la main sur son front comme pour rappeler un souvenir confus qui s'éloignait, et, s'adressant au fakir, debout en sa présence, il lui dit :

« Écoute, vieillard : — Je dormais ; une voix prononça mon nom. Mon âme répondit : *me voilà !* et, quittant son corps, elle s'élança dans un espace sans limites. Des tourbillons roulèrent pendant longtemps autour de moi ; les soleils, les étoiles, les comètes paraissaient tomber, comme une pluie enflammée ; ils tombaient, et je m'élevais. Enfin parut un être immense et dont mes yeux ne purent d'un coup d'œil mesurer toute l'immensité. Sa voix avait un son tel que je n'en ai jamais entendu. Elle semblait ne frapper mon oreille que comme la voix basse et tranquille d'un esclave qui supplie, ou d'un visir qui conseille, et cependant elle se faisait entendre au milieu du fracas des machines universelles. Le bruit des soleils et des corps célestes, ce bruit épouvantable, paraissait un silence profond pendant que cette voix parlait.

— *Ekber, approche !* dit-elle. — Mon âme s'avança en tremblant Des balances d'or étaient attachées à la voûte du ciel. Sur un des plateaux, s'élevait un amas de poids énormes. Une main inconnue me saisit, m'enlève et me laisse retomber sur l'autre plateau. Je rebondis avec un bruit sonore, comme ces boules de cuivre, creuses et élastiques, que j'ai fait distribuer hier à mes sujets. Cependant mon poids, en apparence si léger, souleva le plateau opposé ; j'aperçus près de moi un enfant ailé dont le sourire doux et le regard pur pénétrèrent mon cœur d'une joie inconnue. Son faible pied, appuyé sur le bord du plateau, retenait seul le poids énorme que j'allais entraîner : je voyais cependant les poids, transformés en monstres à figures hideuses et variées, s'agiter avec rage et chercher à détacher l'intrépide enfant. — *C'est bien !* dit la voix avec un son terrible, et qui retentit encore à mon oreille, *un de plus suffirait.* Alors l'enfant me jeta un regard plein de tristesse, les monstres grincèrent les dents avec un rire infernal, et la voix murmura : *Souviens-toi de ce que tu as vu.* — Je poussai un cri, je m'éveillai, J'étais dans mon lit, au milieu de mon palais, et l'eunuque chargé de garder ma personne sacrée attisait le feu de la cassolette remplie d'encens. Je t'ai fait appeler : explique-moi ce que signifie ce songe singulier. »

Le fakir avait écouté Ekber avec attention : il était vieux, sans père et sans enfans, il n'avait plus rien à craindre, il n'avait plus rien à espérer. Il répondit ainsi au sultan, en lui offrant le cimeterre nu qui était posé sur un sofa voisin.

« Prends cette arme, écoute, et quand j'aurai parlé, fais tomber ma tête à tes pieds si mes paroles t'ont déplu, car je vais te parler comme jamais on ne t'a parlé, je vais te dire la vérité. Attends seulement que je me taise, et ne m'interromps point. Gloire à Dieu et à Mohammed son prophète !

« Ekber, fils du sage Humaïoun, père de ses sujets, tu es devenu leur tyran et leur bourreau. Tes crimes ont allumé la colère de

Dieu… Ne m'interromps point, écoute jusqu'au bout… Tu n'as fait qu'une bonne action dans ta vie, et ce fut hier, sans le savoir. J'étais dans la cour de ton palais. Un porc, animal immonde, attaché par un pied trop loin de son auge, faisait de vains efforts pour y manger : tu passas, tu le vis, et avec ton pied royal, tu ne dédaignas pas d'approcher la nourriture de l'animal affamé. Ekber, la balance est celle de la justice divine, ces poids énormes sont tes crimes, l'enfant dont le pied retient la masse fatale, c'est la bonne action que tu as faite. Pense aux paroles de ta conscience, *un de plus !* et tes crimes l'emporteront. J'ai dit. »

Ekber, furieux, saisissait le cimeterre, et allait frapper le fakir. Celui-ci le regarda avec tranquillité, et répéta seulement, en offrant sa tête à son maître : *Un de plus !* Ces mots arrêtèrent la fureur du tyran. « Vieillard, dit-il, tu peux te retirer. » Le fakir sortit.

Ekber se recoucha, mais il ne dormit point. Il se fit dans ses idées une révolution complète : car il n'avait jamais distingué le bien et le mal comme les autres hommes. Le bien, c'était sa volonté ; le mal c'était la résistance qu'on y opposait.

Le changement opéré dans le caractère du sultan opéra un changement dans le gouvernement de son empire. Le Mogol redevint ce qu'il avait été, heureux et puissant tout à la fois. Ekber, le *fils des fléaux*, obtint le nom de *père du peuple*, et ce nom glorieux, donné par des sujets fidèles, fut répété par des poètes indépendans.

Le fakir ne reparut point dans la cité des palmiers, et les habitans de Dehli, qui savaient que l'empire devait à sa sagesse le gouvernement juste et paternel d'Ekber, le cherchèrent vainement pour lui en témoigner leur reconnaissance.

Quel était ce sage ? C'est ce qu'on ignore. Le Banian a dit que Brahma prit un corps mortel pour accomplir cette œuvre glorieuse. Le Parsis raconte qu'Oromase ne dédaigna point d'instruire ainsi le sultan par ses divins conseils. Le Mahométan affirma que le fakir n'était autre qu'Ali, le parent et l'ami de Mohammed : — chacun d'eux n'en rendit grâce qu'à son Dieu[1].

A.

1. M. Gédéon Huet me signale qu'une légende chrétienne très analogue est racontée dans les *Acta Sanctorum*. On la lit dans la *Vie de saint Jean l'Aumônier*, écrite par Léontios. Au chapitre VII de l'édition latine de Bollandus à Anvers (1643), p. 506, cette légende a pour titre : *Historia S. Petri teleonarii* ; et, bien qu'il s'agisse d'un *teleonarius* et non pas encore d'un sultan, bien que la bonne action soit un pain donné et non un porc secouru, la parenté est évidente : on retrouve le songe, la vision de la balance et la conversion finale. Abel Hugo aurait-il démarqué ou rencontré toute démarquée, une légende chrétienne ?

# III

## SULTAN MOURAD

### I

Mourad, fils du sultan Bajazet, fut un homme
Glorieux, plus qu'aucun des Tibères de Rome ;
Dans son sérail veillaient les lions accroupis,
Et Mourad en couvrit de meurtres les tapis ;
On y voyait blanchir des os entre les dalles ;
Un long fleuve de sang de dessous ses sandales
Sortait, et s'épandait sur la terre, inondant

---

1-2. *Sublime autant* qu'aucun des *grands césars* de Rome ;
*Mourad fut glorieux* : (début primitif non continué).
*Fut splendide*
3. ...[des] lions
4. *Sultan Mourad* couvrit
5. *Et fit blanchir*
[On y voyait des os de morts]

---

Sultan Mourad : Il est inutile de chercher à identifier Sultan Mourad avec un personnage historique réel ; il n'existe, au Moyen Age, aucun Amurat, fils de Bajazet : Hugo a choisi ces deux noms, parce qu'ils sont les plus fréquents et les plus sonores dans la série des sultans. Mourad est la forme turque d'Amurat ; c'est sous ce nom de Mourad que les journaux et les revues vers 1850, que Jouannin, dans l'*Univers pittoresque* et Lamartine, dans son *Histoire de la Turquie*, désignent les Amurat.

6-7. On lit dans le *Dictionnaire* de Chaudon-Delandine (Lyon, 1804) que Victor Hugo possédait à Guernesey, et qu'il semble d'ailleurs avoir rarement consulté : « *Tamerlan* disoit ordinairement qu'un Monarque n'étoit jamais en sûreté, si le pied de son trône ne nageoit dans le sang ». Article Tamerlan. Mais peut-être est-ce simplement ici l'arrangement d'un verset de l'Apocalypse, XXII, 1, qu'on peut

L'Orient, et fumant dans l'ombre à l'Occident.
Il fit un tel carnage avec son cimeterre
Que son cheval semblait au monde une panthère;
Sous lui Smyrne et Tunis, qui regretta ses beys,
Furent comme des corps qui pendent *aux* gibet*s* ;
Il fut sublime ; il prit, mêlant la force aux ruses,
Le Caucase aux Kirghis et le Liban aux Druses ;
Il fit, après l'assaut, pendre les magistrats
D'Éphèse, et rouer vifs les prêtres de Patras ;
Grâce à Mourad, suivi des victoires rampantes,
Le vautour essuyait son bec fauve aux charpentes
Du temple de Thésée encor pleines de clous ;

---

8. L'Orient, *le midi, le sud et* l'Occident.
9-12. Addition marginale.
10. Que [sa jument]
12. Au gibet est une faute d'impression de la 1re édition.
14. Le manuscrit orthographie Kirguis.
16. *D'Ancyre*...
18. Les vautours *aiguisaient leur* bec

---

traduire ainsi : « Un fleuve d'eau, source de la vie, clair comme du cristal, coulait du trône. » Le sang, symbole de la mort, remplacerait alors, par antithèse, *l'aqua vitæ* de la Bible.

11. *Smyrne*: Sous le nom de Sultan Mourad, Hugo a groupé toutes les conquêtes et toutes les cruautés des sultans. Si l'on calcule, à l'aide des dates réelles de ces conquêtes, la durée de la période embrassée par le poète, cette période s'étend de *1322*, date de la prise de Smyrne, jusqu'à la fin du XVIe siècle, époque où furent occupés Famagouste et le Mont Liban.

*Tunis* : « Les corsaires, dit Moreri, art. TUNIS, y vivent sous la protection du Turc. » C'est en 1574 que la suzeraineté des Turcs sur Tunis s'établit définitivement.

14. « Amurat III (1574-1595), fils de Sélim II... défit les Maronites et les *Drus* du Mont Liban. » Moreri, art. AMURAT III.

16. *Patras* : ville du Péloponèse, conquise par Mahomet II, en 1455 : « Tout le Peloponèse a flêchi sous la puissance de ses armes » Moreri, art. MAHOMET II.

Grâce à lui, l'on voyait dans Athènes des loups,
Et la ronce couvrait de sa verte tunique
Tous ces vieux pans de murs écroulés, Salonique,
Corinthe, Argos, Varna, Tyr, Didymotichos,
Où l'on n'entendait plus parler que les échos;
Mourad fut saint; il fit étrangler ses huit frères;
Comme les deux derniers, petits, cherchaient leurs mères
Et s'enfuyaient, avant de les faire mourir,
Tout autour de la chambre il les laissa courir;
Mourad, parmi la foule invitée à ses fêtes,
Passait le cangiar à la main, et les têtes

---

*noble*
**25. Mourad fut *grand*...**
**28. Tout autour de [sa] chambre**
**29-35. Addition marginale.**
**30. ... [l'yataghan] à la main,**

---

20-24. Ces images de dévastation sont un rappel du sac d'Athènes en 1821 dans la guerre de l'Indépendance, bien plutôt qu'un souvenir de la conquête d'Athènes par les Turcs au Moyen Age. En parlant de la prise d'Athènes par Mahomet II, Moreri dit simplement : C'est sur François Acciaoli « que le redoutable Mahomet II Empereur des Turcs prit Athénes l'an 1455.... C'est depuis ce tems que les Turcs sont maîtres d'Athènes et elle est une des deux cens villes que Mahomet II enleva aux Chrétiens. » Article ATHÈNES.

23. *Corinthe* : « Mahomet II Empereur des Turcs se rendit maître de cette ville l'an 1458. » Moreri, art. CORINTHE.

*Varna* : « Amurat II... attaqua vigoureusement les Chrétiens, et le dixième jour de Novembre de l'an 1444 il gagna la célèbre bataille de *Varne*, vers le Pont Euxin. » Moreri, art. AMURAT II.

*Didymotichos* : « Amurat Ier (1357-1390)... ayant enlevé aux Grecs toute la Thrace et les Provinces voisines, il soûmit encore Gallipoli, *Didymotichos* et Andrinople. » Moreri, art. AMURAT Ier.

25-28. « Dix-neuf frères du nouveau sultan (Mahomet III) furent étranglés en sa présence.... Les plus jeunes, amenés à leur tour, poussèrent des cris lamentables en apercevant les cadavres de leurs aînés. L'un d'eux essaya de se sauver, et le sultan se donna la satisfaction de le voir courir autour de la salle, dont toutes les issues étaient gardées. » Mathieu, *La Turquie et ses différents peuples*, I, p. 154-155.

29-31. Dans un brouillon écrit à Guernesey, et contenant des vers

S'envolaient de son sabre ainsi que des oiseaux ;
Mourad, qui ruina Delphe, Ancyre et Naxos,
Comme on cueille un fruit mûr, tuait une province ;
Il anéantissait le peuple avec le prince,
Les temples et les dieux, les rois et les donjons ;
L'eau n'a pas plus d'essaims d'insectes dans ses joncs
Qu'il n'avait de rois morts et de spectres épiques
Volant autour de lui dans les forêts de piques ;
Mourad, fils étoilé des sultans triomphants,
Ouvrit, l'un après l'autre et vivants, douze enfants
Pour trouver dans leur ventre une pomme volée ;

---

36. *Les étangs verts n'ont pas plus d'essaims dans leurs* joncs
40-45. Addition marginale.
40. *Fut auguste : il ouvrit douze jeunes* enfants

---

sur différentes armes (le candjar, le globe à pointe, Durandal, etc.), on lit des formules qui sont préparatoires à l'image dont V. Hugo use ici :

> Son candjar ondulait comme un *serpent d'acier*.
> Ce seigneur
> Traverse la bataille ainsi qu'un moissonneur,
> Une serpe à la main, il va fauchant des { hommes / têtes.
> (Ms. 40, Fragment 255.)

Ce brouillon est écrit sur le verso d'une lettre à H. Marquant, à propos d'un discours qu'avait prononcé Victor Hugo.

32. *Ancyre* : « Ancyre, dite aujourd'huy *Angori, Anguri...*, ville Métropolitaine de Galatie, dans le Patriarchat de Constantinople. » Moreri, art. Ancyre.

38. Cf. dans *Les Chants du Crépuscule* :

> Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques.
> (*Napoléon II*, IV.)

39. Cf. dans *Les Orientales*,

> O sultan Noureddin, calife aimé de Dieu !
> . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Lorsque, astre impérial, aux peuples pleins d'effroi
> Tu luis, tes trois cents fils brillent autour de toi
> Comme ton cortège d'étoiles.
> (*Le Poëte au Calife*, octobre 1828.)

40-41. « Mahomed II « fit évantrer quatorze de ses Pages, pour sçavoir qui avoit mangé un melon qu'on avoit dérobé dans un jar-

Mourad fut magnanime ; il détruisit Élée,
Mégare et Famagouste avec l'aide d'Allah ;
Il effaça de terre Agrigente ; il brûla
Fiume et Rhode, voulant avoir des femmes blanches ;
Il fit scier son oncle Achmet entre deux planches
De cèdre, afin de faire honneur à ce vieillard ;

---

43. *Nicée* **et Famagouste**
*Nicosie*
44. **Il effaça [du sol Mantinée]**

---

din qu'il cultivoit. » Moreri, art. MAHOMET II. — C'est d'ailleurs là une légende très connue ; on la trouve à plusieurs reprises chez Voltaire, dans sa Préface de *l'Histoire de Charles XII*, et dans l'*Essai sur les mœurs*, ch. XCI : « Les moines ont peint ce Mahomet comme un barbare insensé, qui... faisait ouvrir le ventre à quatorze de ses pages pour voir qui d'entre eux avait mangé un melon. On trouve encore ces histoires absurdes dans nos dictionnaires, qui ont été longtemps, pour la plupart, des archives alphabétiques du mensonge. »

43. *Famagouste* : « Famagouste soutint un siège plus opiniâtre encore que celui de Nicosie... elle fut défendue jusqu'à la dernière extrémité par l'intrépide Bragadino (1571). Lorsque les portes de la ville furent ouvertes, les principaux officiers furent coupés en morceaux. Quant à Bragadino, on l'écorcha vif, et sa peau, remplie de paille, devint un trophée de la barbarie du vainqueur. » Mathieu, *op. cit.*, I, p. 146. Cf. Moreri, Art. FAMAGOUSTE.

45. *Fiume* : ville d'Austro-Hongrie (Hongrie), située au bord de l'Adriatique, au fond du golfe de Quarnero, qui s'enfonce entre la Dalmatie à l'Est et la presqu'île de l'Istrie à l'Ouest. Fiume n'a jamais appartenu aux Turcs ; l'extrême limite des conquêtes des Turcs en Hongrie (1526-1683) s'est arrêtée à plus de vingt lieues de Fiume.

*Rhode* : « Soliman envoya une armée devant Rhodes en 1522... et y entra le jour de Noël de la même année. » Moreri, art. RHODES.

46-47. C'est là un des premiers souvenirs empruntés par V. Hugo à ses manuscrits de *Napoléon le Petit*. On trouve, dans le Reliquat de *Napoléon le Petit*, une liste de cruautés et d'excentricités de tyrans recueillies dans des manuels historiques (manuscrit, p. 302) et on lit dans le texte (*ibid.*, pp. 118-119) à propos des cruautés de Louis Bonaparte : « Et *s'il n'a pas scié ses victimes entre deux planches comme Christiern II... s'il n'a pas bâti les murs de son palais avec des hommes vivants et des pierres* comme Timour-Beig, qui naquit, dit la légende, les mains fermées et pleines de sang ; s'il n'a pas ouvert le ventre aux

Mourad fut sage et fort ; son père mourut tard,
Mourad l'aida; ce père avait laissé vingt femmes,
Filles d'Europe ayant dans leurs regards des âmes,
Ou filles de Tiflis au sein blanc, au teint clair ;
Sultan Mourad jeta ces femmes à la mer
Dans des sacs convulsifs que la houle profonde

---

48. Mourad fut *glorieux*...
49. *Il l'aida ;*
51. *Et* filles
52. *Mourad sultan*...
53. Dans *vingt* sacs convulsifs { *et noirs que le flot sombre* / que la [vague] profonde

---

femmes grosses..., etc. » On lit d'autre part dans Mathieu, à propos de la capitulation de Négrepont : « Mahomet II fit massacrer [tous les habitants]. Le providiteur Erizzo... fut scié par le milieu du corps. » Mathieu, *op. cit.*, I, p. 118. Mais combien ici l'expression est renouvelée par l'habileté et la malice ironique du rejet. *De cèdre !* l'honneur est là. Cette sorte de supplice hantait d'ailleurs l'imagination de V. Hugo : on connaît les deux vers des *Châtiments* :

Le poète saisit ces bourreaux sur leur trône ;
La muse entre deux vers, tout vivants, les scia.
(VII, 11, 1er août 1853.)

48-49. Moreri accuse le sultan Sélim Ier de parricide : « L'ambition de régner luy fit prendre les armes contre son père... Bajazet luy remit sa Couronne, et ce fils inhumain craignant quelque changement, luy fit donner du poison et ôta la vie à celuy qui la luy avoit donnée. » Moreri art. SÉLIM Ier.

49 57. « Les historiens turcs racontent que dix sultanes enceintes furent jetées vivantes au fond du Bosphore. On ne pouvait savoir, disent-ils, si elles portaient des garçons ou des filles, et le sultan (Mahomet III), dans l'incertitude, ordonna de les tuer toutes. » Mathieu, *op. cit.*, I, p. 155. Voir aussi *Ibid.*, p. 296.

« Mahomet III commença son règne (l'an 1595) par le meurtre de vingt et un de ses frères... et par celuy de dix femmes que son père avoit laissées grosses, et qu'il fit jetter dans la mer. » Moreri, art. MAHOMET III.

53-54. On se souvient des vers des *Orientales* :

Ce sont des sacs pesants, d'où partent des sanglots.
On verrait, en sondant la mer qui les promène,
Se mouvoir dans leurs flancs comme une forme humaine... —
La lune était sereine et jouait sur les flots.
(*Clair de Lune*. 2 septembre 1828.)

Emporta, se tordant confusément sous l'onde ;
Mourad les fit noyer tóutes ; ce fut sa loi ;
Et, quand quelque santon lui demandait pourquoi,
Il donnait pour raison : « C'est qu'elles étaient grosses. »
D'Aden et d'Erzeroum il fit de larges fosses,
Un charnier de Modon vaincue, et trois amas
De cadavres d'Alep, de Brousse et de Damas ;
Un jour, tirant de l'arc, il prit son fils pour cible,
Et le tua ; Mourad sultan fut invincible :
Vlad, boyard de Tarvis, appelé Belzébuth,

---

54. ..... confusément *dans l'ombre* ;
56. Et, quand quelque [uléma]
57-60. *Il fit de Tunis morte et veuve de ses beys,*
*d'Aden, de Trébizonde et d'Alep, des gibets.*
63. Vlad, { *roi de Valachie* / *l'hospodar moldave,* appelé / boyard de Tarvis, [surnommé] }

---

58. *Aden* : « Les Turcs l'emportèrent en 1538. » Moreri, art. Aden.

59. H. Mathieu, *op. cit.*, I, p. 117, nous apprend qu'à *Modon* « tous les Grecs qui tombèrent entre les mains des Turcs furent mis à mort » et que : « Cinq cents prisonniers de marque furent sciés en deux. » Cf. la note des vers 46-47.

60. « Sélim I^er^... porta ses armes contre Campson Gauri, Sultan d'Egypte qu'il défit et tua prez d'*Alep* en Syrie le 26 Aoust de l'an 1516. Alep se rendit avec *Damas* et le reste de la Province. » Moreri, art. Sélim I^er^.

61. Est-ce un souvenir d'Hérodote arrangé pour la circonstance ? « Cambyse bande son arc, tire contre cet enfant, et quand il l'eust frappé, il commanda qu'on l'ouvrit ; et la flèche s'estant trouvée dans le cœur, il se tourna tout joyeux et en riant vers le Père de cet enfant. » Hérodote, III. Traduction du Ryer, p. 195. On sait l'usage que V. Hugo fit de cette traduction du Ryer. Cf. *Zim-Zizimi*, vers 122-138, et, dans la *Légende des Siècles* de 1877, *Les Trois Cents* et *Les Bannis*.

63-75. *Vlad, boyard de Tarvis* : Cette appellation choquait Mlle Hélène Vacaresco, et voici ce qu'elle écrivait en 1911, à ce propos : « Tirgovesci ! C'est le nom d'une très vieille petite ville, qui argente au loin l'horizon de ses coupoles d'étain. Fière et puissante autrefois,

Refuse de payer au sultan le tribut,
Prend l'ambassade turque et la fait périr toute

---

64-65. *Un jour que le sultan réclamait un* tribut,
*Prit* l'ambassade turque et la *fit* périr toute

---

elle dort d'un sommeil joli entre ses cloîtres et ses jardins déréglés. Là, dans le palais dont les ruines pourprées sont habitées d'arbres et de souvenirs touffus, vécurent les voïvodes de la vieille Valachie, princes hardis et rudes, aux longs cheveux sous la couronne dentelée, et qui portaient des dalmatiques fleuries comme des souverains d'Asie. Là, passa ce terrible Vlad l'Empaleur, dont Victor Hugo, dans *La Légende des Siècles*, nous conte l'atroce exploit. Il y appelle Tirgovesci *Tarvis*, et Vlad *boyard*. Lorsque, tout enfant encore, je fus présentée au poète immense, je m'empressai de parler de Tirgovesci et de Vlad. Et — cet âge est sans respect! — je me permis de lui faire observer que Vlad était voïvode et non boyard, et que Tirgovesci ne s'était jamais appelée Tarvis. Les demi-dieux, parfois, avancent des choses dont ils n'ont qu'une connaissance vague. Victor Hugo se fâcha :

« Hé! dit-il, c'est grâce à moi que l'on se souviendra de cet homme et de cette ville. J'ai bien le droit de les appeler comme bon me semble. » (*Journal de l'Université des Annales*, 1er septembre 1911).

Il plaisait en effet à V. Hugo de s'arroger sur l'histoire des droits de « demi-dieu » ; mais, en réalité, il n'avait nullement nommé son personnage au gré d'une despotique fantaisie. C'est Moreri qui lui avait appris qu'anciennement la capitale de la Valachie s'appelait *Tarvis*: « VALACHIE ou *Valaquie*. La ville capitale est Tarvis ou Tergovisk; le prince prend le nom de *Vaïvode*. » Pourquoi *vaïvode* n'a-t-il pas prévalu dans l'esprit de V. Hugo? Il l'emploie dans le *Rhin*. C'est vraisemblablement parce que V. Hugo lisait, en même temps que le dictionnaire de Moreri, *La Turquie* d'H. Mathieu; dans ce livre, les princes tributaires de la Turquie sont qualifiés tour à tour de *voïvodes*, d'*hospodars* et même de *bojares*. V. Hugo n'a pas choisi d'ailleurs ce dernier terme, sans hésitation, et Vlad est appelé dans le manuscrit successivement: l'*hospodar*, le *valaque* ou le *roi de Valachie*. Quant aux détails qui suivent, ils émanent tous d'un récit d'Henri Mathieu : « Le sultan rencontra enfin un adversaire digne de lui : la Valachie n'était pas encore assujettie à la domination turque. Elle obéissait à cette époque à un prince que Cantémir appelle *Kasikli* et que ses sujets avaient surnommé *Drakul* (*le diable*). Son véritable nom était *Vlad*. Mahomet apprit bientôt à le connaître. Avant d'entrer en Valachie, il le fit sommer *de payer un tribut* d'argent et de jeunes garçons. Les envoyés du sultan ayant refusé de se découvrir, Vlad

Sur trente pals, plantés aux deux bords d'une route ;
Mourad accourt, brûlant moissons, granges, greniers ;
Bat le boyard, lui fait vingt mille prisonniers,
Puis, autour de l'immense et noir champ de bataille,
Bâtit un large mur tout en pierre de taille,
Et fait dans les créneaux, pleins d'affreux cris plaintifs,
Maçonner et murer les vingt mille captifs,
Laissant des trous par où l'on voit leurs yeux dans l'ombre ;
Et part, après avoir écrit sur le mur sombre :
« Mourad, tailleur de pierre, à Vlad, planteur de pieux. »
Mourad était croyant, Mourad était pieux ;
Il brûla cent couvents de chrétiens en Eubée,
Où par hasard sa foudre était un jour tombée ;
Mourad fut quarante ans l'éclatant meurtrier

---

*le valaque, fait*
68. Bat *l'hospodar,* lui fait vingt mille prisonniers,
70. Bâtit un [vaste] mur
74. Et [rentre], après avoir écrit sur le mur sombre :
77. Il [rasa] cent couvents de chrétiens en Eubée,
79. Mourad fut *le héros et le haut* meurtrier

---

leur fit clouer le turban sur la tête, en disant qu'il voulait les dispenser pour toujours d'un cérémonial qui leur déplaisait. Un premier corps de *vingt mille Turcs* entra en Valachie et fut dispersé. Le pacha qui les commandait tomba entre les mains de Vlad, qui le fit empaler. *Tous les prisonniers, au nombre de huit mille, subirent le même supplice.* Vlad prouva qu'il méritait le surnom de *Kapalick* (*faiseur de pieux*). Mathieu, *op. cit.*, I, pp. 115-116.

70-73. Cf. la note des vers 46-47, et dans *Les Orientales* :

Tu brilles sur leurs fronts comme une faulx dans l'herbe,
Et tu fais un ciment à ton palais superbe
De leurs os broyés dans leur sang.
(*Le Derviche*, 8 novembre 1828.)

L'aspect de ces créneaux rappelle la description de la tour de Nisch dans Lamartine, *Voyage en Orient*, 1835, III, p. 304-305, et dans Blanqui, *Voyage en Bulgarie*, 1843, p. 168-169, ouvrages possédés par V. Hugo, à Guernesey.

77-78. L'île d'Eubée fut conquise par Mahomet II, en 1470. Cf. Mathieu, *op. cit.*, I, p. 118.

Sabrant le monde, ayant Dieu sous son étrier ;
Il eut le Rhamseïon et le Genéralife ;
Il fut le padischah, l'empereur, le calife,
Et les prêtres disaient : « Allah ! Mourad est grand. »

## II

Législateur horrible et pire conquérant,
N'ayant autour de lui que des troupeaux infâmes,
De la foule, de l'homme en poussière, des âmes
D'où des langues sortaient pour lui lécher les pieds,

---

80. Sabrant *la terre*...
83. Et les [muphtis] disaient : Allah ! Mourad est grand.
84. Un point d'interrogation barré précède ce vers dans le manuscrit.

---

81. *Genéralife* : Le Généralife est le palais des rois maures à Grenade. L'idée de citer le généralife au nombre des conquêtes d'un sultan turc peut paraître étrange. Mais il est vrai que Bajazet II reçut une ambassade de Boabdil, en 1487, qui implorait l'aide du sultan contre Ferdinand et Isabelle, et Bajazet envoya une flotte ravager les côtes d'Espagne.

82. *Padischah* : « Le titre de *padichah* est pris dans l'acception de *grand-roi*, et vient des mots persans *pad-chah* qui ont à peu près la même signification. » Mathieu, *op. cit.*, II, p. 212.

*Padischah, empereur, calife* : Ces accumulations de titres plaisent à V. Hugo. Cf. dans *Napoléon le Petit* (II, VIII) : « Maintenant M. Bonaparte sera-t-il ou ne sera-t-il pas empereur ? Belle question. Il est maître, il est cadi, mufti, bey, dey, soudan, grand-khan, grand-lama, grand-mogol, grand-dragon, cousin du soleil, commandeur des croyants, schah, czar, sophi et calife. »

86-90. Cf., dans *Les Orientales*, l'épigraphe du *Poëte au Calife* : « Tous les habitants de la terre sont devant lui comme un néant ; il fait tout ce qui lui plaît ; et nul ne peut résister à sa main puissante, ni lui dire : Pourquoi avez-vous fait ainsi ? *Daniel.* » ; et ces vers de la première strophe :

Les rois des nations, vers ta face tournés,
Pavent, silencieux, de leurs fronts prosternés
Le chemin qui mène à ton trône.
(*Le Poëte au Calife*, octobre 1828.)

Loué pour ses forfaits toujours inexpiés,
Flatté par ses vaincus et baisé par ses proies,
Il vivait dans l'encens, dans l'orgueil, dans les joies,
Avec l'immense ennui du méchant adoré.

Il était le faucheur, la terre était le pré.

## III

Un jour, comme il passait à pied dans une rue
A Bagdad, tête auguste au vil peuple apparue,
A l'heure où les maisons, les arbres et les blés
Jettent sur les chemins de soleil accablés
Leur frange d'ombre au bord d'un tapis de lumière,
Il vit, à quelques pas du seuil d'une chaumière,
Gisant à terre, un porc fétide qu'un boucher
Venait de saigner vif avant de l'écorcher;
Cette bête râlait devant cette masure;

---

94. A Bagdad, *ombre* auguste

95-99. Addition marginale. Le décor n'existait d'abord pas et le développement commençait au vers 95, sous cette forme :

Il vit, gisant à terre, un pourceau qu'un boucher

97. ... d'un *ruban* de lumière,

101. Cette bête *expirait au pied d'une* masure;

---

88. *Inexpié* : néologisme admis par l'Académie en 1878; cf. *Le Satyre*, vers 185.

94. *Bagdad* : « En 1638, [Amurat IV] mit sur pied une armée qu'on croit des plus nombreuses que les Ottomans ayent eu en campagne, et se servant de la conjoncture favorable de la guerre des Perses et du grand Mogol, il assiégea *Bagdet* et il le prit en quarante jours. » Moreri, art. AMURAT IV.

97. Cf. dans la *Fin de Satan* :

La frange d'or de l'aube au rebord des ravines.
(*Satan dans la Nuit*, IX.)

et dans l'*Archipel de la Manche* : « Pour frange à ce tapis vert froncé de plis, l'écume de l'océan. » II, *Guernesey*.

Son cou s'ouvrait, béant d'une affreuse blessure ;
Le soleil de midi brûlait l'agonisant ;
Dans la plaie implacable et sombre dont le sang
Faisait un lac fumant à la porte du bouge,
Chacun de ses rayons entrait comme un fer rouge ;
Comme s'ils accouraient à l'appel du soleil,
Cent moustiques suçaient la plaie au bord vermeil ;
Comme autour de leur nid voltigent les colombes,
Ils allaient et venaient, parasites des tombes,
Les pattes dans le sang, l'aile dans le rayon ;
Car la mort, l'agonie et la corruption,
Sont ici-bas le seul mystérieux désastre
Où la mouche travaille en même temps que l'astre ;
Le porc ne pouvait faire un mouvement, livré
Au féroce soleil, des mouches dévoré ;
On voyait tressaillir l'effroyable coupure ;
Tous les passants fuyaient loin de la bête impure ;
Qui donc eût eu pitié de ce malheur hideux ?
Le porc et le sultan étaient seuls tous les deux ;
L'un torturé, mourant, maudit, infect, immonde ;
L'autre, empereur, puissant, vainqueur, maître du monde,
Triomphant aussi haut que l'homme peut monter,

---

104. Dans la plaie *effroyable* et [large]
105. ... un lac *fétide*...
108. ... [piquaient] la plaie au bord vermeil ;
110. Ils [entraient et sortaient], *féroce essaim* des tombes,
L'un torturé, *sanglant*
121. L'un *mourant*, torturé, *difforme*, infect, immonde ;
122. L'autre, empereur, [heureux],

---

121-122. C'est un procédé constant chez Hugo de rechercher l'effet par l'accumulation des épithètes ; cf. dans *Le Crapaud* :

L'âne vit le crapaud, et, triste, — hélas ! penché
Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,
(mai 1858.)

Comme si le destin eût voulu confronter
Les deux extrémités sinistres des ténèbres.
Le porc, dont un frisson agitait les vertèbres,
Râlait, triste, épuisé, morne ; et le padischah
De cet être difforme et sanglant s'approcha,
Comme on s'arrête au bord d'un gouffre qui se creuse ;
Mourad pencha son front vers la bête lépreuse,
Puis la poussa du pied dans l'ombre du chemin,
Et, de ce même geste énorme et surhumain
Dont il chassait les rois, Mourad chassa les mouches.
Le porc mourant rouvrit ses paupières farouches,
Regarda d'un regard ineffable, un moment,
L'homme qui l'assistait dans son accablement ;
Puis son œil se perdit dans l'immense mystère ;
Il expira.

## IV

Le jour où ceci sur la terre
S'accomplissait, voici ce que voyait le ciel :

---

124. Comme si le [hasard]
126. ... un frisson [secouait]
127. Le manuscrit orthographie : padischa.
129. Comme on *se penche*...
130. *Il fixa son regard sur* la bête lépreuse,
132. ... geste *auguste* et surhumain
137-138. *Puis son œil se perdit dans le ciel insondable,*
*le sultan*
*Il expira. Mourad, l'empereur formidable,*
138. ...*Pendant que ceci* sur la terre

---

132-133. On lit dans Mathieu qu'Amurat Ier répétait souvent, à propos des petits rois qui l'importunaient : « Un lion ne s'amuse pas à chasser les mouches. » *Op. cit.*, I, p. 101.

137-138. Cf. dans *Dieu* (III, *Le Jour*), le même effet produit par un même rejet : « Et je mourus. »

C'était dans l'endroit calme, apaisé, solennel,
Où luit l'astre idéal sous l'idéal nuage,
Au delà de la vie, et de l'heure, et de l'âge,
Hors ce qu'on appelle espace, et des contours
Des songes qu'ici-bas nous nommons nuits et jours;
Lieu d'évidence où l'âme enfin peut voir les causes,
Où, voyant le revers inattendu des choses,
On comprend, et l'on dit : « C'est bien ! » l'autre côté
De la chimère sombre étant la vérité;
Lieu blanc, chaste, où le mal s'évanouit et sombre.
L'étoile en cet azur semble une goutte d'ombre.

---

140-142. C'était dans l'endroit *saint où luit l'astre éternel*
*Sous le frémissement de l'éternelle nue,*
*engendrée et*
*Plus loin que toute chose aux yeux mortels connue*
*en dehors*

145. *Lieu splendide, au dela du temps, du fait, du nombre !*
*L'étoile en cet azur semble une goutte d'ombre.*
*la nuée au haut*
*C'était là. a) Le nuage au fond des firmaments*
*Se fendait et jetait des éblouissements.*
*C'était...*
*la nuée au haut*
*b) Le nuage, au fond des firmaments,*
*Se fendait, et jetait des éblouissements.*
*C'était la profondeur, c'était aussi la cime*
*On distinguait avec un tremblement sublime,*
(Bas de feuillet non continué.)

[mystérieux]
146. ... le revers [adorable] des choses,

149. Lieu blanc, chaste, *éclatant, hors du temps et du nombre !*

---

140-150, Cf. *La Trompette du Jugement* :
Ce qui jamais ne meurt, ce qui jamais ne change,
L'entourait....
Il gisait sur la brume insondable qui tremble,
Hors du monde, au delà de tout ce qui ressemble
A la forme de quoi que ce soit....
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Au fond de l'immanent et de l'illimité,
Parfois, dans les lointains sans nom de l'Invisible...
(15 mai 1859.)

Ce qui rayonne là, ce n'est pas un vain jour
Qui naît et meurt, riant et pleurant tour à tour,
Jaillissant, puis rentrant dans la noirceur première ;
Et, comme notre aurore, un sanglot de lumière ;
C'est un grand jour divin, regardé dans les cieux
Par les soleils, comme est le nôtre par les yeux ;
Jour pur, expliquant tout, quoiqu'il soit le problème ;
Jour qui terrifierait, s'il n'était l'espoir même,
De toute l'étendue éclairant l'épaisseur,
Foudre par l'épouvante, aube par la douceur.
Là, toutes les beautés tonnent épanouies ;
Là, frissonnent en paix les lueurs inouïes ;
Là, les ressuscités ouvrent leur œil béni
Au resplendissement de l'éclair infini ;
Là, les vastes rayons passent comme des ondes.

C'était sur le sommet du Sinaï des mondes ;
C'était là.

Le nuage auguste, par moments,
Se fendait, et jetait des éblouissements.
Toute la profondeur entourait cette cime.

On distinguait, avec un tremblement sublime,
Quelqu'un d'inexprimable au fond de la clarté.

Et tout frémissait, tout, l'aube et l'obscurité,
Les anges, les soleils, et les êtres suprêmes,

---

153. ...dans la [brume] première ;
156. Par [l'astre, comme l'est] le nôtre par les yeux ;
161. ... les beautés *s'ouvrent* épanouies ;
162. ... en paix *les flammes* inouïes ;
[roulent]
165. Là, les vastes rayons [flottent] comme des ondes.
172. Et tout [se prosternait],

Devant un vague front couvert de diadèmes.
Dieu méditait.

Celui qui crée et qui sourit,
Celui qu'en bégayant nous appelons Esprit,
Bonté, Force, Équité, Perfection, Sagesse,
Regarde devant lui, toujours, sans fin, sans cesse,
Fuir les siècles ainsi que des mouches d'été.
Car il est éternel avec tranquillité.

Et dans l'ombre hurlait tout un gouffre : la terre.

En bas, sous une brume épaisse, cette sphère
Rampait, monde lugubre où les pâles humains
Passaient et s'écroulaient et se tordaient les mains ;
On apercevait l'Inde et le Nil, des mêlées
D'exterminations et de villes brûlées,

---

175. ... Celui qui *tonne* et qui sourit,
179-180. *Quelqu'un d'inexprimable au fond de la clarté.*
*L'être était tout-puissant* } *avec tranquillité.*
*Le ciel était le ciel* }
181. ... tout un gouffre : *le monde.*
182-185. *A travers une brume on voyait comme une onde*
*Flotter toute la terre* où les pâles humains
*Surgissaient*
[Se dressaient effarés en se tordant] *les mains* ;
*L'Asie en feu, l'Afrique en cendre,* des mêlées
182. ...sous une brume [affreuse], [notre] sphère
[aveugle]
[infâme]
(*Épaisse* ne figure pas dans le manuscrit.)
185. On [entrevoyait] l'Inde et le Nil,

---

175-180. On retrouve là l'allure des textes bibliques : « Celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et tout ce qui est dans la terre... » Apocalypse, X, 6. « Et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix » Isaïe, IX, 6.

Et des champs ravagés et des clairons soufflant,
Et l'Europe livide ayant un glaive au flanc ;
Des vapeurs de tombeau, des lueurs de repaire ;
Cinq frères tout sanglants ; l'oncle, le fils, le père ;
Des hommes dans des murs, vivants, quoique pourris ;
Des têtes voletant, mornes chauves-souris,
Autour d'un sabre nu, fécond en funérailles ;
Des enfants éventrés soutenant leurs entrailles ;
Et de larges bûchers fumaient, et des tronçons
D'êtres sciés en deux rampaient dans les tisons ;
Et le vaste étouffeur des plaintes et des râles,
L'Océan, échouait dans les nuages pâles
D'affreux sacs noirs faisant des gestes effrayants ;
Et ce chaos de fronts hagards, de pas fuyants,
D'yeux en pleurs, d'ossements, de larves, de décombres,
Ce brumeux tourbillon de spectres, et ces ombres
Secouant des linceuls, et tous ces morts, saignant
Au loin, d'un continent à l'autre continent,
Pendant aux pals, cloués aux croix, nus sur les claies,

---

189. Des vapeurs de *sépulcre et des bruits* de repaire ;
193. ... d'un sabre *affreux*...
195. ... de *vastes* bûchers
197-202. Addition marginale remplaçant ce commencement de développement biffé :

*Et ces tas d'ossements, de larves, de décombres,*
*Et ce brumeux chaos de spectres,* et ces ombres
*Qui se tordaient les bras,*

198. *L'âpre océan jetait* dans les nuages pâles
199. *Vingt sacs noirs qui faisaient...*
201. *Ce monceau* d'ossements
205. *Râlant* aux pals,

---

195-196. Cf. la note du vers 46.

197. *Etouffeur* : le mot *étouffeur* est un néologisme qui ne figure pas dans le dictionnaire de Darmesteter, mais qu'on rencontre dans celui de Littré (1873) : *au sens actif, celui qui étouffe;* le terme est employé en zoologie.

Criaient, montrant leurs fers, leur sang, leurs maux, leurs [plaies :

« C'est Mourad ! c'est Mourad ! justice, ô Dieu vivant ! »

A ce cri, qu'apportait de toutes parts le vent,
Les tonnerres jetaient des grondements étranges,
Des flamboiements passaient sur les faces des anges,
Les grilles de l'enfer s'empourpraient, le courroux
En faisait remuer d'eux-mêmes les verrous,
Et l'on voyait sortir de l'abîme insondable
Une sinistre main qui s'ouvrait formidable ;
« Justice ! » répétait l'ombre ; et le châtiment
Au fond de l'infini se dressait lentement.

Soudain, du plus profond des nuits, sur la nuée,
Une bête difforme, affreuse, exténuée,
Un être abject et sombre, un pourceau, s'éleva,
Ouvrant un œil sanglant qui cherchait Jéhovah ;
La nuée apporta le porc dans la lumière,
A l'endroit même où luit l'unique sanctuaire,

---

206. ... leurs *deuils*, leurs plaies :
211. Les grilles de l'enfer [tressaillaient]
216. ... se [levait] lentement.
221. [Le nuage] apporta le porc dans la lumière,
222. *a)* A l'endroit même où luit *l'aube unique et première* ;
*b)* [Au seuil même du chaste et { *sacré* / [pensif] / *profond* } sanctuaire,

---

210. *Flamboiements* : cf. *Le Jour des Rois*, v. 89.
214. Cf. *La Trompette du Jugement* :

Une sinistre main sortait de l'infini.
(15 mai 1859.)

218-219. Cinq épithètes : Ce procédé d'accumulation est fréquent dans la *Légende des Siècles* ; cf., entre autres, *Le Crapaud*, var. du vers 64 et v. 23, 37-38, 71, 92-93, 97, 115-116, 151 ; *Après la Bataille*, v. 8-9.

Le saint des saints, jamais décru, jamais accru;
Et le porc murmura : « Grâce ! il m'a secouru. »
Le pourceau misérable et Dieu se regardèrent.

Alors, selon des lois que hâtent ou modèrent
Les volontés de l'Être effrayant qui construit
Dans les ténèbres l'aube et dans le jour la nuit,
On vit, dans le brouillard où rien n'a plus de forme,
Vaguement apparaître une balance énorme ;
Cette balance vint d'elle-même, à travers
Tous les enfers béants, tous les cieux entr'ouverts,
Se placer sous la foule immense des victimes ;
Au-dessus du silence horrible des abîmes,
Sous l'œil du seul vivant, du seul vrai, du seul grand,
Terrible, elle oscillait, et portait, s'éclairant
D'un jour mystérieux plus profond que le nôtre,
Dans un plateau le monde et le pourceau dans l'autre.

Du côté du pourceau la balance pencha.

## V

Mourad, le haut calife et l'altier padischah,
En sortant de la rue où les gens de la ville
L'avaient pu voir toucher à cette bête vile,

---

223. [Et du grand jour,] jamais décru, jamais accru ;
226. ... que [pressent] ou modèrent
229. ... où [tout change] de forme,
232-233. [Les géhennams] béants, [et] les cieux entr'ouverts,
Se [poser] sous la foule immense des victimes ;
234. Au-dessus du *cratère inouï* des abîmes,
235. ... du seul vivant, du seul [bien], du seul grand,
242. ... [penché sur une] bête vile,

Fut le soir même pris d'une fièvre, et mourut.

Le tombeau des soudans, bâti de jaspe brut,
Couvert d'orfèvrerie, auguste, et dont l'entrée
Semble l'intérieur d'une bête éventrée
Qui serait tout en or et tout en diamants,
Ce monument, superbe entre les monuments,
Qui hérisse, au-dessus d'un mur de briques sèches,

---

243. *Le soir même fut pris d'une fièvre et mourut.*
245-246. *Couvert d'orfèvrerie, immense, et dont l'entrée*
*Semble une mine d'or et d'argent éventrée,*
[monument, sublime]
248. Ce [sépulcre, superbe]
249. ... d'un mur de *pierres* sèches,

---

243. C'est ainsi que mourut Mahomet :

A soixante-trois ans, une fièvre le prit....
... Un frisson sur ses tempes courut,
Un souffle ouvrit sa lèvre, et Mahomet mourut.
(*L'an Neuf de l'Hégire.*)

244-252. Cette description scintillante a été inspirée par celle du tombeau de Soliman : « C'est une chapelle octogone, de style moresque, en marbre blanc, entourée d'une galerie à arcades et surmontée d'un dôme. L'intérieur est plaqué de vert antique et de porphyre égyptien. Au centre sont rangés cinq grands cercueils renfermant les cendres de Soliman, de deux de ses fils, de la sultane validé sa mère et de la fameuse Roxelane son épouse. Tous ces cercueils sont incrustés d'or.... Chaque bière est entourée d'une balustrade, et du haut de la petite coupole descend un lustre orné d'œufs d'autruche ; mais ce qui mérite le plus d'attention, c'est le dôme tout couvert de lapis-lazuli et divisé en douze rosaces qui ont chacune un gros diamant au centre. » Mathieu, *op. cit.*, II, p. 365.

249-250. Le tombeau de Soliman est situé dans le jardin attenant à la mosquée de Soliman, et Mathieu dit : « Autour de la coupole se pressent une foule de petits dômes, et scintillent dans les airs les flèches dorées des minarets dont les galeries sont ornées de sculptures délicates. » Mathieu, *op. cit.*, II, p. 364-365.

Cf. dans *Odes et Ballades* :

Médine aux mille tours, d'aiguilles hérissée,
Avec ses flèches d'or, ses kiosques brillants,
Est comme un bataillon, arrêté dans les plaines,

Son faîte plein de tours comme un carquois de flèches,
Ce turbé que Bagdad montre encore aujourd'hui,
Reçut le sultan mort et se ferma sur lui.

Quand il fut là, gisant et couché sous la pierre,
Mourad ouvrit les yeux et vit une lumière ;
Sans qu'on pût distinguer l'astre ni le flambeau,
Un éblouissement remplissait son tombeau ;
Une aube s'y levait, prodigieuse et douce ;
Et sa prunelle éteinte eut l'étrange secousse
D'une porte de jour qui s'ouvre dans la nuit :
Il aperçut l'échelle immense qui conduit
Les actions de l'homme à l'œil qui voit les âmes ;
Et les clartés étaient des roses et des flammes ;
Et Mourad entendit une voix qui disait :

« Mourad, neveu d'Achmet et fils de Bajazet,
Tu semblais à jamais perdu ; ton âme infime
N'était plus qu'un ulcère et ton destin qu'un crime ;

---

253. ... *Quand il fut mort et couché dans la bière*
La page qui précède ce vers incomplet est recopiée : il y avait apparemment, au début du vers, dans le brouillon disparu, un rejet de deux syllabes
256. Un éblouissement *emplissait* son tombeau ;
266. N'était plus qu'[une plaie] et ton [pouvoir] un crime ;

---

Qui, parmi ses tentes hautaines,
Élève une forêt de dards étincelants.
(*La Fée et la Péri*, juillet 1824.)

251. *Turbé* : (de l'arabe *turbé* : tombe) chapelle sépulcrale dans laquelle est enfermé le cercueil des grands personnages, princes ou saints. L'un des premiers soins des princes musulmans, en montant sur le trône, était de faire commencer la construction d'un monument magnifique, qui reçut leur dépouille après leur mort.

C'est vraisemblablement à Mathieu que V. Hugo emprunte le mot *turbé*. C'est un mot arabe qui n'était pas encore entré dans la langue en 1859 et qui ne figure pas dans le Dictionnaire des mots d'origine orientale de Littré (1877).

Tu sombrais parmi ceux que le mal submergea ;
Déjà Satan était visible en toi ; déjà,
Sans t'en douter, promis aux tourbillons funèbres
Des spectres sous la voûte infâme des ténèbres,
Tu portais sur ton dos les ailes de la nuit ;
De ton pas sépulcral l'enfer guettait le bruit ;
Autour de toi montait, par ton crime attirée,
L'obscurité du gouffre ainsi qu'une marée ;
Tu penchais sur l'abîme où l'homme est châtié ;
Mais tu viens d'avoir, monstre, un éclair de pitié ;
Une lueur suprême et désintéressée
A, comme à ton insu, traversé ta pensée,
Et je t'ai fait mourir dans ton bon mouvement ;
Il suffit, pour sauver même l'homme inclément,
Même le plus sanglant des bourreaux et des maîtres,
Du moindre des bienfaits sur le dernier des êtres ;
Un seul instant d'amour rouvre l'Éden fermé ;
Un pourceau secouru pèse un monde opprimé ;
Viens ! le ciel s'offre, avec ses étoiles sans nombre,
En frémissant de joie, à l'évadé de l'ombre !
Viens ! tu fus bon un jour, sois à jamais heureux.
Entre, transfiguré ! tes crimes ténébreux,
O roi, derrière toi s'effacent dans les gloires ;
Tourne la tête, et vois blanchir tes ailes noires. »

---

270. Des [larves] sous la voûte [horrible]
282. ... sur le [moindre] des êtres ;

---

Date du manuscrit : 15 juin-21 juin 1858.

La pièce de *Sultan Mourad* termine le tome Ier de l'édition de 1859.

VII

# L'ITALIE. — RATBERT

# VII

# L'ITALIE — RATBERT

## NOTICE

Les titres et les dates des manuscrits de RATBERT, et des QUATRE JOURS D'ELCIIS, nous révèlent que V. Hugo eut d'abord l'idée de concevoir l'épopée de l'Italie, dans la *Légende des Siècles* de 1859, sous une forme un peu différente de celle à laquelle il s'est arrêté.

*Les Quatre Jours d'Elciis* furent composés tout d'abord, ils étaient terminés le 27 novembre 1857 ; le 2 décembre, V. Hugo commençait *La Confiance du Marquis Fabrice* ; le 3, il écrivait *Les Conseillers probes et libres* ; le 6, *La Défiance d'Onfroy* ; puis il revenait à *La Confiance du Marquis Fabrice,* qu'il terminait le 17 décembre.

Le développement oratoire, où sont exprimées, par la bouche d'Elciis, les revendications du peuple italien, prédomina d'abord sur la narration épique ; un premier plan nous montre les discours d'Elciis, encadrés entre la scène du conseil d'Ancône et le récit du crime de Ratbert :

*Ratbert* I. — Le concile.
II. — La plainte des gens.
III. — Suite des plaintes.
IV. — La fin[1].

Lorsque fut achevée la composition des quatre poèmes, V. Hugo en organisa définitivement l'ensemble ainsi :

Les quatre romances de Ratbert
Le conseil
Elciis
Onfroy
Fabrice.

La partie descriptive et dramatique demeurait, dans ce vaste poème,

1. Ce plan étant précédé du nom *Ratbert,* il ne paraît pas possible de

d'une étendue sensiblement inférieure à celle des discours contre les tyrans de l'Italie ; le panégyrique, prononcé par Onfroy, glorifiait le vieil esprit de liberté des cités féodales ; les protestations de Fabrice flagellaient les vols et les assassinats des empereurs et des rois, et le long réquisitoire d'Elciis étendait ses invectives à toutes les fautes, à tous les crimes des papes, des empereurs et des prêtres, à toutes les scélératesses des rois et des papes. Le poème, dans son entier, comprenait 2 184 vers.

Car, dans cette matière extensible à l'infini, le poète rencontra l'occasion d'agglomérer et d'incorporer des brouillons écrits antérieurement, et qui se trouvaient sans destination spéciale. Il est facile de s'en rendre compte par l'état du premier feuillet du manuscrit d'*Onfroy*, et par l'ensemble de celui d'*Elciis*, où abondent les additions marginales, ainsi que les fragments écrits d'abord [1], sans dessein précis, sur des bouts de papier à la Pascal, sur des enveloppes de lettres [2], ou des notes de fournisseur.

Puis V. Hugo se rendit compte de ce que pourrait avoir de lassant pour le lecteur cette trop longue rhétorique : il y avait, dans cette matière banale et dans ces déclamations, de nombreuses redites ; il y avait peu d'action pour amener et encadrer tant de discours ; la *Seconde Romance* (*Les Quatre Jours d'Elciis*) fut donc détachée de l'ensemble. Le manuscrit conserve nettement la trace de la première composition : *Les Conseillers probes et libres* sont précédés de la mention *Première Romance* ; et *La Confiance du Marquis Fabrice*, de la mention *Quatrième Romance*.

*
* *

En mai 1856, au moment où V. Hugo se remit aux *Petites Épopées*, sa pensée était toute pleine des violences que l'Italie avait eu à subir de la part de ses oppresseurs ; il venait, à la prière de Mazzini, de publier un manifeste retentissant : *A l'Italie* [3] ; il y avait dressé un

---

prendre le mot *la fin* dans le sens : la fin des plaintes ; il désigne à n'en pas douter l'épisode final.

1. Cf. pp. 18, 24 du ms. de *Ratbert* ; et les vers 1 à 34, 821 à 824, 1092 à 1096, dans le ms. des *Quatre Jours d'Elciis*.

2. *Onfroy*, fragment 217.

3. En 1856, les partisans de Victor-Emmanuel gagnaient du terrain, l'opposition languissait ; Garibaldi, le futur hôte de Guernesey, revenu de son malencontreux essai de république romaine, s'immobilisait dans l'agriculture à Caprera ; Mazzini était à Londres et de là il multipliait en vain les appels ; il ne parvenait pas à enrayer le mouvement des esprits : les Italiens étaient, les uns empressés, les autres résignés, pour créer l'Italie, à

tableau de toutes les horreurs commises par les Autrichiens ; il y mettait les Italiens en garde contre le roi de Piémont et l'empereur des Français. « Rappelez-vous, écrivait-il, ce qu'il y a de taches de boue et de gouttes de sang sur les mains pontificales et royales. Rappelez-vous les supplices, les meurtres, les crimes, toutes les formes du martyrologe, la bastonnade publique, la bastonnade en prison, les tribunaux de caporaux, les tribunaux d'évêques, la sacrée consulte de Rome, les grandes cours de Naples, les échafauds de Milan, d'Ancône, de Lugo, de Sinigaglia, d'Imola, de Faënza, de Ferrare, la guillotine, le garrot, le gibet ; cent soixante-dix-huit fusillades en trois ans, au nom du pape, dans une seule ville, à Bologne ; le fort Urbain, le château Saint-Ange, Ischia ; Poerio n'ayant d'autre soulagement que de changer sur ses membres la place de ses chaînes ; les proscripteurs ne sachant plus le nombre des proscrits ; les bagnes, les cachots, les oubliettes, les *in-pace*, les tombes !... Défiez-vous des rois [1]. »

Et ce n'était pas la première fois que V. Hugo préludait ainsi aux lamentations d'Elciis et d'Onfroy, en évoquant le spectacle des misères de l'Italie. Sans parler de la *Vision de Dante*, écrite en 1853, et destinée d'abord aux *Châtiments*, V. Hugo avait déjà, dès 1855, flétri toute l'horreur de l'oppression autrichienne ; il avait montré « l Autriche sur Milan, l'Autriche sur Venise, Ferdinand sur Naples, le pape sur Rome.... Dans ce huis-clos de l'obscurité, toutes sortes d'actes de ténèbres ; exactions, spoliations, brigandages, transportations, fusillades, gibets [2]... » Et ces deux discours eux-mêmes, celui de 1855 et celui de 1856, n'étaient que des échos et comme des reprises du grand débat oratoire du 15 octobre 1849, où il avait dénoncé la politique de notre intervention en Italie, jeté l'anathème sur les cruautés de Haynau et de Radetzki, évoqué Rome en proie à « je ne sais quel chaos de lois féodales et monacales », et flagellé le pape, « l'homme de lumière qui veut replonger son peuple dans la nuit [3] ! ». Hugo, exilé, garde au cœur le regret constant des belles attitudes de la tribune, il guette toutes les circonstances où il lui sera possible de prononcer des paroles qui aient un « retentissement européen [4] ». Il avait donc saisi avec empressement l'occasion que lui

---

subir la royauté. Mazzini eut alors l'idée de s'adresser à la grande voix de V. Hugo, son voisin d'exil. Le 25 mai 1856, il avait écrit au poète :

« Je vous demande un mot pour l'Italie. Elle penche en ce moment du côté des rois. Avertissez-la et redressez-la. »

Les journaux anglais et belges publièrent le 1er juin la réponse du poète : A l'Italie.

1. *Actes et Paroles*, Pendant l'exil, 26 mai 1856.
2. *Ibid.*, *Sixième anniversaire du 24 février 1848.*
3. *Actes et Paroles*, Avant l'exil, *L'expédition de Rome*, 15 oct. 1849.
4. *Ibid.*

offrait Mazzini ; mais l'appel qu'il lança ne lui parut point suffisant . il conservait encore toute une réserve d'indignation oratoire au sujet de l'Italie, et il allait lui donner libre cours dans la *Légende des Siècles* [1].

*
* *

Ne nous étonnons donc point s'il faut chercher dans les événements les plus récents et les plus voisins de l'exilé de Guernesey certaines sources du vaste poème en quatre chants que V. Hugo méditait sur l'Italie, menant de front le développement des quatre thèmes qu'il s'était proposés. Le meurtre d'Isora, qui provoque la catastrophe finale de la romance de Fabrice, n'est autre qu'un épisode des *Châtiments*, adapté à un cadre nouveau. La petite-fille de Fabrice rappelle le petit-fils de la grand-mère de *Souvenir de la Nuit du 4*. Sans doute, Isora est différente par la grâce émue et la fraîcheur de son personnage : la petite victime de décembre est un écolier quelconque, sage et studieux ; Isora emprunte aux souvenirs d'enfance de V. Hugo une physionomie plus distincte [2]. Mais cette physionomie particulière de la victime de Ratbert une fois mise à part, les circonstances du meurtre, l'attitude de l'aïeul, les réflexions provoquées par le crime restent les mêmes, et le poète s'imite textuellement :

| **Souvenir de la Nuit du 4.** | **La confiance de Fabrice.** |
|---|---|
| La grand'mère. | Le grand-père. |
| L'aïeule cependant l'approchait du [foyer<br>Comme pour *réchauffer ses membres* [*déjà roides*. | 1089. « Oh ! si je n'avais pas les [bras liés, je crois,<br>« Que je *réchaufferais ses pauvres membres froids* ; » |
| « Est-ce qu'on va se mettre<br>« A tuer les enfants maintenant ? | 977. « Tout à l'heure, j'étais tran- [quille, ayant peu vu<br>« Qu'on tuât des enfants. » |
| « On est donc des brigands !... | 986. « Ah ! brigand ! assassin ! as- [sassin ! |
| « Hélas ! je n'avais plus de sa mère [que lui. | 984. « C'était la petite âme errante [de sa mère. » |
| « Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre [petit être ! » | 1013. « M'avoir assassiné ce petit [être-là ! |
| *Châtiments* (II, 3). | |

1. En 1857, Mazzini quitta l'Angleterre pour aller réveiller en Italie même l'esprit républicain, et c'est en 1857, de juillet à décembre, que V. Hugo écrivit la série des pièces qu'il assembla sous le titre général : l'Italie.
2. Cf. vers 522.

De l'apostrophe connue :

Vous ne compreniez point, mère, la politique...
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand'mères,
De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

naît cette exclamation de Fabrice :

Est-ce qu'il est permis d'aller dans les abîmes
Reculer la limite effroyable des crimes...
De tuer des enfants et de tuer des femmes,
Sous prétexte qu'on fut, parmi les oriflammes
Et les clairons, sacré devant le monde entier
Par Urbain Quatre, pape et fils d'un savetier !
(*Ratbert*, 1031.)

Il y a plus : la pensée du tyran de la France devient si pressante chez Hugo, que la douleur de Fabrice s'égare en des allusions inattendues à la mère et aux maîtresses de Napoléon III. Agnès voile à peine d'un pseudonyme transparent la reine Hortense, et le vieux grand-père, victime de Ratbert, entrecoupe ses sanglots d'insultes empruntées aux *Châtiments* :

Oh ! ce fils de la prostituée,
Ce Ratbert, comme il m'a hideusement trompé !

Il faut être le fils de cette infâme Agnès !

Ratbert, empereur, roi, césar, escroc, bandit !
(*Ratbert*, 1016, 1025, 1050.)

*Oh ! tant qu'on le verra trôner, ce gueux, ce prince,*
*Par le pape béni, monarque malandrin,*
*Charlemagne taillé par Satan dans Mandrin...*
*Châtiments*, VII, 17. *Ultima verba.*

O grand vainqueur d'enfants de cinq ans ! maudits soient
Les pas que font tes pieds, les jours que tes yeux voient,
Et la gueuse qui t'offre en riant son sein nu,...
(*Ratbert*, 1051.)

*Les belles boivent au vainqueur,*
*Et leur sourire offre leur âme,*
*Et leur corset offre leur sein.*
*Châtiments*, III, 10. *L'Empereur s'amuse.*

Et ta mère publique, et ton père inconnu !
(*Ratbert*, 1054.)

*Ainsi ce gouvernant dont l'ongle est une griffe,*
*Ce masque impérial, Bonaparte apocryphe,*
*A coup sûr Beauharnais, peut-être Verhuell...*
*Châtiments*, VI, 11. *Le Parti du Crime.*

Le festin n'est qu'une transposition sombrement épique du festin de l'« auberge Louvre » dans *On Loge à la Nuit* (*Châtiments*, IV, 13).

L'intention qu'avait le poète qu'on pût lire entre les lignes des allusions aux événements contemporains éclate d'une façon manifeste dans la prophétie finale d'Elciis :

> L'Italie, ô tyrans, sortira de vous tous.
> De votre monstrueuse et cynique mêlée
> Elle s'évadera, la belle échevelée,
> En poussant jusqu'au ciel ce cri : la liberté !

*
* *

V. Hugo eut, dès la première heure de l'inspiration, le dessein de situer son vaste poème historique sur les misères de l'Italie dans le cadre du Moyen Age.

Le moyen âge italien lui était familier. Il l'avait étudié lors de la composition de *Lucrèce Borgia*, et, dans la préface, à ceux qui lui reprochaient d'avoir exagéré les crimes de son héroïne, il répondait : « Lisez Tomasi [1], lisez Guicciardini [2], lisez surtout le *Diarium* [3]. »

Dans les notes de la 3e édition d'*Angelo* (1837), il nous fait savoir aussi qu'il avait lu Daru [4], et qu'il avait tâché de ne pas fouiller moins avant que lui dans les documents. Dans ces mêmes notes, V. Hugo cite encore Amelot, *Histoire du gouvernement de Venise* [5], et le *Voyage* de Burnet [6], évêque de Salisbury.

Rien ne fait supposer que pour *Ratbert* il soit revenu à ses lectures anciennes [7]. De même, il a négligé de parti pris deux ouvrages sur l'Italie qu'il possédait à Guernesey, les neuf tomes de *La Lande, Voyage en Italie contenant l'histoire et les anecdotes les plus singulières*

---

1. Tomasi, *La vie de César Borgia*, 1671.
2. Guicciardini, *Histoire d'Italie* (1492-1530), Londres, 1738.
3. *Diarium d'Alexandre VI*, ou Journal de Burgard publié en 1732. Eccard, tome II des *Scriptores mediiævi*, Leipzig.
4. Daru, *Histoire de la République de Venise* ; on trouve dans Daru, 1826, I, p. 120, une histoire de pigeon analogue à celle de *Mangeront-ils* ? Mais la similitude n'est pas assez grande pour en tirer une conclusion.
5. Amelot de la Houssaye, *Histoire du gouvernement de Venise*, Paris, 1676.
6. Gilbert Burnet, *Voyage de Suisse, d'Italie et de quelques endroits d'Allemagne, fait ès années 1685 et 1686*, par M. Burnet, avec des remarques d'une personne de qualité touchant la Suisse et l'Italie. Rotterdam, Acker, 1687.
7. Sur la question de savoir s'il avait lu Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, cf. J. Vianey, Bulletin italien, VIII, 2, avril-juin 1908, pp. 93-115, et P. Berret, *Les sources du Moyen Age dans la Légende des Siècles*, pp. 192-93.

*de l'Italie et sa description*, Genève, 1790[1], et les deux tomes du *Nouveau Voyage d'Italie fait en l'année 1688*[2].

Si V. Hugo a négligé les sources italiennes, c'est que *Ratbert* est pour une large part, un écho des souvenirs et des lectures du *Rhin*.

V. Hugo, dans ses voyages sur les bords du *Rhin*, en 1838, 1839 et 1840, se prit d'une vive curiosité pour le passé des pays rhénans. Il visita les monuments, écouta les récits de guides ; il consulta les manuels de voyageurs où se trouvaient relatées de curieuses anecdotes, et qui lui offraient de plus un répertoire des légendes du folk-lore[3].

De retour à Paris, après la légende, V. Hugo étudia l'histoire : tantôt, avec la discipline d'un écolier méthodique et consciencieux, il prit des notes[4] et fit des résumés ; tantôt, au gré de sa fantaisie de poète, il récolta, sans dessein arrêté, des images et des détails pittoresques : éléments d'inspiration, que n'épuisèrent ni *Le Rhin*, ni

---

1. V. Hugo ne pouvait rien glaner d'utile pour l'épopée dans ce volume dépourvu de tout pittoresque évocateur, et encombré d'historiettes banales et pédantes.

2. C'est un répertoire de légendes naïves, d'histoires de diables, de railleries contre les usages de l'Église romaine, et de dissertations prudhommesques sur les cornes de licornes, et autres merveilles de la nature.

3. Notamment le *Manuel des voyageurs sur le Rhin qui passent depuis ses sources jusqu'en Hollande, à Bade, à la vallée de la Mourg et à la Forêt-Noire, aux principaux environs et aux bains de ces contrées*, par *A. Schreiber*, conseiller aulique et historiographe de S. A. R. le grand duc de Bade ; traduit par M. le Professeur l'abbé Henry. Quatrième édition : Entièrement revue et corrigée et considérablement augmentée avec trois cartes nouvellement dessinées par M. le Dr Streit, major de Prusse à la suite ; à Heidelberg, chez Engelmann ; à Strasbourg et Paris, chez Treuttel et Wurtz ; à Londres, chez Treuttel et Wurtz, Treuttel jeune et Richter. Sans date ; préface signée : A. Schreiber, Bade, janvier 1831. Cette édition contient, page 519, un supplément de vingt-cinq légendes : *Traditions populaires aux environs du Rhin, au mont Taunus et aux environs de la Forêt-Noire.*

4. La plupart de ces notes ont été prises dans le *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire et du Droit public d'Allemagne par M. Pfeffel, jurisconsulte du Roi au département des Affaires Étrangères.* Paris, Delalain, 1777.

Nous donnons, à titre d'exemple de la manière dont V. Hugo recueillait les éléments de sa pensée, la confrontation du texte de Pfeffel avec les notes qui figurent dans le manuscrit des *Burgraves.*

| *PFEFFEL.* | *MS. DES BURGRAVES,* |
|---|---|
| *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire et du Droit public d'Allemagne.* Paris, Delalain, 1777, tome Ier, pp. 318-330. | p. 77. Notes de Victor Hugo. |
| * | * |
| Cette Couronne (de Danemark) étoit disputée | Fr. I donne la couronne |

*Les Burgraves.* Un instant V. Hugo eut l'idée d'écrire une *Histoire du Rhin*; puis il y renonça.

Il conservait donc une réserve d'informations disponibles. Il y puisa pour la *Légende des Siècles* : il y trouvait d'abondantes indica-

---

| | |
|---|---|
| au Roi *Suénon* par *Canut*, fils du Roi Magnus, et par *Waldemar*. | de Danemark à *Suenon*, que lui disputèrent *Kanut* et *Valdemar*. |
| Les Rois, Vassaux de la Couronne d'Allemagne, devoient être investis avec l'épée, et les Princes avec un étendard. | L'emp. juge — investit les rois vassaux avec l'épée — et les princes avec l'étendard. |
| Le Chapitre de Magdebourg s'étant divisé dans l'Élection d'un nouvel Archevêque, Frédéric Ier nomme d'autorité à ce siège. Il investit le célèbre Duc Welf, [du] Marquisat de Toscane. Frédéric, après s'être fait couronner une seconde fois à Ratisbonne... | Marquisat de Toscane. Nomme l'archev. de Magdebourg, se fait couronner une seconde fois à Ratisbonne. |
| Diète de Constance. Frédéric y répudie sa femme *Adélaïde de Vohbourg*, sous prétexte qu'elle étoit sa parente au quatrième degré. | Répudie à la diète de Constance sa femme *Adélaïde de Vohbourg*, sa cousine au 4e degré. |
| La populace (de Milan) déchire et foule aux pieds le Mandement.... Frédéric détache les Fourriers de l'Empire pour recueillir les contributions imposées, à cette occasion, aux États de Lombardie.... Les consuls de Milan, *Gérard le Noir* et *Olbert ab Orto*, cherchent vainement à faire périr son armée... | Milan l'offense : il envoie les fourriers de l'empire recueillir les contributions de guerre en Lombardie, *Olbert ab orto*. — *Gérard le Noir* : consuls de Milan. |
| S'étant ensuite fait couronner Roi d'Italie, d'abord à Pavie, puis à Monza, Frédéric marche à Rome.... Il est sacré et couronné Empereur, par le pape Adrien IV. | Se fait couronner roi d'Italie à Pavie, puis à Monza. Couronné empereur à Rome par Adrien IV. |
| Un différend subsistoit depuis douze ans, entre Henri le Lion, Duc de Saxe, et *Henri Jasomergot*, Margrave d'Autriche, par rapport au Duché de Bavière. Ce dernier se démit, entre les mains de Frédéric, du Fief contentieux, et lui rendit les sept étendards. | *Henri Jasomergot*, margrave d'Autriche, se démet du duché de Bavière en faveur de Henri le Lion, duc de Saxe, et lui en rendit les sept étendards. |
| Frédéric érigea, en sa faveur, le Margraviat d'Autriche en Duché héréditaire... il donna aux Ducs d'Autriche un rang parmi les Ducs nationaux, *Palatini Archi-Duces*, et immédiatement après les *Princes Électeurs*. | Fr. Ier érige les margraves d'Autriche en ducs d'Autriche, leur donne rang parmi les ducs nationaux, *Palatini archiduces*, et immédiatement après les princes électeurs. |
| Le Comté Palatin du Rhin, devenu vacant par la déposition de *Hermann de Stahleck*, est | Dépose *Hermann de Stahleck*, comte palatin du |

tions sur toutes les violences et les cruautés commises par les empereurs d'Allemagne pendant leurs incursions au delà des Alpes : ces

---

conféré, par l'Empereur, à son frère *Conrad de Hohenstauffen*.

Frédéric célèbre son second mariage avec *Béatrice*, héritière de *Renaud*, Comte de Bourgogne. Cette alliance servit à resserrer les liens quelconques qui attachoient encore le Royaume d'Arles à l'Empire. Le Roi d'Angleterre, qui étoit alors en guerre avec le Roi de France, recherche l'alliance de Frédéric, et s'engage à le secourir de toutes les forces de son Royaume, par une suite des égards qu'il devoit à sa qualité d'Empereur.

Le Pape exhorte l'Empereur à faire relâcher le prisonnier, par égard pour le Saint Siége, et par un juste retour de reconnaissance envers le Souverain Pontife, qui s'étoit empressé de lui conférer la Couronne Impériale, et qui s'applaudissoit encore de lui avoir accordé ce Bénéfice. Ces expressions indiscrètes et la qualification insolite de Frère, que lui avoient donnée les Cardinaux, ayant été relevées par la Diéte de Besançon, le *Cardinal Roland*, l'un des Légats, soutient que l'Empire étoit un Fief du Saint Siége.

Frédéric déclara qu'il portoit la Couronne de l'Empire par le bénéfice de Dieu seul.

*Ladislas*, Duc de Bohême, que l'Empereur avoit nommé son Vicaire en Allemagne, obtient le titre de Roi.

Frédéric assiége Milan. La Ville se rend : l'Empereur la punit. Il se fait couronner, pour la troisième fois, à Monza.

La recherche des droits de la couronne fut confiée à quatre Jurisconsultes Bolonois ; *Bulgarus de Bulgaris*...

*Henri-le-Lion* et *Albert-l'Ours*, se liguent pour faire la guerre aux Slaves, et ils les asservissent.

Frédéric convoque les États de ce Royaume dans les champs de Roncale. La ville de Milan fut rasée, et l'on sema du sel dans les sillons, comme une marque de malédiction.

Rhin, — donne le comté palatin à son frère, *Conrad de Hohenstaufen*.

Épouse *Béatrice*, fille de *Renaud*, comte de Bourgogne, rattache le royaume d'Arles à l'empire. Le roi d'Angleterre reconnaît la suprématie de l'empereur.

Le pape veut qu'il le remercie à propos de la *couronne impériale* pour lui avoir *accordé le bénéfice* : les cardinaux l'appellent *frère*, il se brouille avec Rome.

Il se brouille avec Rome. Le *cardinal Roland* légat.

Frédéric déclare qu'il relève de Dieu seul.

Crée roi *Ladislas*, duc de Bohême.

Punit Milan, se fait couronner encore à Monza.

*Bulgarus de Bulgaris*.

*Henri le Lion* et *Albert l'Ours* soumettent les Slaves.

Frédéric convoque les États de Milan dans les champs de Roncale. Milan rasée — la charrue sur les ruines — on y sème du sel. — Malédiction.

violences et ces cruautés, il les réunit toutes dans une ample et pittoresque généralisation. La personnalité de Ratbert est faite de la collection des plus cruels empereurs de l'Allemagne; Ratbert rappelle ensemble Louis de Bavière, Othon II qui fit décapiter ses hôtes dans un festin; il tient à la fois, d'Henri IV et d'Henri V qui pillèrent Rome, et du tortionnaire Frédéric II; quant aux événements eux-mêmes, convocations de diètes et de synodes, rapts de petits territoires restés indépendants, association des empereurs et des papes dans quelque entreprise injuste et cruelle, supplices de rebelles, c'est bien, sans aucun doute, à l'histoire des empereurs d'Allemagne qu'ils appartiennent.

Assigner une date précise à une généralisation poétique, ou vouloir y relever des anachronismes, ce serait se méprendre sur les intentions mêmes du poète : dès qu'il aborda son sujet, V. Hugo pensa y amener tout ce qu'il rencontrait de détails épiques dans le XIII^e et le XIV^e siècles ; deux dates semblent en fixer les limites extrêmes : le poète parle d'Othon, dit le Non-Né, qui, en 1230, fut retiré vivant

> Du ventre de sa mère Honorate expirante;

il cite cet événement comme antérieur à la prise de Final ; ailleurs, il se sert du mot *plus tard* quand il est amené à parler de Bonne deBerry :

> Elle a ce vêtement ouvert sur le côté,
> Qui, *plus tard,* fut au Louvre effrontément porté
> Par Bonne de Berry, fille de Jean de France.

Bonne de Berry mourut en 1434 ; les dates de 1230 et de 1434 peuvent donc paraître délimiter la période où V. Hugo a puisé : un grand nombre des personnages cités par lui appartiennent en effet aux XIII^e et XIV^e siècles ; et, si d'autres portent des noms célèbres dans l'histoire à des époques différentes, les précautions du poète semblent prises contre l'accusation d'erreur : la plupart de ces noms appartiennent à des familles illustres peudant une longue suite de siècles ; qui nous affirme que, dans *Ratbert,* le poète ne parle pas d'un ancêtre ou d'un descendant du personnage historique, que notre mémoire évoquait tout d'abord ?[1]

Est-il même besoin de chercher une justification ? En réalité, V. Hugo s'est fort peu soucié de chronologie ; selon sa coutume, il a glané dans ses livres des noms sonores et des curiosités de pittoresque, éléments essentiellement épiques, et dénués pour lui de prétentions historiques.

L'article MALESPINE et les noms, la plupart italiens, consultés à leur

---

1. Aussi bien nos notes ne donnent-elles de références et d'indications historiques, que pour préciser les lectures, où V. Hugo a puisé les noms et les titres attribués aux personnages de l'entourage de Ratbert.

ordre alphabétique dans la lettre V du *Dictionnaire* de Moreri ont été ses deux principales sources de renseignements[1].

Il s'est fait un jeu de trouver dans Moreri des vers tout faits ou

---

1. On s'en rendra compte par la comparaison du texte de Moreri avec les notes prises par V. Hugo :

| *MORERI* (article MALESPINE.) | *NOTES DE V. HUGO* (Ms. 40, fr. 253.) |
| --- | --- |
| Marquisat Souverain d'Italie, c'est proprement celuy de Masse. | Massa. |
| Guillaume Malespine, Marquis de Lunigiane, servit l'Empereur Othon contre les Sarrasins de la Calabre, et il épousa Giberge, fille de Guaimar, Prince de Salerne. | Guaymard, prince de Salerne,<br>Guaymard, Malaspina. |
| Obizon, son fils, continua ses services à l'Empereur. | Obizon, fils d'Azon, marquis en Italie. |
| Azolin Malespine fut père d'Azon, Marquis en Italie. On dit que celuy-cy épousa Ermengarde, fille d'Hugues II, Comte du Mans. Leurs enfans furent Fouques qui vivoit en 1099. | Foulques, fils de Rodolphe (*Ratbert*, variante du vers 1). |
| Hugues, comte du Mans, qui vendit ce Comté à Elie de la Flèche son cousin. | Hugues, comte du Mans.<br>Élie de la Flèche, son cousin, |
| Isnard (1108) qui épousa Sichelgauta, qu'on croît fille d'un Roy de Sardaigne. | Sichelgauta, fille du roi des Sardes. |
| Morello, à qui les Genois firent la guerre l'an 1172 et il leur céda Pietracoperta pour avoir la paix. | Isnard, Morello, Allemands.<br>Pietra-Coperta. |
| Guillaume Malespine, Marquis de Masse, Carrare, etc., il servit les Genois contre les Astesans, et il mourut laissant divers enfans, Isnard qui suit : Albert ; François-Mainfroy, etc. | Carrare.<br>Il servit les Génois contre les Astesans.<br>Albert ; François-Mainfroi.<br>Et le roi de Vicence, Mainfroi. |
| Isnard Malespine, marquis de Masse, épousa Cubitose, fille d'Azon V, Marquis de Mantoüe et de Ferrare, et d'Élise d'Antioche ; dont il eut Gabriel qui laissa Spinetta Malespine qui fut chassé de ses États par Castruccio Castracani. Il se retira auprez | Il épousa<br>La fille du marquis Azon, Cubitosa (*Ratbert*, v. 87-88).<br>Élise d'Antioche.<br>Spinetta.<br>Castracani. |

de transformer d'un coup de plume la prose du dictionnaire : *Il servit les Gênois contre les Astésans* est une transcription textuelle ; d'in-

---

| | |
|---|---|
| de Mastin de l'Escale, Prince de Veronne… | Martin [ou Mastin] de la Scala le prince de Vérone (*Ratbert*, v. 43-44). |
| Galeot, père de Spinetta II ; Charles III, Roy de Naples luy donna le Duché de Gravina. | Galeotti.<br>Le duc de Gravina (*Elciis*, v. 516) |
| Antoine-Albéric épousa Jeanne Malespine sa cousine, Marquise de Fivizano. Il en eut six fils Jacques qui suit : Gabriel, tige des Marquis de Fosdinovo. | Fivizano.<br>Fosdinovo (*Elciis*, v. 533). |
| Jacques Malespine acquit Carrare, Monita et Lavenza. Il fut Lieutenant de Ludovic Sforce, en 1470 ; et il eut de Thadea Pic, fille de François, Marquis de la Mirande, Albéric qui suit. | un fils<br>qu'il eut de Thadea, marquise de<br>Mirande<br>grande |
| Albéric Malespine… épousa Lucrèce, fille de Sigismond d'Est. Il eut de cette alliance trois filles. L'aînée fut mariée à Scipion de Fiesque, Comte de Lavagne…. Richarde prit alliance avec Laurent Cibo, Comte de Ferentille. | Sigismond d'Est qui fit faire à<br>Lucrèce offrande<br>Fiesque, comte de Lavagne.<br>Laurent Cibo (*Ratbert*, v. 23), comte de Férentille. |
| La troisième, Thadea Malespina, prit alliance avec le célèbre Bojardi, comte de Scandiano. | Boiardi, comte de Scandiano. |

| *MORERI*. lettre V. | *NOTES DE V. HUGO* |
|---|---|
| VALENCE. *Conciles*. Quelques Évêques des Gaules s'assemblèrent en 374 à Valence… Phebadius d'Agen y présida…. Ce Canon fut fait au sujet d'Acceptus. Évêque de Fréjus. On célébra le IIe Concile (584) Sapaudus d'Arles y présida… En 890 Louis fils de Bozon fut étably Roy d'Arles par les Prélats assemblés en cette ville. | Phebadius d'Agen.<br>Acceptus, évêque de Fréjus (*Ratbert*, v. 28 et 1121).<br>Sapaudus d'Arles fut président du concile (de Valence) (*Ratbert*, v. 21). |
| VERCEIL. *Conciles*.<br>Jean François Bonhomme, Évêque | Sieur Jean François Bonhomme, évê- |

génieuses et rapides adaptations ont fait sortir de la liste monotone des généalogies des alexandrins sonores :

Obizon fils d'Azon, marquis en Italie
Martin de la Scala, le prince de Vérone
Cet Urbain cinq natif de Mende en Gévaudan
Jacques de Court-Palais, ce fils d'un savetier
Sieur Jean François Bonhomme, évêque de Verceil, etc.

Nulle part mieux que dans *Ratbert* ne se montre la faculté qu'avait le poète de donner la vie et le pittoresque à un détail inerte. L'illusion est telle qu'à la lecture des *Conseillers probes et libres*, Th. Gautier pouvait s'écrier : « Toute l'Italie blasonnée est là. »

« Toute l'Italie » ! Il ne faudrait pas étendre le jugement de Th. Gautier à l'ensemble de *Ratbert* : au fond, et les allusions contemporaines une fois mises à part, *Ratbert* était plus encore par la nature de son décor, de son action, et par ses thèmes oratoires, une continuation de la veine des *Burgraves*.

---

| | |
|---|---|
| de cette ville, y tint un Synode en 1575. | que de Verceil, haut conseil.<br>(*Ratbert*, v. 111.) |
| VITERBE. Tiberio Mutio Domicelli, Évêque de Viterbe, y publia des Ordonnances Synodales en 1614 et 1624. | Tiberio Mutio Domicelli, l'évêque de Viterbe. |
| VRBAIN IV. ... nommé *Jacques* Pantaléon. D'autres assurent que son nom de famille étoit du Court-Palais. Nous sçavons du moins qu'il n'étoit fils que d'un savetier.... Quelque tems aprez il se retira à Orviete. | Urbain quatre...<br>Vous avez<br>Ayant fait nomme[r] pape<br>Jacques de Court-Palais, ce fils d'un savetier (*Ratbert*, v. 1038).<br><br>Orvietto. |
| VRBAIN V. François natif du Diocèse de Mende en Gévaudan. | Cet Urbain V, natif de Mende en Gévaudan. |
| VRBIN. Archevêché. La ville Capitale est Urbin, les autres sont Pezaro, Gubio, Senigaglia, Urbanea, Cagli, Montefeltre. | Villes : Urbin, Montefeltro, Gubio, Cagli.<br>(Pezaro a été inscrit au verso de la page à côté de Massa et Carrara, citées plus haut). |

le duc d'Urbin avec son frère l'archevêque.
l'exarque Sapaudas et le Mis Senèque

[*Ces notes sont prises, avec d'autres, sur les feuillets blancs d'une lettre au Docteur P. Lafon* (Cf. *Napoléon le Petit*, Livre III, 1) *datée du 24 avril 1857 ; on trouve, dans un coin de page, la date 3-4 X*bre *(sans année) à propos de deux jours d'absence d'un nommé Gor, un ouvrier sans doute.*]

# I

## LES CONSEILLERS PROBES ET LIBRES*

Ratbert, fils de Rodolphe et petit-fils de Charles,

---

* Le titre est précédé dans le ms. de cette indication : *Première Romance* et au-dessous : RATBERT.

*Foulque,* fils de Rodolphe

1. Ratbert, fils de *Gillon...*

1-119. On rencontre au verso de la page 309 du manuscrit cette ébauche du premier épisode de *Ratbert*, faite avant le détachement d'*Elciis* :

*Le roi d'Arles est assis au centre de la place* ;
Il a derrière lui toute une populace
De princes et de ducs, et La Scala, le roi

---

1. *Ratbert* : V. Hugo nous avertit lui-même (v. 1113-1116) du peu de valeur historique de ce nom de *Ratbert* :

L'ombre couvre à présent Ratbert, l'homme de nuit.
Nos pères — c'est ainsi qu'un nom s'évanouit —
Défendaient d'en parler, et du mur de l'histoire
Les ans ont effacé cette vision noire.

Le nom de *Ratbert* a été porté par un abbé de Corbie au IXe siècle (Moreri, Art. RATBERT) et par le premier comte de Genève en 880 (Art. GENÈVE). Mais, sans aucun doute, V. Hugo, qui avait d'abord appelé son héros *Boson*, a recueilli le nom du frère de ce Boson, roi d'Arles, du *Ratbert* qui fut évêque de Valence et dont Moreri parle précisément dans l'article BOSON ou BOZON, roi d'Arles.

*Fils de Rodolphe* : Il y a eu en effet plusieurs Rodolphe, rois d'Arles : Cf. Pfeffel, *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire et du Droit public d'Allemagne*, Paris, Delalain, 1777 (tome Ier, Table, Art. *Arles* et *Rodolfe*) ; et Moreri, art. ARLES, où l'on trouve une histoire résumée de la fondation du royaume d'Arles et de ses premiers rois.

*Petit-fils de Charles* : Le nom de Charles se rencontre, comme

Qui se dit empereur et qui n'est que roi d'Arles,

---

de Vérone, et le roi { de Tarente / de *Vienne, Mainfroy.* / de Salerne / d'Otrante, Sigefroi.
La place autour du trône est déserte et cent noirs
Tout nus et cent piquiers en armures persanes
Barrent l'entrée au peuple avec leurs pertuisanes.
*méprise*
Un seul homme, un vieillard, par mégarde est entré ;
Il voulait s'en aller, son altesse a dit : Reste.
(Cf. vers 99.)
Le moment est venu que chacun librement
Parle à son tour et dise au roi son sentiment,
Car le roi tint conseil sur la guerre entreprise.

et en marge :

Boson
*Foulque, fils de Rodolphe, et petit-fils de Charles,*
Qui se dit empereur et qui n'est que roi d'Arles,
*habit*
Vêtu de son manteau de patrice romain,
Et la lance du grand Saint-Maurice à la main,
Est assis sous un dais au centre de la place ;
... de Henri l'Oiseleur
Sont présents { podestats, / chevaliers, barons, marquis, la fleur, / ducs, barons, et chevaliers,
De l'arbre héraldique et généalogique
vieux sol
Que ce *temps noir* nourrit de sa sève tragique ;

---

celui de Rodolphe, dans l'article Arles, de Moreri. C'est à Charles I[er], comte de Provence que furent cédés en 1257, dit Moreri, tous droits sur le royaume d'Arles.

2. C'est une formule, issue de Moreri, et retournée : « La ville d'Arles étoit presque République sous les Empereurs qui s'en disoient Rois. » (Art. Arles).

V. Hugo a minutieusement utilisé cet article Arles, dans *Welf, castellan d'Osbor*, au point d'en transcrire des lignes qui étaient des vers tout faits, tel :

Isidore la nomme une ville très-noble.

et il y a recueilli pour *Ratbert* quelques menus détails : Cf. vers 178.

Vêtu de son habit de patrice romain,
Et la lance du grand saint Maurice à la main,
Est assis au milieu de la place d'Ancône.

---

3. Créée jadis par l'empereur Constantin, la dignité de *patrice romain* était, au Moyen Age, conférée par les papes : « Le pape Etienne (755), le Clergé, et tout le peuple appellent le Roi Pepin à leur secours, et le nomment, lui et ses deux fils, *Patrices Romains*, c'est-à-dire, Protecteurs de l'Eglise, et Chefs du peuple de Rome. Cette dignité, la plus éminente de l'Empire, donnoit à peu près les mêmes droits que les Exarques avoient eus » (Pfeffel, I, 26). — « Clément II couronne Henri III (1039) et la Reine Agnès sa femme, et le Sénat et le peuple Romain lui conférent solemnellement le titre de *Patrice*. Les Historiens remarquent que ce Prince porta depuis, avec une sorte de complaisance, le manteau verd, le diadême d'or et l'anneau d'or qui étoient la marque de cette dignité. » (Pfeffel, I, 214).

4. Cf. Moreri, article SAINT MAURICE, *Ordre militaire de Savoye*: « Amédée VIII premier Duc de Savoye s'étant retiré en la solitude de Ripaille avec quelques Seigneurs de sa Cour, institua en 1434 l'Ordre des Chevaliers de saint Maurice, tant pour honorer la mémoire de cet invincible Martyr de Jésus-Christ, que pour conserver celle de sa lance et de son anneau, qui sont les marques essentielles de Chevalerie, et qu'on a dans la Maison des Princes de Savoye. » — « Rodolphe III, roy de la Bourgogne transjurane, sur la fin de sa vie envoya à Conrad le Salique son Sceptre et sa Couronne, avec la Lance de saint Maurice. » Moreri, article RODOLPHE III.

5. *Ancône* est un choix fait par V. Hugo sans aucune prétention à la précision historique ; le manuscrit portait d'abord *Sienne* ; en réalité, le décor de la cérémonie est emprunté aux descriptions du *Rhin*. Les réunions des Grands Electeurs, les assemblées du peuple, les diètes solennelles, les cortèges pompeux du couronnement ont toujours flatté le goût inné de V. Hugo pour les parades théâtrales. Il a évoqué ces spectacles avec complaisance chaque fois que les lieux historiques qu'il visitait lui en ont fourni l'occasion. Avec quelle grandeur ne fait-il pas surgir devant nous l'assemblée du Kœnigssthül (*Le Rhin*, Lettre XXV) où les antiques électeurs, en plein air, sous les souffles et les rayons du ciel, assis dans ces rigides fauteuils sur lesquels s'effeuillaient les arbres et courait l'ombre des nuages, se réunissaient, rudes et simples, naïfs et augustes comme les rois d'Homère, pendant que le peuple de Rhens, contenu par les haquebutiers, entourait le siège royal ! Avec quelle féerie de couleur son imagination ne remplit-elle pas la nef de Saint-Ruprecht des entrées

Sa couronne est l'armet de Didier, et son trône
Est le fauteuil de fer de Henri l'Oiseleur.
Sont présents cent barons et chevaliers, la fleur
Du grand arbre héraldique et généalogique
Que ce sol noir nourrit de sa séve tragique.
Spinola, qui prit Suze et qui la ruina,
Jean de Carrara, Pons, Sixte Malaspina
Au lieu de pique ayant la longue épine noire ;

---

6. *On croit voir sous ses pieds vingt peuples*, et son trône
*Guaymar*
*Farnèse* *Parme*
11. *Aymon* qui prit *Tarente*...
*Aymon*
12. *Agrippin et Gillon*, *Guaymar*, Malaspina

---

solennelles de papes et d'empereurs : « Quelquefois tous les deux ensemble sous le même dais, le pape à droite sur sa mule blanche, l'empereur à gauche sur son cheval noir comme le jais, clairons et tibicines en tête, aigles et gonfalons au vent, et tous les princes et tous les cardinaux à cheval en avant du pape et de l'empereur, le marquis de Montferrat tenant l'épée, le duc d'Urbin tenant le sceptre, le comte palatin portant le globe, le duc de Savoie portant la couronne ! » (*Ibid.*, Lettre XXVI). Entre toutes, à Francfort, cette salle du Rœmer, dont Gérard de Nerval dira qu'elle fait l'effet d'un décor moyen âge de l'Ambigu, a sollicité son inspiration ; son imagination l'a désencombrée des baraques de la foire qui l'enlaidissaient, et devant les quarante-cinq empereurs en buste d'airain, laurés et couronnés, il a décrit, au milieu des trompettes, des cymbales, des acclamations et des fanfares, les rites bizarres du couronnement et de cette prestation de serment pendant laquelle « le nouvel empereur, déjà formidable, ôtait la couronne et tenait le glaive » (*Ibid.*, Lettre XXIV). A ces visions sont venus se mêler certains souvenirs de Pfeffel, notamment les idées générales exprimées à la diète de Roncale, au sujet du pouvoir illimité des empereurs d'Allemagne. Cf. les notes des vers 27 et 159-161.

6. S'agit-il de la couronne de fer de Didier, roi des Lombards ? Littré donne pour signification à *armet* : armure de tête.

11. Les variantes montrent que ce détail est sans valeur historique.

13. Une branche d'épine figure dans les armes des Malespine : « D'autres prétendent que la Maison des Malespine a pour tige un jeune homme, fils d'un Hugues Comte de Milan, qui tua l'an 945

Ugo, qui fit noyer ses sœurs dans leur baignoire,
Regardent dans leurs rangs entrer avec dédain
Guy, sieur de Pardiac et de l'Ile-en-Jourdain ;
Guy, parmi tous ces gens de lustre et de naissance,
N'ayant encor pour lui que le sac de Vicence,

---

14. *Azzo* qui fit noyer *sa* sœur dans *sa* baignoire,
15. Regardent dans [leur foule] entrer
15 et sq. Première rédaction :

*sieur*
Guy, comte de Pardiac et de l'Ile en Jourdain,
Malatesta, plissant sa lèvre avec dédain,
L'Exarque Sapaudus et le marquis Sénèque,
Le duc d'Urbin avec son frère l'archevêque ;
Ordelafo, tyran de Forli, Paul Cibo
Que le marbre aujourd'hui fait blanc sur son tombeau ;
Le duc Paul, caporal de la ville d'Anduze ;
*Este*
*Ponce*
*Sixte* ayant pour cimier la tête de Méduse ;
Sixte ayant pour devise : Imperium fit jus ;
Thassillon, Acceptus, évêque de Fréjus ;
[d'un] [d'une]
Pic fils de l'astrologue et de l'égyptienne ;
Prendiparte capitaine de Sienne,
sous qui
Ordelafi *tyran de* Forli n'est qu'un roseau
Et le gonfalonier du Saint-Siège, Avenzo,
Le même
*Gandolfe,* à qui plus tard le pape Urbain fit faire
Une statue équestre en l'église Saint-Pierre ;
Et Farnèse, et Martin de la Scala, le roi
De Vérone, et le roi *d'Otrante, Sigefroi*
*de Tarente, Geffroy.*
?
Et derrière eux Falco, comte d'Athène ;

---

avec une longue espine noire, Sigefroy, Prince de Lucques et de Masse. » Moreri, art. Malespine.

14. La première rédaction donne *Azzo* ; peu importe le nom, le détail semble emprunté à Lavicomterie, *Les Crimes des Papes* : « Constantin avait étouffé sa femme dans un bain » (Préface, p. xxi).

16. Cf. Moreri, art. Armagnac : « Charles d'Armagnac ne laissa que deux fils naturels Antoine et Pierre Comte de l'Isle-en-Jourdain. Bernard second fils du Connètable d'Armagnac fut Comte de Pardiac. »

Et, du reste, n'étant qu'un batteur de pavé,
D'origine quelconque et de sang peu prouvé.
L'exarque Sapaudus que le saint-siége envoie,
Sénèque, marquis d'Ast; Bos, comte de Savoie;
Le tyran de Massa, le sombre Albert Cibo
Que le marbre aujourd'hui fait blanc sur son tombeau;
Ranuce, caporal de la ville d'Anduze;
Foulque, ayant pour cimier la tête de Méduse;
Marc, ayant pour devise : IMPERIUM FIT JUS;
Entourent Afranus, évêque de Fréjus.
Là sont Farnèse, Ursin, Cosme à l'âme avilie;
Puis les quatre marquis souverains d'Italie;

---

*Farnèse*
25. *Le duc Paul,* caporal
30 et sq.. Là, les quatre marquis souverains d'Italie;
Jean, bâtard de Rodez, à la face pâlie,
*L'archevêque d'Urbin et Farnèse.....*
[seigneur]
Avellan duc de Tyr et sieur de *Montferrat*
(Première rédaction.)

30-36. Ces sept vers sont recopiés sur un feuillet particulier adjoint au manuscrit.

---

21 et 23. Cf. pages 479-480 les listes de noms extraites de Moreri.

25. Amalgame qui paraît fantaisiste. Le nom de *Ranuce* a été porté à plusieurs reprises dans la maison des Farnèse (cf. variante) Moreri, art. FARNÈSE.

La ville d'*Anduze* est située en Languedoc, et quant à la dignité de *caporale* (et non caporal), elle n'a jamais été qu'une magistrature civile en Italie et en Corse.

27. A moins que V. Hugo n'ait trouvé ailleurs la devise toute faite *Imperium fit jus*, elle paraît être le résumé du principe énoncé par les Docteurs de Bologne, à la diète de Roncales (cf. Pfeffel, I, 328, et la note des vers 159-162).

28. *Afranus* a remplacé dans le manuscrit *Acceptus*, évêque de Fréjus, personnage réel dont le nom avait été recueilli par V. Hugo à l'article VALENCE (cf. p. 480).

29. *Farnèse, Ursin* (Orsini), *Cosme* (famille des Médicis) sont des noms connus de familles italiennes.

30. Cf. les quatre personnages énumérés dans la note du vers 5,

L'archevêque d'Urbin, Jean, bâtard de Rodez,
Alonze de Silva, ce duc dont les cadets
Sont rois, ayant conquis l'Algarve portugaise,
Et Visconti, seigneur de Milan, et Borghèse,
Et l'homme, entre tous faux, glissant, habile, ingrat,
Avellan, duc de Tyr et sieur de Montferrat;
Près d'eux Prendiparte, capitaine de Sienne;
Pic, fils d'un astrologue et d'une égyptienne;
Alde Aldobrandini; Guiscard, sieur de Beaujeu,
Et le gonfalonier du saint-siége et de Dieu,

---

31. ... Jean, bâtard de [Rodez],
33. Sont rois, ayant [soumis]
39. a) *L'archevêque d'Urbin et Monsieur de Beaujeu,*
b) *Belgioso, qu'en France on appelle Beaujeu,*

---

à propos de l'entrée de l'empereur dans la nef de Saint-Ruprecht.

31. *L'archevêque d'Urbin* : la ville d'Urbin est voisine de la marche d'Ancône. — *Jean, bâtard de Rodez* : Un Jean, comte d'Armagnac, obtint du roi Charles V, au XIV[e] siècle, une extension de ses domaines du comté de Rodez. Moreri, art. RODEZ.

32-33. Cf. Moreri, art. ALGARVE : « Ce comté fut donné en dot à Béatrix de Castille avec titre de royaume. »

36. Cf. Moreri : « Conrad, Marquis de Montferrat, S[r] de Tyr,... assassiné en 1192. » Art. CONRAD, *Marquis de Montferrat.*

37. Cf. Moreri, art. PIC (Jean-François), « Prendiparte Pic, Capitaine des Florentins, des Sienois et des Milanois en 1390. »

38. Ce détail est peut-être venu à l'imagination de V. Hugo en lisant dans l'article PIC (Jean) que ce Pic, prince de la Mirande, avait été accusé « de magie ».

39. *Alde Aldobrandini* : Cf. Moreri, art. ESTE : « Obizon d'Est III avoit eu onze enfans. *Aldobrandin* qui étoit l'aîné mourut en 1361. Les autres furent... *Alde...* »

*Guiscard, sieur de Beaujeu* : Presque tous les sieurs de Beaujeu portent le prénom de *Guichard.* Moreri, art. BEAUJEU.

40. Le mot *gonfalonier* désigne la dignité de magistrat dans plusieurs républiques italiennes (Florence, Sienne, Lucques). Cf. Moreri, art. LUCQUES : « Les Luquois ont pour Chef un *Gonfalonier.* Son Conseil est composé de six-vingts Bourgeois. Ce Gonfalonier porte une robbe de veloux ou de damas rouge cramoisi, avec un bonnet de

Gandolfe, à qui, plus tard, le pape Urbain fit faire
Une statue équestre en l'église Saint-Pierre,
Complimentent Martin de la Scala, le roi
De Vérone, et le roi de Tarente, Geoffroy;
A quelques pas se tient Falco, comte d'Athène,
Fils du vieux Muzzufer, le rude capitaine
Dont les clairons semblaient des bouches d'aquilon;
De plus, deux petits rois, Agrippin et Gilon.

Tous jeunes, beaux, heureux, pleins de joie et farouches.

Les seigneurs vont aux rois ainsi qu'au miel les mouches.
Tous sont venus, des burgs, des châteaux, des manoirs;

---

45-48. Le manuscrit 40, feuillet 253, qui contient les listes de noms utilisées par V. Hugo, porte au bas de sa 4e page cette première ébauche :

?
Le mégaduc *Guiscard* et Gui, comte d'Athène,
Fils de don..?.., le sombre capitaine,
Dont les clairons semblaient des bouches d'aquilon,
De plus, deux petits rois Guiscard et Thassilon.
Falco, comte d'Athène
*Et derrière ceux-là se tient Falco d'Athène*

45. *Derrière eux est debout* Falco, comte d'Athène.
*Guichard d'Este et Rollon.*
*Materne*

48. De plus, deux petits rois, *Conrad et Thassillon*

49. *Presque tous jeunes, beaux,* pleins de joie et farouches.

---

même. Le Palais de la Seigneurie luy sert de demeure, quand il est en charge; et il y a dans la Cour celle de cent soldats qui le gardent. »

43. *Martin de la Scala.* Cf. Moreri, art. Malespine : « Spinetta Malespine qui fut chassé de ses États par Castruccio Castracani se retira auprez de Mastin de l'Escale, Prince de Verone. » La forme *la Scala* se trouve dans Moreri, à l'article L'Escale.

44. *Le roi de Tarente, Geoffroy*: On connaît un Mainfroy, tyran de Sicile (cf. Moreri, art. Mainfroy); Pfeffel, *op. cit.*, I, p 370, l'appelle Mainfroi, Prince de Tarente, et l'on retrouve ce personnage réel dans les variantes du premier brouillon: cf. p. 483: mais V. Hugo se soucie peu de vérité historique.

48-55. *Agrippin* et *Gilon* sont deux noms qui figurent sur la page de notes prises dans Moreri, et dont nous avons cité la majeure partie p. 479-481.

Et la place autour d'eux est déserte ; et cent noirs,
Tous nus, et cent piquiers aux armures persanes
En barrent chaque rue avec leurs pertuisanes.
Geoffroy, Martin, Gilon, l'enfant Agrippin Trois,
Sont assis sous le dais près du maître, étant rois.

Dans ce réseau de chefs qui couvrait l'Italie,
Je passe Théodat, prince de Trente ; Élie,
Despote d'Avenzo, qu'a réclamé l'oubli ;
Ce borgne Ordelafo, le bourreau de Forli ;
Lascaris, que sa tante Alberte fit eunuque ;
Othobon, sieur d'Assise, et Tibalt, sieur de Lucque ;

---

*de Sienne*
52. **Et la place *d'Ancone* est déserte ;**
55-56. **Geoffroy, Martin, *Guichard, Rollon portent la croix***
***Tous quatre et sont assis sous le dais*, étant rois.**
57. **Dans ce réseau de *rois*...**
58. **... Théodat, *marquis de Parme*,**
58-61. **Dans ce réseau de rois, qui couvrait l'Italie,**
**Si j'omets Théodat, marquis de Parme, Élie,**
**Burgrave d'Avenzo, aujourd'hui démoli,**
**Ce borgne Ordelafo, le tyran de Forli,**
**Ranuce, que sa mère Augusta fit eunuque,**
**(Première rédaction biffée ; les vers 62-66 y figurent conformes au texte.)**
60. **... Ordelafo, le *tyran* de Forli ;**
***Farnèse***
61. ***Ranuce*, que sa tante**

---

58. *Théodat, prince de Trente* : Cf. Moreri, art. Est : « Hugues qui prit alliance avec Marie, fille de Théodat, Marquis de Parme. » La première version du manuscrit était : *Théodat, marquis de Parme.*

60. *Ordelafo, le bourreau de Forli.* Cf. Moreri, art. Ordelaffi : « Ordelaffi (François) Tyran de Forli, se rendit très-puissant dans le XIVe Siècle. » La première rédaction du manuscrit était : Ordelafo, le *tyran de Forli.*

61. Cf. Lavicomterie, *Les Crimes des Papes* : « Etienne VII fait eunuque le jeune Guillaume, fils de Tancrède » (p. 321).

62. « Nicolas fit mourir Othobon III, Sr de Parme. » Moreri, art. Est ou Este. Dans les *Quatre Jours d'Elciis*, V. Hugo orthographie : *Ottobon.*

62. *Tibalt, sieur de Lucque* : Cf. Moreri, art. Este : « *Tedalde,*

C'est que, bien que mêlant aux autres leurs drapeaux,
Ceux-là ne comptaient point parmi les principaux;
Dans un filet on voit les fils moins que les câbles;
Je nomme seulement les monstres remarquables.

Derrière eux, sur la pierre auguste d'un portail,
Est sculpté Satan, roi, forçat, épouvantail,
L'effrayant ramasseur de haillons de l'abîme,
Ayant sa hotte au dos, pleine d'âmes, son crime
Sur son aile qui ploie, et son croc noir qui luit
Dans son poing formidable, et, dans ses yeux, la nuit.

Pour qui voudrait peser les droits que donne au maître
La pureté du sang dont le ciel l'a fait naître,
Ratbert est fils d'Agnès, comtesse d'Elseneur;
Or, c'est la même gloire et c'est le même honneur

---

67. La première rédaction continuait ainsi après le vers 66 :

Ratbert a près de lui Virgile, son massier,
Et deux hérauts de guerre en soutane d'acier.
Il luit, enveloppé
Il rayonne, entouré (non continué)

Les vers 67-72 et 81-84 sont eux-mêmes une première addition marginale (bas de la marge du feuillet 308 dans le manuscrit), où s'est intercalé plus tard le développement 73-80 (haut de la marge du feuillet 308).

72. Dans son poing *monstrueux*, et, dans *les* yeux, la nuit.

76. *Et* c'est la même *preuve* et c'est

---

ou Thibaud que l'Empereur Othon fit Marquis d'Est; qui fut aussi *S^r de Lucques...* »

67-72. « Le diable, avait écrit V. Hugo dans *Le Beau Pécopin*, a coutume *d'emporter les âmes qui sont à lui dans une hotte*, ainsi que cela peut se voir sur le portail de la cathédrale de Fribourg en Suisse, où il est figuré avec une tête de porc sur les épaules, *un croc à la main* et *une hotte de chiffonnier sur le dos* ; car le démon trouve et *ramasse* les âmes des méchants dans les tas d'ordures que le genre humain dépose au coin de toutes les grandes vérités terrestres ou divines. » *Le Rhin*, Lettre XXI, 6.

75-77. Cf. la note des vers 841-843 dans *Eviradnus*.

D'être enfanté d'Agnès que né de Messaline.

Malaspina, portant l'épine javeline,
Redoutable marquis à l'œil fauve et dévot,
Est à droite du roi, comme comte et prévôt.

C'est un de ces grands jours où les bannières sortent.
Dix chevaliers de l'ordre Au Droit Désir apportent
Le Nœud d'Or, précédés d'Énéas, leur massier,
Et d'un héraut de guerre en soutane d'acier.

Le roi brille, entouré d'une splendeur d'épées.
Plusieurs femmes sont là, près du trône groupées;
Élise d'Antioche, Ana, Cubitosa,
Fille d'Azon, qu'Albert de Mantoue épousa;
La plus belle, Matha, sœur du prince de Cumes,
Est blonde; et, l'éventant d'un éventail de plumes,
Sa naine, par moments, lui découvre les seins;
Couchée et comme lasse au milieu des coussins,
Elle enivre le roi d'attitudes lascives;
Son rire jeune et fou laisse voir ses gencives;
Elle a ce vêtement ouvert sur le côté,

---

94. Son rire *fauve* et fou

---

82-83. Cf. Moreri, art. S. Esprit : « Loüis de Tarente, Roy de Jérusalem et de Sicile, avoit institué un Ordre du S. Esprit. On le nommoit aussi *Au Droit Désir*, et les Chevaliers portoient sur leurs armes et sur leurs habits cette devise : *Si Dieux plaît*, quelques autres ajoûtent *un nœud d'or* comme un témoignage de leur amitié. »

87-88. Cf. la liste de noms faite par V. Hugo, page 479.

89. *Matha* : C'est une forme du nom de Marthe : ce nom a été porté par un grand nombre de femmes des familles d'Astarac, d'Armagnac et de Foix (cf. Moreri).

95-97. « La pièce la plus caractéristique de l'habillement des femmes sous les rois Jean et Charles II sont les corsets *fendus sur les côtés* que les dames et les filles suivantes des compagnies anglaises

Qui, plus tard, fut au Louvre effrontément porté
Par Bonne de Berry, fille de Jean de France.

Dans Ancône, est-ce deuil, terreur, indifférence?
Tout se tait ; les maisons, les bouges, les palais,
Ont bouché leur lucarne ou fermé leurs volets ;
Le cadran qui dit l'heure a l'air triste et funeste.

Le soleil luit aux cieux comme dans une peste ;
Que l'homme soit foulé par les rois ou saisi
Par les fléaux, l'azur n'en a point de souci ;
Le soleil, qui n'a pas d'ombre et de lueurs fausses,
Rit devant les tyrans comme il rit sur les fosses.

---

99-101. Tout se tait; *et la place est un dôme muré* ;
*Un seul homme, un vieillard, par mégarde, est entré,*
*Il voulait s'en aller ; mais Ratbert a dit : Reste*
*L'homme voulait partir ; Son Altesse a dit : Reste !*

Ces trois vers montrent que le poète eut un instant l'intention de placer ici la Seconde Romance de *Ratbert* devenue les *Quatre Jours d'Elciis*. Cf. p. 470.

102. Le soleil *rit...*

103. Que l'homme soit *tenu...*

104. ... n'en a *pas* de souci ;

106. *a*) *Brille sur les tyrans ainsi que sur les fosses.*
*b*) Rit devant lès tyrans comme *devant* les fosses.

---

apportèrent en France. » Racinet : *Histoire du costume* (XIV^e siècle). — C'est un détail connu : au XIII^e siècle, le trouvère Robert de Blois écrit que bien des femmes laissent *leur chair apparaître aux côtés* ; et les prédicateurs appelaient les foudres du ciel sur ces « *fenêtres d'enfer*. »

*Bonne de Berry, fille de Jean de France* : « [Son mari] jugea avec assez de raison que son épouse, étant jeune et bien faite, ne vivroit pas le reste de ses jours dans le veuvage. » Moreri, art. BONNE DE BERRY.

98-100. Cet aspect de la ville d'*Ancône* est peut-être un souvenir de l'aspect de la ville de Francfort au jour d'élection : « L'élection devint une cérémonie compliquée..., l'appareil sévère, soupçonneux, parfois terrible. Dès le matin du jour fixé pour l'élection, on fermait les portes de la ville, les bourgeois prenaient les armes... la cloche d'alarme tintait. » *Le Rhin*, Lettre XXV.

Ratbert vient d'inventer, en se frappant le front,
Un piège où ceux qu'il veut détruire tomberont;
Il en parle tout bas aux princes, qui sourient.

La prière — le peuple aime que les rois prient —
Est faite par Tibère, évêque de Verceil.

Tous étant réunis, on va tenir conseil.

Les deux huissiers de l'Ordre, Anchise avec Trophime,
Invitent le plus grand comme le plus infime
A parler, l'empereur voulant que les avis,
Mauvais, soient entendus, et, justes, soient suivis;
Puis il est répété par les huissiers, Anchise
Et Trophime, qu'il faut avec une pleine franchise
Sur la guerre entreprise offrir son sentiment ;
Que chacun doit parler à son tour librement ;
Que c'est jour de chapitre et jour de conscience ;
Et que, dans ces jours-là, les rois ont patience,
Vu que, devant le Christ, Thomas Didyme a pu

---

107. *Boson* vient
109. ... tout bas, *et sourit; on l'admire.*
113-24. Addition marginale.
Avant l'addition marginale, le développement ne comprenait que cinq vers :

Alors par
Et par les deux huissiers de Saint-Maurice, Anchise
Et Trophime, il est dit qu'il faut avec franchise
Sur la guerre entreprise offrir son sentiment,
Que chacun doit parler à son tour librement,
*longues*
Et puisse l'empereur vivre beaucoup d'années !

---

111. *Tibère, évêque de Verceil*: Cf. la liste de V. Hugo, p. 480-81.

113. *Anchise* : Hugo emprunte des noms même à ses souvenirs de l'*Enéide* : le massier *Enéas* (vers 83), s'est d'abord appelé *Virgile*, cf. la variante du vers 67.

123-124. A la dernière Cène, quand Jésus dit aux siens qu'il va

Parler insolemment sans être interrompu.
Et puisse l'empereur vivre longues années !

On voit devant Ratbert trois haches destinées,
La première, au quartier de bœuf rouge et fumant
Qu'un grand brasier joyeux cuit à son flamboiement,
La deuxième, au tonneau de vin que sur la table
A placé l'échanson aidé du connétable,
La troisième, à celui dont l'avis déplaira.

Un se lève. On se tait. C'est Jean de Carrara.

« Ta politique est sage et ta guerre est adroite,
Noble empereur, et Dieu te tient dans sa main droite.
Qui te conteste est traître et qui te brave est fou.
Je suis ton homme lige, et, toujours, n'importe où,
Je te suivrai, mon maître, et j'aimerai ta chaîne,
Et je la porterai.

— Celle-ci, capitaine,
Dit Ratbert, lui jetant au cou son collier d'or.

---

126. On voit devant *le roi*...
132. *Et le premier qui parle est* Jean de Carrara.
136-140. Addition marginale remplaçant ce vers biffé :
Ratbert prend son collier et le lui met au cou.

---

leur préparer une place auprès de son Père et qu'ils en connaissent le chemin, Thomas l'interrompit : « Seigneur, nous ne savons pas où vous allez, comment pouvons-nous en savoir la voie ? » Joa, XIV, 5.

127. C'est encore un souvenir de l'élection des empereurs, où il est dit notamment qu'on mettait devant l'empereur une « table chargée d'un bœuf rôti tout entier ». *Le Rhin*, Lettre XXIV.

139. Dans Lavicomterie, Les Crimes des Empereurs d'Allemagne, Paris, 1793, Fr. Barberousse fait de même cadeau de son cheval à

De plus, j'ai Perpignan, je t'en fais régidor. »

L'archevêque d'Urbin salue, il examine
Le plan de guerre, sac des communes, famine,
Les moyens souterrains, les rapports d'espions.
« Sire, vous êtes grand comme les Scipions ;
En vous voyant, le flanc de l'Eglise tressaille.

— Archevêque, pardieu ! dit Ratbert, je te baille
Un sou par muid de vin qu'on boit à Besançon. »

Cibo, qui parle avec un accent brabançon,
S'en excuse, ayant fait à Louvain ses études,
Et dit :

« Sire, les gens à fières attitudes
Sont des félons ; pieds nus et la chaîne aux poignets,
Qu'on les fouette. O mon roi ! par votre mère Agnès,
Vous êtes empereur ; vous avez les trois villes,

---

151-159. Addition marginale remplaçant ce vers biffé :
Sont des félons sur qui doit tomber ta fureur.

---

Bulgaris qui vient de soutenir sa cause : Frédéric Barberousse tint une assemblée à Roncales : là il y eut un trafic des droits du peuple entre les nobles, les prêtres et l'empereur. « Une dispute s'éleva entre deux jurisconsultes, Martin prétendant que les sujets avaient seuls la propriété de leurs biens, et Bulgare soutenant au contraire que l'empereur était *maître de tous les biens de ses sujets.* Frédéric, comme de raison, fêta beaucoup celui-ci, et lui fit présent de son cheval », p. 121.

147. *Besançon* : La ville de Besançon appartint en effet quelque temps à l'Empire : « Besançon fut long tems ville libre et Impériale, et les Empereurs luy ont donné divers privilèges. » Moreri, Art. Besançon.

148-149. Moreri dit simplement de Laurent Cibo, comte de Férentille, qu'« il avoit été élevé en France ». Art. Cibo. Cf. vers 23 et la liste de noms de la page 480.

Arles, Rome de Gaule et la mère des Milles,
Bordeaux en Aquitaine et les îles de Ré,
Naple, où le mont Vésuve est fort considéré.
Qui vous résiste essaye une lutte inutile;
Noble, qu'on le dégrade, et, serf, qu'on le mutile;
Vous affronter est crime, orgueil, lâche fureur;
Quiconque ne dit pas : Ratbert est l'empereur,
Doit mourir; nous avons des potences, j'espère.
Quant à moi, je voudrais, fût-ce mon propre père,
S'il osait blasphémer César que Dieu conduit,
Voir les corbeaux percher sur ses côtes la nuit,
Et la lune passer à travers son squelette. »

Ratbert dit : « Bon marquis, je te donne Spolète. »

---

166. *Et le roi crie : Albert,* je te donne Spolette.

---

154. *Arles, Rome de Gaule* : « Ausonne la reconnoît pour être la *Rome des Gaules* dans cet Épigramme : Gallula Roma Arelas. » Moreri, art. Arles.

*Mère des Milles* : « Ce Préfet du Prétoire des Gaules établit Arles comme la Cité *mère des Milles* ou des Colomnes qu'on mettoit sur les grands chemins pour en marquer la distance, à l'exemple de Rome où l'Empereur Auguste établit le Milier d'or, où les grands chemins d'Italie venoient aboutir. » Moreri, art. Arles.

159-161. C'est toujours là le principe exposé dans Pfeffel, et dont nous avons parlé à propos de la devise *Imperium fit jus* : « Les Docteurs, dit Pfeffel, prononcèrent que tous les fiefs majeurs, tout ressort et toute juridiction émanoient du droit Impérial.... Cette décision étoit effectivement conforme aux anciens usages de l'Italie, et à la constitution d'un peuple constamment asservi à des Conquérans étrangers : mais les Docteurs de Bologne ne l'étayèrent pas de ces preuves et de cette considération si naturelles : ils se contentèrent d'inculquer à Frédéric I, le principe suivant : *Tua voluntas jus esto* ; *sicuti dicitur : quidquid Principi placuit legis habet vigorem* ; et ils finirent, en argumentant toujours d'après la Jurisprudence Romaine, par lui adjuger l'Empire du monde entier. Cette extravagance jetta de profondes racines, et le fameux Barthole en fit, deux siècles après, un article de foi. » Pfeffel, *op. cit.*, tome I, p. 328-329.

166. *Spolète* : « Longin Exarque de Ravenne établit à Spolète des

C'est à Malaspina de parler. Un vieillard
Se troublerait devant ce jeune homme; il sait l'art
D'évoquer le démon, la stryge, l'égrégore;
Il teint sa dague avec du suc de mandragore;

---

169. Le début du feuillet 312 est assez troublé : la suite avec le feuillet 311 a été faite par un raccord marginal. Le feuillet 311 se termine par le vers

C'est à Malaspina de parler : un vieillard

et l'on trouve au feuillet 312 le développement primitif suivant ainsi disposé :

Se troublerait
[? *Evoquer*] devant ce jeune homme : il sait l'art
démons djinns
D'évoquer les esprits, les *morts*, les égrégores;
la stryge, l'égré
Il approuve d'abord ce que le roi disait;
Foulque est obscur
C'est un homme profond et redoutable : il sait
Teindre une dague avec le suc des mandragores.
Il est sorcier et fait venir les égrégores;
Il sait des palefrois... etc.

---

Ducs, qui sont assez renommez dans les Histoires. » Moreri, art. SPOLETE.

169. Les superstitions sur les *stryges* sont très anciennes. Les Latins connaissent la *strix*, sorte de hibou monstrueux ou vampire qui suçait la nuit le sang des enfants (Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, XI, 232 ; Plaute, *Pseudolus*, II, 31 ; Ovide, *Met.*, VII, 269 et *Fastes*, VI, 139). Pétrone parle des *strigæ*, qui sont des sorcières dont on effraie les jeunes enfants. Il est question des *stryges* dans Rabelais, I, 30. La *stryge* s'est ensuite confondue avec le revenant : « Les striges sont des morts qui se lèvent de leurs tombeaux dans la nuit qui précède le jour de la Saint-André, et qui vont, portant leur tombe sur leur tête, visiter leurs anciennes habitations » (*Moniteur universel*, 7 avril 1868, p. 491). Il est donc naturel que V. Hugo cite la *stryge* en même temps que *l'égrégore*, qui est pour lui un revenant-vampire. Cf. tome I[er], *Le Jour des Rois*, note du vers 213 et *Eviradnus*, note du vers 15. — Le mot *stryge* figure dans le Dictionnaire de l'Académie, 1762 ; l'édition de 1835 écrit *strige*.

170. *Mandragore* : Les croyances superstitieuses au sujet de la mandragore ont toujours intéressé Victor Hugo ; il écrit, dans *l'Homme qui rit* : « Ursus était au fait des beautés et des bontés de

Il sait des palefrois empoisonner le mors ;
Dans une guerre, il a rempli de serpents morts
Les citernes de l'eau qu'on boit dans les Abruzzes ;
Il dit : « La guerre est sainte ! » Il rend compte des ruses,
A voix basse, et finit à voix haute en priant :
« Fais régner l'empereur du nord à l'orient !
Mon Dieu, c'est par sa bouche auguste que tu parles.

— Je te fais capischol de mon chapitre d'Arles, »
Dit Ratbert.

Afranus se lève le dernier.
Cet évêque est pieux, charitable, aumônier ;
Quoique jeune, il voulait se faire anachorète ;
Il est grand casuiste et très-savant ; il traite
Les biens du monde en homme austère et détaché ;
Jadis, il a traduit en vers latins Psyché ;
Comme il est humble, il a les reins ceints d'une corde.

---

171. Il sait des *destriers* [envenimer] le mors ;
172. [Guerroyant Naple], il a
176. *Dieu,* fais régner *le roi* du nord à l'orient !
177. ... c'est par *la voix de mon roi*...
179. ... *Acceptus* se lève

---

l'herbe mandragore qui, personne ne l'ignore, est homme et femme » (I, *Ursus,* 1) Claretie, dans ses *Causeries de V. Hugo* (Revue de Paris, 1894, p. 102), dit de V. Hugo qu'il croyait, comme les petits, aux contes, aux légendes... « En citant un certain nombre de plantes, il notait, dans l'énumération, la mandragore et, gravement, nous disait une de ses propriétés comme un fait acquis : « La mandra-« gore, *qui chante la nuit sous les gibets.* »

178. « *Le Chapitre* [de l'Église *d'Arles*] est composé de vingt Chanoines, entre lesquels il y a quatre Dignitez, qui sont, le Prevôt, l'Archidiacre, le Sacristain et l'Archiprêtre ; et trois Personnats, le *Capischol,* le Trésorier et le Primicier. » Moreri, art. Arles.

184. L'on sait que *Psyché* est un récit en prose des *Métamorphoses* d'Apulée.

Il invoque l'esprit divin ; puis il aborde
Les questions : — Ratbert, par stratagème, a mis
Son drapeau sur les murs d'Ancône ; c'est permis ;
Ancône étant peu sage ; et la ruse est licite
Lorsqu'elle a glorieuse et pleine réussite,
Et qu'au bonheur public on la voit aboutir ;
Et ce n'est pas tromper, et ce n'est pas mentir
Que mettre à la raison les discordes civiles ;
Les prétextes sont bons pour entrer dans les villes. —
Il ajoute : « La ruse, ou ce qu'on nomme ainsi,
Fait de la guerre, en somme, un art plus adouci ;
Moins de coups, moins de bruit ; la victoire plus sûre.
J'admire notre prince, et, quand je le mesure

---

186-226. Développement par additions marginales successives.

187. Le premier développement qui suivait 186 était :

> Il invoque l'esprit divin ; puis il aborde
> à Dieu
> Les questions : la guerre au bien doit aboutir ;
> licite
> Quelque adresse est permise, et ce n'est pas mentir
> Que mettre à la raison les discordes civiles
> Les prétextes sont bons pour entrer dans les villes ;
> (Suivi des vers 227 et sq. :
> Il serait malheureux....)

187. — *César,* par stratagème

188. ... sur les [tours] d'Ancône ;

189. ... et [l'adresse] est

190. *Quand* elle a

195-202. Surajoutés sur feuillet dans l'addition marginale 187-226. Le vers 194 était primitivement suivi de ce développement :

> Je donne mon avis, sire, timidement ;
> N'ayant pour raisonner que l'humble entendement
> bible
> D'un prêtre dont la messe est l'unique lecture ;
> Je suis très-ignorant ; chacun a sa monture
> Qu'il monte avec audace ou bien avec effroi ;
> le soldat
> Il faut pour l'empereur le puissant palefroi
> Bardé de fer, nourri d'orge blanche et d'épeautre.

195. *J'ajoute que* la ruse

Aux anciens Alarics, aux antiques Cyrus
Passant leur vie en chocs violents et bourrus,
Je l'estime plus grand, faisant la différence
D'Ennius à Virgile et de Plaute à Térence.
Je donne mon avis, sire, timidement;
Je suis d'Eglise, et n'ai que l'humble entendement
D'un pauvre clerc, mieux fait pour chanter des cantiques
Que pour parler devant de si grands politiques;
Mais, beau sire, on ne peut voir que son horizon,
Et raisonner qu'avec ce qu'on a de raison;
Je suis prêtre, et la messe est ma seule lecture;
Je suis très-ignorant; chacun a sa monture
Qu'il monte avec audace ou bien avec effroi;
Il faut pour l'empereur le puissant palefroi
Bardé de fer, nourri d'orge blanche et d'épeautre,
Le dragon pour l'archange et l'âne pour l'apôtre.
Je poursuis, et je dis qu'il est bon que le droit
Soit, pour le roi, très-large, et, pour le peuple, étroit;
Le peuple étant bétail et le roi, berger. Sire,
L'empereur ne veut rien sans que Dieu le désire.
Donc, faites! Vous pouvez, sans avertissements,
Guerroyer les chrétiens comme les ottomans;
Les ottomans étant hors de la loi vulgaire,
On peut les attaquer sans déclarer la guerre;

---

201. Je l'estime *plus sage et fais* la différence
207. Mais, *seigneurs*,...
215-219. Addition surajoutée en petite écriture dans l'addition 187-226. La première rédaction, marginale, était après le vers 214:

*Oser peu, c'est souvent...* (non continué).
*Je poursuis : vous pouvez*
*Votre majesté peut,* sans avertissements,
Guerroyer...

---

210-214. A propos de cet usage symbolique des montures, cf. dans le tome Ier, p. 130, le petit poème intitulé *Mahomet*.

C'est si juste et si vrai, que, pour premiers effets,
Vos flottes, sire, ont pris dix galères de Fez ;
Quant aux chrétiens, du jour qu'ils sont vos adversaires,
Ils sont de fait païens, sire, et de droit corsaires.
Il serait malheureux qu'un scrupule arrêtât
Sa majesté, quand c'est pour le bien de l'État.
Chaque affaire a sa loi ; chaque chose a son heure.
La fille du marquis de Final est mineure ;
Peut-on la détrôner ? En même temps, peut-on
Conserver, à la sœur de l'empereur, Menton ?
Sans doute. Les pays ont des mœurs différentes.
Pourvu que de l'Église on maintienne les rentes,
On le peut. Les vieux temps, qui n'ont plus d'avocats,
Agissaient autrement ; mais je fais peu de cas
De ces temps-là ; c'étaient des temps de république.
L'empereur, c'est la règle ; et, bref, la loi salique,
Très-mauvaise à Menton, est très-bonne à Final.

— Évêque, dit le roi, tu seras cardinal. »

Pendant que le conseil se tenait de la sorte,
Et qu'ils parlaient ainsi dans cette ville morte,
Et que le maître avait sous ses pieds ces prélats,
Ces femmes, ces barons en habits de galas,

---

223. *Et c'est juste à tel point...*
226. Ils sont de fait [payens]
227. ... malheureux qu'un *serment* arrêtât
234. Pourvu que [des couvents]
238. L'empereur, c'est *le sceptre...*
239. *Excellente* à Menton, est *mauvaise* à Final.

---

233-239. « Les Diètes, dit Pfeffel, ont le droit de guerre, ont part à la collation des grands fiefs, *même en Italie*, et jugent les causes féodales. » Pfeffel, *op. cit.*, tome Ier, p. 672, Table, art. *Diètes*.

Et l'Italie au loin comme une solitude,
Quelques seigneurs, ainsi qu'ils en ont l'habitude,
Regardant derrière eux d'un regard inquiet,
Virent que le Satan de pierre souriait.

---

245. Et l'Italie *en deuil*...

Date du manuscrit, 2 décembre 1857.

---

246. La duplicité de Ratbert et de ses acolytes réjouit Satan. On ne peut s'empêcher de constater qu'au cours de ce récit la pensée de V. Hugo apparentait Ratbert et Napoléon III; cf. dans *Napoléon le Petit* (I, 6) : « Cet homme ment comme les autres hommes respirent. Il annonce une intention honnête, prenez garde ; il affirme, méfiez-vous ; il fait un serment, tremblez. Machiavel a fait des petits. Louis Bonaparte en est un. »

## II

## LA DÉFIANCE D'ONFROY

Parmi les noirs déserts et les mornes silences,
Ratbert, pour l'escorter n'ayant que quelques lances,
Et le marquis Sénèque et l'évêque Afranus,
Traverse, presque seul, des pays inconnus ;
Mais il sait qu'il est fort de l'effroi qu'il inspire,
Et que l'empereur porte avec lui tout l'empire.
Un soir, Ratbert s'arrête aux portes de Carpi ;
Sur ce seuil formidable un dogue est accroupi ;
Ce dogue, c'est Onfroy, le baron de la ville ;
Calme et fier, sous la dent d'une herse incivile,

---

249-254. Addition marginale.
*Ratbert*
*Le roi d'Arle avec lui* n'ayant que quelques lances,
250. Ratbert, *pour toute escorte ayant quarante* lances,
251. Sénèque, *marquis d'Est*...
257. Ce dogue, c'est *Pio*....

---

255-259. *Carpi* : « Ville d'Italie dans le Modenois, avec Evêché suffragant de Boulogne et avec titre de Principauté. C'est une *ville forte, avec un Château, de bonnes murailles et des fossez remplis d'eau.* Cette Principauté a été possédée depuis l'an 1319 jusqu'environ l'an 1550 par la famille de Pio. » Moreri, art. Carpi. « *Albert Pio*, Prince de Carpi, a été en estime dans le dernier Siècle. C'étoit un homme d'une piété exemplaire, d'une vertu solide, qui étoit brave, généreux, honnête, et avec cela des plus doctes de son tems.... L'Empereur Charles-Quint oubliant les grands services que luy avoit rendus le Prince de Carpi, le dépoüilla de tous ses biens. » Moreri, art. Pio (Albert).

257. *Onfroy* : Un *Umfroy* est cité par Moreri, à l'article Alix, Reine de Chypre, et à l'article Conrad, *sieur de Tyr, marquis de Montferrat* (cf. vers 36), avec les formes *Hunfroy* et *Aufroy*.

Onfroy s'adosse aux murs qui bravaient Attila ;
Les femmes, les enfants et les soldats sont là ;
Et voici ce que dit le vieux podesta sombre
Qui parle haut, ayant son peuple dans son ombre :

« Roi, nous te saluons sans plier les genoux.
Nous avons une chose à te dire. Quand nous,
Gens de guerre et barons qui tenions la province,
Nous avons bien voulu de toi pour notre prince,
Quand nous t'avons donné ce peuple et cet état,
Sire, ce n'était point pour qu'on les maltraitât.
Jadis nous étions forts. Quand tu nous fis des offres,
Nous étions très-puissants ; de l'argent plein nos coffres ;
Et nous avions battu tes plus braves soldats ;
Nous étions tes vainqueurs. Roi, tu ne marchandas
Aucun engagement, sire, aucune promesse ;
On traita ; tu juras par ta mère et la messe ;
Nous alors, las d'avoir de l'acier sur la peau,
Comptant que tu serais bon berger du troupeau,
Et qu'on abolirait les taxes et les dîmes,
Nous vînmes te prêter hommage, et nous pendîmes
Nos casques, nos hauberts et nos piques aux clous.

---

*au mur*
259. *Pio* s'adosse *aux murs que Manfred crénela* ;
260. Sous la correction « les soldats », le manuscrit porte, raturées, les lettres *viei*, commencement évident du mot *vieillards*.
261. ... le vieux podesda*t* sombre
262. Qui *parlait* haut
*Parlant tout*
263. ... *en pliant* les genoux.
*remis*
267. Quand nous t'avons *soumis*...
269-288. Addition marginale.
269. Jadis nous étions *grands*...
270. Nous étions *forts*, puissants ;
272. Nous étions *des vaillants*...
275. *Alors, lassés d'avoir*...
279. ... nos *écus* et nos piques

Roi, nous voulons des chiens qui ne soient pas des loups.
Tes gens se sont conduits d'une telle manière
Qu'aujourd'hui toute ville, altesse, est prisonnière
De la peur que ta suite et tes soldats lui font,
Et que pas un fossé ne semble assez profond.
Vois, on se garde. Ici, dans les villes voisines,
On ne lève jamais qu'un pieu des sarrasines
Pour ne laisser passer qu'un seul homme à la fois ;
A cause des brigands et de vous autres rois.
Roi, nous te remontrons que ta bande à toute heure
Dévalise ce peuple, entre dans sa demeure,
Y met tout en tumulte et sens dessus dessous,
Puis s'en va, lui volant ses misérables sous ;
Cette horde en ton nom incessamment réclame
Le bien des pauvres gens qui nous fait saigner l'âme,
Et puisque, nous présents avec nos compagnons,
On le prend sous nos yeux, c'est nous qui le donnons ;

---

280. *Mais* nous voulons

280. Le vers 280 était d'abord suivi par les vers 285-288 avec cette hésitation au premier hémistiche :

*Vois, sire, en cette...*

282. ... toute ville, *hélas* ! est prisonnière

283. ... que ta *cour* et tes soldats
*cités*

285. ... dans les *places* voisines,

292. *Et* s'en va

296. Le vers 296 était d'abord suivi par ce développement, rejeté aux vers 305-308 et 313-315 :

Et nous avons encor, il faut que tu le saches,
Assez de vieux *engins*, assez de vieilles haches,
Assez de vieux *estocs* au fond de nos greniers,
Sire, pour *n'être* pas à ce point aumôniers,
*Nous pouvons retrouver de nos mains indignées*
*Nos bannières parmi les toiles d'araignées*
*Et les faire flotter au vent si nous voulons.*
(*Un blanc.*)

---

286. *Sarrasines* : Terme de fortification. Herse formée de gros pieux de bois ferrés en pointe, par le bas, et que l'on suspendait,

Oui, c'est nous qui, trouvant qu'il vous manque des filles,
Des meutes, des chevaux, des reîtres, des bastilles,
Lorsque vous guerroyez et lorsque vous chassez,
Et qu'ayant trop de tout, vous n'avez point assez,
Avons la bonté rare et touchante de faire
Des charités, à vous, les heureux de la terre
Qui dormez dans la plume et buvez dans l'or fin,
Avez tous les liards de tous les meurt-de-faim !
Or, il nous reste encore, il faut que tu le saches,
Assez de vieux pierriers, assez de vieilles haches,
Assez de vieux engins au fond de nos greniers,
Sire, pour ne pas être à ce point aumôniers,
Et pour ne faire point, comme dans ton Autriche,
Avec l'argent du pauvre une largesse au riche.
Nous pouvons, en creusant, retrouver aujourd'hui
Nos estocs sous la rouille et nos cœurs sous l'ennui ;
Nous pouvons décrocher, de nos mains indignées,
Nos bannières parmi les toiles d'araignées,
Et les faire flotter au vent, si nous voulons.

Sire, en outre, tu mets l'opprobre à nos talons.
Nous savons bien pourquoi tu combles de richesses
Nos filles et nos sœurs dont tu fais des duchesses,

---

309. Et pour ne faire point, [laissant la terre en friche,]

315. La page où figurent les vers 263-315 porte, dans la marge du haut, les notes suivantes :

Ratbert. I. Le Conseil. II. Les plaintes des gens. III. La suite des plaintes. IV. La fin. — Diedi Cremata. — *Afranus, évêque de Fréjus.*

316. En outre, *nous avons* l'opprobre

---

afin de la baisser au besoin, entre le pont-levis et la porte d'une ville ou d'un château-fort.

316-326. Cf., dans *Le Roi s'amuse*, le discours de Saint-Vallier au roi. Acte I^er^, scène v.

Étoiles d'infamie au front de nos maisons.
Roi, nous n'acceptons pas sur nos durs écussons
Des constellations faites avec des taches ;
La honte est mal mêlée à l'ombre des panaches ;
Le soldat a le pied si maladroit, seigneur,
Qu'il ne peut sans boiter traîner le déshonneur.
Nos filles sont nous-même ; au fond de nos tours noires,
Leur beauté chaste est sœur de nos anciennes gloires ;
C'est pourquoi nous trouvons qu'on fait mal à propos
Les rideaux de ton lit avec nos vieux drapeaux.

Tes juges sont des gueux ; bailliage ou cour plénière.
On trouve, et ce sera ma parole dernière,
Dans nos champs, où l'honneur antique est au rabais,
Pas assez de chemins, sire, et trop de gibets.
Ce luxe n'est pas bon. Nos pins et nos érables
Voyaient jadis, parmi leurs ombres vénérables,
Les bûcherons et non les bourreaux pénétrer ;
Nos grands chênes n'ont point l'habitude d'entrer
Dans l'exécution des lois et des sentences,
Et n'aiment pas donner tant de bois aux potences.

Nous avons le cœur gros, et nous sommes, ô roi,
Tout près de secouer la corde du beffroi ;

---

*sombres*
*sur nos rudes blasons*
320. … sur nos *vieux* écussons
*les mains blanches*
325-326. *Nos filles ont la peau blanche : j'ai les mains noires ;*
*Qu'importe ! leur pudeur est la sœur de nos gloires.*
Leur *jeune grâce* est sœur de nos anciennes gloires ;
333-334. Ce luxe n'est pas bon. *Jadis nos forêts sombres*
*Avaient coutume, ô roi, de voir parmi leurs ombres,*
336. Nos *vieux* chênes

---

330-345. Cf., dans *Marion de Lorme*, le discours du marquis de Nangis au roi. Acte, IV, scène VII.

Ton altesse nous gêne et nous n'y tenons guère.
Roi, ce n'est pas pour voir nos compagnons de guerre
Accrochés à la fourche et devenus hideux,
Qui, morts, échevelés, quand nous passons près d'eux,
Semblent nous regarder et nous faire un reproche;
Ce n'est pas pour subir ton burg sur notre roche,
Plein de danses, de chants et de festins joyeux ;
Ce n'est pas pour avoir ces pitiés sous les yeux
Que nous venons ici, courbant nos vieilles âmes,
Te saluer, menant à nos côtés nos femmes ;
Ce n'est pas pour cela que nous humilions
Dans elles les agneaux et dans nous les lions.
Et, pour rachat du mal que tu fais, quand tu donnes
Des rentes aux moutiers, des terres aux madones,
Quand, plus chamarré d'or que le soleil du soir,
Tu vas baiser l'autel, adorer l'ostensoir,
Prier, ou quand tu fais quelque autre simagrée,
Ne te figure pas que ceci nous agrée.
Engraisser des abbés ou doter des couvents,
Cela fait-il que ceux qui sont morts soient vivants?

---

343. *Aux fourches accrochés*...
344. Qui, *tout* échevelés,
346. Le manuscrit porte sans correction :
Ce n'est pas pour garder ton donjon sur ta roche.
352. Le vers 352 était primitivement suivi de ce développement inachevé :
*Si tu ne changes pas d'allure et de manière,*
*Prends garde*
355. Quand, plus *reluisant* d'or

---

355-359. Ici le développement se rapproche des discours d'*Elciis*, où l'on rencontre la même allure d'anticléricalisme.

360. Cf. un reproche analogue dans *Napoléon le Petit*: « Les morts sont morts.... Est-ce que, parce qu'on boit et mange,... parce que les titres de noblesse sont rétablis, parce que les processions sortent à la Fête-Dieu, parce que... etc., est-ce qu'on oublierait qu'il y a des cadavres là-dessous ? » (Livre III, *Le Crime*.)

Roi, nous ne le pensons en aucune manière.
Roi, le chariot verse à trop creuser l'ornière ;
L'appétit des rois donne aux peuples appétit ;
Si tu ne changes pas d'allure, on t'avertit,
Prends garde. Et c'est cela que je voulais te dire.

— Bien parlé ! dit Ratbert avec un doux sourire ; »
Et, penché vers l'oreille obscure d'Afranus :
« Nous sommes peu nombreux et follement venus ;
Cet homme est fort.

— Très-fort, dit le marquis Sénèque.
— Laissez-moi l'inviter à souper, » dit l'évêque.

Et c'est pourquoi l'on voit maintenant à Carpi
Un grand baron de marbre en l'église assoupi ;
C'est le tombeau d'Onfroy, ce héros d'un autre âge,
Avec son épitaphe exaltant son courage,
Sa vertu, son fier cœur plus haut que les destins,
Faite par Afranus, évêque, en vers latins.

---

366. *Et c'est bien dit, reprit Ratbert, tâchant de rire :*
367. Et, *parlant et se penchant vers l'évêque* Afranus :
372. Un *chevalier* de marbre
*bon*
375. ... son *grand* cœur
Date du manuscrit, 6 Xbre 1857.

---

371-375. Albert Pio, dépouillé de son fief de *Carpi* par l'empereur Charles-Quint (cf. note du vers 255), « accablé de douleur,... mourut de la peste en 1536. Il fut enterré aux Cordeliers où *l'on voit sa statüe élevée en bronze.* » Moreri, art. Albert Pio.

# III

## LA CONFIANCE DU MARQUIS FABRICE

### I

### Isora de Final. — Fabrice d'Albenga.

Tout au bord de la mer de Gênes, sur un mont
Qui jadis vit passer les Francs de Pharamond,
Un enfant, un aïeul, seuls dans la citadelle
De Final sur qui veille une garde fidèle,
Vivent, bien entourés de murs et de ravins ;
Et l'enfant a cinq ans et l'aïeul quatre-vingts.

L'enfant est Isora de Final, héritière
Du fief dont Witikind a tracé la frontière ;

---

Titre : L'indication *Quatrième Romance* précède dans le manuscrit les mots *La confiance du marquis Fabrice*. La première Romance était les *Conseillers probes et libres* ; la deuxième, les *Quatre Jours d'Elciis*, éliminée du recueil de 1859 ; la troisième, *La Défiance d'Onfroy* (Cf. p. 470 de la notice).

379. Un enfant, un *vieillard*...

382. Et l'enfant a *trois* ans et *le vieux*...

383. *La fille* est *Gianna*...

384. .... a *marqué* la frontière ;

---

377-381. *Final*, ou Finale, dit Moreri, ville d'Italie avec titre de Marquisat. Elle est *sur les côtes de la mer de Genes*, entre Savone et *Albengue*.... Final est *entourée de murailles, avec un bon Château flanqué de quatre Tours, et élevé sur une montagne dont l'avenuë est gardée par deux Forts* (Art. Final).

384. « La famille de Carreto (qui possède Final) une des plus nobles et des plus anciennes d'Italie.... On prétend qu'elle tire son

L'orpheline n'a plus près d'elle que l'aïeul.
L'abandon sur Final a jeté son linceul ;
L'herbe, dont, par endroits, les dalles sont couvertes,
Aux fentes des pavés fait des fenêtres vertes ;
Sur la route oubliée on n'entend plus un pas ;
Car le père et la mère, hélas ! ne s'en vont pas
Sans que la vie autour des enfants s'assombrisse.

L'aïeul est le marquis d'Albenga, ce Fabrice
Qui fut bon ; cher au pâtre, aimé du laboureur,
Il fut, pour guerroyer le pape ou l'empereur,
Commandeur de la mer et général des villes ;
Gênes le fit abbé du peuple, et, des mains viles
Ayant livré l'état aux rois, il combattit.
Tout homme auprès de lui jadis semblait petit ;

---

386. *Final désert a l'air d'être sous un* linceul ;

388. Le manuscrit porte sans correction :

Sur les pavés carrés fait des fenêtres vertes ;

393. Qui fut *grand*...

398-411. Addition marginale remplaçant trois vers d'un développement ainsi commencé :

*Tout homme auprès de lui jadis semblait petit ;*
*calme*
*front mâle*
*L'antique Rome était sur son visage empreinte ;*
*Sa cuirasse était toute en bronze de Corinthe ;*

---

origine de ce *Witikind* Prince de Saxe qui fut soûmis par Charlemagne. » Moreri, art. Carreto.

388. L'on rencontrait déjà une image analogue dans *Alpes et Pyrénées* à propos d'un marais salant : « Figurez-vous... une fenêtre posée à plat avec son chassis et ses vitres. » Ch. xvi. *L'île d'Oléron.*

392-395. « Carreto *Fabrice* de la Maison des Marquis de Final, Genois de nation, fut Amiral de l'Ordre de Rhodes. » Moreri, article Carreto (Fabrice).

396. « Depuis l'an 1494 jusqu'à 1528, la Ville a souffert plus de douze sortes de Gouvernemens, ayant eu des Comtes, des Consuls, des Podestats, des Capitaines, des Gouverneurs, des Lieutenans, des Recteurs du peuple, des *Abbez du peuple*... » Moreri, art. Genes.

L'antique Sparte était sur son visage empreinte ;
La loyauté mettait sa cordiale étreinte
Dans la main de cet homme à bien faire obstiné.
Comme il était bâtard d'Othon, dit le Non-Né
Parce qu'on le tira, vers l'an douze cent trente,
Du ventre de sa mère Honorate expirante,
Les rois faisaient dédain de ce fils belliqueux ;
Fabrice s'en vengeait en étant plus grand qu'eux.
A vingt ans, il était blond et beau ; ce jeune homme
Avait l'air d'un tribun militaire de Rome ;
Comme pour exprimer les détours du destin
Dont le héros triomphe, un graveur florentin
Avait sur son écu sculpté le labyrinthe ;
Les femmes l'admiraient, se montrant avec crainte
La tête de lion qu'il avait dans le dos.
Il a vu les plus fiers, Requesens et Chandos,
Et Robert, avoué d'Arras, sieur de Béthune,

---

399. L'antique *Rome*
*semblait avoir mis son*
400. La loyauté *mêlait* sa cordiale étreinte
401. *Au poignet* de cet homme
403. Parce qu'[il fut tiré] vers l'an *treize* cent trente,
410. .... un graveur *bizantin*
*Jeune, il vit*
414. Il a vu *les plus grands, Boniface* et Chandos,

---

402-404. « L'Astarac devint le partage du troisième dit Arnaud *Non-né*, parce qu'il fut tiré du ventre de sa mère *Honorate* morte dans les douleurs de l'enfantement. » Moreri, art Armagnac.

414. *Requesens* (Louis de) : général et homme d'état espagnol, gouverneur de Milan sous Philippe II en 1572, et ensuite, des Pays-Bas. *Chandos* (Jean) : célèbre chevalier anglais, qui prit une part importante à la bataille de Poitiers (1356) et qui fut connétable d'Aquitaine. V. Hugo possédait à Guernesey une biographie de *Jean Chandos*, par Benjamin Fillon, Paris, 1856. A propos de ces deux noms, cf. la page 478 de la notice.

415. « Béthune a eu des Seigneurs particuliers qui étoient *Advouëz*

Fuir devant son épée et devant sa fortune ;
Les princes pâlissaient de l'entendre gronder ;
Un jour, il a forcé le pape à demander
Une fuite rapide aux galères de Gênes ;
C'était un grand briseur de lances et de chaînes,
Guerroyant volontiers, mais surtout délivrant ;
Il a par tous été proclamé le plus grand
D'un siècle fort auquel succède un siècle traître ;
Il a toujours frémi quand des bouches de prêtre
Dans les sombres clairons de la guerre ont soufflé ;
Et souvent de saint Pierre il a tordu la clé
Dans la vieille serrure horrible de l'Eglise.
Sa bannière cherchait la bourrasque et la bise ;
Plus d'un monstre a grincé des dents sous son talon ;
Son bras se roidissait chaque fois qu'un félon
Déformait quelque état populaire en royaume ;
Allant, venant dans l'ombre ainsi qu'un grand fantôme,
Fier, levant dans la nuit son cimier flamboyant,
Homme auguste au dedans, ferme au dehors, ayant
En lui toute la gloire et toute la patrie,
Belle âme invulnérable et cependant meurtrie,

---

*glaive*
416. *Pâlir devant son aube...*
417. *Les rois se souciaient...*
418-419. Dans la marge des listes de noms dressées par V. Hugo et citées p. 479-481, on rencontre ce brouillon :
le pape, qu'il aille demander
Une fuite rapide aux galères de Gênes.
424. *Triste, toutes les fois qu'une bouche de prêtre*
Dans les sombres clairons de la guerre *a* soufflé ;
426. *Bien* souvent
*d'ombre et de nuit*
427. Dans la *serrure horrible et noire* de l'église.
429. Plus d'un *traître...*
436. *Figure* invulnérable

---

*d'Arras...* Robert VII prend la qualité de *S[r] de Béthune* et de Tenremonde et d'*Advouëz* d'Arras. » Moreri, art. Béthune.

Sauvant les lois, gardant les murs, vengeant les droits,
Et sonnant dans la nuit sous tous les coups des rois,
Cinquante ans, ce soldat, dont la tête enfin plie,
Fut l'armure de fer de la vieille Italie ;
Et ce noir siècle, à qui tout rayon semble ôté,
Garde quelque lueur encore de son côté.

## II

### Le défaut de la cuirasse.

Maintenant il est vieux ; son donjon, c'est son cloître ;
Il tombe, et, déclinant, sent dans son âme croître
La confiance honnête et calme des grands cœurs ;
Le brave ne croit pas au lâche, les vainqueurs
Sont forts, et le héros est ignorant du fourbe.
Ce qu'osent les tyrans, ce qu'accepte la tourbe,
Il ne le sait ; il est hors de ce siècle vil ;
N'en étant vu qu'à peine, à peine le voit-il ;
N'ayant jamais de ruse, il n'eut jamais de crainte ;
Son défaut fut toujours la crédulité sainte,
Et, quand il fut vaincu, ce fut par loyauté ;
Plus de péril lui fait plus de sécurité.
Comme dans un exil il vit seul dans sa gloire ;
Oublié ; l'ancien peuple a gardé sa mémoire,
Mais le nouveau le perd dans l'ombre, et ce vieillard

---

439. *Quarante* ans, ce *vieillard, qu'à présent on oublie,*
441. Et ce *dur* siècle, à qui tout rayon *est* ôté,
444. Il *songe...*
445. La confiance *sainte...*
448. Ce *que fo*(*nt*) les tyrans,
449. Il ne le sait ; il *vit* hors de [cet âge] vil ;
451-454. Addition marginale.
456. *L'ancien peuple a gardé son nom dans* sa mémoire,

Qui fut astre, s'éteint dans un morne brouillard.

Dans sa brume, où les feux du couchant se dispersent,
Il a cette mer vaste et ce grand ciel qui versent
Sur le bonheur la joie et sur le deuil l'ennui.

Tout est derrière lui maintenant; tout a fui;
L'ombre d'un siècle entier devant ses pas s'allonge;
Il semble des yeux suivre on ne sait quel grand songe;
Parfois, il marche et va sans entendre et sans voir.
Vieillir, sombre déclin! l'homme est triste le soir;
Il sent l'accablement de l'œuvre finissante.
On dirait par instants que son âme s'absente,

---

458. ...., *se couche au fond d'un noir* brouillard.

458. Un brouillon, enclavé dans de gros traits d'encre et raturé, se trouve au bas de la page 325 du manuscrit, après le vers 458 :

*Aujourd'hui cet enfant*
*Un enfant à présent est toute sa famille* ;
Il la regarde; il rêve; il dit: c'est une fille.
Tant mieux! — étant aïeul du côté maternel.
La vie en ce donjon a le pas solennel;
L'heure passe et revient ramenant l'habitude,
Ignorant le soupçon, la peur, l'inquiétude.

et, en marge, les vers suivants :

(*Un blanc.*)
Dans sa brume, où les feux du couchant se dispersent,
Il a cette mer vaste et ce grand ciel, qui versent
Sur le bonheur la joie et sur le deuil l'ennui;
*Il songe, aimé de ceux qui sont auprès de lui*
*Il se souvient*
Grave, il songe; et tous ceux qui sont auprès de lui
L'aiment; il faut aimer pour jeter sa racine
[un isolement]
*déchéance*
Dans *une décadence* et dans une ruine;
Et la feuille du lierre a la forme d'un cœur.

III

Ce vieillard, c'est un chêne adorant une fleur.
A présent un enfant est toute sa famille.

468. On dirait par [moments] que son [esprit] s'absente.

Et va savoir là-haut s'il est temps de partir.

Il n'a pas un remords et pas un repentir;
Après quatre-vingts ans son âme est toute blanche;
Parfois, à ce soldat qui s'accoude et se penche,
Quelque vieux mur, croulant lui-même, offre un appui;
Grave, il pense, et tous ceux qui sont auprès de lui
L'aiment; il faut aimer pour jeter sa racine
Dans un isolement et dans une ruine;
Et la feuille de lierre a la forme d'un cœur.

## III

### Aïeul maternel.

Ce vieillard, c'est un chêne adorant une fleur.
A présent un enfant est toute sa famille.
Il la regarde, il rêve ; il dit : « C'est une fille,
Tant mieux ! » Étant aïeul du côté maternel.
La vie en ce donjon a le pas solennel;
L'heure passe et revient ramenant l'habitude.

Ignorant le soupçon, la peur, l'inquiétude,
Tous les matins, il boucle à ses flancs refroidis
Son épée, aujourd'hui rouillée, et qui jadis
Avait la pesanteur de la chose publique ;
Quand, parfois, du fourreau, vénérable relique,
Il arrache la lame illustre avec effort,

---

469. Et va savoir *au ciel*...
471. ..... son âme est [encor] blanche;
[héros]
472. Parfois, à ce *vieillard*...
[Il médite]
474. Grave, [il songe]
Titre. *L'*AIEUL.
485. *L'aïeul* tous les matins à ses flancs *alourdis*

Calme, il y croit toujours sentir peser le sort.
Tout homme ici-bas porte en sa main une chose
Où, du bien et du mal, de l'effet, de la cause,
Du genre humain, de Dieu, du gouffre, il sent le poids ;
Le juge au front morose a son livre des lois,
Le roi son sceptre d'or, le fossoyeur sa pelle.

Tous les soirs, il conduit l'enfant à la chapelle;
L'enfant prie et regarde avec ses yeux si beaux,
Gaie, et questionnant l'aïeul sur les tombeaux;
Et Fabrice a dans l'œil une humide étincelle.
La main qui tremble aidant la marche qui chancelle,
Ils vont sous les portails et le long des piliers
Peuplés de séraphins mêlés aux chevaliers ;
Chaque statue, émue à leur pas doux et sombre,
Vibre, et toutes ont l'air de saluer dans l'ombre,
Les héros le vieillard, et les anges l'enfant.

Parfois Isoretta, que sa grâce défend,

---

490. Calme, il y croit toujours sentir *le po*[*ids*]
492. Où, *du destin, des jours...*
496. *Souvent le soir, ils vont prier dans* la chapelle ;
497. *Isora, souriant* avec ses yeux si beaux,
498. .... questionnant *le vieux*...
499. .... une *vague* étincelle.
*Les ancêtres l'aïeul*
505. Les héros *le soldat...*

Au bas de la page 327 du ms., après le vers 505, un vers mis en réserve et barré :

*Final est un vieux mont qu'un vieux donjon défend.*

506. Parfois, *l'humble Isora...*

---

506 et sq. Les jeux d'Isora, à l'aurore, rappellent ceux de Léopoldine dans la rosée du matin :

Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement.
Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller.
(*Contemplations*, IV, 9.)

Cf. la note des vers 674 et sq.

S'échappe dès l'aurore et s'en va jouer seule
Dans quelque grande tour qui lui semble une aïeule,
Et qui mêle, croulante au milieu des buissons,
La légende romane aux souvenirs saxons.
Pauvre être qui contient toute une fière race,
Elle trouble, en passant, le bouc, vieillard vorace,
Dans les fentes des murs broutant le câprier;
Pendant que derrière elle on voit l'aïeul prier,
— Car il ne tarde pas à venir la rejoindre,
Et cherche son enfant dès qu'il voit l'aube poindre, —
Elle court, va, revient, met sa robe en haillons,
Erre de tombe en tombe et suit des papillons,
Ou s'assied, l'air pensif, sur quelque âpre architrave;
Et la tour semble heureuse et l'enfant paraît grave;
La ruine et l'enfance ont de secrets accords,
Car le temps sombre y met ce qui reste des morts.

---

507. S'échappe *à l'aube et court* et s'en va jouer seule
La légende *romaine*
510. *Les triglyphes romains aux pleins cintres saxons.* (en marge)
*Le doux bruit de son pas trouble*
512. *Elle trouble en passant l'aigle et le bouc* vorace,
515-519. Addition marginale remplaçant le vers barré :
Elle cueille des fleurs dans quelque âpre architrave;
517. Elle court, *va, vient* (non continué)
518. *Sur des cercueils romains poursuit* des papillons,
522. Car le *Seigneur*...

---

510. C'est un souvenir des forteresses des bords du Rhin : « Plusieurs de ces antiques forteresses, dont l'histoire est perdue, sont à demi romaines et à demi carlovingiennes. » *Le Rhin*, lettre XXV.

522. Sur une feuille détachée qui porte pour titre *les Feuillantines*, et dont l'écriture est très antérieure à 1850, on rencontre ce développement, réminiscence des premières années du poète :

La borne qui me voit à l'angle de la rue
Avec son cercle en fer....
.... m'a vu passer pas plus grand qu'elle....
Car, par un nœud étroit, toujours on voit s'unir
Aux cœurs pleins de passé les cœurs pleins d'avenir.
L'enfant volontiers joue à l'ombre des ruines;

## IV

### Un seul homme sait où est caché le trésor.

Dans ce siècle où tout peuple a son chef qui le broie,
Parmi les rois vautours et les princes de proie,
Certe, on n'en trouverait pas un qui méprisât

---

IV. A la suite du titre, on retrouve encore le vers mis précédemment en réserve (v. 5o5, note) :

roc
*Final est un vieux mont qu'un vieux donjon défend*

Au verso de la page 328, on rencontre le brouillon suivant :

Isorina — e
Isoretta — e

Isoretta
Parfois l'humble Isora, que sa grâce défend
?
Mieux que la pertuisane et mieux que la cuirasse
et qui, frêle, contient toute une grande race.
à l'heure
s'échappe et s'en va jouer seule
Dans une grande tour qui lui semble une aïeule
C'est le donjon saxon croulant
plein de souvenirs de
et pendant qu'elle foule aux pieds les...
Quelque chapiteau fruste ou quelque âpre architrave,
La tour paraît joyeuse et l'enfant paraît grave ;
La ruine et l'enfance ont de secrets accords ;
Seigneur
Car le temps sombre y met ce qui reste des morts.
*grands*
523. *Dans ces temps que le pied des forts écrase et broie,*

---

(Var.: *Un enfant volontiers joue avec les ruines ;*)
La ruine et l'enfant sont des urnes divines
Où l'esprit peut puiser des rêves à pleins bords
Car le Seigneur y met ce qui reste des morts.
(Manuscrit 40, f. 262.)

La substitution en 1858 du *temps sombre* au *Seigneur* dénonce par un trait curieux le changement qui s'est fait dans les idées religieuses du poète.

Final, donjon splendide et riche marquisat ;
Tous les ans, les alleux, les rentes, les censives,
Surchargent vingt mulets de sacoches massives ;
La grande tour surveille au milieu du ciel bleu,
Le sud, le nord, l'ouest et l'est, et saint Mathieu,
Saint Marc, saint Luc, saint Jean, les quatre évangélistes,
Sont sculptés et dorés sur les quatre balistes ;
La montagne a pour garde, en outre, deux châteaux,
Soldats de pierre ayant du fer sous leurs manteaux.
Le trésor, quand du coffre on détache les boucles,
Semble à qui l'entrevoit un rêve d'escarboucles ;
Ce trésor est muré dans un caveau discret
Dont le marquis régnant garde seul le secret,
Et qui fut autrefois le puits d'une sachette ;
Fabrice maintenant connaît seul la cachette ;

---

526. Final, *château* splendide
527. Tous les ans, les *loyers*, les *lods et* les censives,
529. La grande tour [menace à travers le] ciel bleu
535-536. *Le trésor, par vingt clefs mis à l'abri des fraudes,*
*Semble à qui l'entrevoit un rêve d'émeraudes.*
Le trésor, quand du coffre on [entr'ouvre] les boucles,
537-550. Addition marginale remplaçant les deux vers suivants :
*Onyx, perles, rubis ; l'armure des marquis*
*Est en or de ducat fouillé d'un art exquis,*
L'hémistiche *l'armure des marquis* porte en surcharge un commencement de brouillon du vers 545 : *de peur que rien manquât.*
539. Et qui fut autrefois le *trou* d'une sachette ;

---

527. *Censives* : Etendue de terres dépendant d'un fief et devant lui payer le cens.

531-532. *Evangélistes balistes* sont des rimes mises en réserve par V. Hugo dans un brouillon du manuscrit de *Dieu* (fragment 844). V. Hugo s'est plu à signaler et à décrire les statues des quatre évangélistes à peu près partout où il les a rencontrées : cf. notamment *Pyrénées*, XV.

533. Cf. la note des vers 377-381.

539. A Paris, on donnait le nom de *sachettes* aux recluses qui s'enfermaient pour la vie dans des cellules dépendant de quelque église de la capitale. On connaît la sachette de *Notre-Dame de Paris* :

Le fils de Witikind vieilli dans les combats,
Othon, scella jadis dans les chambres d'en bas
Vingt caissons dont le fer verrouille les façades,
Et qu'Anselme, plus tard, fit remplir de cruzades
Pour que, dans l'avenir, jamais on n'en manquât;
Le casque du marquis est en or de ducat ;
On a sculpté deux rois persans, Narse et Tigrane,
Dans la visière aux trous grillés de filigrane,
Et sur le haut cimier, taillé d'un seul onyx,
Un brasier de rubis brûle l'oiseau Phénix ;
Et le seul diamant du sceptre pèse une once.

---

543. Vingt *coffres* dont le fer verrouille les façades,
*Le heaume*
546. *L'armure* du marquis

---

« Telle était la créature qui recevait de son habitacle le nom de *recluse*, et de son vêtement le nom de *sachette*. » V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, livre VI, chap. 3. *Histoire d'une galette*. Mais V. Hugo donne aussi le nom de *sachette* à Guanhumara, la recluse du Burg de Job :

Je crois, dans tous les cas,
Qu'ici dans les caveaux ils ont quelque cachette.
L'autre jour, les lépreux et la vieille *sachette*
Passaient sous un grand mur d'un air morne et bourru.
(*Les Burgraves*, I, 2.)

541-544. « Aleram fils de *Witikind* (fondateur de la maison de Carreto), laissa *Othon*, Guillaume, Thetes et Boniface, de qui sont venus les Marquis de Savonne... et de Saluces. La Maison de Carreto a été une branche de cette dernière qui a pour tige un certain *Anselme*. » Moreri, art. CARRETO.

544. *Cruzades* : Petite monnaie d'or du Portugal, qui portait une croix sur une face.

546. On appelle *or de ducat* de l'or pur, au titre du ducat d'or. Le ducat est primitivement la monnaie frappée par les ducs de Venise et de Parme.

547. *Narse* et *Tigrane* : *Tigrane*, gendre de Mithridate et roi d'Arménie, participa à la résistance contre les Romains, puis, vaincu par Lucullus et par Pompée, devint leur allié. *Narse*, roi de Perse

## V

### Le corbeau.

Un matin, les portiers sonnent du cor. Un nonce
Se présente ; il apporte, assisté d'un coureur,
Une lettre du roi qu'on nomme l'empereur ;
Ratbert écrit qu'avant de partir pour Tarente,
Il viendra visiter Isora, sa parente,
Pour lui baiser le front et pour lui faire honneur.

Le nonce, s'inclinant, dit au marquis : « Seigneur,
Sa majesté ne fait de visites qu'aux reines. »

Au message émané de ses mains très-sereines
L'empereur joint un don splendide et triomphant ;
C'est un grand chariot plein de jouets d'enfant ;
Isora bat des mains avec des cris de joie.

Le nonce, retournant vers celui qui l'envoie,
Prend congé de l'enfant, et, comme procureur
Du très-victorieux et très-noble empereur,
Fait le salut qu'on fait aux têtes souveraines.

---

[Alerte !]
552. *Tout à coup*, les portiers sonnent du cor.
*(Un matin* est barré dans le manuscrit.)
554. *Des lettres de Ratbert* qu'on nomme l'empereur ;
558. Le nonce, *en s'en allant*, dit *à l'aïeul* :
561. *Ratbert ajoute* un don splendide et triomphant ;
563. *Et la douce Isora pousse* des cris de joie.
*saint*
566. Du très victorieux et très *haut* empereur,

---

(295-301 ap. J.-C.), fut vaincu par les Romains sous Dioclétien. Cf. Moreri, Art. Arménie, Tigranes, Perse et Narses.

« Qu'il soit le bienvenu ! Bas le pont ! bas les chaînes !
Dit le marquis ; sonnez, la trompe et l'olifant ! »
Et, fier de voir qu'on traite en reine son enfant,
La joie a rayonné sur sa face loyale.

Or, comme il relisait la lettre impériale,
Un corbeau qui passait fit de l'ombre dessus.
« Les oiseaux noirs guidaient Judas cherchant Jésus ;
Sire, vois ce corbeau, » dit une sentinelle.
Et, regardant l'oiseau planer sur la tournelle :
« Bah ! dit l'aïeul, j'étais pas plus haut que cela,
Compagnon, que déjà ce corbeau que voilà,
Dans la plus fière tour de toute la contrée
Avait bâti son nid, dont on voyait l'entrée ;
Je le connais ; le soir, volant dans la vapeur,
Il criait ; tous tremblaient ; mais, loin d'en avoir peur,
Moi petit, je l'aimais, ce corbeau centenaire
Étant un vieux voisin de l'astre et du tonnerre. »

## VI

### Le père et la mère.

Les marquis de Final ont leur royal tombeau

568. Qu'il soit le bienvenu ! Bas *la herse et* les chaînes !
*Pendant qu'il relisait*
572. Or, [pendant qu'il lisait] la lettre impériale,
579. Dans *le plus fier donjon...*
581. Je le connais ; le soir, *criant* dans la vapeur,
582. Il criait ; *on tremblait...*
Après le vers 582, au bas de la page 331, en réserve, barré à l'encre rouge, le mot : *imbécille.*

573-574. Dans les contes du Rhin, les corbeaux annonciateurs et prophètes sont nombreux : Cf. Schreiber, *Traditions populaires du Rhin* (1839), XVI, *Le château de Stolzeneck*, p. 37, et XVII, *Le Wisperthal*, p. 41. V. Hugo a fait intervenir les corbeaux dans la *Légende du Beau Pécopin.*

Dans une cave où luit, jour et nuit, un flambeau ;
Le soir, l'homme qui met de l'huile dans les lampes
A son heure ordinaire en descendit les rampes ;
Là, mangé par les vers dans l'ombre de la mort,
Chaque marquis auprès de sa marquise dort,
Sans voir cette clarté qu'un vieil esclave apporte.
A l'endroit même où pend la lampe, sous la porte,
Etait le monument des deux derniers défunts ;
Pour raviver la flamme et brûler des parfums,
Le serf s'en approcha ; sur la funèbre table,
Sculpté très-ressemblant, le couple lamentable
Dont Isora, sa dame, était l'unique enfant,
Apparaissait ; tous deux, dans cet air étouffant,
Silencieux, couchés côte à côte, statues
Aux mains jointes, d'habits seigneuriaux vêtues,
L'homme avec son lion, la femme avec son chien.
Il vit que le flambeau nocturne brûlait bien ;
Puis, courbé, regarda, des pleurs dans la paupière,
Ce père de granit, cette mère de pierre ;
Alors il recula, pâle ; car il crut voir
Que ces deux fronts, tournés vers la voûte au fond noir,

---

588. Après le vers 588, le manuscrit est interrompu ; V. Hugo réserve un blanc d'environ huit vers et reprend ainsi son développement :

*exquise*
*Reposait le marquis auprès de la marquise*
*Dont Isora, sa dame, était l'unique enfant;*
*Tous deux silencieux dans cet air étouffant,*
*tombeau*
*Sculptés sur leur cercueil côte à côte,* statues

Puis ces quatre vers sont biffés pour faire place à une rédaction marginale des vers 589-599.

594. Pour *visiter* la *lampe*...

595. .... sur *cette sombre* table,

597. Dont [Isaura],

*de leurs noces*
*de la noce*

600. Aux mains jointes, d'habits *magnifiques* vêtues,

602. Il vit que le flambeau *funèbre* brûlait bien ;

S'étaient subitement assombris sur leur couche,
Elle ayant l'air plus triste et lui l'air plus farouche.

## VII

### Joie au chateau.

Une file de longs et pesants chariots
Qui précède ou qui suit les camps impériaux,
Marche là-bas avec des éclats de trompette
Et des cris que l'écho des montagnes répète ;
Un gros de lancès brille à l'horizon lointain.

La clocle de Final tinte, et c'est ce matin
Que du noble empereur on attend la visite.

On arrache des tours la ronce parasite ;
On blanchit à la chaux en hâte les grands murs ;
On range dans la cour des plateaux de fruits mûrs,
Des grenades venant des vieux monts Alpujarres,
Le vin dans les barils et l'huile dans les jarres ;
L'herbe et la sauge en fleur jonchent tout l'escalier ;
Dans la cuisine un feu rôtit un sanglier ;

---

609-616. Rédaction marginale remplaçant les quatre vers suivants :
*Un gros de lances brille à l'horizon lointain ;*
*tinte*
*La cloche de Final sonne, et c'est ce matin*
*Que du noble empereur on attend la visite.*
*aux créneaux*
*tours*
*On arrache des murs la ronce parasite ;*
620. Le vin dans les *tonneaux*...

---

619. *Monts Alpujarres* : « Alpuiares ou los Alpujares, montagnes d'Espagne dans le Royaume de Grenade. » Moreri, art. Alpuiares.

On voit fumer les peaux des bêtes qu'on écorche ;
Et tout rit ; et l'on a tendu sous le grand porche
Une tapisserie où Blanche d'Est, jadis,
A brodé trois héros, Macchabée, Amadis,
Achille ; et le fanal de Rhode, et le quadrige
D'Aétius, vainqueur du peuple latobrige ;
Et, dans trois médaillons marqués d'un chiffre en or,
Trois poëtes, Platon, Plaute et Scæva Memor.
Ce tapis autrefois ornait la grande chambre ;
Au dire des vieillards, l'effrayant roi sicambre,
Witikind, l'avait fait clouer en cet endroit
De peur que dans leur lit ses enfants n'eussent froid.

---

623. On voit fumer les peaux des *moutons*...
625. Le mot Blanche est surmonté d'un ?
626. A brodé *de fil d'or*...
*ornés de larcs* (sic) en
629. Et, dans trois médaillons *rehaussés du même* or,

---

625. Cette tapisserie, avec ses trois héros, est-elle un souvenir réduit et adapté des preux de la Salle du château de Coucy ? V. Hugo avait visité Coucy en 1835 et son enthousiasme avait été grand. Cf. *France et Belgique*, lettre du 1er août 1835.

626-627. Ce mélange des héros de l'Histoire sainte, du Moyen Age et de l'Antiquité est familier à V. Hugo : Cf. *Le Mariage de Roland*, vers 28-31, et *Eviradnus*, vers 369-370.

628. Les *Latobriges* sont un peuple germanique : *Aétius*, patrice des Gaules, soumit en effet les peuplades germaniques, qu'il unit contre les Huns. Ce n'est pas Aétius, mais bien *Actius* qui fut l'ancêtre de la famille d'*Est* : « La Maison d'Est est assurément beaucoup ancienne, mais je ne sçaurois pourtant donner dans la pensée de ceux qui la font descendre d'Actius, Roy d'Albe, et ayeul d'un autre de ce nom Roy des Volsques, tige de la Famille qui a eu Marcus Actius Balbus, ayeul maternel de l'Empereur Auguste. » Moreri, art. Est.

630. *Scæva Memor* : « Poète Latin qui vivoit du tems de Tite et de Domitien. » Dans l'édition de 1683 de Moreri, Scæva Memor est le premier nom qui ouvre après un blanc, la série de la section Sc.

## VIII

### La toilette d'Isora.

Cris, chansons ; et voilà ces vieilles tours vivantes.
La chambre d'Isora se remplit de servantes ;
Pour faire un digne accueil au roi d'Arle, on revêt
L'enfant de ses habits de fête ; à son chevet,
L'aïeul, dans un fauteuil d'orme incrusté d'érable,
S'assied, songeant aux jours passés, et, vénérable,
Il contemple Isora : front joyeux, cheveux d'or,
Comme les chérubins peints dans le corridor,
Regard d'enfant Jésus que porte la madone,
Joue ignorante où dort le seul baiser qui donne
Aux lèvres la fraîcheur, tous les autres étant
Des flammes, même, hélas ! quand le cœur est content.
Isore est sur le lit assise, jambes nues ;
Son œil bleu rêve avec des lueurs ingénues ;
L'aïeul rit, doux reflet de l'aube sur le soir !
Et le sein de l'enfant, demi-nu, laisse voir
Ce bouton rose, germe auguste des mamelles ;
Et ses beaux petits bras ont des mouvements d'ailes.
Le vétéran lui prend les mains, les réchauffant ;
Et, dans tout ce qu'il dit aux femmes, à l'enfant,

---

635-636. Rédaction marginale. Après le vers 635, le manuscrit indique : (*un blanc*).

636. *Et la chambre d'Isora est pleine* de servantes ;

639. [Fabrice, en] un fauteuil d'orme incrusté d'érable,

641. Il [admire] *l'enfant...*

647-648. Rédaction marginale.

647. Isore est sur [son] lit

648. Son œil *regarde* avec des lueurs *inconnues*

653. Le *vieux héros* lui prend les mains

Sans ordre, en en laissant deviner davantage,
Espèce de murmure enfantin du grand âge,
Il semble qu'on entend parler toutes les voix
De la vie, heur, malheur, à présent, autrefois,
Deuil, espoir, souvenir, rire et pleurs, joie et peine;
Ainsi tous les oiseaux chantent dans le grand chêne.

« Fais-toi belle ; un seigneur va venir ; il est bon ;
C'est l'empereur ; un roi ; ce n'est pas un barbon
Comme nous ; il est jeune ; il est roi d'Arle, en France ;
Vois-tu, tu lui feras ta belle révérence,
Et tu n'oublieras pas de dire : monseigneur.
Vois tous les beaux cadeaux qu'il nous fait ! Quel bonheur !
Tous nos bons paysans viendront, parce qu'on t'aime ;
Et tu leur jetteras des sequins d'or, toi-même,
De façon que cela tombe dans leur bonnet. »

Et le marquis, parlant aux femmes, leur prenait
Les vêtements des mains :

« Laissez, que je l'habille !
Oh ! quand sa mère était toute petite fille,

---

655-656. Rédaction marginale remplaçant le brouillon suivant :
*souriant*
a) *Et, devisant, avec la grâce du grand âge,*
*Murmure, en en laissant deviner davantage,*
b) *Propos, qu'il laisse, avec la grâce du grand âge,*
*Tomber en en laissant deviner davantage,*

660. Ainsi tous les oiseaux chantent dans le *vieux* chêne.

664. ... tu lui feras ta [grande] révérence,
(*Belle* est barré dans le manuscrit.)

666. Vois tous les beaux cadeaux qu'il *te* fait !

---

665. *Monseigneur* : C'est le terme qu'on retrouve souvent dans *Napoléon le Petit*, I, VI : « Celui-ci veut ...être appelé monseigneur... ». Cf. I, VII.

674 et sq. Cf. dans les *Contemplations*, IV, 5 :

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin...

Le discours de Fabrice à Isora est presque tout entier de même

Et que j'étais déjà barbe grise, elle avait
Coutume de venir dès l'aube à mon chevet;
Parfois, elle voulait m'attacher mon épée,
Et, de la dureté d'une boucle occupée,
Ou se piquant les doigts aux clous du ceinturon,
Elle riait. C'était le temps où mon clairon
Sonnait superbement à travers l'Italie.
Ma fille est maintenant sous terre, et nous oublie.
D'où vient qu'elle a quitté sa tâche, ô dure loi!
Et qu'elle dort déjà quand je veille encor, moi?
La fille qui grandit sans la mère, chancelle.
Oh! c'est triste, et je hais la mort. Pourquoi prend-elle
Cette jeune épousée et non mes pas tremblants?
Pourquoi ces cheveux noirs et non mes cheveux blancs? »

Et, pleurant, il offrait à l'enfant des dragées.

« Les choses ne sont pas ainsi bien arrangées;
Celui qui fait le choix se trompe; il serait mieux
Que l'enfant eût la mère et la tombe le vieux.
Mais de la mère au moins il sied qu'on se souvienne;
Et, puisqu'elle a ma place, hélas! je prends la sienne.

Vois donc le beau soleil et les fleurs dans les prés!

---

*éclatante et superbe*
679. Sonnait *une fanfare* à travers l'Italie.
681. D'où vient qu'elle a quitté sa tâche, ô *sombre* loi!
683. *Un enfant* qui grandit sans la mère, chancelle;
687. *Il poursuivit, offrant* à l'enfant des dragées.
693-696. Rédaction marginale remplaçant un espace blanc de deux vers environ laissé dans le manuscrit.

---

inspiration : c'est une sorte de transposition du quatrième livre des *Contemplations.* Isora joue avec l'armure de son grand-père comme Léopoldine jouait avec les livres et les manuscrits de V. Hugo ; les réflexions mélancoliques de Fabrice sur la mort et les destinées humaines sont un écho des plaintes du poète de *Pauca meæ*. Cf. la note du vers 506.

C'est par un jour pareil, les Grecs étant rentrés
Dans Smyrne, le plus grand de leurs ports maritimes,
Que, le bailli de Rhode et moi, nous les battîmes.
Mais regarde-moi donc tous ces beaux jouets-là !
Vois ce reître, on dirait un archer d'Attila.
Mais c'est qu'il est vêtu de soie et non de serge !
Et le chapeau d'argent de cette sainte Vierge !
Et ce bonhomme en or ! Ce n'est pas très-hideux.
Mais comme nous allons jouer demain tous deux !
Si ta mère était là, qu'elle serait contente !
Ah ! quand on est enfant, ce qui plaît, ce qui tente,
C'est un hochet qui sonne un moment dans la main,
Peu de chose le soir et rien le lendemain ;
Plus tard, on a le goût des soldats véritables,
Des palefrois battant du pied dans les étables,
Des drapeaux, des buccins jetant de longs éclats,
Des camps, et c'est toujours la même chose, hélas !
Sinon qu'alors on a du sang à ses chimères.
Tout est vain. C'est égal, je plains les pauvres mères

---

sûr
695. Dans Smyrne, le plus *beau* de leurs ports maritimes,
700. Et le chapeau d'argent de cette *bonne* Vierge !
701. Et ce *berger* en or !
702. *Oh !* comme nous allons jouer demain tous deux !
704. Ah ! quand on est *petit*...
706. *Le soir c'est peu de chose*...
709. Des drapeaux, des *clairons*...
712-713. La page 339 porte un grand espace blanc de vingt vers environ, puis la reprise des deux derniers vers de la page 338, les vers 712-713 :

... C'est égal, je plains les pauvres mères
Qui laissent *des* enfants derrière elles ainsi.

---

695-696. « *Fabrice* Carreto (cf. la note des vers 392-395), craignant les armes de Selim Empereur des Turcs, fortifia *Rhodes*. » Moreri, art. CARRETO (Fabrice).

702. Cf. *Contemplations*, IV, 9 :

Nous jouions toute la journée.
O jeux charmants ! chers entretiens !

Qui laissent leurs enfants derrière elles ainsi. »

Ainsi parlait l'aïeul, l'œil de pleurs obscurci,
Souriant cependant, car telle est l'ombre humaine.
Tout à l'ajustement de son ange de reine,
Il habillait l'enfant, et, tandis qu'à genoux
Les servantes chaussaient ces pieds charmants et doux,
Et, les parfumant d'ambre, en lavaient la poussière,
Il nouait gauchement la petite brassière,
Ayant plus d'habitude aux chemises d'acier.

## IX

### Joie hors du chateau.

Le soir vient, le soleil descend dans son brasier ;
Et voilà qu'au penchant des mers, sur les collines,
Partout, les milans roux, les chouettes félines,
L'autour glouton, l'orfraie horrible dont l'œil luit
Avec du sang, le jour, qui devient feu, la nuit,
Tous les tristes oiseaux mangeurs de chair humaine,
Fils de ces vieux vautours, nés de l'aigle romaine,
Que la louve d'airain aux cirques appela,
Qui suivaient Marius et connaissaient Sylla,
S'assemblent ; et les uns, laissant un crâne chauve,

---

716. Tout à l'ajustement de { *cette douce* / *sa petite* reine, / *l'humble enfant marquise* }

717-718. Rédaction marginale remplaçant le brouillon suivant :
*Il aidait à vêtir le doux ange, et tandis*
*Que les femmes chaussaient ces pieds du paradis*

717. Il *vêtissait* l'enfant,
[L'infâme autour]

725. L'autour [lâche]

728. Fils de ces *noirs* vautours

730. Qui suivaient Marius [ou préféraient] Sylla,

Les autres, aux gibets essuyant leur bec fauve,
D'autres, d'un mât rompu quittant les noirs agrès,
D'autres, prenant leur vol du mur des lazarets,
Tous, joyeux et criant, en tumulte et sans nombre,
Ils se montrent Final, la grande cime sombre
Qu'Othon, fils d'Aleram le Saxon, crénela,
Et se disent entre eux : Un empereur est là !

## X

### Suite de la joie.

Cloche ; acclamations ; gémissements ; fanfares ;
Feux de joie ; et les tours semblent toutes des phares,
Tant on a, pour fêter ce jour grand à jamais,
De brasiers frissonnants encombré leurs sommets !
La table colossale en plein air est dressée ;
Ce qu'on a sous les yeux répugne à la pensée
Et fait peur ; c'est la joie effrayante du mal ;
C'est plus que le démon, c'est moins que l'animal ;
C'est la cour du donjon tout entière rougie

---

*d'épouvante*
739. *Chants de triomphe, cris de détresse ;* fanfares ;
743-754. Rédaction marginale remplaçant le brouillon suivant :

*La table est en plein air dressée, et de l'orgie*
*Toute la grande cour du donjon est rougie ;*
*Tout flambe et resplendit ; c'est au lieu de Final,*
*Un pandœmonium dans un gouffre infernal ;*
*chante mange*
*Ce tumulte rugit, mange, boit, chante, râle ;*
*Sur un trône est assis Ratbert, content et pâle.*

[olympienne]
743. La table [gigantesque]

---

737. Cf. la note des vers 541-544.

D'une prodigieuse et ténébreuse orgie;
C'est Final, mais Final vaincu, tombé, flétri;
C'est un chant dans lequel semble se tordre un cri;
Un gouffre où les lueurs de l'enfer sont voisines
Du rayonnement calme et joyeux des cuisines;
Le triomphe de l'ombre, obscène, effronté, cru;
Le souper de Satan dans un rêve apparu.

A l'angle de la cour, ainsi qu'un témoin sombre,
Un squelette de tour, formidable décombre,
Sur son faîte vermeil d'où s'enfuit le corbeau,

---

[lamentable]
748. D'une prodigieuse et *formidable* orgie;
753. Le triomphe [du crime],
755. A l'angle de la cour, [éclairant toute l'ombre]
755-760. On rencontre au verso d'un feuillet détaché, qui porte le brouillon des vers 185-192, cette première rédaction des vers 755-760 :

Entre les vieux créneaux démantelés par eux,
Les noirs vainqueurs ont fait des feux de joie affreux;
luit, flamboyant et sombre
A l'angle de la cour, éclairant toute l'ombre,
pandœmonium sombre,
Un squelette de tour, formidable décombre,
Qui se dresse, montrant
Se dresse, laissant voir les brèches de son flanc.
Avec un pin entier sur sa cime brûlant,
Qu'il semble secouer hors de sa plateforme,
et ce spectre géant porte une torche énorme.

l'autour
757. [Sur son faîte, d'où fuit *l'orfraie* et le corbeau]

---

748-754. Cette orgie est, à peu de chose près, celle d'*On loge à la Nuit* dans les *Châtiments*, IV, 13 :

Un fourmillement sombre emplit ce noir logis...
Les mets fument; la braise aux fourneaux empourprés
Flamboie...

756. Cf. dans *Le Rhin* : « Ces deux effrayants *squelettes qui ont été deux citadelles.* » Lettre XIX, *Feuer! Feuer!*; et dans la lettre XVIII, *Bacharach* :

« La ruine d'une autre église, du quinzième siècle, en grès rouge,

Dresse et secoue aux vents, brûlant comme un flambeau,
Tout le branchage et tout le feuillage d'un orme ;
Valet géant portant un chandelier énorme.

Le drapeau de l'empire, arboré sur ce bruit,
Gonfle son aile immense au souffle de la nuit.

Tout un cortége étrange est là ; femmes et prêtres ;
Prélats parmi les ducs, moines parmi les reîtres ;
Les crosses et les croix d'évêques, au milieu
Des piques et des dards, mêlent aux meurtres Dieu,
Les mitres figurant de plus gros fers de lance.

---

758. Dresse et secoue [au vent],
[Et ce spectre géant porte une torche énorme]
760. [Témoin] géant portant un chandelier énorme.
Après le vers 760, suivent des vers barrés sur deux pages :

*Assez de tonneaux sont éventrés et crevés*
*sur*
*Pour que ce soit du vin qui court dans les pavés;*
*Quelque chose de rouge*
*On ne sait quelle pourpre entre les dalles fume;*
*Près du maître sourit Matha, dame de Cume.*
*et sous la table, heureux, du genou la pressant,*
*le roi*
*Ratbert cherche son pied dans les mares de sang.*
*une farouche*
*Toute sa cour sinistre est là; femmes et prêtres;*
*prélats parmi les ducs, moines parmi les reîtres;*

puis un espace blanc de trois vers environ, et le développement reprend après le vers 762 :

[Tout un cortège immonde]
[Tout un monde]
763. *Toute une cour* [farouche] est là ;
[aux crimes]
766. ..... mêlent [au meurtre] Dieu ;

---

sans portes, sans toit et sans vitraux, magnifique *squelette* qui se profile fièrement sur le ciel. »

763-782. Cf. dans *On loge à la nuit* la description des convives (v. 25-52).

Un tourbillon d'horreur, de nuit, de violence,
Semble emplir tous ces cœurs ; que disent-ils entre eux,
Ces hommes? En voyant ces convives affreux,
On doute si l'aspect humain est véritable ;
Un sein charmant se dresse au-dessus de la table,
On redoute au-dessous quelque corps tortueux ;
C'est un de ces banquets du monde monstrueux
Qui règne et vit depuis les Héliogabales ;
Le luth lascif s'accouple aux féroces cymbales ;
Le cynique baiser cherche à se prodiguer ;
Il semble qu'on pourrait à peine distinguer
De ces hommes les loups, les chiennes de ces femmes ;
A travers l'ombre, on voit toutes les soifs infâmes,
Le désir, l'instinct vil, l'ivresse aux cris hagards,
Flamboyer dans l'étoile horrible des regards.

Quelque chose de rouge entre les dalles fume ;
Mais, si tiède que soit cette douteuse écume,
Assez de barils sont éventrés et crevés
Pour que ce soit du vin qui court sur les pavés.

---

*On demande*
770-771. *L'esprit cherche devant* ces convives affreux,
*Si ce n'est pas un songe et si c'est...*
773. On [soupçonne] au-dessous quelque corps tortueux ;
776. Le luth lascif [s'accorde] aux féroces cymbales ;
[Le sang, la chair, le mal,] l'ivresse
781. [L'ivresse, l'instinct vil, la joie] aux cris hagards,
783-786. Addition marginale.
783. [On ne sait quelle pourpre] entre les dalles fume ;
784. Mais, si tiède que soit [l'étrange et rouge] écume,
785. Assez de [tonneaux] sont éventrés et crevés

---

772-773. C'est un souvenir du vers si connu d'Horace :

Ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne.

780. *A travers l'ombre* : La même ombre, la même clarté tremblante de flambeaux (v. 815), la même vapeur où se mêle l'âme des morts (v. 836) flottent dans la salle de l'étrange festin du *Beau Pécopin*.

787-790. Ces quatre vers pourraient s'appliquer d'une façon précise

Est-ce une vaste noce ? est-ce un deuil morne et triste ?
On ne sait pas à quel dénoûment on assiste,
Si c'est quelque affreux monde à la terre étranger ;
Si l'on voit des vivants ou des larves manger ;
Et si ce qui dans l'ombre indistincte surnage
Est la fin d'un festin ou la fin d'un carnage.

Par moments le tambour, le cistre, le clairon,
Font ces rages de bruit qui rendaient fou Néron.
Ce tumulte rugit, chante, boit, mange, râle.
Sur un trône est assis Ratbert, content et pâle.

C'est, parmi le butin, les chants, les arcs de fleurs,
Dans un antre de rois un Louvre de voleurs.

Presque nue au milieu des montagnes de roses,

---

787. .... est-ce un deuil *fauve* et triste ?
*Satan*
789. *Si c'est l'enfer qui passe, effroyable étranger ;*
790. Si l'on voit des vivants ou des *spectres* manger ;
[d'une agape]
792. Est la fin [d'un repas] ou la fin d'un carnage.
793. Par moments, [les] tambour, [les] cistre, [les] clairon[s],
794. Font ces rages de bruit [où chantaient les Nérons].
795. Ce tumulte rugit, [danse]
797-803. Addition marginale.
798. Dans un [Louvre] de rois un [antre] de voleurs.
799. [Demi-]nue au milieu

---

aux convives du festin du *Beau Pécopin*. Ici et là, c'est la même impression d'effroi et de surnaturel. Il y a toutefois une différence essentielle : au château enchanté du *Beau Pécopin*, c'est l'épouvante dans le silence et l'immobilité ; ici, c'est l'horreur dans le bruit et dans le mouvement.

793-795. Cf. dans *On loge à la nuit* (*Les Châtiments*, IV, 13) :

Parmi les chants d'ivresse et les refrains mugis,
On rit, on boit, on mange, et le vin sort des outres.

797. C'est à « l'auberge *Louvre* » qu'a lieu l'orgie de *On loge à la nuit.*

Comme les déités dans les apothéoses,
Altière, recevant vaguement les saluts,
Marquant avec ses doigts la mesure des luths,
Ayant dans le gala les langueurs de l'alcôve,
Près du maître sourit Matha, la blonde fauve;
Et sous la table, heureux, du genou la pressant,
Le roi cherche son pied dans les mares de sang.

Les grands brasiers, ouvrant leur gouffre d'étincelles,
Font resplendir les ors d'un chaos de vaisselles;
On ébrèche aux moutons, aux lièvres montagnards,
Aux faisans, les couteaux tout à l'heure poignards;
Sixte Malaspina, derrière le roi, songe;
Toute lèvre se rue à l'ivresse et s'y plonge;
On achève un mourant en perçant un tonneau;
L'œil croit, parmi les os de chevreuil et d'agneau,
Aux tremblantes clartés que les flambeaux prolongent,

---

803. Ayant dans le *festin* les langueurs de l'alcôve,
Le vers 803 se retrouve, raturé, dans le texte, après le vers 804.
804. Au verso de la page 344, en bas, on trouve ces trois vers :

Près du maître sourit Matha, dame de Cume;
et, sous la table, heureux, du genou la pressant,
Ratbert cherche son pied dans les mares de sang.

809. On ébrèche aux moutons, aux *chevreuils* montagnards,
812. Toute lèvre se rue [aux coupes] et s'y plonge;
Après le vers 812, on trouve ces trois vers barrés :

*Si l'on voit des vivants ou des spectres manger,*
*et si ce qui dans l'ombre indistincte surnage*
*souper*
*est la fin d'un banquet ou la fin d'un carnage*
*chevreuil*

814. L'œil croit, parmi les os de *mouton* et d'agneau,
815. Aux [hideuses] *lueurs* que les flambeaux prolongent,

---

804. Le poète prête à Matha le rôle que jouent dans *On loge à la Nuit*

La marquise Toinon, la duchesse Margot,
Houris au cœur de verre, aux regards d'escarboucles.

Voir des profils humains dans ce que les chiens rongent;
Des chanteurs grecs, portant des images d'étain
Sur leurs chapes, selon l'usage byzantin,
Chantent Ratbert, césar, roi, vainqueur, dieu, génie;
On entend sous les bancs des soupirs d'agonie;
Une odeur de tuerie et de cadavres frais
Se mêle au vague encens brûlant dans les coffrets
Et les boîtes d'argent sur des trépieds de nacre;
Les pages, les valets, encor chauds du massacre,
Servent dans le banquet leur empereur, ravi
Et sombre, après l'avoir dans le meurtre servi;
Sur le bord des plats d'or on voit des mains sanglantes;
Ratbert s'accoude avec des poses indolentes;
Au-dessus du festin, dans le ciel blanc du soir,
De partout, des hanaps, du buffet, du dressoir,
Des plateaux où les paons ouvrent leurs larges queues,

---

817-829. Rédaction marginale faisant suite au vers 816, et remplaçant dans le manuscrit un blanc de six vers environ et les deux vers suivants, barrés :

*Au-dessus du festin et de la table immense,*
*triste pensive*
*Dans la profondeur calme et sinistre du soir*

Le vers 820 est suivi des quatre vers suivants, barrés :

*Les valets, chauds encor*
*Chauds encor de la chasse exécrable finie,*
*Servent dans le festin leur empereur ravi*
*Et sombre, après l'avoir dans le meurtre servi;*
*Sur le bord des plats d'or on voit des mains sanglantes;*

823. *De filigrane d'or* sur des trépieds de nacre;
828. Ratbert s'accoude avec des *langueurs* indolentes;
829. Au-dessus du festin, dans le [calme] du soir,
830. De partout — est surmonté d'un ?.
831. Des plateaux où les paons ouvrent leurs [sombres] queues,

---

827. Cf. dans *On loge à la nuit* :

Par places sur les murs on voit des mains sanglantes.

Des écuelles où brûle un philtre aux lueurs bleues,
Des verres, d'hypocras et de vin écumants,
Des bouches des buveurs, des bouches des amants,
S'élève une vapeur, gaie, ardente, enflammée,
Et les âmes des morts sont dans cette fumée.

## XI

### Toutes les faims satisfaites.

C'est que les noirs oiseaux de l'ombre ont eu raison,
C'est que l'orfraie a bien flairé la trahison,
C'est qu'un fourbe a surpris le vaillant sans défense,
C'est qu'on vient d'écraser la vieillesse et l'enfance.
En vain quelques soldats fidèles ont voulu
Résister à l'abri d'un créneau vermoulu;
Tous sont morts ; et de sang les dalles sont trempées;
Et la hache, l'estoc, les masses, les épées,
N'ont fait grâce à pas un, sur l'ordre que donna
Le roi d'Arle au prévôt Sixte Malaspina.
Et, quant aux plus mutins, c'est ainsi que les nomme
L'aventurier royal fait empereur par Rome,
Trente sur les crochets et douze sur le pal
Expirent au-dessus du porche principal.

Tandis qu'en joyeux chants les vainqueurs se répandent,

---

832. Des [vaisselles] où brûle
(Le mot *écuelles* ne figure pas dans le manuscrit.)
[Des vasques où frissonne] un philtre aux *flammes* bleues,

Titre : Le titre : Toutes les faims satisfaites, ne figure pas dans le manuscrit, qui porte : [les oiseaux mangent aussi.]

837. Noirs est accompagné d'un ?.
[sont de leur sang]

843. Tous sont morts; [et les cours sont de meurtres] trempées;

851. Tandis qu'en [cris joyeux]

---

848. L'insistance de V. Hugo (cf. v. 2 et 554) prouve surabondamment qu'il songe à Napoléon III.

Auprès de ces poteaux et de ces croix où pendent
Ceux que Malaspina vient de supplicier,
Corbeaux, hiboux, milans, tout l'essaim carnassier,
Venus des monts, des bois, des cavernes, des havres,
S'abattent par volée et font sur les cadavres
Un banquet, moins hideux que celui d'à côté.

Ah ! le vautour est triste à voir, en vérité,
Déchiquetant sa proie et planant ; on s'effraie
Du cri de la fauvette aux griffes de l'orfraie ;
L'épervier est affreux rongeant des os brisés ;
Pourtant, par l'ombre immense on les sent excusés,
L'impénétrable faim est la loi de la terre,
Et le ciel, qui connaît la grande énigme austère,
La nuit, qui sert de fond au guet mystérieux
Du hibou promenant la rondeur de ses yeux
Ainsi qu'à l'araignée ouvrant ses pâles toiles,
Met à ce festin sombre une nappe d'étoiles ;
Mais l'être intelligent, le fils d'Adam, l'élu
Qui doit trouver le bien après l'avoir voulu,
L'homme, exterminant l'homme et riant, épouvante

---

852. Le mot *croix* ne figure pas dans le manuscrit, qui porte :

Auprès de ces poteaux et de ces crocs où pendent.

Le vers 852 se trouve, dans le ms., suivi d'un brouillon de six vers : ce sont exactement les vers 837-842.

[Les corbeaux, les milans]
854. [Tous les oiseaux au bec féroce et carnassier]
855. Venus des monts, [des caps, des bois, des trous,] des havres,
856. S'abattent par volée et font sur [ces] cadavres
[lugubre]
858. [Le vautour est horrible] à voir,
863. [La faim triste est la loi fatale] de la terre,
[l'énigme et doit la taire],
864. Et le ciel, qui connaît [l'énigme qu'il faut taire],
?
866. *Au* hibou promenant
870. Qui doit [créer] le bien

Le haut de la page 348 porte les quatre vers 847-850, raturés.

Même au fond de la nuit, l'immensité vivante,
Et, que le ciel soit noir ou que le ciel soit bleu,
Caïn tuant Abel est la stupeur de Dieu.

## XII

### Que c'est Fabrice qui est un traitre.

Un homme qu'un piquet de lansquenets escorte,
Qui tient une bannière inclinée, et qui porte
Une jacque de vair taillée en éventail,
Un héraut, fait ce cri devant le grand portail :

« Au nom de l'empereur clément et plein de gloire,
— Dieu le protége ! — peuple ! il est pour tous notoire
Que le traître marquis Fabrice d'Albenga
Jadis avec les gens des villes se ligua,
Et qu'il a maintes fois guerroyé le saint-siége ;
C'est pourquoi l'empereur très-clément — Dieu protége

---

[l'infini, l'absolu, la lumière vivante]
872. [Dans la profonde nuit], l'immensité vivante,
873. Et, que [la nuit soit noire]
877. Une jacque *en drap d'or...*
878. *Devant le grand portail, un hérault fait ce cri :*

Les vers 887-888 sont une rédaction marginale ; le vers 886 est suivi dans le texte par les trois vers suivants :

[tirant]
Et le hérault ajoute, en levant son épée :
— Qui me contredira soit sa tête coupée,
et ses biens confisqués à l'empereur. J'ai dit. —

---

877. On écrit ordinairement *jaque* (masculin) : « Le roi (Charles VI) était à cheval, vêtu de l'habillement court et étroit qu'on nomme un jaque » (de Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*, III, 1853). — Le mot paraît dater du xiv^e siècle et du Cange se demande s'il ne provient pas des *jacques*, les paysans révoltés. — Le Dictionnaire de l'Académie de 1694 le fait du féminin : *une jaque de mailles.*

L'empereur ! — le citant à son haut tribunal,
A pris possession de l'état de Final. »

L'homme ajoute, dressant sa bannière penchée :
« Qui me contredira soit sa tête tranchée,
Et ses biens confisqués à l'empereur. J'ai dit. »

## XIII

### Silence.

Tout à coup on se tait ; ce silence grandit,
Et l'on dirait qu'au choc brusque d'un vent qui tombe,
Cet enfer a repris sa figure de tombe ;
Ce pandémonium, ivre d'ombre et d'orgueil,
S'éteint ; c'est qu'un vieillard a paru sur le seuil ;
Un prisonnier, un juge, un fantôme ; l'ancêtre !

C'est Fabrice.

On l'amène à la merci du maître.
Ses blêmes cheveux blancs couronnent sa pâleur ;
Il a les bras liés au dos comme un voleur ;
Et, pareil au milan qui suit des yeux sa proie,
Derrière le captif, marche, sans qu'il le voie,
Un homme qui tient haute une épée à deux mains.

Matha, fixant sur lui ses beaux yeux inhumains,
Rit sans savoir pourquoi, rire étant son caprice.
Dix valets de la lance environnent Fabrice.

---

887. L'homme ajoute, *agitant* sa bannière penchée :
891. Et l'on dirait qu'au choc [de quelque éclair] qui tombe,
892. Cet enfer a repris *son silence* de tombe ;
[marquis]
900. Derrière le [vieillard]
904. Dix valets de la lance [accompagnent] Fabrice.

Le roi dit : « Le trésor est caché dans un lieu
Qu'ici tu connais seul, et je jure par Dieu
Que, si tu dis l'endroit, marquis, ta vie est sauve. »

Fabrice lentement lève sa tête chauve
Et se tait.

Le roi dit : « Es-tu sourd, compagnon? »

Un reître avec le doigt fait signe au roi que non.
« — Marquis, parle ! ou sinon, vrai comme je me nomme
Empereur des Romains, roi d'Arle et gentilhomme,
Lion, tu vas japper ainsi qu'un épagneul.
Ici, bourreaux ! — Réponds, le trésor? »

Et l'aïeul
Semble, droit et glacé parmi les fers de lance,
Avoir déjà pris place en l'éternel silence.

Le roi dit : « Préparez les coins et les crampons.
Pour la troisième fois, parleras-tu? Réponds. »

Fabrice, sans qu'un mot d'entre ses lèvres sorte,
Regarde le roi d'Arle et d'une telle sorte,

---

Les vers 911-912 sont une rédaction marginale portant l'indication « un blanc » avant le vers 911, et remplaçant dans le manuscrit le brouillon suivant :

*— parle, reprend Ratbert, ou vrai comme on me nomme*
*— par les saints, dit Ratbert, et par ma ville d'Arles,*
*Marquis, tu parleras, ou bien si tu ne parles*

914. [Les brodequins !] — [Voyons] ! le trésor !
droit et *muet* parmi les fers de lance,
915. Semble, [sous ce regard d'où la foudre s'élance]
919. Fabrice, sans qu'un mot [hors de] ses lèvres sorte,
La page que termine ce vers est recopiée et la suivante commençait par le brouillon :

l'aïeul
*les yeux fixes, muets, debout devant la porte,*

Avec un si superbe éclair, qu'il l'interdit;
Et Ratbert, furieux sous ce regard, bondit
Et crie, en s'arrachant le poil de la moustache :
« Je te trouve idiot et mal en point, et sache
Que les jouets d'enfant étaient pour toi, vieillard !
Çà, rends-moi ce trésor, fruit de tes vols, pillard !
Et ne m'irrite pas, ou ce sera ta faute,
Et je vais envoyer sur ta tour la plus haute
Ta tête au bout d'un pieu se taire dans la nuit.
Mais l'aïeul semble d'ombre et de pierre construit ;
On dirait qu'il ne sait pas même qu'on lui parle.

« Le brodequin ! à toi, bourreau ! » dit le roi d'Arle.

Le bourreau vient, la foule effarée écoutait.

On entend l'os crier, mais la bouche se tait.

Toujours prêt à frapper le prisonnier en traître,
Le coupe-tête jette un coup d'œil à son maître.

« Attends que je te fasse un signe, » dit Ratbert.

---

921. Avec un si lugubre éclair [sur le bandit]
(Le manuscrit ne porte pas l'adjectif *superbe*.)
922. [Que] Ratbert, furieux sous ce regard, bondit
924. Je te trouve *imbécille...*
*tu m'entends, livre-moi ton trésor, vieux pillard,*
[je saisis]
926. [Livre-moi] ce trésor, fruit de tes vols, pillard
(Les mots : *Ça, rends-moi...* ne figurent pas au manuscrit.)
930. Mais l'aïeul semble d'ombre et de *marbre* construit;
[La question !]
932. [Le chevalet !] à toi, bourreau !
936. Le coupe-tête jette un [regard] à son maître.
937-945. Les vers 937-945 sont une rédaction marginale remplaçant le brouillon suivant :

*Ratbert*
*— attends que je te fasse un signe, dit le roi.*

Et, reprenant :

« Voyons, toi chevalier haubert,
Mais cadet, toi marquis, mais bâtard, si tu donnes
Ces quelques diamants de plus à mes couronnes,
Si tu veux me livrer ce trésor, je te fais
Prince, et j'ai dans mes ports dix galères de Fez
Dont je te fais présent avec cinq cents esclaves. »

Le vieillard semble sourd et muet.

« Tu me braves !
Eh bien ! tu vas pleurer, » dit le fauve empereur.

## XIV

### Ratbert rend l'enfant a l'aieul.

Et voici qu'on entend comme un souffle d'horreur

---

*et reprenant : — Voyons, toi, chevalier haubert,*
*Mais cadet; toi marquis, mais bâtard, si tu donnes*
*Ces quelques diamants de plus à mes couronnes,*
*Si tu veux me livrer ce trésor, je te fais*
*prince, et j'ai dans mes ports*
*Ah! tu me braves*
*Eh bien, tu vas pleurer*
*nous allons voir, dit l'effroyable roi.*

943. .... avec *dix mille* esclaves.
[Le vieillard ne dit pas un mot — ah]
944. Le vieillard [reste] sourd et muet.
945. Eh bien ! tu vas pleurer, dit *l'effroyable roi.*
946. Et voici qu'on entend comme un souffle *d'effroi*

---

938. *Haubert* = homme revêtu d'un haubert : ancienne forme *haubiert* :

Li sires vint ki bien amena .lxxx. haubiers bien montes.
(*Les sept sages de Rome.*)

(Dict. de *Godefroy*, art. Haubert). Le haubert était un insigne de noblesse.

Frémir, même en cette ombre et même en cette horde.
Une civière passe, il y pend une corde ;
Un linceul la recouvre ; on la pose à l'écart ;
On voit deux pieds d'enfant qui sortent du brancard.
Fabrice, comme au vent se renverse un grand arbre,
Tremble, et l'homme de chair sous cet homme de marbre
Reparaît ; et Ratbert fait lever le drap noir.

C'est elle ! Isora ! pâle, inexprimable à voir,
Étranglée, et sa main crispée, et cela navre,
Tient encore un hochet ; pauvre petit cadavre !

L'aïeul tressaille avec la force d'un géant ;

---

951. *L'aïeul,* comme au vent se renverse un grand arbre,

955-968. Les vers 955-968 sont écrits au net sur la page 353 du manuscrit, insérée après coup. La page 352 se terminait par le vers 954 :

— C'est elle ! Isora, pâle, inexprimable à voir !

et le développement continuait primitivement page 354 par ces vers :

*— C'est elle ! mon enfant ! mon enfant ! elle est morte !*
*Ils l'ont tuée ! ô Dieu, la muraille était forte,*
des
*le pont avait sa chaîne, et la herse son poids,*
*chaudrons*
*on avait des fourneaux pour le soufre et la poix,*
*on pouvait mordre avec ses dents le roc farouche,*
*hurler, lutter, s'emplir*
*Se défendre, lutter, et se remplir la bouche*

après lesquels V. Hugo cherchait, non sans quelques hésitations, un développement sur l'attitude de l'aïeul :

*étranglée, et sa main crispée, et cela nâvre,*
*tient*
*presse encore un hochet, pauvre petit cadavre !*
*et l'aïeul égaré*
*et le héros brisé sent que son cœur se fend,*
*et sur ses deux genoux tombe et dit : — Mon enfant !*
*et l'aïeul effrayant bondit, son cœur se fend*
*sa bouche s'ouvre, il crie, il pleure : — Mon enfant !*

Ce développement cherché lui vient d'un seul jet dans la nuit du 16 au 17 septembre 1857, et il l'insère dans son texte en marge (v. 957-964), avec, en travers, l'indication suivante :

Écrit la nuit du 16 au 17 7bre 1857.

957. L'aïeul [se dresse]

Formidable, il arrache au brodequin béant
Son pied dont le bourreau vient de briser le pouce;
Les bras toujours liés, de l'épaule il repousse
Tout ce tas de démons, et va jusqu'à l'enfant,
Et sur ses deux genoux tombe, et son cœur se fend.
Il crie en se roulant sur la petite morte :

« Tuée ! ils l'ont tuée ! et la place était forte,
Le pont avait sa chaîne et la herse ses poids,
On avait des fourneaux pour le soufre et la poix,
On pouvait mordre avec ses dents le roc farouche,
Se défendre, hurler, lutter, s'emplir la bouche
De feu, de plomb fondu, d'huile, et les leur cracher
A la figure avec les éclats du rocher !
Non ! on a dit : « Entrez ! » et, par la porte ouverte,
Ils sont entrés ! la vie à la mort s'est offerte !
On a livré la place, on n'a point combattu !
Voilà la chose ; elle est toute simple ; ils n'ont eu
Affaire qu'à ce vieux misérable imbécile !
Égorger un enfant, ce n'est pas difficile.
Tout à l'heure, j'étais tranquille, ayant peu vu

---

963. Il crie en se [tordant]
966. On avait des [chaudrons] pour le soufre et la poix,
973. On a livré la place, [on ne s'est point battu] !
975. Le manuscrit orthographie *imbécille*.
*Un enfant de trois ans,*
976. *Massacrer* un enfant, ce n'est pas difficile.
977. *Elle est morte, c'est vrai; je n'avais jamais vu*

---

963. Fabrice n'est pas sans rappeler un peu le vieil Isaac, père de Rebecca, dans le roman de Walter Scott, *Ivanhoë*. Isaac est menacé de la torture par Front-de-Bœuf ; sans avoir toute la dignité de Fabrice, Isaac fait cependant assez bonne contenance, même quand il doit céder son trésor ; mais lorsqu'il apprend que sa fille vient d'être livrée au templier Brian, il laisse éclater une douleur sauvage et terrible.

977-986. Cf., p. 472 de la notice, la parenté de ce discours avec

Qu'on tuât des enfants, et je disais : « Pourvu
« Qu'Isora vive, eh bien ! après cela, qu'importe ! »
Mais l'enfant ! O mon Dieu ! c'est donc vrai qu'elle est morte !
Penser que nous étions là tous deux hier encor !
Elle allait et venait dans un gai rayon d'or ;
Cela jouait toujours, pauvre mouche éphémère !
C'était la petite âme errante de sa mère !
Le soir, elle posait son doux front sur mon sein,
Et dormait... — Ah ! brigand ! assassin ! assassin ! »

Il se dressait, et tout tremblait dans le repaire,
Tant c'était la douleur d'un lion et d'un père,
Le deuil, l'horreur, et tant ce sanglot rugissait !

« Et moi qui, ce matin, lui nouais son corset !
Je disais : « Fais-toi belle, enfant ! » Je parais l'ange

---

979. [Que l'enfant] vive
981. *Dire* que nous étions là tous deux hier encor !
982. Elle allait et venait dans un [beau] rayon d'or ;
986. .... Ah ! *bandit* ! assassin ! assassin !
Dans le blanc qui suit le vers 986 se trouve l'indication : Afranus.

---

celui de la grand'mère dans *Souvenir de la Nuit du 4* des *Châtiments* ; l'un et l'autre développement dérivent du monologue de Triboulet devant le cadavre de sa fille Blanche :

Si belle et morte !...
Oh ! si vous l'aviez vue, oh ! je la vois encor
Quand elle avait deux ans avec ses cheveux d'or !
Elle était blonde alors !
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Lorsqu'elle était enfant, je la tenais ainsi.
Elle dormait sur moi, tout comme la voici !
Quand elle s'éveillait, si vous saviez quel ange !
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Elle me souriait avec ses yeux divins
Et moi, je lui baisais ses deux petites mains !
Pauvre agneau ! — Morte ! oh non ! elle dort et repose.
(*Le Roi s'amuse*, acte V, sc. 5.)

Pour le spectre ! — Oh ! ris donc là-bas, femme de fange !
Riez tous ! Idiot, en effet, moi qui crois
Qu'on peut se confier aux paroles des rois
Et qu'un hôte n'est pas une bête féroce !
Le roi, les chevaliers, l'évêque avec sa crosse,
Ils sont venus, j'ai dit : « Entrez ; » c'étaient des loups !
Est-ce qu'ils ont marché sur elle avec des clous
Qu'elle est toute meurtrie ? Est-ce qu'ils l'ont battue ?
Et voilà maintenant nos filles qu'on nous tue
Pour voler un vieux casque en viel or de ducat !
Je voudrais que quelqu'un d'honnête m'expliquât
Cet événement-ci, voilà ma fille morte !
Dire qu'un empereur vient avec une escorte,
Et que des gens nommés Farnèse, Spinola,
Malaspina, Cibo, font de ces choses-là,
Et qu'on se met à cent, à mille, avec ce prêtre,
Ces femmes, pour venir prendre un enfant en traître,
Et que l'enfant est là, mort, et que c'est un jeu ;
C'est à se demander s'il est encore un Dieu,
Et si, demain, après de si lâches désastres,
Quelqu'un osera faire encor lever les astres !
M'avoir assassiné ce petit être-là !
Mais c'est affreux d'avoir à se mettre cela
Dans la tête, que c'est fini, qu'ils l'ont tuée,

---

993-994. [Elle est morte] ! Idiot, en effet, moi qui crois
Qu'on peut se confier aux [sourires] des rois
998. [Mais ils ont donc] marché sur elle
999. .... est-ce qu'ils l'ont *frappée ?*
Le vers 999 est suivi dans le manuscrit de ce vers barré :
*Oh ! comme elle a souffert ! la corde l'a coupée.*
1000-1012. Addition marginale.
1007. .... avec [des prêtres],
1008. [Des] femmes, pour venir prendre un enfant en [traîtres],
1011. Et si, demain, après de si *hideux* désastres,
1013. *Elle saigne. oh ! tuer* ce petit être là !

Qu'elle est morte ! — Oh ! ce fils de la prostituée,
Ce Ratbert, comme il m'a hideusement trompé !
O Dieu ! de quel démon est cet homme échappé ?
Vraiment ! est-ce donc trop espérer que de croire
Qu'on ne va point, par ruse et par trahison noire,
Massacrer des enfants, broyer des orphelins,
Des anges, de clarté céleste encor tout pleins !
Mais c'est qu'elle est là morte, immobile, insensible !
Je n'aurais jamais cru que cela fût possible.
Il faut être le fils de cette infâme Agnès !
Rois ! j'avais tort jadis quand je vous épargnais,
Quand, pouvant vous briser au front le diadème,
Je vous lâchais, j'étais un scélérat moi-même,
J'étais un meurtrier d'avoir pitié de vous !
Oui, j'aurais dû vous tordre entre mes serres, tous !

---

1016. La page 357 du manuscrit porte, tout en haut, cette indication :
[Oh ! ce batard de la prostituée]

1021-1022. Massacrer des enfants, [tuer] des orphelins,
[Tout petits], de clarté céleste encor tout pleins !

1025. Il faut être le fils de [la catin] Agnès !

1026-1030. Rédaction marginale remplaçant le vers suivant :
*Ah ! quand on me donnait l'éveil,*
*On me disait parfois : veillez ! je dédaignais*

1028. .... j'étais un [meurtrier] moi-même,

1029. J'étais un [scélérat] d'avoir pitié de vous !

1030. [J'aurais dû vous broyer] entre mes serres, tous !

---

1016. Cf. dans les *Châtiments*, IV, 13, *On loge à la nuit* :
O brigand ! ô fils de la créole !

On remarquera que l'expression du vers 1016 provient d'une note cursive mise en réserve au haut d'une page du manuscrit.

1025. Cf. la note des vers 841-842 dans *Eviradnus*. De plus en plus l'inspiration des *Châtiments* domine ici : aux vers 1005-1006 les noms de Farnèse, Spinola, Malaspina, Cibo pourraient être remplacés par ceux de Persigny, Roucher ou de Morny ; dans la pensée du poète, *Agnès* ne fait qu'un avec Hortense de Beauharnais, la mère de Napoléon III, si souvent flétrie dans les *Châtiments*.

Est-ce qu'il est permis d'aller dans les abîmes
Reculer la limite effroyable des crimes,
De voler, oui, ce sont des vols, de faire un tas
D'abominations, de maux et d'attentats,
De tuer des enfants et de tuer des femmes,
Sous prétexte qu'on fut, parmi les oriflammes
Et les clairons, sacré devant le monde entier
Par Urbain Quatre, pape et fils d'un savetier!
Que voulez-vous qu'on fasse à de tels misérables!
Avoir mis son doigt noir sur ces yeux adorables!
Ce chef-d'œuvre du Dieu vivant, l'avoir détruit!
Quelle mamelle d'ombre et d'horreur et de nuit,

---

1031. Le vers 1030 est suivi dans le manuscrit des 6 vers suivants :

*Terre et cieux! C'est pourtant bien le moins qu'un doux être*
*qui joue à notre porte et sous notre fenêtre,*
*Qui ne fait rien que rire et courir dans les fleurs*
*et qu'emplir de soleil nos pauvres yeux en pleurs,*
*ait le droit de jouir de l'aube qui l'enivre,*
*puisque les empereurs laissent les forçats vivre.*

1035. Le vers 1034 était primitivement suivi du vers suivant :

*Est-ce que je sais, moi? d'épouvanter les âmes*
Sous prétexte qu'on fut, *devant le monde entier,*

1037-1038. *Sacré par Urbain cinq, ce fils d'un savetier.*
1039-1041. Addition marginale.
Dans cette même marge, page 357 du ms., on trouve cette indication, qui est probablement une première rédaction des vers 1040-1041 :

Ce sont tout simplement des âges exécrables,
On ne croit plus à rien et rien n'est plus de fruit.

---

1038. Détail emprunté à Moreri (cf. la notice, page 481). — Fabrice reproche à Urbain IV la bassesse de son origine : ainsi V. Hugo aimait à rappeler à Pie IX, qu'il affectait de nommer toujours Mastaï, l'humilité de ses débuts. Cf. *Châtiments*, V, 2. Pie IX avait cependant refusé de venir sacrer Napoléon III à Paris ; il est vrai qu'en 1857 V. Hugo ne pouvait avoir connaissance des négociations engagées à ce sujet et demeurées secrètes jusqu'à nos jours.

Dieu juste, a donc été de ce monstre nourrice?
Un tel homme suffit pour qu'un siècle pourrisse.
Plus de bien ni de mal, plus de droit, plus de lois.
Est-ce que le tonnerre est absent quelquefois?
Est-ce qu'il n'est pas temps que la foudre se prouve,
Cieux profonds, en broyant ce chien, fils de la louve?
Oh! sois maudit, maudit, maudit, et sois maudit,
Ratbert, empereur, roi, césar, escroc, bandit!
O grand vainqueur d'enfants de cinq ans ! maudits soient
Les pas que font tes pieds, les jours que tes yeux voient,
Et la gueuse qui t'offre en riant son sein nu,
Et ta mère publique, et ton père inconnu!
Terre et cieux! c'est pourtant bien le moins qu'un doux être
Qui joue à notre porte et sous notre fenêtre,
Qui ne fait rien que rire et courir dans les fleurs,
Et qu'emplir de soleil nos pauvres yeux en pleurs,
Ait le droit de jouir de l'aube qui l'enivre,
Puisque les empereurs laissent les forçats vivre,
Et puisque Dieu, témoin des deuils et des horreurs,
Laisse sous le ciel noir vivre les empereurs! »

---

**1045. Plus de bien ni de mal, plus de [mœurs], plus de lois.**
**1051. O grand vainqueur d'enfants de trois ans !**
**(Le mot *cinq* ne figure pas au manuscrit.)**
**1053. Et la [fille] qui t'offre en riant son sein nu,**
**1055-1060. Rédaction marginale.**
**[fureurs]**
**1061. .... témoin des deuils et des [terreurs]**

---

1050-1054. Cf. la notice, p. 473.

1051-1054. Dans un article du Mercure de France, *Remarques sur la versification et discussion d'une erreur prosodique dans V. Hugo*, 16 juin 1908, M. Pierre Halary fait remarquer que V. Hugo commet une faute contre la prosodie en considérant comme rimes féminines les pluriels des subjonctifs des auxiliaires, et ceux des indicatifs présents de la 3e conjugaison; et il cite, entre autres exemples, ces quatre vers de *Ratbert*.

## XV

### Les deux têtes.

Ratbert, en ce moment, distrait jusqu'à sourire,
Écoutait Afranus à voix basse lui dire :
« Majesté, le caveau du trésor est trouvé. »

L'aïeul pleurait.

« Un chien, au coin des murs crevé,
Est un être enviable auprès de moi. Va, pille,
Vole, égorge, empereur ! O ma petite fille,
Parle-moi ! Rendez-moi mon doux ange, ô mon Dieu !
Elle ne va donc pas me regarder un peu ?
Mon enfant ! tous les jours nous allions dans les lierres.
Tu disais : « Vois les fleurs, » et moi : « Prends garde aux [pierres. »]
Et je la regardais, et je crois qu'un rocher
Se fût attendri rien qu'en la voyant marcher.
Hélas ! avoir eu foi dans ce monstrueux drôle !
Mets ta tête adorée auprès de mon épaule.
Est-ce que tu m'en veux ? C'est moi qui suis là ! Dis,
Tu n'ouvriras donc plus tes yeux du paradis !

---

1066. Ms : — Un chien, au coin du mur crevé,
(L'expression *des murs* ne figure pas au manuscrit.)
1069. .... Rendez-moi [ce] doux ange, ô mon Dieu !
1070. [Est-ce qu'il ne va pas] me regarder un peu ?
1071. .... tous les jours nous [courions]
1073-1074. *Oh ! si je n'avais pas les bras liés, je crois*
*Que je réchaufferais ses pauvres membres froids.*
1075-1076. [Quel crime !] avoir eu foi dans ce monstrueux drôle !
[gentille tête]
Mets ta *petite tête* auprès de mon épaule.
1077. .... [Oui, c'est ma faute] ! — dis,

Je n'entendrai donc plus ta voix, pauvre petite!
Tout ce qui me tenait aux entrailles me quitte;
Et ce sera mon sort, à moi, le vieux vainqueur,
Qu'à deux reprises Dieu m'ait arraché le cœur,
Et qu'il ait retiré de ma poitrine amère
L'enfant, après m'avoir ôté du flanc la mère!
Mon Dieu, pourquoi m'avoir pris cet être si doux?
Je n'étais pourtant pas révolté contre vous,
Et je consentais presque à ne plus avoir qu'elle.
Morte! et moi, je suis là, stupide, qui l'appelle!
Oh! si je n'avais pas les bras liés, je crois
Que je réchaufferais ses pauvres membres froids;
Comme ils l'ont fait souffrir! La corde l'a coupée.
Elle saigne. »

Ratbert, blême et la main crispée,
Le voyant à genoux sur son ange dormant,
Dit : « Porte-glaive, il est ainsi commodément. »
Le porte-glaive fit, n'étant qu'un misérable,
Tomber sur l'enfant mort la tête vénérable.

Et voici ce qu'on vit dans ce même instant-là :

---

1085-1092. Rédaction marginale remplaçant les vers suivants :
*charmant*
*elle saigne. Oh! tuer ce petit être là!*
*Mais c'est affreux d'avoir à se mettre cela*
*Dans la tête, que c'est fini, qu'elle est tuée*
*Qu'elle est morte!*
*Ratbert, fils de prostituée*

1085. ..., cet [ange] si doux!

1095-1096. *a)* [et le bourreau leva l'épée, et, misérable,]
tomber dans la nuit
sur l'enfant
[fit *voler dans l'éclair* la tête vénérable.]
*b)* *l'homme, levant le fer, fit, pauvre misérable,*
*Voler dans un éclair la tête vénérable.*

---

1085-1086. C'est une sorte de raccourci des sentiments exprimés par le poète, lors de la mort de sa fille, dans *Pauca meæ*.

La tête de Ratbert sur le pavé roula,
Hideuse, comme si le même coup d'épée,
Frappant deux fois, l'avait de l'autre coupée.

L'horreur fut inouïe ; et, tous se retournant,
Sur le grand fauteuil d'or du trône rayonnant
Aperçurent le corps de l'empereur sans tête,
Et son cou d'où sortait, dans un bruit de tempête,
Un flot rouge, un sanglot de pourpre, éclaboussant
Les convives, le trône et la table, de sang.

Alors, dans la clarté d'abîme et de vertige
Qui marque le passage énorme d'un prodige,

---

1098-1100. La tête de Ratbert *subitement* roula,
*Sanglante*, comme si le même coup d'épée,
Frappant deux fois, l'avait *subitement* coupée.
1101-1108. Addition marginale.
1101. *Et tous avec un cri d'horreur*, se retournant,
1103. Aperçurent le corps [du roi d'Arles] sans tête,
1106. [Jusqu'au fond du ciel noir, les ténèbres de sang]
[Matha, Sixte, Afranus, tous ces spectres de sang].
1107-1108. Alors, dans la clarté *de gouffre* et de vertige
Qui marque le passage [effrayant] d'un prodige,

---

1098-1106. Dans le *Grand Théâtre historique*, de Nicolas Gueudeville, qui contient tout un album de décapitations, de crucifiements, de pendaisons et autres tortures, V. Hugo a pu voir une manière d'illustration anticipée du dénouement de Ratbert : il s'agit du terrible supplice subi par les auteurs d'un complot contre Philippe IV d'Espagne. « On lia les condamnés... sur un échafaut au milieu de la place publique, et ensuite on leur coupa la gorge avec un rasoir, après quoi la tête séparée du corps fut mise entre leurs jambes et restèrent en spectacle au peuple jusques au soir. » Le personnage central de la gravure apparaît tranquillement assis, comme un dîneur à table ; et l'on voit de son cou tranché fuser en éventail une gerbe de sang (IV, p. 495). — Quant à l'expression *sanglot de pourpre*, elle est empruntée à Virgile :

Truncumque relinquit
Sanguine singultantem...
(Virgile, *Énéide*, IX, 331-332.)

Des deux têtes on vit l'une, celle du roi,
Entrer sous terre et fuir dans le gouffre d'effroi
Dont l'expiation formidable est la règle,
Et l'autre s'envoler avec des ailes d'aigle.

## XVI

### Après justice faite.

L'ombre couvre à présent Ratbert, l'homme de nuit.
Nos pères — c'est ainsi qu'un nom s'évanouit —
Défendaient d'en parler, et du mur de l'histoire
Les ans ont effacé cette vision noire.

Le glaive qui frappa ne fut point aperçu ;

---

1111. Dont l'expiation *éternelle* est la règle,

Faisant suite au vers 1112, et en addition marginale, on rencontre le brouillon suivant :

*mourut l'homme de nuit*
*C'est ainsi que finit Ratbert, faux empereur ;*
*pour que l'ombre à jamais l'enfouît*
*Nos pères, le voulant enfouir sous l'horreur,*
*Défendaient d'en parler, et du mur de l'histoire*
*Tremblants*
*Pieux, ont effacé cette vision noire.*

1113-1116. Addition marginale qui porte cette variante du titre :
*CHOSE DONT DEUX MOINES FURENT TÉMOINS LE MÊME SOIR.*

1113. L'ombre couvre [aujourd'hui]

1117. Le mot *point* ne figure pas au manuscrit qui porte *pas*.

---

Cf. aussi Grimm, *Traditions allemandes*, Paris, Levavasseur, 1838, *Le Lys*, I, p. 178 : « Il fit croître sur la table un lys, dont il coupa la tête et les fleurs. Aussitôt l'un des convives tomba de son siège à la renverse, ayant la tête coupée. »

1112. Ce dénouement rappelle les idées de la métaphyique hugolienne en 1854-1859 ; V. Hugo aimait les histoires qui se terminaient par des ascensions subites vers le ciel, témoin celle du bon chien qu'il racontait à ses petits-enfants, et qui est rapportée par Richard Lesclide, dans les *Propos de table de V. Hugo*, Paris, 1885, chap. 1er, pp. 35-40.

1117. Il y a de même dans Marie Aycard, *op. cit.* (cf. *Eviradnus*.

D'où vint ce sombre coup, personne ne l'a su ;
Seulement, ce soir-là, bêchant pour se distraire,
Héraclius le Chauve, abbé de Joug-Dieu, frère
D'Acceptus, archevêque et primat de Lyon,
Étant aux champs avec le diacre Pollion,
Vit, dans les profondeurs par les vents remuées,
Un archange essuyer son épée aux nuées.

---

1119. Seulement, *ce jour-là*...
1120-1121. *Pierre le Vénérable,* abbé de *Cluny,* frère
*d'Héraclius évêque* et primat de Lyon,
Au bas de la page 360 du manuscrit, on trouve cette indication :
Agapet le Pensif, abbé de Cluny.

Dates du manuscrit : 2 décembre, 17 décembre 1857.

---

Notice, p. 311-312) une lance qui d'elle-même punit un coupable : « Quand elle vit le criminel entrer, cette lance se leva seule, et sans qu'aucune main y touchât, elle fût s'enfoncer dans le cœur du sire de Provence. »

1120-1121. Ce nom et ce titre, aussi bien que la variante :

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, frère
D'Héraclius, évêque et primat de Lyon,

sont tirés de l'article Beaujeu, du *Dictionnaire* de Moreri : « Guichard III fonda *l'Abbaye de Joug-Dieu* en Beaujolais, le 28 juin 1118.. Alise de Savoye apporta ses plaintes à *Héraclius* de Montboissier *Archevêque de Lyon,* et à *Pierre le Vénérable Abbé de Cluni frère du même Héraclius.* »

1123-1124. Cf. dans les *Feuilles d'Automne* :

Oh ! regardez le ciel ! cent nuages mouvants,
Amoncelés là-haut sous le souffle des vents,
Groupent leurs formes inconnues ;
Sous leurs flots par moments flamboie un pâle éclair,
Comme si tout à coup quelque géant de l'air
Tirait son glaive dans les nues.

(*Soleils couchants,* novembre 1828.)

Ce qui était une image dans les *Feuilles d'Automne* devient ici une réalité.

# VIII

# SEIZIÈME SIÈCLE. — RENAISSANCE PAGANISME

---

Le manuscrit révèle quelques hésitations :

*Seizième Siècle*

*Seizième siècle : le* { monde / *mythe paien retrouvé* / poème }

**Paganisme**

**VIII**

? Seizième siècle. | ? Renaissance. Paganisme

**Le Satyre**

# LE SATYRE

## NOTICE

*Le Satyre* est l'abrégé des doctrines philosophiques de V. Hugo exposées antérieurement dans *Dieu* et dans les *Contemplations* ; il résume la métaphysique et la morale du poète ; il explique la progression constante vers le bien de tous les êtres et de l'homme en particulier, libéré, dans la suite des temps, par la souffrance et par la science [1].

Qu'était *Le Satyre* dans la pensée de V. Hugo avant de devenir le mythe central de la *Légende des Siècles* ? Il existe trois fragments de brouillons antérieurs à la composition du *Satyre*, définitivement conçu et achevé en mars 1859 [2]. Ces fragments ne nous renseignent pas sur l'idée directrice du poème. Le premier a rapport au personnage ; il est écrit sur un ton familier et léger qui rappelle la manière de certaines pièces des *Chansons des Rues et des Bois* :

le chèvre-pieds
... il chancelait ce monstre
Dans l'éblouissement des Grâces aux seins nus ;
En voyant le talon rose et blanc de Vénus,
Le chèvre-pieds confus ne savait trop que dire ;
Tout cela le gênait dans sa peau de satyre....
dans les nues
L'infortuné pied-bot clopinait dans l'azur [3].

---

1. La libération de l'homme par la science avait déjà occasionnellement inspiré à V. Hugo un développement enthousiaste dans les *Châtiments*, VII, 13, et tels vers de *Force des Choses* pourraient servir d'épigraphe au *Satyre* :

La matière, aujourd'hui vivante, jadis morte,
Hier écrasait l'homme et maintenant l'emporte.
Le bien germe à toute heure et la joie en tout lieu.

2. Ces fragments portent la mention P. E. et sont donc écrits avant la date où V. Hugo choisit pour son recueil le titre de *Légende des Siècles*.
3. Manuscrit 40, fragment 278.

V. Hugo lui-même a eu conscience que le passage manquait de dignité épique et, sur cette ébauche inutilisée, il a écrit transversalement de sa large écriture : *fait autrement.*

Les deux autres fragments sont purement descriptifs : la curiosité qu'avait V. Hugo pour les spectacles du monde primitif et pour la paléontologie n'avait pu se donner libre carrière, en raison de la majesté du sujet, dans le *Sacre de la Femme* ; il en fut de même ici : sa prédilection pour le pittoresque des premiers temps de la création l'avait entraîné tout d'abord, et la même raison de goût et d'unité de ton lui fit sacrifier ces essais inopportuns [1] :

... Alors il dit les choses inconnues
de la création, sphynx caché sous les nues ;
. . . . (énumérer). . . . . . . . .
la syrène, ce monstre islandais, nymphe en Grèce,
le gobic effrayante, l'hippocampe qui tresse
son nid comme un oiseau sous l'océan amer,
et le Gulfstrim, ce fleuve inouï de la mer
Gulfstrim
et le vaste Gulfstream, le fleuve de la mer [2].

Alors il dit l'abîme et les commencements,
Le monde primitif, ses effrois, ses mystères,
Ses vivants : éléphants, licornes, mégathères,
Tapirs, rhinocéros, mammons, croassements
Du batrax accroupi dans les bourbiers fumants,
Vol du ptérodactyle et pas du mastodonte,
Les roseaux effrayants où l'hydre fait sa ponte,
Les trous du trogodyte et les monstrueux nids
Du dragon, du griffon et de l'épiornis [3].

Dans les brouillons du poète, deux vers seulement indiquent le thème développé dans le poème de la *Légende des Siècles* :

fera
L'azur du ciel sera le calme des forêts.
Place à tout. Je suis Pan. Jupiter, disparais [4] !

---

1. Plus encore que dans le *Sacre de la Femme,* l'inspiration dans ces essais est voisine de celle des *Fossiles,* de Louis Bouilhet (cf. tome Ier, pp. 27, 31 et 34).

2. Manuscrit 40, fragment 280.

3. Manuscrit 40, fragment 281. Les fautes de graphie *effrayante, trogodyte* sont celles du manuscrit.

4. Manuscrit 40, fragment 279 ; ce fragment contient en outre la traduction du vers célèbre :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem.
sombre
Tant ce fut un labeur puissant de fonder Rome.

Mais ces deux vers sont écrits sur le papier bleu, employé par V. Hugo en mars 1859, et de la même écriture que l'ensemble du manuscrit du *Satyre* ; il n'y a donc rien à en conclure.

C'est en mars 1859, on le sait, que V. Hugo a composé les trois mythes destinés à éclairer et à préciser la portée philosophique de la *Légende des Siècles*[1]. A cette date, il a utilisé dans ce sens, et en les modifiant, les trois fragments antérieurs, dont le ton s'accordait mal avec la conception générale de son poème.

* * *

Les titres divers du manuscrit du *Satyre* témoignent de l'hésitation de V. Hugo au sujet du classement chronologique de son poème.

C'est qu'en effet le classement du *Satyre* à la date *Seizième Siècle — Renaissance* s'explique mal au premier abord. Il faut tout au moins songer que cette date ne se réfère pas à l'idée maîtresse du sujet[2], à la doctrine du progrès, qui est nettement Saint-Simonienne. Cette date ne peut s'expliquer que si l'on considère seulement le cadre et le personnage central ; ce qui est Renaissance dans le *Satyre*, c'est la reprise de ce thème antique : un demi-dieu développant dans des vers lyriques et épiques un mythe philosophique :

Namque canebat uti magnum per inane...

Le faune de V. Hugo chante comme le Silène de Virgile dans la sixième églogue ; il développe ses idées métaphysiques et morales à la manière orphique ou hésiodienne. On peut dire ainsi que, même en s'éloignant de l'antiquité, V. Hugo, dans le *Satyre*, refait de l'antique à la façon des auteurs de la Renaissance, d'un Ronsard introduisant dans ses *Bucoliques*, imitées de Virgile, les sentiments et les mœurs des laboureurs de son temps ; et peu importe alors, pour le titre *Renaissance*, que les idées philosophiques exprimées par le Satyre appartiennent toutes au XIX^e^ siècle, et dérivent des doctrines des Saint-Simoniens et des spirites[3].

On peut ajouter encore que V. Hugo croit et veut faire croire que la métaphysique antique, latente dans la mythologie, contenait implicitement les idées qui sont les siennes : d'où les sous-titres : *Le mystère païen retrouvé, Le monde païen retrouvé*. « On a jusqu'ici, pense-t-il sans doute avec certains de ses contemporains[4], mal expliqué les

---

1. Cf. la page XLV de l'Introduction.

2. V. Hugo hésita, jusqu'au dernier moment, à maintenir les titres *Seizième Siècle* et *Renaissance*. Les deux mots sont restés précédés d'une barre et d'un point d'interrogation dans le manuscrit. Cf. p. 559.

3. Cf. Introduction, pp. XX-XXV.

4. On sait que dès la fin du XVIII^e^ siècle, et, depuis les théories de Dupuis

mythes anciens : j'ai *retrouvé* la définitive explication et cette définitive explication, je la mets par le choix de mon porte-parole sous le couvert et sous l'autorité même de l'antiquité. »

Mais une pareille hypothèse ne modifie ni la date réelle, ni l'essence des doctrines hugoliennes; et la philosophie du *Satyre* ne devient par là ni celle de l'Antiquité, ni celle de la Renaissance. Dans les *Temps Paniques*, V. Hugo procédera de même ; c'est pour lui un jeu, auquel il se prend et se dupe, que de métamorphoser, au gré de sa conception, le sens vrai et consacré des légendes antiques ; il satisfait dans ce jeu son dilettantisme d'imagination créatrice ; il y entre d'ailleurs une part d'attitude insurrectionnelle contre la tradition, à la manière romantique.

Et cela même est très loin d'être Renaissance.

* * *

Les sources du *Satyre* sont nombreuses.

Le personnage, les idées qu'il exprime et dont sa transfiguration finale devient le symbole, se retrouvent, plus ou moins semblables, et plus ou moins proches de l'allure épique, chez Virgile, chez A. Chénier et plus encore chez Diderot, chez Delisle de Sales et en partie chez Shelley.

On ne peut se représenter le faune de V. Hugo chantant devant les dieux, sans songer au Silène de Virgile chantant lui aussi le chaos primitif, la formation des mondes et l'apparition des êtres vivants sur la terre.

Il est impossible de ne pas se rappeler en même temps l'Homère d'André Chénier qui ébauche, sur sa lyre, le spectacle de la formation du monde :

Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter.
(A. Chénier, *Bucoliques*,
II, *L'Aveugle*, vers 158 et sq.)

Homère maudit, comme le Satyre, les guerres dévastatrices
et les chars meurtriers,
Et les héros armés, brillant dans les campagnes,
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes....
Et les assauts mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives.
(*Ibid.*, vers 168 et sq.)

---

dans son *Origine de tous les cultes*, les systèmes d'explication les plus divers se succédèrent pendant toute la première moitié du XIXe siècle.

et il célèbre, lui aussi, la civilisation :

> Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles....
> Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes.
>
> (*Ibid.*, vers 174 et sq.)

La métamorphose du Satyre soudainement mué, à la fin du poème de V. Hugo, en un géant qui absorbe la nature entière, a été imaginée par Diderot et par Delisle de Sales.

Dans les *Bijoux indiscrets* de Diderot, Mangogul, philosophe, voyageur au pays des Hypothèses, voit, à la fin de sa conversation avec Platon, se dessiner à ses yeux une étrange vision :

« J'entrevis dans l'éloignement un enfant qui marchait vers nous à pas lents, mais assurés. Il avait la tête petite, le corps menu, les bras faibles et les jambes courtes ; mais tous ses membres grossissaient et s'allongeaient à mesure qu'il s'avançait. Dans le progrès de ses accroissements successifs, il m'apparut sous cent formes diverses ; je le vis diriger vers le ciel un long télescope, estimer à l'aide d'une pendule la chute des corps, constater avec un tube rempli de mercure la pesanteur de l'air, et, le prisme à la main, décomposer la lumière. C'était alors un énorme colosse ; sa tête touchait aux cieux, ses pieds se perdaient dans l'abîme, et ses bras s'étendaient de l'un à l'autre pôle. Il secouait de la main droite un flambeau dont la lumière se répandait au loin dans les airs, éclairait au fond des eaux et pénétrait dans les entrailles de la terre. Quelle est, demandai-je à Platon, cette figure gigantesque qui vient à nous ? — Reconnaissez l'Expérience, me répondit-il. »[1]

Mais il y a chez Diderot, dans la précision même des attributs de

---

1. Diderot, *Les Bijoux indiscrets,* tome V des *Œuvres complètes,* ch. xxxii, p. 94. Belin, 1818, 6 volumes : c'est l'édition que V. Hugo possédait à Guernesey. Le passage que nous citons fait partie d'un récit, qui, dès son début, contient la description d'un monstre apocalyptique, analogue à ceux qu'a imaginés V. Hugo, dans *Dieu* :

« Je commençais à m'assoupir, dit Mangogul, et mon imagination à prendre son essor, lorsque je vis bondir à mes côtés un animal singulier Il avait la tête de l'aigle, les pieds du griffon, le corps du cheval, et la queue du lion. Je le saisis malgré ses caracoles ; et m'attachant à sa crinière, je sautai légèrement sur son dos. Aussitôt il déploya de longues ailes qui partaient de ses flancs, et je me sentis porté dans les airs avec une vitesse incroyable. »

Mangogul, porté par l'animal fabuleux, arrive au temple même de l'Hypothèse ; il y rencontre Platon, Platon, « chargé d'emmener ceux qui reviennent des systèmes, et de leur apprendre à connaître vraiment l'homme ». — « Mais qui nous restituera jamais la robe de Socrate ? » s'écrie Platon découragé. C'est à ce moment, et comme pour répondre au vœu de Platon, qu'apparaît la vision que nous citons.

son fantôme de l'Expérience, un prosaïsme et une sécheresse bien éloignés de l'ampleur épique du texte du poète.

La parenté est plus grande avec l'apparition imaginée par Delisle de Sales, dans sa *Philosophie de la Nature*. De plus, chez Delisle de Sales, cette apparition est précédée par l'exposé d'une métaphysique qui est précisément celle de V. Hugo à la date du *Satyre*: Pythagore vient de constater à ses dépens la sensibilité et l'intelligence de tous les êtres ; pendant qu'il se promène au crépuscule, à l'instant où les ombres de la nuit commencent à s'épaissir, il est sévèrement admonesté par un scarabée qu'il a maltraité ; il commence à pressentir que l'insecte est un être sensible et qu'il faut respecter les animaux terrestres ; tour à tour, un éléphant, un requin, un coquillage, un rocher microcosme lui font la leçon. « Je ne sais plus, s'écrie Pythagore enfin convaincu, quel monde j'habite ; quoi ? les plantes mêmes sont sensibles, un arbre a mes organes [1]. Une coquille est sensible, ...cette mousse est un monde d'animaux ? » Après toutes ces étranges rencontres, Pythagore a été pris par le sommeil :

« A peine Pythagore est-il endormi, qu'il vit en songe un colosse organisé dont l'intelligence humaine ne pourra jamais calculer les proportions. Quoiqu'il se fût presque anéanti pour se faire apercevoir tout entier, il paraissait encore embrasser lui seul tout l'espace des mondes : tous les globes du firmament brillaient sur son front, et le tourbillon solaire, avec ses planètes, leurs satellites, et leur atmosphère ne formaient qu'un point dans l'immense étendue de ce grand être [2]. »

L'espace immense entra dans cette forme noire....
Fleuves, lacs, ruisselaient de ses hanches profondes....

---

1. Cf. *Le Satyre*, vers 438 et sq.

O dieux, l'arbre est sacré, l'animal est sacré,
.... respect à la terre profonde !

2. Delisle de Sales, *La Philosophie de la Nature*. Paris, Gide, 1804. Livre III, chapitre x : *Les Douze surprises de Pythagore*, pp. 305-339. Delisle de Sales était un ancien oratorien, de son vrai nom Jean-Claude Izouard qui, gagné aux idées des philosophes, avait, en 1769, publié sous le nom d'Ophéliot de la Pause, un *Traité de morale pour l'espèce humaine*, ou *Philosophie de la Nature*, livre bien oublié aujourd'hui, mais qui fit grand bruit à l'époque. L'auteur avait été décrété de prise de corps par le Châtelet ; Voltaire l'avait pris sous sa protection, défendu et recueilli à Ferney ; une notoriété peu justifiée vint à l'œuvre après cette intervention de Voltaire : la *Philosophie de la Nature* fut souvent réimprimée en France et hors de France, et Victor Hugo possédait à Guernesey l'édition Gide, imprimée à Paris en 1804 du vivant de l'auteur.

Des avrils tout en fleurs verdoyaient sur ses membres....
Et des peuples errants demandaient leur chemin,
Perdus au carrefour des cinq doigts de sa main....
Sa poitrine terrible était pleine d'étoiles.

(*Le Satyre*, v. 687 et sq.)

La soudaineté mystérieuse de la transfiguration du Satyre rappelle aussi l'apparition du *Prométhée* de Shelley ; là, Démogorgon, personnification de la nature et du progrès, se dresse, sous l'aspect d'une forme voilée, devant Jupiter et ensuite devant Panthea.

« Panthea. — Quelle est cette forme voilée assise sur ce trône d'ébène ? Je vois une puissante Obscurité remplissant le siège du pouvoir, et des rayons crépusculaires sont dardés autour d'elle, comme la lumière du soleil du midi, indiscernables et sans forme... Cependant nous sentons que c'est un Esprit vivant !... »

« Jupiter. — Forme redoutable, qui es-tu ? Parle !

La Forme. — L'Eternité...

Jupiter. — Aï, aï ! Les éléments ne m'obéissent plus : je m'enfonce éperdu, en bas, toujours ! pour toujours en bas ! et, comme un nuage, mon Ennemi d'en haut, obscurcit ma chute de sa victoire[1] ! »

---

1. V. Hugo a pu connaître de bonne heure Shelley par la *Revue des Deux Mondes* (D. Forgues, 15 janvier 1848, E. de Guerle, 1er janvier 1859 ; deux mois avant la composition du *Satyre*). Il est hors de doute qu'à Guernesey il entendit souvent parler de lui par François-Victor, traducteur de la *Reine Mab*. La communauté d'études et d'idées sur la littérature anglaise, qu'il y eut entre François-Victor et son père, depuis 1855, a laissé plus d'une trace dans l'œuvre de Victor Hugo. Non seulement *William Shakespeare* et la préface, écrite pour la traduction de François-Victor, témoignent de l'érudition générale de Victor Hugo, en ce qui concerne l'histoire et la littérature anglaises, mais encore des rapprochements de détail montrent qu'à diverses reprises, il a lu, de près, les travaux de son fils : il y a par exemple une utilisation manifeste des *Sonnets* de Shakespeare, traduits en 1857 par François-Victor, dans le *Shakespeare* du *Groupe des Idylles*. Il n'est donc pas invraisemblable que V. Hugo se soit intéressé à Shelley. L'analyse qu'en 1848 la *Revue des Deux Mondes* donnait du *Prométhée* de Shelley offre plus d'une idée commune avec les thèmes du *Satyre* : « De même que Jupiter avait détrôné Saturne, Démogorgon, fils de Jupiter, et plus puissant que son père, vient à son tour l'arracher de l'Olympe et l'entraîne avec lui dans les ténébreux abimes de l'éternité. L'amour, roi du monde, reprend à jamais son empire. Plus de craintes, plus de soucis, plus d'esclavage, plus de haines, plus de mensonges. Les cachots s'ouvrent, les trônes et les autels s'écroulent. Chaînes, épées, tiares, sceptres tombent en débris sur leurs ruines, emblêmes d'une captivité qui ne renaîtra plus. La terre nage délicieusement au sein d'une atmosphère épurée et la lune reçoit avec amour ses voluptueuses émanations. Tout devient parfum, lumière, *harmonie*, et sur

*
* *

En montrant dans le *Satyre* la libération de l'homme par la science, il était impossible que V. Hugo ne se rencontrât pas avec les poètes ses contemporains. Il y eut, de l'année 1846, où l'Académie proposait comme sujet de concours de poésie : *La Vapeur*, jusqu'en 1859, toute une éclosion de poèmes scientifiques : nous signalerons, dans nos notes, les rapprochements les plus frappants ; ce ne sont pas à proprement parler des sources : il s'est constitué à cette date, dans l'inspiration scientifique, tant au point de vue des idées qu'à celui du vocabulaire, un fonds commun à tous les poètes.

Il est un poète cependant qui semble avoir exercé sur la composition du *Satyre* une incontestable influence : c'est un ami de V. Hugo et de Juliette Drouet, François Barrillot. Dans son recueil intitulé *Les Vierges* [1], se trouve un vaste poème : *Stella*, ou la *Vierge à l'Etoile*, qui offre avec le *Satyre* une ressemblance d'ensemble et de détail assez frappante.

Comme V. Hugo, Barrillot donne, sinon comme titres, du moins comme cadres aux diverses parties de son poème un état du ciel : la nuit, la comète, les constellations radieuses, l'arc-en-ciel [2].

Barrillot, comme V. Hugo, donne pour base à sa théorie du progrès la doctrine de l'ascension des êtres : c'est la science qui délivre l'homme, et il lui paraît, comme à l'auteur du *Satyre*, que la locomotive et le ballon sont à la fois les principaux facteurs et les symboles directs de cette émancipation. Comme V. Hugo, Barrillot use des vocables saint-simoniens d'*amour* et d'*harmonie* pour caractériser le terme de la félicité idéale où aboutit le progrès scientifique [3]. Enfin l'histoire de l'humanité contient dans le poème de Barrillot un déve-

---

le monde régénéré, Prométhée, dont Hercule a brisé les chaînes, s'élève astre immortel et béni, mille fois plus radieux qu'Apollon. »

1. *Les Vierges*, Paris, Roux, 1857.

2. Dans le *Satyre* : le Bleu, le Noir, le Sombre, l'Étoilé.

3. Voici une brève analyse du poème de Barrillot :

I-VIII. Stella fait entendre au poète la voix des peuples qui racontent leur misère ; les durs labeurs de la mine et de la charrue, les famines, les crimes. Le poète s'indigne et apostrophe la divinité. Stella calme sa colère, et l'invite à regarder plus longtemps le tableau de l'humanité : elle voit se préparer l'émancipation :

> L'esclavage est broyé par la locomotive,
> Ce grand coursier de Dieu qui porte le progrès.

IX-X. Le poète regarde de nouveau la terre : le spectacle est effrayant : *a nuit funèbre est éclairée par une comète* dont le rougeoiment

> Dans le ciel roule, ainsi qu'une meule de sang ;

loppement sur la guerre et une description de champ de bataille, où nous aurons l'occasion de signaler plus d'une analogie avec les vers du *Satyre*.

*
* *

Mais quelles que soient les influences proches ou lointaines, consciemment admises ou inconsciemment subies par V. Hugo, il serait téméraire d'en vouloir exagérer la portée : *Le Satyre* demeure un poème d'une originalité puissante. Aux longs et ténébreux discours de la *Bouche d'ombre* et du *Vautour*, aux idées générales dont *Force des Choses* nous

---

c'est la guerre ; des peuples s'égorgent ; toute une horrible mêlée s'agite, les vautours planent et le silence de la mort s'étend.

XI-XVI. « Est-ce donc là ce que tu m'as promis ? » gémit le poète. — « Aie confiance, riposte Stella, rien ne meurt, tout progresse,

> La matière s'épure et deviendra lumière ;
> De tous les univers le néant est banni.
> L'âme, rayon divin, lumière perfectible,
> Poursuit en progressant dans son vol intangible
> La spirale de l'infini ! »

En effet, le ciel prend une autre face :

> Les *constellations* scintillent *radieuses*.

Tous les vices, toutes les hontes, tous les crimes et avec eux tous les châtiments se sont évanouis. Toutes les misères disparaissent : les machines,

> Ces esclaves de fer, enfants de la science,

se sont substituées à l'homme.

> L'*amour* et le savoir ont nivelé les rangs.
> Oh ! soyez tous béni, peuples devenus frères....
> Les hommes ont compris les lois de l'*harmonie*.

XVII-XX. Alors le poète « dresse à la face du ciel » un immense « symbole d'airain », poème en bronze de l'ascension des êtres et du progrès

> Les êtres reproduits par la grande sculpture
> Marquent les échelons de la création.
> Tout gravite et s'unit dans cette ascension :
> Madrépores, coraux, coquilles nuancées.....

tous les êtres de la création sont ainsi énumérés.

> Au-dessus d'eux s'élève, appuyé sur sa force,
> Un homme colossal en marbre de Paros...
> Un poète-penseur...

Et Stella conclut sur l'annonce de la conquête du ciel par les fils de la Terre, « oiseaux du ciel » inventeurs du ballon,

> Qui vont voyager dans l'espace
> De l'un à l'autre globe d'or.

offrait un résumé vigoureux, mais succinct, V. Hugo a substitué dans le *Satyre* des tableaux reliés par un développement philosophique aussi précis que le comportaient le vague et l'imperfection de sa doctrine. Ces tableaux sont de couleur variée et saisissante : les ébats du Satyre dans la nature printanière, le décor éblouissant de l'Olympe, les formes effrayantes du monde primitif, la description de la bataille où s'écrasent des foules armées, l'évocation de l'avenir de la science, la métamorphose du Satyre constituent autant de toiles distinctes savamment composées, largement brossées, et qui, habilement disposées dans l'ensemble, se font valoir par leur contraste. Et cependant, l'unité de ton subsiste : tous ces tableaux font une même impression de grandeur étrange et surhumaine ; et, si le poète, dans sa peinture retentissante du rire homérique des dieux a commis plus d'une faute de goût, du moins ne peut-on refuser à ces erreurs un air d'énormité épique : le vers si plein et si évocateur

Dans leur immense joie, il vit les dieux terribles,

a donné la note dominante du tableau, et quelques détails malheureux ne suffisent pas à détruire l'impression qu'il a créée[1].

Ajoutons que pour bien juger le *Satyre*, il ne faut le séparer ni de la *Préface* en prose, ni de *Pleine Mer-Plein Ciel* ; il est le mythe central de la *Légende des Siècles* et il emprunte une grande part de sa valeur, de sa clarté, et de sa portée à l'épanouissement de la doctrine du Progrès dans *Vingtième Siècle*.

### Bibliographie.

G. Fougères, *La mythologie classique chez les poètes modernes*. Revue Universitaire, 15 juillet 1903.

E. Rigal, *La signification philosophique du Satyre de V. Hugo*. Mélanges, Chabaneau, Band XXIII, 1906, p. 207.

Paul Berret, *La Philosophie de V. Hugo (1854-1859)*. Paris, Paulin, 1910, p. 1-97.

E. Rigal, *La signification du Satyre et la philosophie de V. Hugo de 1854 à 1859*. Revue d'histoire littéraire de la France, 1912, p. 85-96.

Paul Berret, *Le Satyre et le Panthéisme de V. Hugo*. Revue d'Histoire littéraire de la France, 1912, p. 376-381. Ibid., dans *La signification et les sources de la pièce du Cèdre*, note de la page 842.

---

1. Dans une pièce des *Contemplations*, adressée, à Chénier, V. Hugo a pris soin lui-même de se justifier par avance :

Oui, mon vers croit pouvoir, sans se mésallier,
Prendre à la prose un peu de son air familier....
L'Olympe reste grand en éclatant de rire.
(*A André Chénier*, 14 oct. 1854.)

# LE SATYRE

## PROLOGUE

### LE SATYRE

Un satyre habitait l'Olympe, retiré
Dans le grand bois sauvage au pied du mont sacré ;
Il vivait là, chassant, rêvant, parmi les branches ;
Nuit et jour, poursuivant les vagues formes blanches,
Il tenait à l'affût les douze ou quinze sens
Qu'un faune peut braquer sur les plaisirs passants.
Qu'était-ce que ce faune? On l'ignorait ; et Flore
Ne le connaissait point, ni Vesper, ni l'Aurore
Qui sait tout, surprenant le regard du réveil ;
On avait beau parler à l'églantier vermeil,
Interroger le nid, questionner le souffle,
Personne ne savait le nom de ce maroufle.

---

7. Qu'était-ce que ce *drôle* ?...
*l'éclair*

11. Interroger *l'oiseau*...

12-24. A la page 386 du manuscrit se trouve en marge cette première ébauche :

essouffle
souffle
marouffle

---

6. Faune, *satyre*, ægipan, chèvre-pieds semblent à V. Hugo une seule et même espèce de divinité champêtre : en réalité seuls les satyres et les ægipans sont des *chèvre-pieds* ; les faunes sont représentés avec des jambes d'homme et non avec des jambes de bouc. Cf. le *Faune dansant* du Musée de Naples.

Les sorciers dénombraient presque tous les sylvains ;
Les ægipans étant fameux comme les vins,
En voyant la colline on nommait le satyre ;
On connaissait Stulcas, faune de Pallantyre,

---

On avait beau s'informer
interroger l'oiseau
l'éclair
Questionner le souffle
Personne ne savait le nom de ce marouffle.
On connaissait un tel de tel endroit : nommer les faunes et les montagnes.

*Les augures avaient dénombré les*
13. *On avait à peu près la liste des* sylvains ;
14. Les ægipans *étaient cités* comme les vins,
16. ... Stulcès...
On croit lire dans une première rédaction marginale du vers 16 : *Scotès*.

---

15. Les Satyres que va nommer V. Hugo sont parfaitement inconnus. C'est en vain qu'on consulterait la liste des noms de Satyres donnée par Nonnius, *Dionysiaques*, XIV, 105 et sq., et même les listes dressées par l'érudition moderne. Heydemann, *Satyr- und Bakchennamen*, Halle, 1880. Ni *Stulcas*, ni *Gès*, ni *Bos*, ni *Chrysis*, ni *Anthrops* ne s'y rencontrent. Il ne paraît même pas que V. Hugo ait demandé secours aux dictionnaires et aux manuels de mythologie qu'il possédait à Guernesey : *Méthode pour apprendre facilement la fable héroïque* ou *Histoire des Dieux* par M* D***. Paris Vve Marbre Cramoisy, 1692. Banier, *La mythologie et les fables expliquées par l'histoire*. Paris, Briasson, 1744 ; du même, *Explication historique des Fables*, 1742 ; et *Les Métamorphoses d'Ovide avec des Remarques et des explications historiques*, 1742 ; Chompré, *Dictionnaire abbrégé de la Fable*. Paris, Desaint et Saillant, 1753. Eut-il entre les mains, à Guernesey, le *Dictionnaire de la Fable* de Noël (1803) ? Il est probable qu'il s'en est servi en 1873, pour écrire *Entre Géants et Dieux* dans la *Légende des Siècles* de 1877. Avait-il rapporté ces deux petits volumes du voyage qu'il fit à cette époque à Guernesey ? On ne saurait l'affirmer ; nous signalons néanmoins, dans les notes, ceux des noms propres, employés par V. Hugo, et qui, à un titre quelconque, figurent dans ce dictionnaire.

16. L'hésitation de V. Hugo entre les formes Stulcès, Scotès, Stulcas semble témoigner d'un souvenir lointain de lecture. Il a existé un *Scotas* (Prisc. Pan. fr. 5, 8) et un *Stalcas* (Xénophon, *Helléniques*. VII, 4, 15). *Pallantyre* : Le nom de *Pallantyre* paraît forgé par V. Hugo. Peut-être *Pallantyre*, dans sa pensée, désigne-t-il l'une des

Gès, qui, le soir, riait sur le Ménale assis,
Bos, l'ægipan de Crète ; on entendait Chrysis,
Sylvain du Ptyx que l'homme appelle Janicule,
Qui jouait de la flûte au fond du crépuscule ;
Anthrops, faune du Pinde, était cité partout ;
Celui-ci, nulle part ; les uns le disaient loup ;
D'autres le disaient dieu, prétendant s'y connaître ;
Mais, en tout cas, qu'il fût tout ce qu'il pouvait être,
C'était un garnement de dieu fort mal famé.

Tout craignait ce sylvain à toute heure allumé ;

---

19. Sylvain *du mont nommé plus tard le* Janicule,
26. *On* craignait ce sylvain

---

collines de Rome (Servius, *Æn.*, VIII, 51) : le nom primitif du Palatin était *Pallantia* ; au vers 19 il est question du Janicule.

17. *Gès* : c'est probablement la parenté avec γῆ, la terre, dont les Satyres sont les premiers-nés, qui amène V. Hugo à créer ce singulier vocable. Le *Ménale* est la montagne d'Arcadie, célèbre par le chant de ses pâtres :

> Mœnalus argutumque nemus pinosque loquentes
> Semper habet, semper pastorum ille audit amores.
>
> (Virgile, *Bucoliques*, VIII, 22.)

Le procédé de V. Hugo est ici de mêler le connu à l'inconnu ; les noms traditionnels de la légende aux noms créés par lui ; les premiers : Ménale, Janicule, Crète, Pinde font accepter les seconds.

18. *Bos* est le nom d'un gâteau sacré, orné de cornes, qui est décrit dans le *Dictionnaire de la Fable* de Noël (1803). *Chrysis* figure dans ce même dictionnaire : c'est le nom d'une prêtresse de Junon. On trouve dans Thucycide, un *Chrysis* masculin (II, 33).

19. *Ptyx* (première rédaction *Phtyx*, cf. p. 576), paraît peu explicable : le mot grec πτύξ signifie bien en effet : pli de terrain, anfractuosité de montagne, et le sens conviendrait ici : mais V. Hugo savait si peu de grec !

21. *Anthrops* est forgé sans doute d'après le nom des Centaures connus : Hélops, Almops ; il est de plus très voisin de la forme Ἄνθρωπος.

La bacchante elle-même en tremblait ; les napées
S'allaient blottir aux trous des roches escarpées ;
Écho barricadait son antre trop peu sûr ;
Pour ce songeur velu, fait de fange et d'azur,
L'andryade en sa grotte était dans une alcôve ;
De la forêt profonde il était l'amant fauve ;
Sournois, pour se jeter sur elle, il profitait
Du moment où la nymphe, à l'heure où tout se tait,
Éclatante, apparaît dans le miroir des sources ;
Il arrêtait Lycère et Chloé dans leurs courses :
Il guettait, dans les lacs qu'ombrage le bouleau,
La naïade qu'on voit radieuse sous l'eau
Comme une étoile ayant la forme d'une femme ;
Son œil lascif errait la nuit comme une flamme ;
Il pillait les appas splendides de l'été ;
Il adorait la fleur, cette naïveté ;
Il couvait d'une tendre et vaste convoitise
Le muguet, le troëne embaumé, le cytise,
Et ne s'endormait pas même avec le pavot ;
Ce libertin était à la rose dévot ;
Il était fort infâme au mois de mai ; cet être
Traitait, regardant tout comme par la fenêtre,
Flore de mijaurée et Zéphir de marmot ;

---

27. *Les ménades fuyaient devant lui* ; les napées
43. Il couvait d'une [ardente] et vaste convoitise

---

27. « *Napées,* nymphes, qui présidoient aux prairies et aux bocages. » *Dictionnaire abrégé de la Fable* par Chompré. Paris, 1753.

31. Qu'est-ce que l'*andryade* ? V. Hugo veut sans doute dire l'hamadryade : peut-être le nom de l'*andriague* (cf. tome Ier, p. CXXIX), cet autre être fabuleux, a-t-il influencé la mémoire de V. Hugo. On trouve une fois dans Properce (I, 20, 12), et plusieurs fois dans Nonnos la forme écourtée *Adryades* pour Hamadryades.

36. *Lycère* : encore un à peu près ; le nom connu est Glycère. On trouve dans le *Dictionnaire de la Fable* de Noël (1803) une nymphe du nom de Lyceste.

49. Littré définit *mijaurée* : fille ou femme qui montre des pré-

Si l'eau murmurait : « J'aime ! » il la prenait au mot,
Et saisissait l'Ondée en fuite sous les herbes ;
Ivre de leurs parfums, vautré parmi leurs gerbes,
Il faisait une telle orgie avec les lys,
Les myrtes, les sorbiers de ses baisers pâlis,
Et de telles amours, que, témoin du désordre,
Le chardon, ce jaloux, s'efforçait de le mordre ;
Il s'était si crûment dans les excès plongé
Qu'il était dénoncé par la caille et le geai ;
Son bras, toujours tendu vers quelque blonde tresse,
Traversait l'ombre ; après les mois de sécheresse,
Les rivières, qui n'ont qu'un voile de vapeur,
Allant remplir leur urne à la pluie, avaient peur
De rencontrer sa face effrontée et cornue ;
Un jour, se croyant seule et s'étant mise nue
Pour se baigner au flot d'un ruisseau clair, Psyché
L'aperçut tout à coup dans les feuilles caché,
Et s'enfuit, et s'alla plaindre dans l'empyrée ;
Il avait l'innocence impudique de Rhée ;
Son caprice, à la fois divin et bestial,
Montait jusqu'au rocher sacré de l'idéal,

---

54. Les myrtes, les *jasmins en le quittant* pâlis,
57. Il s'était *dans Éros si hardiment* plongé
62. Allant remplir leur urne *au nuage,...*
69-70. Son caprice *semblait,* divin et bestial,
*Gravir parfois le roc* sacré de l'idéal,

---

tentions par des manières affectées, et cite deux vers de Voltaire :

Là sont en foule antiques mijaurées
Jeunes oisons et bégueules titrées.

Le mot est familier : on retrouve dans tout le développement 1-73 la frivolité de ton des plaisanteries des *Chansons des Rues et des Bois*. L'inspiration des *Chansons des Rues et des Bois* est d'ailleurs chronologiquement voisine de celle de la *Légende des Siècles* : la plupart des pièces du livre de *Jeunesse* ont été écrites en juin et juillet 1859.

Car partout où l'oiseau vole, la chèvre y grimpe;
Ce faune débraillait la forêt de l'Olympe ;
Et, de plus, il était voleur, l'aventurier.

---

73. On trouve en tête du manuscrit du *Satyre* une première rédaction du développement contenu dans les vers 1-73 :

Un satyre habitait l'Olympe, retiré
Dans le grand bois { *terrible* / sauvage au pied du mont sacré ; / *sinistre* }
rêvant, parmi les branches ;
Il vivait là, chassant, *songeant, tête éblouie*
*par le ravissement des yeux et de l'ouïe*
*belles filles*
Nuit et jour, poursuivant les vagues formes blanches ;
Il tenait à l'affut les douze ou quinze sens
Qu'un faune peut braquer sur les plaisirs passants

*Add. marginale :*

Qu'était-ce que ce faune ? on ne le savait point.
On avait beau parler à l'aurore qui point,
Interroger l'éclair, questionner le souffle ;
Personne ne savait le nom de ce marouffle.
On connaissait Stulcas, sur le Ménale assis,
Bos, l'ægipan de Crète, on entendait Chrysis
mont nommé plus tard le
Sylvain du Phtyx, que l'homme appelle Janicule,
jouait
Qui *sonnait* de la flûte au fond du crépuscule;

---

72. Le mot *débrailler* est un mot favori de Scarron :

A son cri, Junon éveillée
Vint à lui toute débraillée.
(*Gigantomachie*, VIII.)

et vraiment il y a parenté entre ce passage et les parodies de la *Gigantomachie*.

73. Dans tout ce développement des amours du Satyre avec la Nature (vers 26-73), il y a une évidente recherche de grâce et d'esprit. Le même thème avait été développé dans Dieu, *Le Vautour* (2 mai 1855, vers 161-199) mais sur un tout autre ton : le poète y peignait *l'impudeur farouche* de la Nature, il y chantait :

La prostitution de la sombre déesse.

C'était un long dévergondage sur un ton prophétique : Pétrone à Pathmos.

cité
Antrops, faune du Pinde, était nommé partout,
Celui-ci, nulle part ; les uns le disaient loup,
D'autres le disaient dieux, prétendant s'y connaître,
En ce cas-là
Mais en tout cas, qu'il fut tout ce qu'il pouvait être,
C'était un garnement de dieu fort mal famé.
Le fait est que ce faune, à toute heure allumé,
Effarouchait jusqu'aux bacchantes.

Tout craignait ce sylvain, à toute heure allumé ;
Les ménades fuyaient devant lui, les napées
S'allaient blottir aux trous des roches escarpées;
Écho barricadait son antre trop peu sûr ;
Pour lui, songeur velu, fait de fange et d'azur,
L'andryade en sa grotte était dans une alcove ;
De la forêt splendide, il était l'amant fauve;
Sournois, pour se jeter sur elle, il profitait
Du moment où la nymphe, à l'heure où tout se tait,
Éclatante, apparaît dans le miroir des sources;
Il arrêtait Lycère et Chloé dans leurs courses ;
Il guettait dans les lacs qu'ombrage le bouleau,
La naïde qu'on voit radieuse sous l'eau,
Comme une étoile ayant la forme d'une femme ;
Son œil lascif errait la nuit comme une flamme ;
Ivre de leurs parfums, vautré sur leurs couleurs,
Il faisait une telle orgie avec les fleurs,
Et de telles amours que, témoin du désordre,
Le chardon, ce jaloux, essayait de le mordre ;

*Add. marginale :*
Il s'était dans Éros si hardiment plongé,
caille
Qu'il était dénoncé par la grive et le geai ;
Son bras toujours tendu vers quelque blonde tresse
traversait
Sortait de l'ombre ; après les mois de sécheresse
fâchait Diane ;

Les rivières qui n'ont qu'un voile de vapeur
Allant remplir leur urne au nuage, avaient peur
De rencontrer sa face effrontée et cornue ;
se croyant seule et s'étant mise
Un jour, *comme elle allait se mettre toute* nue
Pour se baigner au flot d'un ruisseau clair, Psyché
feuilles
L'aperçut tout à coup dans les *branches* caché,
Et s'enfuit et s'alla plaindre dans l'empyrée ;
Il avait l'innocence impudique de Rhée ;
Et de plus il était voleur, l'aventurier.

Hercule l'alla prendre au fond de son terrier,
Et l'amena devant Jupiter par l'oreille.

## I

### LE BLEU

Quand le satyre fut sur la cime vermeille,
Quand il vit l'escalier céleste commençant,
On eût dit qu'il tremblait, tant c'était ravissant !
Et que, rictus ouvert au vent, tête éblouie
A la fois par les yeux, l'odorat et l'ouïe,
Faune ayant de la terre encore à ses sabots,
Il frissonnait devant les cieux sereins et beaux ;
Quoique à peine fût-il au seuil de la caverne
De rayons et d'éclairs que Jupiter gouverne,
Il contemplait l'azur, des pléiades voisin ;
Béant, il regardait passer, comme un essaim

---

74-75. *Hercule le vint prendre au fond de son terrier,*
*Et le mena devant Jupiter par l'oreille.*
77-78. Addition marginale.
77-79. a) *Il trembla, tant c'était charmant ;*
*idéal*
l'escalier *auguste* commençant
b) Quand il vit *les premiers gradins de l'escalier*
*Qui mène à ce sommet de l'extase : oublier,*
*gravir*
*Que nul vivant ne peut monter*
c) Et que, *narine* ouverte au vent
82. Il frissonnait devant les cieux *profonds* et beaux ;
85. Il contemplait l'azur, des *étoiles* voisin ;
86. *Naïf,* il regardait passer

---

79. Le mot *rictus*, désignant la fente de la bouche, semble avoir été employé pour la première fois, dans le langage usuel, par J. de Maistre, à propos de Voltaire (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, IV).

De molles nudités sans fin continuées,
Toutes ces déités que nous nommons nuées.
C'était l'heure où sortaient les chevaux du soleil.
Le ciel, tout frémissant du glorieux réveil,
Ouvrait les deux battants de sa porte sonore ;
Blancs, ils apparaissaient formidables d'aurore ;
Derrière eux, comme un orbe effrayant, couvert d'yeux,
Éclatait la rondeur du grand char radieux ;
On distinguait le bras du dieu qui les dirige ;
Aquilon achevait d'atteler le quadrige ;
Les quatre ardents chevaux dressaient leur poitrail d'or ;
Faisant leurs premiers pas, ils se cabraient encor
Entre la zone obscure et la zone enflammée ;
De leur crins, d'où semblait sortir une fumée
De perles, de saphyrs, d'onyx, de diamants,

---

*nudités, de cieux en cieux*
87. De *blanches* nudités sans fin continuées,
90. Le ciel, tout frémissant *de l'immense* réveil,
Le vers 92 était primitivement suivi de ce vers :
*On les voyait tous quatre ainsi que des fronts d'or* ;

---

89-99. Tout ce développement rappelle pour l'ampleur, sinon pour la force et la précision pittoresques, la pièce de Leconte de Lisle, *Le Réveil d'Hélios* :

Il part, et dans l'ampleur du ciel,
Il pousse, étincelant, le quadrige immortel ;
L'air sonore s'emplit de flamme et d'harmonie.

*Les Poèmes Antiques* avaient paru en 1852 ; et V. Hugo possédait à Guernesey l'édition de 1855 : *Poèmes et poésies*.

96. Si l'on s'en rapporte à la tradition classique, ce sont les heures qui sont chargées de préparer le char du soleil :

Jungere equos Titan velocibus imperat Horis.
(Ovide, *Métamorphoses*, II, 118.)

101. Dans Ovide, c'est le trône et c'est le char d'Apollon qui étincellent de pierreries :

Per juga, chrysolithi positæque ex ordine gemmæ.
(*Ibid.*, 108.)

Il y a dans tout ce passage un heureux effort pour rendre la mythologie plus voisine des spectacles réels de la nature.

Dispersée et fuyante au fond des éléments,
Les trois premiers, l'œil fier, la narine embrasée,
Secouaient dans le jour des gouttes de rosée ;
Le dernier secouait des astres dans la nuit.

Le ciel, le jour qui monte et qui s'épanouit,
La terre qui s'efface et l'ombre qui se dore,
Ces hauteurs, ces splendeurs, ces chevaux de l'aurore
Dont le hennissement provoque l'infini,
Tout cet ensemble auguste, heureux, calme, béni,
Puissant, pur, rayonnait ; un coin était farouche ;
Là brillaient, près de l'antre où Gorgone se couche,
Les armes de chacun des grands dieux que l'autan
Gardait sévère, assis sur des os de titan ;
Là reposait la Force avec la Violence ;

---

le jour qui *règne* et qui s'épanouit,
*fier*
*ce grand prodige*
106. [Ce] ciel, *l'aube où le jour, ce rire immense, luit*
107. La terre qui s'efface et *l'azur* qui se dore,
Ces hauteurs, *ces clartés,*
108. Ces *clartés,* ces splendeurs,
111. Puissant, *resplendissait...*
112. .... près de l'antre où *Cerbère* se couche,
[sinistre]
114. Gardait, *terrible,* assis sur des os de titan ;
115. Là *les forces dormaient avec les violences ;*

---

113-114. Faire garder les armes des dieux par l'*autan* est aussi peu conforme à la tradition que faire atteler le char du Soleil par *Aquilon*. Le poète se complaît, dans tout ce qui suit, à refaire, ou à  amalgamer les légendes à son gré, pour leur donner plus de pittoresque ou pour en renouveler le symbolisme.

114. C'est l'attitude de Cerbère, dans Virgile :

Ossa super recubans autro semesa cruento
(*Énéide,* VIII, v. 297.)

Cf. la variante du vers 112 qui montre une première étape du souvenir.

115. La *Force* : « Les Anciens l'honoraient comme une divinité, qu'ils disaient fille de Thémis, et sœur de la Tempérance et de la Justice. » La *Violence*, « déesse, sœur de la Victoire, fille du Styx et compagne inséparable de Jupiter : elle avait un temple dans la cita-

On voyait, chauds encor, fumer les fers de lance ;
On voyait des lambeaux de chair aux coutelas
De Bellone, de Mars, d'Hécate et de Pallas,
Des cheveux au trident et du sang à la foudre.

Si le grain pouvait voir la meule prête à moudre,
Si la ronce du bouc apercevait la dent,
Ils auraient l'air pensif du sylvain, regardant
Les armures des dieux dans le bleu vestiaire ;
Il entra dans le ciel ; car le grand bestiaire
Tenait sa large oreille et ne le lâchait pas ;
Le bon faune crevait l'azur à chaque pas ;
Il boitait, tout gêné de sa fange première ;
Son pied fourchu faisait des trous dans la lumière,
La monstruosité brutale du sylvain
Étant lourde et hideuse au nuage divin.
Il avançait, ayant devant lui le grand voile
Sous lequel le matin glisse sa fraîche étoile ;
Soudain il se courba sous un flot de clarté,
Et, le rideau s'étant tout à coup écarté,
Dans leur immense joie il vit les dieux terribles.

---

116. .... fumer les fers *des lances* ;
*des brebis*
*l'herbe de la chèvre apercevait*
121. Si *du chevreau glouton l'herbe voyait* la dent,
123. [Tout ce vertigineux et sanglant] vestiaire ;
*rousse*
125. Tenait sa *fauve* oreille
*empêtré dans*
127. Il boitait, tout *souillé* de sa fange première ;
131-132. Il avançait, ayant devant lui *l'obscur* voile
Sous lequel le matin glisse sa *pâle* étoile ;
134. Et, le rideau s'étant *brusquement* écarté,

---

delle de Corinthe, conjointement avec Némésis, ou la Nécessité. » *Dict. de la Fable*, Noël, 1803.

135. *Dans leur immense joie*, et précédemment
*Tout cet ensemble auguste, heureux, calme, béni,*
*Puissant, pur, rayonnait ;*

Ces êtres surprenants et forts, ces invisibles,
Ces inconnus profonds de l'abîme, étaient là.
Sur douze trônes d'or que Vulcain cisela,
A la table où jamais on ne se rassasie,
Ils buvaient le nectar et mangeaient l'ambroisie.
Vénus était devant et Jupiter au fond.
Cypris, sur la blancheur d'une écume qui fond,
Reposait mollement, nue et surnaturelle,
Ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle,
Et, par moments, avec l'encens, les cœurs, les vœux,
Toute la mer semblait flotter dans ses cheveux.
Jupiter aux trois yeux songeait, un pied sur l'aigle;
Son sceptre était un arbre ayant pour fleur la règle;
On voyait dans ses yeux le monde commencé;
Et dans l'un le présent, dans l'autre le passé;

---

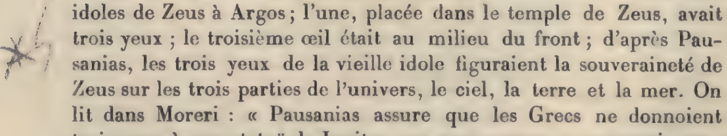
136. Ces êtres *inouis* et forts
*S'étendait*
143. Reposait, *l'aube au front,* nue et surnaturelle,
148. *De son sceptre tombaient le joug, la loi,* la règle;

---

sont ici presque les seuls traits qui rappellent les descriptions classiques de l'Olympe. Cf. *Odyssée,* VI, 44 :

ἀλλὰ μάλ' αἴθρη
πέπταται ἀνέφελος, λευκὴ δ' ἐπιδέδρομεν αἴγλη·
τῷ ἔνι τέρπονται μάκαρες θεοὶ ἤματα πάντα.

« Une ardente lumière s'y déploie ; c'est un rayonnement éclatant qui s'étend partout ; et tous les bienheureux tous les jours sont dans la joie. »

147-151. Pausanias (II, 19, 7 ; 24, 3) mentionne deux vieilles idoles de Zeus à Argos ; l'une, placée dans le temple de Zeus, avait trois yeux ; le troisième œil était au milieu du front ; d'après Pausanias, les trois yeux de la vieille idole figuraient la souveraineté de Zeus sur les trois parties de l'univers, le ciel, la terre et la mer. On lit dans Moreri : « Pausanias assure que les Grecs ne donnoient trois yeux à une statuë de Jupiter que pour marquer sa connoissance de tout ce qui se passe dans le Ciel, sur la Terre, et dans les Enfers ; ce qui peut encore être rapporté aux *tems passés, au présent et à l'avenir.* » Moreri, art. JUPITER.

Dans le troisième errait l'avenir comme un songe ;
Il ressemblait au gouffre où le soleil se plonge ;
Des femmes, Danaé, Latone, Sémélé,
Flottaient dans son regard ; sous son sourcil voilé,
Sa volonté parlait à sa toute-puissance ;
La nécessité morne était sa réticence ;
Il assignait les sorts ; et ses réflexions
Étaient gloire aux Cadmus et roue aux Ixions ;
Sa rêverie, où l'ombre affreuse venait faire
Des taches de noirceur sur un fond de lumière,
Était comme la peau du léopard tigré ;
Selon qu'ils s'écartaient ou s'approchaient, au gré
De ses décisions clémentes ou funèbres,
Son pouce et son index faisaient dans les ténèbres
S'ouvrir où se fermer les ciseaux d'Atropos ;
La radieuse paix naissait de son repos,
Et la guerre sortait du pli de sa narine ;
Il méditait, avec Thémis dans sa poitrine,

---

158. Étaient *sceptre* aux *Cécrops* et roue aux Ixions ;
166. La *souriante* paix
168. Le vers 168 est suivi dans le manuscrit du brouillon suivant :

*Jupiter aux trois yeux songeait, un pied sur l'aigle;*
*De son sceptre tombaient le joug, la loi, la règle*
*Son sceptre était un arbre ayant pour fleur la règle :*
*On voyait dans ses yeux le monde commencé ;*
*Et dans l'un le présent, dans l'autre le passé ;*
*Dans le troisième errait l'avenir comme un songe ;*
*Il ressemblait au gouffre où le soleil se plonge ;*

Add. marginale :

*De vagues fronts de femme, Europe,*
*Des ombres, Danaë, Latone, Sémélé,*
*Latone,*
*Europe, Io, flottaient sous son sourcil voilé ;*
*, funèbres*
*Selon qu'ils s'écartaient ou s'approchaient dans l'ombre,*
*les ténèbres*
*Son pouce et son index faisaient dans l'enfer sombre*
*S'ouvrir ou se fermer les ciseaux d'Atropos ;*
*La souriante paix naissait de son repos,*

Calme, et si patient que les sœurs d'Arachné,
Entre le froid conseil de Minerve émané,
Et l'ordre redoutable attendu par Mercure,
Filaient leur toile au fond de sa pensée obscure.

Derrière Jupiter rayonnait Cupidon,
L'enfant cruel, sans pleurs, sans remords, sans pardon,
Qui, le jour qu'il naquit, riait, se sentant d'âge
A commencer, du haut des cieux, son brigandage.

L'univers apaisé, content, mélodieux,
Faisait une musique autour des vastes dieux;
Partout où le regard tombait, c'était splendide;
Toute l'immensité n'avait pas une ride;
Le ciel réverbérait autour d'eux leur beauté;
Le monde les louait pour l'avoir bien dompté;
La bête aimait leurs arcs, l'homme adorait leurs piques;
Ils savouraient, ainsi que des fruits magnifiques,
Leurs attentats bénis, heureux, inexpiés;
Les haines devenaient des lyres sous leurs pieds,
Et même la clameur du triste lac Stymphale,
Partie horrible et rauque, arrivait triomphale.

Au-dessus de l'Olympe éclatant, au delà
Du nouveau ciel qui naît et du vieux qui croula,
Plus loin que les chaos, prodigieux décombres,
Tournait la roue énorme aux douze cages sombres,

---

*Et la guerre sortait d'un pli de sa narine,*
*Il méditait, ayant la nuit dans sa poitrine,*

Le développement continuait au vers 169.

173. Derrière Jupiter *se tenait* Cupidon,
*Était* une musique

178. *N'était qu'une harmonie* autour des vastes dieux ;

181. *L'azur* réverbérait

186. *Le blasphème expirait en hymne* sous leurs pieds,

191. Plus loin que les *chaos et plus loin que les ombres,*

Le Zodiaque, ayant autour de ses essieux
Douze spectres tordant leur chaîne dans les cieux;
Ouverture du puits de l'infini sans borne;
Cercle horrible où le chien fuit près du capricorne;
Orbe inouï, mêlant dans l'azur nébuleux
Aux lions constellés les sagittaires bleus.

Jadis, longtemps avant que la lyre thébaine
Ajoutât des clous d'or à sa conque d'ébène,
Ces êtres merveilleux que le Destin conduit,
Étaient tout noirs, ayant pour mère l'âpre Nuit;
Lorsque le Jour parut, il leur livra bataille;
Lutte affreuse! il vainquit; l'Ombre encore en tressaille;
De sorte que, percés des flèches d'Apollon,

---

193. Le Zodiaque, ayant, *liés à* ses essieux,
194. Douze *monstres*...
195. Ouverture du puits de *l'espace* sans borne;
197. Orbe *spectral*, mêlant dans l'azur nébuleux
*terrifiants* *garde*
201-202. Ces êtres *effrayants que le temps mène et suit*
*Apparaissaient tout noirs, étant fils de la nuit;*

---

192 et sq. Dans les représentations connues de l'Olympe figure presque toujours le *Zodiaque* avec ses douze signes. Cf. le dessin de Raphaël, gravé par Marc-Antoine : Jupiter, assis, y est accompagné d'un grand nombre de divinités; on y voit le soleil conduisant son quadrige, renfermé dans un large cercle qui porte les douze signes du Zodiaque. Cf. dans *La Fin de Satan* :

> L'éclatant zodiaque a beau tourner sa roue
> De constellations, sombre meule des cieux.
> (III, 9, vers 48-50),

et dans *Abîme* (1853) :

> Je plonge un seau profond dans le puits du mystère
> Et je suis le rouage énorme d'où descend
> L'ordre invisible au fond du gouffre éblouissant.

199-208. Ce n'est pas, selon l'ordinaire tradition, *Apollon* qui a transpercé de ses flèches les monstres du Zodiaque. Deux d'entre eux seulement, le Lion et le Cancer, furent tués par Hercule. Les flèches d'Apollon ont donc ici un sens purement symbolique.

Tous ces monstres, partout, de la tête au talon,
En souvenir du sombre et lumineux désastre,
Ont maintenant la plaie incurable d'un astre.

Hercule, de ce poing qui peut fendre l'Ossa,
Lâchant subitement le captif, le poussa
Sur le grand pavé bleu de la céleste zone.
« Va, » dit-il. Et l'on vit apparaître le faune,
Hérissé, noir, hideux, et cependant serein,
Pareil au bouc velu qu'à Smyrne le marin,
En souvenir des prés, peint sur les blanches voiles ;
L'éclat de rire fou monta jusqu'aux étoiles,
Si joyeux, qu'un géant enchaîné sous le mont
Leva la tête et dit : « Quel crime font-ils donc ? »

---

209. Hercule, de ce poing qui peut *rouler* l'Ossa,
210-211. Lâchant subitement *le prisonnier,* poussa
*sylvain*
*l'humble ægipan*
*le chèvre-pieds devant Jupiter sur son trône.*
*sauvage*
213. Hérissé, noir, *difforme...*
215. En souvenir des *champs...*
217. Si *divin,* qu'un *titan* enchaîné sous le mont

---

216. Cf. dans *Notre-Dame de Paris,* I, 5, le rire homérique devant le concours de grimaces. Au reste le satyre, à la face effrontée (v. 63), hérissé, hideux (v. 213), avec ses difformités (v. 696), ses cils roux (v. 395), et par ailleurs « calme » et « tranquille » devant les Dieux ses oppresseurs, n'est pas sans offrir parfois quelque analogie avec Quasimodo, aux « sourcils roux », à la « grosse tête hérissée » et gardant « je ne sais quelle allure de vigueur, d'agilité et de courage ».

217-218. Cette fable des géants enchaînés sous les monts inspirera plus tard à V. Hugo les *Temps paniques* et le *Titan* (avril 1875).

218. A cette peinture des dieux dans l'Olympe (v. 135-218), il est intéressant de comparer celle du *Vautour* (vers 220-264) :

L'Olympe est couronné de spectres radieux
Qui seraient des brigands s'ils n'étaient pas des Dieux ;
L'Olympe a pour fleurons les douze dieux sublimes....

Mais le ton, dans *le Vautour,* est voisin de l'invective : l'idée du

Jupiter, le premier, rit ; l'orageux Neptune
Se dérida, changeant la mer et la fortune ;
Une Heure qui passait avec son sablier
S'arrêta, laissant l'homme et la terre oublier ;
La gaîté fut, devant ces narines camuses,
Si forte, qu'elle osa même aller jusqu'aux Muses ;
Vénus tourna son front, dont l'aube se voila,
Et dit : « Qu'est-ce que c'est que cette bête-là ? »
Et Diane chercha sur son dos une flèche ;
L'urne du Potamos étonné resta sèche ;
La colombe ferma ses doux yeux, et le paon
De sa roue arrogante insulta l'ægipan ;
Les déesses riaient toutes comme des femmes ;
Le faune, haletant parmi ces grandes dames,
Cornu, boiteux, difforme, alla droit à Vénus ;
L'homme-chèvre ébloui regarda ces pieds nus ;
Alors on se pâma ; Mars embrassa Minerve,
Mercure prit la taille à Bellone avec verve,

---

225. Vénus tourna son front, dont *l'astre* se voila,
228. L'urne *de l'Eurotas stupéfait* resta sèche ;
235. Alors on se *roula*...
236. Mercure prit la taille à *Cybèle*...

---

crime, indiquée seulement ici, est largement commentée et développée :

> Jupiter est tyran, Cypris est courtisane ;
> Phœbus est assassin ; Pallas tue....
> Les fléaux son titans et les vices sont dieux.

Comme dans le *Satyre*, il est question dans le *Vautour* du rire des Olympiens :

> On entend les dieux rire ; on voit leurs vagues trônes
> Resplendir au-dessus des monts Acrocérauncs ;...
> La prière à leurs yeux boite ; l'oracle ment.

228. A plusieurs reprises, Homère a personnifié les fleuves ; cf. *Iliade*, XX, 7, où les Fleuves se rendent dans l'Olympe à la convocation de Jupiter.

La meute de Diane aboya sur l'Œta ;
Le tonnerre n'y put tenir, il éclata ;
Les immortels penchés parlaient aux immortelles ;
Vulcain dansait ; Pluton disait des choses telles
Que Momus en était presque déconcerté ;
Pour que la reine pût se tordre en liberté,
Hébé cachait Junon derrière son épaule ;
Et l'Hiver se tenait les côtes sur le pôle.

Ainsi les dieux riaient du pauvre paysan.

Et lui, disait tout bas à Vénus : « Viens-nous-en. »

Nulle voix ne peut rendre et nulle langue écrire
Le bruit divin que fit la tempête du rire.
Hercule dit : « Voilà le drôle en question.
— Faune, dit Jupiter, le grand amphictyon,
Tu mériterais bien qu'on te changeât en marbre,
En flot, ou qu'on te mît au cachot dans un arbre ;
Pourtant je te fais grâce, ayant ri. Je te rends
A ton antre, à ton lac, à tes bois murmurants ;
Mais, pour continuer le rire qui te sauve,
Gueux, tu vas nous chanter ton chant de bête fauve.

---

239. Les immortels *faisaient rougir les* immortelles ;
248. Le *vaste bruit* que [fait] la tempête du rire.
250. Faune, dit Jupiter, [suprême] amphictyon,
252. En *porc*, ou qu'on te mît au cachot dans un arbre ;

---

241. *Momus* est le fils de la Nuit et le dieu de la raillerie. Il fut chassé de l'Olympe pour avoir critiqué les Immortels.

244. Toute cette peinture de l'Olympe rappelle le mouvement du passage connu des *Contemplations* :

Les neuf muses, seins nus, chantaient la Carmagnole.
(I, VII, *Réponse à un acte d'accusation.*)

247-248. C'est ce même rire qui accueille Vulcain, lorsque dans l'Olympe il verse à boire aux dieux. *Iliade*, chant I, 599-600.

250. Les *amphictyons* présidaient à tous les rites religieux, et ils avaient la garde des trésors sacrés.

L'Olympe écoute. Allons, chante. »
Le chèvre-pieds
Dit : « Mes pauvres pipeaux sont tout estropiés ;
Hercule ne prend pas bien garde lorsqu'il entre ;
Il a marché dessus en traversant mon antre.
Or, chanter sans pipeaux, c'est fort contrariant. »

Mercure lui prêta sa flûte en souriant.

L'humble ægipan, figure à l'ombre habituée,
Alla s'asseoir rêveur derrière une nuée
Comme si, moins voisin des rois, il était mieux ;
Et se mit à chanter un chant mystérieux.
L'aigle, qui, seul, n'avait pas ri, dressa la tête.

Il chanta, calme et triste.

Alors sur le Taygète,

---

263-264. *Le satyre,* figure à l'ombre habituée,
Alla s'asseoir *pensif...*
*Avec une lueur de rêve dans les yeux,*
265. Comme si, moins voisin *du ciel,* il était mieux ;
268. Il chanta, *calme et fauve*
*calme*
*Le satyre chanta, triste.* Alors, sur *l'Hymète,*

---

268-276. Cf. Virgile :

Tum vero, in numerum faunosque ferasque videres
Ludere, tum rigidas notare cacumina quercus.
(*Bucoliques,* VI, 27-28.)

et André Chénier :

Il poursuit; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;....
Et Nymphes et Sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule et n'osaient respirer ;...
... O bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissements vous agitèrent tous...
(*Bucoliques,* II, *l'Aveugle,* 149.)

V. Hugo avait une prédilection pour la 6e églogue de Virgile.

Sur le Mysis, au pied de l'Olympe divin,
Partout, on vit, au fond du bois et du ravin,
Les bêtes qui passaient leur tête entre les branches ;
La biche à l'œil profond se dressa sur ses hanches,
Et les loups firent signe aux tigres d'écouter ;
On vit, selon le rhythme étrange, s'agiter
Le haut des arbres, cèdre, ormeau, pins qui murmurent,
Et les sinistres fronts des grands chênes s'émurent.

Le faune énigmatique, aux Grâces odieux,
Ne semblait plus savoir qu'il était chez les dieux.

---

271. La première édition imprime par une erreur que nous jugeons inutile de reproduire : *leurs têtes*, au pluriel.
272. La biche à l'œil profond *se levait* sur ses hanches,
273. Et les loups *faisaient* signe aux tigres d'écouter ;
Le faune *misérable*, aux Grâces odieux
277-278. *L'âpre face du faune aux Grâces odieux*
*Brillait dans l'ombre, et lui ne voyait plus les dieux.*

---

M. Samuel Chabert (*Virgile et l'œuvre de V. Hugo*, Grenoble, 1910 ; Index, pp. 31-33) ne signale pas moins de vingt-quatre imitations ou traductions de passages de cette églogue, rencontrées dans l'ensemble de l'œuvre de V. Hugo. Une traduction des vers 14-30 figure dans *Toute la Lyre*, sous le titre : *La chanson de Silène*.

Puis il commence et chante. Alors, à cette voix,
On vit les daims, les loups et les bêtes des bois
Se mêler aux sylvains dans une étrange danse,
Et les chênes pensifs agiter en cadence
Leur front d'où l'ombre au loin tombe sur le vallon....
(*Toute la Lyre*, IV, 2, 1843.)

Comparer aussi la pièce écrite le 5 novembre 1853, à Jersey ; le poète y chante les temps où

Dans les nuées,
*Les cimes des forêts gravement remuées,*
Les antres, les rochers, les lys, les flots marins
Dialoguaient avec Orphée aux yeux sereins ;
*Les choses comprenaient le chant profond des hommes ;*
(*Toute la Lyre*, IV, 1.)

## II

### LE NOIR

Le satyre chanta la terre monstrueuse.

L'eau perfide sur mer, dans les champs tortueuse,
Sembla dans son prélude errer comme à travers
Les sables, les graviers, l'herbe et les roseaux verts;
Puis il dit l'Océan, typhon couvert de baves,
Puis la Terre lugubre avec toutes ses caves,
Son dessous effrayant, ses trous, ses entonnoirs,
Où l'ombre se fait onde, où vont des fleuves noirs,
Où le volcan, noyé sous d'affreux lacs, regrette
La montagne, son casque, et le feu, son aigrette,
Où l'on distingue, au fond des gouffres inouïs,
Les vieux enfers éteints des dieux évanouis.
Il dit la séve; il dit la vaste plénitude
De la nuit, du silence et de la solitude,

---

280. L'eau perfide sur mer, *sur terre* tortueuse,
282. Les *halliers, les cailloux,* l'herbe et les roseaux verts;
283-290. Addition marginale.
285. Son dessous effrayant, *plein d'affreux* entonnoirs,
288. *Le cratère,* son casque
291-292. .....; il dit la *sombre* plénitude
De *l'ombre,* du silence et de la solitude,

---

279-284. C'est encore le mouvement qu'on rencontre dans Virgile :

Namque canebat, uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque animæque marisque fuissent
Et liquidi simul ignis; ut his exordia primis
Omnia et ipse tener mundi concreverit orbis;
Tum durare solum et discludere Nerea ponto
Cœperit et rerum paulatim sumere formas;
(*Bucoliques,* VI, 31-36.)

Le froncement pensif du sourcil des rochers;
Sorte de mer ayant les oiseaux pour nochers,
Pour algue le buisson, la mousse pour éponge,
La végétation aux mille têtes songe;
Les arbres pleins de vent ne sont pas oublieux;
Dans la vallée, au bord des lacs, sur les hauts lieux,
Ils gardent la figure antique de la terre;
Le chêne est entre tous profond, fidèle, austère;
Il protége et défend le coin du bois ami
Où le gland l'engendra, s'entr'ouvrant à demi,
Où son ombrage attire et fait rêver le pâtre.
Pour arracher de là ce vieil opiniâtre,
Que d'efforts, que de peine au rude bûcheron!
Le sylvain raconta Dodone et Cithéron,
Et tout ce qu'aux bas-fonds d'Hémus, sur l'Érymanthe
Sur l'Hymète, l'autan tumultueux tourmente;
Avril avec Tellus pris en flagrant délit,
Les fleuves recevant les sources dans leur lit,

---

294. *Espèce d'onde* ayant les oiseaux pour nochers,
299. Ils gardent la figure *auguste* de la terre;
302. Où le gland *le créa*...
303. Où son ombrage attire et fait *chanter* le pâtre.

---

293. Cf. dans *Le Rhin*: « Du côté de Coblentz, les sombres montagnes de Leyen froncent le sourcil. » Lettre XXII, *Bingen*.

306-308. *Dodone, Cithéron, Hémus, Erymanthe, Hymète:* Souvenirs mythologiques où domine, pour V. Hugo, à travers les légendes antiques, l'idée des forces mystérieuses de la Terre et de l'oppression des Dieux. A *Dodone* les chênes ont parlé; sur le *Cithéron*, Œdipe, victime du Destin, fut exposé; sur l'*Hémus*, Orphée a été déchiré par les Bacchantes; sur l'*Erymanthe*, Hercule tua le sanglier monstrueux envoyé contre lui par Junon; sur l'*Hymette*, Jupiter et Apollon avaient des temples et le peuple croyait que des fourmis gigantesques et venimeuses gardaient, dans les flancs de la montagne, des mines d'or.

309. On célébrait à Rome, au mois d'avril, une fête de *Tellus*. Il fut de mode, vers 1859, de considérer que les mythes antiques (Max

La grenade montrant sa chair sous sa tunique,
Le rut religieux du grand cèdre cynique,
Et, dans l'âcre épaisseur des branchages flottants,
La palpitation sauvage du printemps.
« Tout l'abîme est sous l'arbre énorme comme une urne.
» La terre sous la plante ouvre son puits nocturne
» Plein de feuilles, de fleurs et de l'amas mouvant
» Des rameaux que, plus tard, soulèvera le vent,
» Et dit : — Vivez ! Prenez. C'est à vous. Prends, brin [d'herbe !]
» Prends, sapin ! — La forêt surgit ; l'arbre superbe

---

*farouche*
314. La palpitation *profonde...*
315-321. Rédaction marginale remplaçant le brouillon suivant :
*Le satyre chanta la terre monstrueuse.*
a) *L'orme et le large cèdre et la puissante yeuse*
*Sentent dans la noirceur de leurs rameaux flottants*
*Il dit comment le cèdre*
*est plein d'yeux*
b) *Tout germe et vit. Le cèdre à l'écorce noueuse*
*Sent dans l'âpre épaisseur des branchages flottants*
*profonde*
*La palpitation farouche du printemps ;*
*tout l'abîme*
*le mystère est sous l'arbre énorme comme une urne ;*
*le châtaignier géant, le pin, l'if taciturne,*
*globe*
*fouillent le gouffre avec des hydres sous leurs pieds.*
317-318. Plein de feuilles, de fleurs et de *tous les serpents*
Des *branches, encor lourds, aveugles et rampants,*
320. Prends, *chêne !...*

---

Müller, *Essai de mythologie*, 1858) avaient la plupart pour origine des phénomènes atmosphériques. C'est de l'hymen du Ciel et de la Terre que, selon Hésiode, naquirent tous les dieux ; les pluies du printemps, tombant dans le sein de la Terre, deviennent facilement dans l'esprit du poète, une union d'*Avril* et de *Tellus*.

311. Cf. *Contemplations* :

La fleur a-t-elle tort d'écarter sa tunique ?
(*Quelques mots à un autre.*)
1854.

» Fouille le globe avec une hydre sous ses pieds ;
» La racine effrayante aux longs cous repliés,
» Aux mille becs béants dans la profondeur noire,
» Descend, plonge, atteint l'ombre et tâche de la boire,
» Et, bue, au gré de l'air, du lieu, de la saison,
» L'offre au ciel en encens ou la crache en poison,
» Selon que la racine, embaumée ou malsaine,
» Sort, parfum, de l'amour, ou, venin, de la haine.
» De là, pour les héros, les grâces et les dieux,
» L'œillet, le laurier-rose et le lys radieux,
» Et pour l'homme qui pense et qui voit, la ciguë.

» Mais qu'importe à la terre ! Au chaos contiguë,
» Elle fait son travail d'accouchement sans fin.
» Elle a pour nourrisson l'universelle faim.
» C'est vers son sein qu'en bas les racines s'allongent.
» Les arbres sont autant de mâchoires qui rongent
» Les éléments, épars dans l'air souple et vivant ;

---

321. Fouille le *gouffre*...
325-328. Et, bue, au gré *des vents, des lieux et des saisons*,
L'offre au ciel en *parfums* ou le crache en *poisons*,
a) *Selon que, rose pure ou cigüe inhumaine,*
*elle sort de l'amour ou jaillit de la haine.*
b) Selon que la racine, *infernale ou sereine*,
335. *Vers son sein plein de lait* les racines s'allongent.
337. Les éléments, épars dans l'air *vague* et vivant ;

---

321. C'est là une image familière au poète : l'arbre est déjà assimilé à l'*hydre* dans les *Contemplations* :

Ces hydres que, le jour, on appelle des arbres,
Se tordent dans la nuit.
(*Pleurs dans la nuit*, avril 1854.)

Cf. aussi dans les *Feuilles d'Automne* :

Dans ses flancs ténébreux, nuit et jour, en rampant,
Elle (*la terre*) sent se plonger la racine, serpent
Qui s'abreuve aux ruisseaux des sèves toujours prêtes,
Et fouille et boit sans cesse avec ses mille têtes.
(*Souvenir d'enfance*, novembre 1831 )

» Ils dévorent la pluie, ils dévorent le vent ;
» Tout leur est bon, la nuit, la mort ; la pourriture
» Voit la rose et lui va porter sa nourriture ;
» L'herbe vorace broute au fond des bois touffus ;
» A toute heure, on entend le craquement confus
» Des choses sous la dent des plantes ; on voit paître
» Au loin, de toutes parts, l'immensité champêtre ;
» L'arbre transforme tout dans son puissant progrès ;
» Il faut du sable, il faut de l'argile et du grès ;
» Il en faut au lentisque, il en faut à l'yeuse,
» Il en faut à la ronce, et la terre joyeuse
» Regarde la forêt formidable manger. »

Le satyre semblait dans l'abîme songer ;
Il peignit l'arbre vu du côté des racines,
Le combat souterrain des plantes assassines,
L'antre que le feu voit, qu'ignore le rayon,
Le revers ténébreux de la création,
Comment filtre la source et flambe le cratère ;

---

344. *Le buisson fourmillant dans le hallier champêtre* ;
*sapin*
347. Il en faut au *tilleul*...
350. Le satyre semblait dans *l'infini* songer ;
351-359. Addition marginale.
352. Le *duel* souterrain
353. *L'ombre* que le feu voit
354. Le revers *inconnu* de la création,

---

339-340. Cf., dans *Les Quatre Vents de l'Esprit*, un dialogue entre le cadavre et la rose, intitulé *Sous Terre* :

Pourquoi te glisses-tu dans l'ombre
Par les fentes de mon cercueil ?
— Il faut renouveler ma sève...
Et pendant que l'aube m'arrose
Ma racine vers toi descend.
— Qui donc es-tu ? — Je suis la rose.
— Et que veux-tu ? — Boire ton sang.
(29 mai 1854.)

Il avait l'air de suivre un esprit sous la terre;
Il semblait épeler un magique alphabet;
On eût dit que sa chaîne invisible tombait;
Il brillait ; on voyait s'échapper de sa bouche
Son rêve avec un bruit d'ailes vague et farouche :

« Les forêts sont le lieu lugubre; la terreur,
» Noire, y résiste même au matin, ce doreur;
» Les arbres tiennent l'ombre enchaînée à leurs tiges;
» Derrière le réseau ténébreux des vertiges,
» L'aube est pâle, et l'on voit se tordre les serpents
» Des branches sur l'aurore horribles et rampants;
» Là, tout tremble ; au-dessus de la ronce hagarde,
» Le mont, ce grand témoin, se soulève et regarde;
» La nuit, les hauts sommets, noyés dans la vapeur,
» Les antres froids, ouvrant la bouche avec stupeur,

---

356. *On eut dit qu'il suivait* un esprit sous la terre;
359-360. Il *reprit* ; on voyait *son rêve* de sa bouche
*Sortir* avec un bruit d'ailes vague et farouche :
362. *Sombre,* y résiste même au matin,
363. Les arbres *gardent* l'ombre enchaînée à leurs tiges;
361-367. Rédaction en partie marginale, remplaçant le brouillon suivant :
*Les forêts sont le lieu vertigineux ; l'horreur*
*Noire y résiste même au matin, ce doreur;*
*Tout y songe;* au-dessus de la *clairière fauve*
Les monts, *ces* grand*s* témoin*s*, *lèvent leur crâne chauve;*

---

368-385. Cette croyance à la pensée de la matière est commune à tous les saint-simoniens, qui l'avaient d'ailleurs empruntée au pythagorisme, et elle avait déjà revêtu une expression poétique dans Gérard de Nerval, *Vers Dorés* (1845) :

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché,
Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,
*Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.*

370. Cf. Les *Voix Intérieures* :

L'antre, obstrué d'herbe verte,
Et qui semble une bouche avec terreur ouverte.
(*Virgile.*)

» Les blocs, ces durs profils, les rochers, ces visages
» Avec qui l'ombre voit dialoguer les sages,
» Guettent le grand secret, muets, le cou tendu ;
» L'œil des montagnes s'ouvre et contemple éperdu ;
» On voit s'aventurer dans les profondeurs fauves
» La curiosité de ces noirs géants chauves ;
» Ils scrutent le vrai ciel, de l'Olympe inconnu ;
» Ils tâchent de saisir quelque chose de nu :
» Ils sondent l'étendue auguste, chaste, austère,
» Irritée, et, parfois, surprenant le mystère,
» Aperçoivent la Cause au pur rayonnement,
» Et l'Énigme sacrée, au loin, sans vêtement,
» Montrant sa forme blanche au fond de l'insondable.
» O nature terrible ! ô lien formidable
» Du bois qui pousse avec l'idéal contemplé !
» Bain de la déité dans le gouffre étoilé !
» Farouche nudité de la Diane sombre
» Qui, de loin regardée et vue à travers l'ombre,
» Fait croître au fond des rocs les arbres monstrueux !

---

373-376. Addition marginale.

*espaces*
375. On voit s'aventurer dans les *ténèbres* fauves

*maintenant*
377. *Contemplent* le vrai ciel, *à cette heure* inconnu ;
379. Ils *guettent* l'étendue auguste,
381. Aperçoivent *l'Idée* au pur rayonnement,
384. O nature *suprême* !...

---

371. Cf. dans *Le Rhin* : « Partout des cassures violentes ; les rochers ont des profils de géants camards. » Lettre XXV.

376. Cf. *Les Feuilles d'Automne*, où V. Hugo disait déjà, en s'adressant à l'Atlas :

Mais toi, géant ! d'où vient que sur ta tête chauve
Planent incessamment des aigles à l'œil fauve?
(*Un jour au mont Atlas...*, avril 1830.)

» O forêt ! »

Le sylvain avait fermé les yeux ;
La flûte que, parmi des mouvements de fièvre,
Il prenait et quittait, importunait sa lèvre ;
Le faune la jeta sur le sacré sommet ;
Sa paupière était close, on eût dit qu'il dormait,
Mais ses cils roux laissaient passer de la lumière ;

Il poursuivit :

« Salut, Chaos ! gloire à la Terre !
» Le chaos est un dieu ; son geste est l'élément ;
» Et lui seul a ce nom sacré : Commencement.
» C'est lui qui, bien avant la naissance de l'heure,
» Surprit l'aube endormie au fond de sa demeure,
» Avant le premier jour et le premier moment ;
» C'est lui qui, formidable, appuya doucement
» La gueule de la nuit aux lèvres de l'aurore ;
» Et c'est de ce baiser qu'on vit l'étoile éclore.
» Le chaos est l'époux lascif de l'infini.
» Avant le Verbe, il a rugi, sifflé, henni ;
» Les animaux, aînés de tout, sont les ébauches
» De sa fécondité comme de ses débauches.
» Fussiez-vous dieux, songez en voyant l'animal !
» Car il n'est pas le jour, mais il n'est pas le mal.
» Toute la force obscure et vague de la terre
» Est dans la brute, larve auguste et solitaire ;

---

390. ...Le *satyre* avait fermé les yeux ;
391-394. Addition marginale.
405. Le chaos est *l'amant* lascif de l'infini.
406. Avant le Verbe, il a *grondé, rugi,* henni ;
409. Fussiez-vous dieux, *respect au lugubre* animal !
411. Toute la force *sainte*...
412. Est dans la *bête,* larve *étrange* et solitaire ;

» La sibylle au front gris le sait, et les devins
» Le savent, ces rôdeurs des sauvages ravins ;
» Et c'est là ce qui fait que la Thessalienne
» Prend des touffes de poil aux cuisses de l'hyène,
» Et qu'Orphée écoutait, hagard, presque jaloux,
» Le chant sombre qui sort du hurlement des loups. »

« — Marsyas ! » murmura Vulcain, l'envieux louche.
Apollon attentif mit le doigt sur sa bouche.
Le faune ouvrit les yeux, et peut-être entendit ;
Calme, il prit son genou dans ses deux mains, et dit :

« Et maintenant, ô dieux ! écoutez ce mot : L'âme !
» Sous l'arbre qui bruit, près du monstre qui brame,
» Quelqu'un parle. C'est l'Ame. Elle sort du chaos.
» Sans elle, pas de vents, le miasme ; pas de flots,
» L'étang ; l'âme, en sortant du chaos, le dissipe ;
» Car il n'est que l'ébauche, et l'âme est le principe.
» L'Être est d'abord moitié brute et moitié forêt ;
» Mais l'Air veut devenir l'Esprit, l'homme apparaît.
» L'homme? qu'est-ce que c'est que ce sphinx? Il com-
» En sagesse, ô mystère ! et finit en démence. [mence]

---

416. Prend des *plaques* de poil
418. Le chant *sacré*. .
419-422. Addition marginale.
419. Marsyas ! murmura Vulcain, *difforme et* louche.
421. Le faune *vit Vulcain*...
424. *Dans le bois* qui bruit,
429. L'Être est d'abord moitié *bête* et moitié forêt ;

---

415. Le sol de la Thessalie « quo artis magicæ nativa cantamina totius orbis consono ore celebrantur » (Apulée, *Mét.*, II), est la terre classique des enchantements. Cf. André Chénier, dans le *Jeune Malade* :

Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
Une Thessalienne a composé des charmes.

Quant aux nombreuses superstitions des anciens au sujet du poil de l'hyène, elles sont toutes rappelées dans l'*Histoire naturelle* de Pline, XXVIII, 115 et XXXVII, 142.

» O ciel qu'il a quitté, rends-lui son âge d'or ! »

Le faune, interrompant son orageux essor,
Ouvrit d'abord un doigt, puis deux, puis un troisième,
Comme quelqu'un qui compte en même temps qu'il sème,
Et cria, sur le haut Olympe vénéré :

« O dieux, l'arbre est sacré, l'animal est sacré,

---

433. O ciel *qui l'as chassé,* rends-lui son âge d'or !
*transfiguré*
*d'on ne sait quel Éole inspiré*
437. Et cria, *se penchant sur l'Olympe effaré,*

---

438. C'est l'idée maîtresse de la métaphysique de V. Hugo (1854-1859) : la vie, la sensibilité, la pensée dans tous les degrés de la matière et à toutes les étapes de l'animalité. Cf. dans *La Bouche d'ombre* :

> Ce que tu nommes chose, objet, nature morte,
> Sait, pense, écoute, entend.....
> Et, sous ces épaisseurs de matière et de nuit,
> Arbre, bête, pavé, poids que rien ne soulève,
> Dans cette profondeur terrible, une âme rêve.

et dans *Dieu*, la *Lumière* :

> L'homme est l'être sacré que la terre révère,
> Mais l'arbre est quelque chose, et la bête est quelqu'un.

La métaphysique de V. Hugo se trouve clairement exposée par lui-même dans le Journal de l'Exil (O. Uzanne, *Les propos de table du Poète en Exil*, pp. 10, 54-55) : « De la bonne ou de la mauvaise conduite de l'homme dépend sa rentrée dans l'existence primitive et heureuse. Et de la même manière chaque chose de la nature se transformera.... La vie minérale passe à la vie organique végétale, la vie végétale devient la vie animale dont le spécimen le plus élevé est le singe. Au-dessus du singe commence la vie intellectuelle. L'homme occupe le plus bas degré de l'échelle intellectuelle, échelle invisible et infinie par laquelle chaque esprit monte dans l'éternité et dont Dieu est le sommet.

Tous les mondes progressent, ils sont tous en travail.

(17 avril 1852.)

« Dans ce siècle, je suis le premier qui ait parlé non seulement de l'âme des animaux, mais encore de l'âme des choses. Dans ma vie, j'ai constamment dit, lorsque je voyais casser une branche d'arbre,

» L'homme est sacré ; respect à la terre profonde !

---

Le vers 439 était primitivement suivi de ce développement :

*Car vous ne savez pas ce que c'est que le monde.*
*Dieux ! vous avez vaincu, mais n'avez pas compris.*
*Vous avez au-dessus de vous d'autres esprits*
*nue air*
*Qui dans l'onde et la flamme et l'astre et la bruine,*
*Songent en attendant votre immense ruine.*
*Mais qu'est-ce que cela me fait à moi qui suis*
*vagues*
*La prunelle effarée au fond des tristes nuits !*
*Olympiens, je suis l'œil fixe des cavernes,*
*Je vois. Olympes bleus et ténébreux Arvernes,*
*forêts cités*
*Temples, cachots, tempête, aurore, aigle, alcyon,*
*Sont devant mon regard la même vision.*
*Olympiens, respect à la terre profonde !*

---

arracher une feuille : Laissez cette branche d'arbre, laissez cette feuille, ne troublez pas l'harmonie de la nature ; quant aux animaux, non seulement je n'ai jamais niéleur âme, mais j'y ai toujours cru....

« Quand je dis âme de la matière inorganique, je crois que l'âme enfermée, enfouie, est complètement passive. Quand je dis âme des animaux, je crois encore que l'âme, moins enfermée, moins enfouie que dans la matière inorganique, y est encore pourtant aux trois quarts passive et ne laisse passer que l'instinct. L'âme de la bête assiste donc d'une manière confuse aux actes de la bête.

« Néanmoins je crois qu'à l'excessive rigueur il est permis à l'instinct de la bête d'arriver à un état tellement perfectionné qu'il peut mener la bête à une action sublime. Nous en avons un exemple dans le lion d'Androclès et dans le lion de Florence. Alors, la bête, récompensée de son effort sublime, passe de l'état d'animal à celui d'archange.

« L'homme, lui-même, n'est qu'à demi responsable. Il n'a qu'une volonté relative.

« La condition des animaux est cent fois plus douloureuse que la nôtre ; leur âme est dans la position horrible où serait un Paganini enfermé dans une tour, muré, aveuglé, sourd, ayant pour tout instrument un bâton. Quel que soit le génie de Paganini, il nous resterait forcément inconnu. »

(Septembre 1854).

Sur les sources de cette métaphysique, voir Paul Berret, *La philosophie de V. Hugo (1854-59)*. Paris, Paulin, 1910.

» La terre où l'homme crée, invente, bâtit, fonde,
» Géant possible, encor caché dans l'embryon,
» La terre où l'animal erre autour du rayon,
» La terre où l'arbre ému prononce des oracles,
» Dans l'obscur infini, tout rempli de miracles,
» Est le prodige, ô dieux, le plus proche de vous.
» C'est le globe inconnu qui vous emporte tous,
» Vous les éblouissants, la grande bande altière,
» Qui dans des coupes d'or buvez de la lumière,
» Vous qu'une aube précède et qu'une flamme suit,
» Vous les dieux, à travers la formidable nuit ! »

La sueur ruisselait sur le front du satyre,
Comme l'eau du filet que des mers on retire ;
Ses cheveux s'agitaient comme au vent libyen.

Phœbus lui dit : « Veux-tu la lyre ?

— Je veux bien, »
Dit le faune ; et, tranquille, il prit la grande lyre.

Alors il se dressa debout dans le délire
Des rêves, des frissons, des aurores, des cieux,

---

442. La terre où l'animal erre autour *de la nuit*,
443. *La terre où naît la fleur, la terre où naît le fruit*,
445. Est le prodige, ô dieux ! le plus [voisin] de vous.
Le vers 445 était primitivement suivi de ce vers :
*Place à Tout ! Voici Pan. Jupiter, à genoux* !
446. C'est le globe *effrayant*...
*l'énigme*
450. Vous les dieux, à travers *l'abîme de la* nuit !
452. Comme l'eau du filet que *le pêcheur* retire ;
*redoutable*
455. *dit-il ; et, calme, il prit la formidable lyre.*
457. Des *souffles*, des frissons,

Avec deux profondeurs splendides dans les yeux.

« Il est beau ! » murmura Vénus épouvantée.

Et Vulcain, s'approchant d'Hercule, dit : « Antée. »
Hercule repoussa du coude ce boiteux.

## III

### LE SOMBRE

Il ne les voyait pas, quoiqu'il fût devant eux.

Il chanta l'Homme. Il dit cette aventure sombre ;
L'homme, le chiffre élu, tête auguste du nombre,

---

458. Le vers 458 était primitivement suivi de ce développement :

*Il chanta l'homme, il dit cette aventure sombre :*
*l'homme, le chiffre élu, tête auguste du nombre,*
*raturé*
*Effacé par sa faute, et, lugubre reflux,*
*Retombé dans la nuit de ce qu'on ne voit plus.*
(*un blanc*)
*Il est beau, murmura Vénus épouvantée!*
(*un blanc*)
Et Vulcain, s'approchant d'Hercule, dit : Antée.
(*un blanc*)
Hercule repoussa du coude ce boiteux
(*un blanc*)
*lui*
*Il ne les voyait pas, quoiqu'il fût devant eux.*
(*un blanc*)

---

460, et plus haut v. 419 : Vulcain a déjà essayé de discréditer le Satyre auprès d'Apollon, en appelant le chanteur du nom de Marsyas, ce qui rappelait au Dieu de mauvais souvenirs : sa jalousie et sa violence. C'est maintenant auprès d'Hercule qu'il essaie de discréditer le Satyre, en l'assimilant à l'un des monstres les plus méprisés par le grand Dompteur. Moreri consacre un assez long article à ANTÉE ; on y lit entre autres : « Il est né de Neptune et de la Terre, c'est-à-dire de la bassesse et de l'amertume. »

464, et plus haut v. 429-430 : Cf. dans *Dieu*, VII, l'*Ange*, un long développement sur l'homme, « *l'élu risible* ».

Effacé par sa faute, et, désastreux reflux,
Retombé dans la nuit de ce qu'on ne voit plus;
Il dit les premiers temps, le bonheur, l'Atlantide;
Comment le parfum pur devint miasme fétide,
Comment l'hymne expira sous le clair firmament,
Comment la liberté devint joug, et comment
Le silence se fit sur la terre domptée;
Il ne prononça pas le nom de Prométhée,
Mais il avait dans l'œil l'éclair du feu volé;
Il dit l'humanité mise sous le scellé;
Il dit tous les forfaits et toutes les misères,
Depuis les rois peu bons jusqu'aux dieux peu sincères.
Tristes hommes ! ils ont vu le ciel se fermer.
En vain, pieux, ils ont commencé par s'aimer;
En vain, frères, ils ont tué la Haine infâme,
Le monstre à l'aile onglée, aux sept gueules de flamme;

---

*terrible*
465. *Raturé* par sa faute, et, *lugubre* reflux,
469. Comment l'hymne expira sous le *bleu* firmament,
475. Il dit tous les *fléaux*...
Le vers 476 était primitivement suivi de ce développement :

*la guerre; l'incendie au chaume des hameaux;*
*mal*
*et la forêt du sort et la meute des maux;*
*peuples s'enfuyant*
*les hommes se cachant, les dieux suivant leurs pistes.*
*Et, pendant qu'il chantait toutes les strophes tristes,*
*le grand souffle vivant, ce transfigurateur,*
*lui mettait sous les pieds la céleste hauteur;*
*s'arrêter*
*on voyait écouter les têtes des Borées*
*en cercle autour de lui se taisaient les Borées;*

479. En vain, frères, ils ont tué *le monstre* infâme,
480. *La Haine* à l'aile onglée,

---

472. Cf. dans *Le Vautour* :

Prométhée a voulu sortir de cette nuit,
Finir ce que les dieux n'ont qu'à moitié produit....

et tout ce qui suit.

Hélas! comme Cadmus, ils ont bravé le sort;
Ils ont semé les dents de la bête ; il en sort
Des spectres tournoyant comme la feuille morte,
Qui combattent, l'épée à la main, et qu'emporte
L'évanouissement du vent mystérieux.
Ces spectres sont les rois ; ces spectres sont les dieux.
Ils renaissent sans fin, ils reviennent sans cesse ;
L'antique égalité devient sous eux bassesse;
Dracon donne la main à Busiris ; la Mort
Se fait code, et se met aux ordres du plus fort,
Et le dernier soupir libre et divin s'exhale
Sous la difformité de la loi colossale:
L'homme se tait, ployé sous cet entassement ;
Il se venge ; il devient pervers ; il vole, il ment;
L'âme inconnue et sombre a des vices d'esclave ;
Puisqu'on lui met un mont sur elle, elle en sort lave;
Elle brûle et ravage au lieu de féconder.
Et dans le chant du faune on entendait gronder
Tout l'essaim des fléaux furieux qui se lève.
Il dit la guerre ; il dit la trompette et le glaive ;

---

489-494. Rédaction marginale remplaçant les 2 vers suivants :

*noirs*
*Ils montent jusqu'aux cieux, plus sourds à tout moment;*
*vaincu*
*l'homme se tait, ployé sous cet entassement*;

491. Et le dernier soupir libre et *vivant* s'exhale
493. L'homme se tait, *vaincu* sous cet entassement ;

---

486-497. Cf. *Le Vautour* :

L'homme tombe percé par les carquois célestes.
Le meilleur....
Ploie et meurt sous le poids formidable des dieux.

500-518. Cf. F. Barrillot, dans *La Vierge à l'étoile* :

Tout se rue et se tord dans l'ardente mêlée ;...
Les tambours sont crevés et les mousquets tordus,
Les drapeaux déchirés et les canons fendus ;

La mêlée en feu, l'homme égorgé sans remord,
La gloire, et dans la joie affreuse de la mort
Les plis voluptueux des bannières flottantes ;
L'aube naît ; les soldats s'éveillent sous les tentes ;
La nuit, même en plein jour, les suit, planant sur eux ;
L'armée en marche ondule au fond des chemins creux ;
La baliste en roulant s'enfonce dans les boues ;
L'attelage fumant tire, et l'on pousse aux roues ;
Cris des chefs, pas confus ; les moyeux des charrois
Balafrent les talus des ravins trop étroits.
On se rencontre, ô choc hideux ! les deux armées
Se heurtent, de la même épouvante enflammées,

---

502. La gloire, et dans la joie *immense* de la mort
504. *C'est l'aube* ; les soldats
507. La baliste *roulante* enfonce
508. L'attelage *éperdu* tire
509. Cris des chefs, *bruits* confus
510. Balafrent les talus des *sentiers* trop étroits.
Les vers 511-518 ne figurent pas au manuscrit.

---

Les chevaux font craquer les casques, les cuirasses
Sous leurs sabots ferrés ; comme des loups voraces,
Ils pendent à leurs dents les cavaliers vaincus,
Les frappent contre terre et trépignent dessus !...
Les rois, les empereurs, prennent part à la guerre ;...

Tout s'éteint, tout se tait, canons, fusils, clairons,
Marche des fantassins, galop des escadrons....

Les vautours vont planer sur ce charnier immense.

Dans *Le Vautour*, le développement sur la guerre était seulement indiqué :

.... Guerres sans but, sans terme
Sans conscience, écume aux dents et glaive au poing.

503. L'allure et l'harmonie de cet alexandrin rappellent le vers connu, vraisemblablement inspiré dans *Bivar* par le *Départ de 1792* de Rude :

L'essaim tumultueux des victoires chantantes.

Cf. *Bivar*, note des vers 27-28.

504. C'est en raccourci le tableau fait par Eudore au VI^e livre des *Martyrs*.

Car la rage guerrière est un gouffre d'effroi.
O vaste effarement! chaque bande a son roi.
Perce, épée! ô cognée, abats! massue, assomme!
Cheval, foule aux pieds l'homme, et l'homme, et l'homme
[et l'homme!
Hommes, tuez, traînez les chars, roulez les tours;
Maintenant, pourrissez, et voici les vautours!
Des guerres sans fin naît le glaive héréditaire;
L'homme fuit dans les trous, au fond des bois, sous terre;
Et, soulevant le bloc qui ferme son rocher,
Écoute s'il entend les rois là-haut marcher;
Il se hérisse; l'ombre aux animaux le mêle;
Il déchoit; plus de femme, il n'a qu'une femelle;
Plus d'enfants, des petits; l'amour qui le séduit
Est fils de l'Indigence et de l'Air de la nuit;
Tous ses instincts sacrés à la fange aboutissent;
Les rois, après l'avoir fait taire, l'abrutissent,
Si bien que le bâillon est maintenant un mors.
Et sans l'homme pourtant les horizons sont morts;
Qu'est la création sans cette initiale?
Seul sur la terre il a la lueur faciale;
Seul il parle; et sans lui tout est décapité.

---

519-523. Rédaction marginale remplaçant ce commencement de développement :

*sur lui se*
*l'homme fuit dans les trous, l'ombre aux bêtes le mêle;*
*Il descend;*

519. Des guerres sans fin naît *la haine* héréditaire;
522. Écoute s'il entend *la bataille approcher*;
*famine*
526. Est fils de *la misère...*
528. Les rois, *qui l'ont fait taire, à présent* l'abrutissent,
533. Seul il *pense...*

---

532. Ingénieuse interprétation du vers connu :

Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit...

(Ovide, *Métamorphoses*, I.)

Et l'on vit poindre aux yeux du faune la clarté
De deux larmes coulant comme à travers la flamme.
Il montra tout le gouffre acharné contre l'âme;
Les ténèbres croisant leurs funestes rameaux,
Et la forêt du sort et la meute des maux.
Les hommes se cachant, les dieux suivant leurs pistes.
Et, pendant qu'il chantait toutes ces strophes tristes,
Le grand souffle vivant, ce transfigurateur,
Lui mettait sous les pieds la céleste hauteur;
En cercle autour de lui se taisaient les Borées;
Et, comme par un fil invisible tirées,
Les brutes, loups, renards, ours, lions chevelus,
Panthères, s'approchaient de lui de plus en plus;
Quelques-unes étaient si près des dieux venues,
Pas à pas, qu'on voyait leurs gueules dans les nues.

Les dieux ne riaient plus; tous ces victorieux,
Tous ces rois, commençaient à prendre au sérieux
Cette espèce d'esprit qui sortait d'une bête.

Il reprit :

« Donc, les dieux et les rois sur le faîte,

---

537. { *l'ombre et* / *la nuit, la mort* / *l'ignorance,* } croisant leurs { *ténébreux* / *funèbres* / *ses* } rameaux,

539. Les hommes se [terrant]
*chacals*

545. Les brutes, loups *hagards,* ours, lions chevelus;

A la page 394 du manuscrit, un autre brouillon donne les variantes suivantes :

544. *Ainsi que* par un fil invisible tirées,
*brutes, daims, brebis, ours, lions chevelus,*

545. *Les bêtes s'approchaient de lui de plus en plus;*

---

541. Le mot *transfigurateur* a été créé par V. Hugo.

» L'homme en bas ; pour valets aux tyrans, les fléaux.
» L'homme ébauché ne sort qu'à demi du chaos,
» Et jusqu'à la ceinture il plonge dans la brute ;
» Tout le trahit ; parfois, il renonce à la lutte.
» Où donc est l'espérance? Elle a lâchement fui.
» Toutes les surdités s'entendent contre lui ;
» Le sol l'alourdit, l'air l'enfièvre, l'eau l'isole ;
» Autour de lui la mer sinistre se désole ;
» Grâce au hideux complot de tous ces guet-apens,
» Les flammes, les éclairs, sont contre lui serpents ;
» Ainsi que le héros l'aquilon le soufflette ;
» La peste aide le glaive, et l'élément complète
» Le despote, et la nuit s'ajoute au conquérant ;
» Ainsi la Chose vient mordre aussi l'homme, et prend
» Assez d'âme pour être une force, complice
» De son impénétrable et nocturne supplice ;
» Et la Matière, hélas ! devient Fatalité.
» Pourtant qu'on prenne garde à ce déshérité !

---

554. L'homme *interrompu sort à* demi du chaos
555. Et jusqu'à la ceinture *est plongé* dans la brute ;
*l'a trahi*
556. Tout *l'accable* ; *et* parfois il renonce à la lutte.
561. ... de tous [les] guet-a-pens,
562. Les flammes, les éclairs, sont *sur son front* serpents ;
563. Ainsi que le héros *l'orage* le soufflette ;
566. *La chose aveugle* vient mordre

---

556-570. Cf. *L'Ange* :

Il est des êtres noirs au-dessous de la bête
Qui, miasme, poison, peste, aquilon, tempête,
Ouvrant en bas la gueule aveugle des fléaux,
Font à tous les vivants la guerre du chaos.

561. Le manuscrit orthographie *guet-à-pens* ; la première édition corrige et imprime *guet-apens*. On écrit régulièrement au pluriel des *guets-apens* ; mais l'*s* de guets ne se prononce pas, d'où l'erreur de V. Hugo. Guet-apens est une forme de *guet-apensé*, aguet prémédité.

» Dans l'ombre, une heure est là qui s'approche, et fris-
» Qui sera la terrible et qui sera la bonne, [sonne,
» Qui viendra te sauver, homme, car tu l'attends,
» Et changer la figure implacable du temps !
» Qui connaît le destin ? qui sonda le peut-être ?
» Oui, l'heure énorme vient, qui fera tout renaître,
» Vaincra tout, changera le granit en aimant,
» Fera pencher l'épaule au morne escarpement,
» Et rendra l'impossible aux hommes praticable.
» Avec ce qui l'opprime, avec ce qui l'accable,
» Le genre humain se va forger son point d'appui ;
» Je regarde le gland qu'on appelle Aujourd'hui,
» J'y vois le chêne ; un feu vit sous la cendre éteinte.
» Misérable homme, fait pour la révolte sainte,
» Ramperas-tu toujours parce que tu rampas ?
» Qui sait si quelque jour on ne te verra pas,
» Fier, suprême, atteler les forces de l'abîme,
» Et, dérobant l'éclair à l'Inconnu sublime,
» Lier ce char d'un autre à des chevaux à toi ?
» Oui, peut-être on verra l'homme devenir loi,

---

573. Qui viendra te sauver, *genre humain qui* l'attends,
575. Qui connaît le destin ? qui *connaît* le peut-être ?
576. Oui, l'heure *auguste* vient,
578. Fera pencher l'épaule au *rude* escarpement,
587. *Formidable,* atteler les forces de l'abîme,
590. *Peut-être va-t-on voir* l'homme *changer la* loi,
Suivi du vers 595.
En haut de la page 395 du manuscrit, on trouve cette indication rapide :
*esclave, grain d'un roi*
*démon, germe d'un dieu*

---

580 et sq. Cf. *L'Ange* :

Le bien saisit le mal et l'écrase à son tour...
Homme ! Va ! jette-toi dans ces gueules ouvertes
Qu'on nomme inventions, nouveautés, découvertes !

590-596. La même idée est exprimée, avec plus de détails et

» Terrasser l'élément sous lui, saisir et tordre
» Cette anarchie au point d'en faire jaillir l'ordre,
» Le saint ordre de paix, d'amour et d'unité,
» Dompter tout ce qui l'a jadis persécuté,
» Se construire à lui-même une étrange monture
» Avec toute la vie et toute la nature,
» Seller la croupe en feu des souffles de l'enfer,

---

Un autre brouillon des vers 586-590 donne les variantes suivantes :

*Qui sait si quelque jour on ne le verra pas*
*Lui chétif, atteler les forces de l'abîme,*
*et, dérobant l'éclair à l'Inconnu sublime,*
*Lier ce char d'un autre à des chevaux à lui ?*
*reptile*
*Peut-être on le verra, lui qui rampe aujourd'hui*

591-594. Addition marginale.
593. Le *grand* ordre de paix

---

moins de lyrisme, dans cette apostrophe à la Nature, en 1853 :

Erreur ! erreur ! erreur ! ô géante aux cent yeux,
Tu fais un grand labeur, saint et mystérieux !...
Les principes cachés, les éléments épars...
Le gaz qui se condense et l'air qui se dilate,
Les fluides, l'éther, le germe sourd et lent,
Sont autant d'ouvriers dans l'ombre travaillant... ;
Tout travaille, l'aimant, le bitume, le fer,
Le charbon ; pour changer en Éden notre enfer,
Les forces à la voix sortent du fond des gouffres.
(*Châtiments*, VII, 13. *Force des Choses.*)

597-600. On retrouve chez les poètes contemporains des images à peu près semblables : Amédée Pommier avait lu, le 22 juillet 1847, à l'Académie française, les vers suivants, dans son poème intitulé *La Découverte de la Vapeur*.

C'est le feu qu'on attelle, et, dévorant l'espace,
Comme une vision la caravane passe...
Quoi de plus étonnant que ces monstres d'airain
Doux comme des coursiers accoutumés au frein... ?

et, dans la même pièce, il montre la locomotive

Dressant sa croupe noire et son col de géant.
(*La Découverte de la Vapeur*, p. 37-38.)

» Et mettre un frein de flamme à la gueule du fer !
» On le verra, vannant la braise dans son crible,
» Maître et palefrenier d'une bête terrible,
» Criant à toute chose : « Obéis, germe, nais ! »
» Ajustant sur le bronze et l'acier un harnais
» Fait de tous les secrets que l'étude procure,
» Prenant aux mains du vent la grande bride obscure,
» Passer dans la lueur ainsi que les démons,

---

604. Prenant aux mains *de Pan* la grande bride obscure,

---

M. Maury, lauréat des *Jeux Floraux*, chantait :

Centaure impatient du frein,
Dans sa poitrine qui palpite
Halètent des poumons d'airain.

Mais ces

*monstres d'airain*
*Doux comme des coursiers accoutumés au frein,*

ce

*Centaure impatient du frein,*

n'évoquent rien de grandiose ni de vraiment poétique. La « bête terrible » de V. Hugo,

*l'hydre d'airain, de foudre et de fumée,*

est une vision apocalyptique, à laquelle on ne saurait refuser une grandeur digne de l'épopée. L'expression est évidemment supérieure ici à ce qu'elle était, en 1853, dans *Force des Choses* :

La science, pareille aux antiques pontifes,
Attelle aux chars tonnants d'effrayants hippogriffes ;
Le feu souffle aux naseaux de la bête d'airain.

599. Cf. dans *Tout le Passé et tout l'Avenir* (7-17 juin 1854) :

Nous vaincrons l'élément ! cette bête de somme
Se couchera dans l'ombre à plat ventre dans l'homme ;
La matière aura beau hurler ;
Nous ferons de ses cris sortir l'hymne de l'ordre ;

Voir la note du vers 579 dans *Plein Ciel*.

599. Cf. Alfred de Vigny, *La Maison du Berger*, I, 11.

...l'œil sur les eaux et la main sur la braise.

A ce qui était chez Vigny une faiblesse et une imprécision, V. Hugo substitue un détail nettement évocateur de réalité concrète.

» Et traverser les bois, les fleuves et les monts,
» Beau, tenant une torche aux astres allumée,
» Sur une hydre d'airain, de foudre et de fumée !
» On l'entendra courir dans l'ombre avec le bruit
» De l'aurore enfonçant les portes de la nuit !
» Qui sait si quelque jour, grandissant d'âge en âge,
» Il ne jettera pas son dragon à la nage,
» Et ne franchira pas les mers, la flamme au front !
» Qui sait si, quelque jour, brisant l'antique affront,
» Il ne lui dira pas : « Envole-toi, matière ! »
» S'il ne franchira point la tonnante frontière,
» S'il n'arrachera pas de son corps brusquement
» La pesanteur, peau vile, immonde vêtement

---

607. *Fier*, tenant une torche *à l'aurore* allumée,
609. On *la verra* courir
611. Qui sait si *même un jour*...
*l'idéale*
616. S'il ne franchira point *l'impossible* frontière,
618. La pesanteur, peau vile, *infâme* vêtement

---

612. *Dragon* : image désuète, familière aux poètes du temps ; cf. A. de Vigny :

Mais aucun n'est le maître
Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître.
(*La Maison du Berger*, I, xiii.)

Amédée Pommier :

Ces machines ardentes
Aux entrailles de fonte, aux haleines grondantes
Créatures de l'homme, impétueux dragons...

et Barthélemy, qui montre l'homme prenant place

Sur ces dragons de feu qui suppriment l'espace.
(*La Vapeur*, 1845.)

618. Toutes ces idées étaient déjà en germe dans l'imagination de V. Hugo, en 1837. Cf. *Les Voix Intérieures*, I :

O poëtes ! le fer et la vapeur ardente
Effacent de la terre, à l'heure où vous rêvez,
L'antique pesanteur, à tout objet pendante,
Qui sous ses lourds essieux broyait les durs pavés.

» Que la fange hideuse à la pensée inflige,
» De sorte qu'on verra tout à coup, ô prodige,
» Ce ver de terre ouvrir ses ailes dans les cieux !
» Oh ! lève-toi, sois grand, homme ! va, factieux !
» Homme, un orbite d'astre est un anneau de chaîne,
» Mais cette chaîne-là, c'est la chaîne sereine,
» C'est la chaîne d'azur, c'est la chaîne du ciel ;
» Celle-là, tu t'y dois rattacher, ô mortel,
» Afin — car un esprit se meut comme une sphère, —
» De faire aussi ton cercle autour de la lumière !
» Entre dans le grand chœur ! va, franchis ce degré,
» Quitte le joug infâme et prends le joug sacré !
» Deviens l'Humanité, triple, homme, enfant et femme !
» Transfigure-toi ! va ! sois de plus en plus l'âme !
» Esclave, grain d'un roi, démon, larve d'un dieu,
» Prends le rayon, saisis l'aube, usurpe le feu ;
» Torse ailé, front divin, monte au jour, monte au trône,
» Et dans la sombre nuit jette les pieds du faune ! »

---

625-629. Addition marginale remplaçant le vers :

*du ciel*
*C'est la chaîne d'azur !* va, franchis *le* degré,

629. *Passe du mal au bien* ; va, franchis *le* degré,
633. Esclave, grain d'un roi, démon, *germe* d'un dieu,
634. Prends le rayon, saisis l'aube, *vole* le feu ;

---

L'homme se fait servir par l'aveugle matière.
Il pense, il cherche, il crée ! A son souffle vivant
Les germes dispersés dans la nature entière
Tremblent comme frissonne une forêt au vent !

Oui, tout va, tout s'accroît. Les heures fugitives
Laissent toutes leur trace. Un grand siècle a surgi.
Et, contemplant de loin de lumineuses rives,
L'homme voit son destin comme un fleuve élargi.

(15 avril 1837.)

## IV

### L'ÉTOILÉ

Le satyre un moment s'arrêta, respirant
Comme un homme levant son front hors d'un torrent ;
Un autre être semblait sous sa face apparaître ;
Les dieux s'étaient tournés, inquiets, vers le maître,
Et, pensifs, regardaient Jupiter stupéfait.

Il reprit :

« Sous le poids hideux qui l'étouffait,
» Le réel renaîtra, dompteur du mal immonde.
» Dieux, vous ne savez pas ce que c'est que le monde ;
» Dieux, vous avez vaincu, vous n'avez pas compris.
» Vous avez au-dessus de vous d'autres esprits,
» Qui, dans le feu, la nue, et l'onde et la bruine,
» Songent en attendant votre immense ruine.
» Mais qu'est-ce que cela me fait à moi qui suis
» La prunelle effarée au fond des vastes nuits !
» Dieux, il est d'autres sphinx que le vieux sphinx de [Thèbe.
» Sachez ceci, tyrans de l'homme et de l'Érèbe,
» Dieux qui versez le sang, dieux dont on voit le fond :

---

638. Comme un homme *qui sort sa tête* d'un torrent ;
*domptant le*
643. Le réel renaîtra, *vainqueur du spectre* immonde.
645. Dieux, vous *l'avez* vaincu, *mais sans l'avoir* compris.
*l'air*
647. Qui, dans *l'onde et la flamme* et *l'astre* et la bruine,
*les*
652. *O vous tous, tourmenteurs* de l'homme et de l'Érèbe,
653. Dieux qui *faites le mal...*

» Nous nous sommes tous faits bandits sur ce grand mont
» Où la terre et le ciel semblent en équilibre,
» Mais vous pour être rois et moi pour être libre.
» Pendant que vous semez haine, fraude et trépas,
» Et que vous enjambez tout le crime en trois pas,
» Moi, je songe. Je suis l'œil fixe des cavernes.
» Je vois. Olympes bleus et ténébreux Avernes,
» Temples, charniers, forêts, cités, aigle, alcyon,
» Sont devant mon regard la même vision ;
» Les dieux, les fléaux, ceux d'à présent, ceux d'ensuite,
» Traversent ma lueur et sont la même fuite.
» Je suis témoin que tout disparaît. Quelqu'un est.
» Mais celui-là, jamais l'homme ne le connaît.
» L'humanité suppose, ébauche, essaye, approche ;
» Elle façonne un marbre, elle taille une roche,
» Et fait une statue, et dit : Ce sera lui.
» L'homme reste devant cette pierre ébloui ;
» Et tous les à-peu-près, quels qu'ils soient, ont des prêtres.
» Soyez les Immortels, faites ! broyez les êtres,
» Achevez ce vain tas de vivants palpitants,
» Régnez ; quand vous aurez, encore un peu de temps,
» Ensanglanté le ciel que la lumière azure,
» Quand vous aurez, vainqueurs, comblé votre mesure,
» C'est bien, tout sera dit, vous serez remplacés
» Par ce noir dieu final que l'homme appelle Assez !
» Car Delphe et Pise sont comme des chars qui roulent,
» Et les choses qu'on crut éternelles s'écroulent
» Avant qu'on ait le temps de compter jusqu'à vingt. »

---

654. Nous nous sommes tous faits bandits sur ce *vieux* mont
Haine,[orgueil] et
657. Pendant que vous semez *la haine et le* trépas,
658. Et que vous *parcourez*...
663. Les [chefs], [les monstres],
667. L'humanité *tâtonne, invente*...
679. *Et Pise et Delphe* sont comme des chars qui roulent,

Tout en parlant ainsi, le satyre devint
Démesuré ; plus grand d'abord que Polyphème,
Puis plus grand que Typhon qui hurle et qui blasphème,
Et qui heurte ses poings ainsi que des marteaux,
Puis plus grand que Titan, puis plus grand que l'Athos ;
L'espace immense entra dans cette forme noire ;
Et, comme le marin voit croître un promontoire,
Les dieux dressés voyaient grandir l'être effrayant ;
Sur son front blêmissait un étrange orient ;
Sa chevelure était une forêt ; des ondes,
Fleuves, lacs, ruisselaient de ses hanches profondes ;
Ses deux cornes semblaient le Caucase et l'Atlas ;
Les foudres l'entouraient avec de sourds éclats ;
Sur ses flancs palpitaient des prés et des campagnes,
Et ses difformités s'étaient faites montagnes ;
Les animaux qu'avaient attirés ses accords,
Daims et tigres, montaient tout le long de son corps ;
Des avrils tout en fleurs verdoyaient sur ses membres ;
Le pli de son aisselle abritait des décembres ;
Et des peuples errants demandaient leur chemin,
Perdus au carrefour des cinq doigts de sa main ;

---

683-687. Rédaction marginale remplaçant le vers suivant :

*Démesuré ; l'espace* { *entra dans la peau* / *enfla la forme noire* / *emplit* }

*Le vaste espace*

687. L'espace *énorme* entra dans cette forme noire ;
*lointain*

690. Sur son front blêmissait un *livide* orient ;

692. Fleuves, lacs, ruisselaient *sur* ses hanches profondes ;

695. Sur ses flancs *fourmillaient* des prés et des campagnes,

697. Les animaux, qu'avaient *fascinés* ses accords,

*Son aisselle abritait sous son pli*

700. *Ses aisselles cachaient dans leur pli* des décembres ;
*vaste*

702. *Au sombre* carrefour

---

682-725. Cf. notice, pp. 565-566.

Des aigles tournoyaient dans sa bouche béante ;
La lyre, devenue en le touchant géante,
Chantait, pleurait, grondait, tonnait, jetait des cris ;
Les ouragans étaient dans les sept cordes pris
Comme des moucherons dans de lugubres toiles ;
Sa poitrine terrible était pleine d'étoiles.

Il cria :

« L'avenir, tel que les cieux le font,
» C'est l'élargissement dans l'infini sans fond,
» C'est l'esprit pénétrant de toutes parts la chose !
» On mutile l'effet en limitant la cause ;
» Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.
» On fait du ténébreux avec le radieux ;
» Pourquoi mettre au-dessus de l'Être, des fantômes?
» Les clartés, les éthers ne sont pas des royaumes.
» Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
» Des cieux bleus, des midis, des aurores, des soirs !
» Place à l'atome saint qui brûle ou qui ruisselle !
» Place au rayonnement de l'âme universelle !
» Un roi c'est de la guerre, un dieu c'est de la nuit.
» Liberté, vie et foi, sur le dogme détruit !
» Partout une lumière et partout un génie !
» Amour ! tout s'entendra, tout étant l'harmonie !
» L'azur du ciel sera l'apaisement des loups.
» Place à Tout ! Je suis Pan ; Jupiter ! à genoux. »

---

706. Les ouragans étaient dans les *neuf* cordes pris
713. Monde, tout le mal *naît* de la forme des dieux.
717. Place au fourmillement *splendide*...
721. [Le trône est la querelle et l'idole est la nuit].
*Vivez* ! tout s'entendra
724. *Et tout se comprendra*, tout étant l'harmonie !
725. L'azur [des cieux]

Date du manuscrit : 17 mars 1859.

IX

# LA ROSE DE L'INFANTE

# LA ROSE DE L'INFANTE

## NOTICE

Le manuscrit de la *Rose de l'Infante* a été achevé le 3 mai 1859. C'est une des dernières pièces composées par le poète en vue de la publication des *Petites Epopées*, qui portent, depuis le mois précédent, le titre de *Légende des Siècles*.

L'état du manuscrit nous révèle que, selon l'ordinaire habitude du poète, des additions de détail successives sont venues amplifier un développement, dont le dessin primitif n'a pas été modifié : mais rien ne nous y renseigne sur la genèse et sur les sources du poème[1].

*
* *

Il semble cependant possible, grâce à la Conclusion du *Rhin*, de retrouver les éléments de la pensée de V. Hugo, de reconstituer la route qu'elle a suivie et de déterminer l'ordre des apports dont la matière du poème s'est formée.

Une lecture faite dans un *Théâtre du Monde* de Davity[2] avait, à la date de la Conclusion du *Rhin*, renseigné V. Hugo sur les forces et les approvisionnements de l'Invincible Armada.

L'énormité de l'armement, la couleur exotique des appellations de

---

1. Trois pages chargées de rature (écrites avec une encre de chine brillante et foncée) permettent de reconnaître les traces d'une rédaction différente de celle de l'ensemble du manuscrit. A l'exception de ces trois pages, tout le manuscrit est de même encre et de même écriture que celles de la date finale : *3 mai 1859*. Les développements qui paraissent appartenir à une rédaction primitive s'étendent du vers 66 au vers 96 et du vers 199 au vers 210.

2. Nous donnons, p. 629-633, avec le texte du dénombrement de l'Invincible Armada dans le *Rhin*, le texte de Davity, qui a été, on n'en peut douter, la source des indications utilisées par V. Hugo.

vaisseaux : gabares de Portugal, galéaces de Naples, ourques d'Allemagne ; les sonorités pittoresques des noms des miliciens et des rameurs : mestres de camp, chevau-légers, gastadours ; l'amoncellement des provisions ; l'entassement pantagruélique et bigarré de 225 000 quintaux de nourriture avaient mis en jeu son imagination : il avait trouvé là l'occasion d'étonner son lecteur par l'étalage d'une érudition rare et précise, et, qui plus est, d'aboutir à une conclusion dramatique. Dans la Conclusion du *Rhin* (III), trois longues périodes englobèrent la formidable description et tout le développement tomba soudain, clos par deux phrases incisives :

« Ce monstrueux armement eût anéanti l'Angleterre. Un coup de vent l'emporta.

Ce coup de vent, qui souffla dans la nuit du 2 septembre 1588, a changé la forme du monde. »

C'était presque le mot de Pascal : « Toute la face de la terre aurait changé [1]. »

Ce procédé antithétique se retrouve dans la *Rose de l'Infante*. C'est de la même manière que la *Rose de l'Infante* se termine brusquement sur une considération morale, brève et suggestive, comme un appel à la méditation du lecteur :

Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent [2].

A l'époque de la *Légende des Siècles*, où l'auteur des *Châtiments* retrouve toujours au fond de sa pensée, à l'heure où l'inspiration fermente en lui, la haine des despotes et de leurs attentats, c'est sous un aspect un peu différent que l'imagination de V. Hugo revit l'Invincible Armada. Sans doute, elle ne perdit rien à ses yeux de son aspect pittoresque, mais le point de vue moral se modifia. Maintenant la gigantesque expédition lui apparaissait surtout comme une manifestation de la tyrannie d'un prince, comme la tentative odieuse d'une puissance malfaisante et violente, à qui l'intervention de Dieu, ou plus vraisemblablement celle de la nature [3], était venue opposer

---

1. « *Si le nez de Cléopatre avait été plus court, toute la face de la terre aurait changé.* » Pensées, VII, 46. Panthéon littéraire, 1836. C'est le texte que donnent les éditions antérieures à celles de Faugère et d'Havet, que vraisemblablement V. Hugo n'a pas connues.

2. Évidemment l'idée hantait V. Hugo ; il y revient une seconde fois dans cette même Conclusion du *Rhin*, V : « La puissance espagnole reposait principalement sur sa flotte. C'était dépendu d'un coup de vent. L'aventure de l'Armada, c'est l'histoire de l'Espagne.... Malheur à la puissance sur laquelle le vent souffle ! »

3. Voir la note du vers 248.

son veto. L'image de Philippe II se présentait à lui, apparentée à celle d'un Xerxès, insulteur de l'Océan.

La personne de Philippe II, inséparable des souvenirs de l'Inquisition, était devenue, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la cible des pamphlets révolutionnaires. Rien n'est plus instructif en ce sens que la préface de la traduction française du *Philippe II* de Watson [1], où l'auteur de l'*Essai sur le Despotisme* déclame avec toute l'ardeur de sa jeunesse contre un nom « livré à l'horreur » des nations. Parmi tous ces pamphlets, il en est un tout au moins qui semble avoir été connu de V. Hugo : c'est ce singulier volume attribué à Mercier [2] et qui a pour titre *Portrait de Philippe II*. Ce *Portrait* contient à la fois un *Précis de l'Histoire de Philippe II* et un drame historique où Don Ruy Gomez de Sylva, l'illustre vieillard d'*Hernani*, joue un rôle assez important. L'Inquisition a fourni le sujet du *Philippe II* de Mercier, comme elle fournira à V. Hugo le sujet de *Torquemada*. Quant au *Précis*, il est animé tout entier de l'esprit républicain : « Philippe II, écrit l'auteur, n'est plus que cendres : deux cents ans le séparent de l'instant où j'écris ; sa renommée aujourd'hui appartient à la justice des siècles. J'ai voulu peindre son despotisme terrible et superstitieux, rassembler les traits de cette physionomie cruelle qui fait horreur dans l'histoire... » Dans ce *Précis*, il est question de l'Invincible Armada ; Mercier imite du poète anglais Thomson un assez long passage qui se termine ainsi : « *Mais le Tout-Puissant voulut conserver le noble rempart de la liberté : il souffla et cette flotte invincible fut dispersée !* » Et Mercier conclut : « Ces mots du poète : le *Tout-Puissant souffla*, font allusion à la médaille que la reine fit frapper en mémoire de ce grand événement. On voyait au revers une flotte fracassée par la tempête, avec cette légende : « *Afflavit Deus et dissipati sunt.* »

N'est-ce pas déjà cette citation qui, consciemment ou non, hantait

---

1. Watson, *Histoire du Règne de Philippe II*, 1777, 4 vol. in-12. Préface et traduction de Mirabeau. La Préface et la traduction ne sont pas signées, mais une note de la Préface contient cette indication. « Je l'ai dit ailleurs avec plus de force (*Essai sur le despotisme*) tous les despotes furent et sont des ignorans. » Personne n'ignore que Mirabeau est l'auteur de l'*Essai sur le Despotisme*, paru une année avant sa traduction de Watson. On sait également que V. Hugo avait lu ou relu en 1834 les œuvres de Mirabeau, pour son étude *Sur Mirabeau*, publiée dans *Littérature et philosophie mêlées*.

2. *Portrait de Philippe II, roi d'Espagne*, Amsterdam, 1785. — V. Hugo possédait plusieurs ouvrages de Mercier, à Guernesey ; nous n'avons pas rencontré dans sa bibliothèque le *Portrait de Philippe II*. Toutefois son goût et sa curiosité pour les œuvres de cette époque sont notoires.

l'esprit de V. Hugo, lorsqu'il terminait en 1853 la pièce d'*Abîme* par ces mots du Tout Puissant :

Je n'aurais qu'à souffler et tout serait de l'ombre.

De toutes façons, on ne peut en douter, c'est la vision du Philippe II légendaire et devenu, à travers les pamphlets de la Révolution, le type même de la cruauté et du despotisme, qu'a retenu en 1859 l'imagination de V. Hugo[1].

Il était naturel qu'il songeât à évoquer ce Philippe II, comme ses autres héros de la *Légende des Siècles*, dans un décor pittoresque.

Il est même vraisemblable de penser que c'est à ce moment seulement de sa méditation sur le sujet qu'il eut recours à des lectures.

Philippe II avait habité tour à tour l'Escurial, Aranjuez et Burgos. V. Hugo ne connaissait ni l'Escurial, ni Aranjuez, ni Burgos ; il n'avait pas dépassé Pampelune dans son voyage de 1843.

Mais on se rappelle qu'il avait lu les *Mémoires de la Cour d'Espagne* et la *Relation du Voyage d'Espagne* de Mme d'Aulnoy, au moment où il composait *Ruy Blas*[2].

Dans la *Relation du Voyage d'Espagne* de Mme d'Aulnoy, il y a une impression d'aube dans les jardins d'Aranjuez, dont le crépuscule dans le parc de la *Rose de l'Infante* peut paraître une transposition.

« Nous arrivâmes à Arranjues à cinq heures du matin... Nous entrâmes dans des avenues d'ormes et de tilleuls, si hauts, si verds et si frais que le Soleil ne les pénètre point. C'est une chose extraordinaire que l'on trouve si proche de Madrid des arbres si parfaits en leur qualité, car le terroir est ingrat et il n'en vient point. L'eau du Tage coule dans un petit fossé et humecte leurs racines. Les promenades y sont ravissantes... La matinée étoit fraîche : les oiseaux chantoient de tous côtez, les eaux faisoient un doux murmure, les espaliers étoient chargez de fruits excellens, les parterres de fleurs odoriférantes... Il est impossible de passer dans une allée, ...dans un parterre ou sur une terrasse sans rencontrer partout cinq ou six fontaines avec des statues de bronze et des bassins de marbre[3]. »

---

1. S'il faut en croire la bibliographie donnée par V. Hugo lui-même, en 1836, dans la seconde édition de *Marie Tudor*, V. Hugo aurait connu jadis Philippe II sous un autre aspect : il cite, entre autres ouvrages sur Philippe II, les *Dichos y Hechos del Sênor Rey don Felipe II*, par Baltazar Porreño, Séville, 1659, qui sont un panégyriqne déclaré de ce prince.

2. Cf. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne* : L'Espagne en France. Paris, Vieweg, 1888.

3. Mme d'Aulnoy, *Relation du Voyage d'Espagne*, Paris, Barbin, 1691, vol. III, p. 259-261.

Le Guide Quétin[1], que V. Hugo eut entre les mains lors de son voyage en Espagne, et la description que Théophile Gautier fait du parc d'Aranjuez dans *Tra los Montes*[2] avaient pu entretenir et vivifier cette vision première dans son imagination.

C'est donc vraisemblablement sans hésiter que V. Hugo rechercha dans sa bibliothèque une description détaillée d'Aranjuez, où il put glaner quelques traits pittoresques. Il la trouva dans le *Voyage* de Baretti, où une lettre de dix-huit pages est consacrée au parc et au château d'Aranjuez. Nous signalons dans les notes des vers 4-40 les détails empruntés par V. Hugo à cette longue lettre ; le début en est particulièrement intéressant :

« J'ai vu dans ma vie, écrit Baretti, beaucoup d'endroits délicieux, dans différens pays, mais je n'en ai jamais vu qui le fût autant que le palais et les jardins d'Aranjuez. Un poëte diroit, que Vénus et l'Amour consultèrent ici avec Catulle et Pétrarque pour y construire une demeure champêtre digne de Psyché, de Lesbie, de Laure ou de quelque Infante Espagnole[3]. »

De quelque Infante espagnole ! Dans la pensée de V. Hugo, toute remplie du spectacle de l'Armada, hantée par le spectre du monstre-tyran Philippe II, rafraîchie par le gracieux décor des bosquets, des fleurs, des jets d'eau, des bassins et des statues du *Voyage* de Baretti, n'est-ce pas à ce moment qu'a dû apparaître et s'imposer, on est tenté de le croire, la définitive vision du poème dont l'Infante est le personnage central ? A cette Infante, Velasquez fournira le costume et l'attitude[4] ; Moreri précisera son nom et, si possible, sa physionomie historique[5].

*
* *

Il y a dans la *Rose de l'Infante* une préoccupation artistique qui rend une partie tout au moins de ce poème toute différente du reste

---

1. *Guide en Espagne*, Quétin, Revu par Richard. Paris, Maison, 1841, p. 239.

2. Le *Tra los Montes* de Th. Gautier, 1843, Paris, Magen, 2 vol. in-8, faisait partie de la bibliothèque de Guernesey.

3. *Voyage | de Londres à | Gênes | passant par l'Angleterre le | Portugal, l'Espagne et | la France | par* Joseph Baretti | *secrétaire pour la correspondance étran | gère de l'Académie royale de Peinture | de Sculpture et d'Architecture | traduit de l'Anglais sur la troisième | Edition, en quatre Volumes | à* Amsterdam *Chez Marc Michel Rey.* | MDCCLXXVII. Tome II, lettre LII, pp. 232-251.

4. Portrait de l'*Infante Marguerite-Marie-Thérèse*, fille de Philippe IV, par Velasquez.

5. Cf. note du vers 33.

de l'inspiration espagnole dans la *Légende des Siècles.* Nous sommes, dans le jardin d'Aranjuez, bien loin de l'Espagne féodale du *Jour des Rois* et du *Petit Roi de Galice* ; ni le paysage, ni les personnages ne sont ici dessinés du même pinceau. Dans le *Jour des Rois* et dans le *Petit Roi de Galice,* V. Hugo n'avait vu l'Espagne et ses princes au travers d'aucune œuvre d'art. Mais ici les tableaux des peintres espagnols sont pour quelque chose dans le portrait de l'Infante Marie et dans celui de Philippe II. Dans la description même du parc, on sent l'intention manifeste de rivaliser avec certains fonds de toile de Velasquez [1] : le grand palais est au fond d'une *gloire,* les paons sont *étoilés,* l'herbe est faite de *rubis* et de *diamants,* c'est un jet de *saphirs* qui sort de la bouche des dauphins. Il y a pour la fraîcheur de la couleur et de la manière un accord exquis et rare chez V. Hugo entre le charme des jardins d'Aranjuez et la grâce de la jeune Infante. Aucun artiste ne s'y est trompé :

« Quelle délicieuse créature que cette petite infante Marguerite, écrit Th. Gautier, qui ne peut regarder ce Vélasquez sans songer à V. Hugo, avec son nœud rose dans ses cheveux blonds et sa robe de taffetas gris de perle galonné de dentelle noire. A travers la naïveté de l'enfance on sent dans cette mignonne figure la dignité consciente de sa position. C'est une petite fille, mais une fille de roi qui sera reine un jour. Quand on rêve devant ce chef-d'œuvre, l'imagination se reporte à un autre chef-d'œuvre, la *Rose de l'Infante* de V. Hugo, qui semble, pour la peindre, avoir, dans un Escurial, ramassé le pinceau de Vélasquez, comme César ramassait la brosse de Titien [2]. »

Th. Gautier associe étroitement les deux chefs-d'œuvre ; la ressemblance s'impose. Jamais l'interprétation artistique nuancée, jamais l'association, dans une manière non heurtée, du décor et du personnage n'ont valu à V. Hugo un pareil premier plan dans ses autres poèmes. C'est une des raisons pour lesquelles la critique de 1859, si malveillante pour d'autres parties de la *Légende des Siècles,* fit grâce à la *Rose de l'Infante.* L'autre école espagnole, les Valdès-Léal et les Goya étaient peu goûtés en 1859 : leur brusquerie et leur réalisme rappellent la tonalité du *Jour des Rois* et du *Petit Roi de Galice.* Mais dès 1859, on admirait Velasquez et l'on sut gré à V. Hugo d'avoir écrit comme Velasquez peignait.

C'est en faveur de cette manière, en faveur aussi sans doute du dénouement moral, qu'on fut plus indulgent au débordement de vie

---

1. Par exemple : *La villa Médicis,* le *Portrait de Philippe IV,* le *Portrait de l'Infant Carlos.*

2. Théophile Gautier, Guide au Louvre. Paris, 1882, p. 114.

et de pittoresque nautiques qu'offrait la description de l'Invincible Armada et à quelques violences outrées dans la peinture de Philippe II, où il était d'ailleurs impossible de ne pas admirer l'intime pénétration du portrait moral et du portrait physique [1].

« Il y a là à la fois du Dante et du Préault » écrit avec admiration de Vaucelle dans l'*Artiste* du 15 décembre 1859. P. Douhaire, dans le *Correspondant*, croit que la *Rose de l'Infante* est peut-être la meilleure pièce du recueil de la *Légende des Siècles*. Enfin, frappé de la grâce du récit et de son caractère moral, Emile Montégut écrit dans la *Revue des Deux Mondes* (15 octobre 1859) : « *La Rose de l'Infante* émeut comme un pressentiment. C'est une des inspirations les plus poétiques de V. Hugo que cette rose effeuillée par un souffle affaibli de la furieuse tempête qui, au même moment, disperse et engloutit, Dieu et les manœuvres de Drake aidant, les vaisseaux de la superbe Armada. »

---

1. Cf. tome Ier, pp. xc, cv, cviii, cxx, cxxv, cxxxi et cxxxvi, ce qui est dit de la *Rose de l'Infante* dans la revue des *Jugements sur la Légende des Siècles*.

# PIÈCES JUSTIFICATIVES

## I

## LE RHIN

### Conclusion.

III

« Pour nous faire une idée complète du poids qu'avait l'Espagne autrefois comme puissance maritime, nous avons voulu savoir au juste ce que c'était que la grande armada de Philippe II, si fameuse et si peu connue, comme tant de choses fameuses. L'histoire en parle et s'en extasie ; mais l'histoire, qui hait le détail, et qui, selon nous, a tort de le haïr, ne dit pas les chiffres. Ces chiffres, nous les avons cherchés dans l'ombre où l'histoire les avait laissés tomber ; nous les avons retrouvés à grand-peine ; les voici. Rien, à notre sens, n'est plus instructif et plus curieux.

« C'était en 1588. Le roi d'Espagne voulut en finir d'une seule fois avec les anglais, qui déjà le harcelaient et taquinaient le colosse. Il arma une flotte. Il y avait dans cette flotte vingt-cinq gros vaisseaux de Séville, vingt-cinq de Biscaye, cinquante petits vaisseaux de Catalogne et de Valence, cinquante barques de la côte d'Espagne, vingt chaloupes des quatre villages de la côte de Guipuscoa, cent gabares de Portugal, quatorze galères et quatre galéaces de Naples, douze galères de Sicile, vingt galères d'Espagne, et trente ourques d'Allemagne ; en tout trois cent cinquante voiles manœuvrées par neuf mille marins.

« On n'apprécierait pas exactement cette escadre si l'on ne se rappelait ce que c'était alors qu'une galère. Une galère représentait une somme considérable. Toute la côte septentrionale d'Afrique, Alger et

Tripoli exceptées, ne produisait pas au sultan de quoi faire et maintenir deux galères.

« L'approvisionnement de bouche de l'armada était immense. En voici le chiffre très singulier et très exact : cent soixante-sept mille cinq cents quintaux de biscuit, fournis par Murcie, Burgos, Campos, la Sicile, Naples et les îles ; onze mille quintaux de chair salée, fournis par l'Estramadure, la Galice et les Asturies ; onze mille quintaux de lard, fournis par Séville, Ronda et la Biscaye ; vingt-trois mille barils de poisson salé, fournis par Cadix et l'Algarve ; vingt-huit mille quintaux de fromage, fournis par Mayorque, Senegallo et le Portugal ; quatorze mille quintaux de riz, fournis par Gènes et Valence ; vingt-trois mille poids d'huile et de vinaigre, fournis par l'Andalousie, le poids valait vingt-cinq livres ; vingt-six mille fanègues de fèves, fournies par Carthagène et la Sicile ; vingt-six mille poinçons de vin, fournis par Malaga, Maxovella, Ceresa et Séville. Les provisions en blé, fer et toiles venaient d'Andalousie, de Naples et de Biscaye. Le total s'en est perdu.

« Cette flotte portait une armée : vingt-cinq mille espagnols, cinq mille tirés des régiments d'Italie, six mille des Canaries, des Indes et des garnisons du Portugal, le reste des recrues ; douze mille italiens, commandés par dix mestres de camp ; vingt-cinq mille allemands ; douze cents chevau-légers de Castille, deux cents de la côte et deux cents de la frontière, c'est-à-dire seize cents cavaliers ; trois mille huit cents canonniers et quatre cents gastadours ; ce qui, en y comprenant les neuf mille marins, faisait en tout soixante-seize mille huit cents hommes.

« Ce monstrueux armement eût anéanti l'Angleterre. Un coup de vent l'emporta.

« Ce coup de vent, qui souffla dans la nuit du 2 septembre 1588, a changé la forme du monde. »

---

## II

### NOUVEAU THÉATRE DU MONDE
par le sieur D. T. V. Y.[1]
gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy.
A Paris, chez Martin Collet au Palais en la gallerie des prisonniers proche la Chancellerie, à l'Image Sainct Martin.
M. DC. XLIV.
Avec privilège du roy.

### Les Forces du Roy d'Espagne.

Pour monstrer encore mieux ce que le Roy d'Espagne peut sur la mer, voyons je vous prie l'appareil de guerre qu'il dressa en l'année 1588.

---

1. Davity. M. J. Giraud a montré tout ce que l'érudition de V. Hugo dans le conte du *Beau Pécopin* devait à l'édition de Davity donnée par Rocoles en 1660 (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1910, pp. 497-530). V. Hugo a connu un des *Monde* de Davity, cela n'est pas douteux. Nous avons trouvé, mentionnée parmi les in-folios de la vente de sa bibliothèque en 1852, cette indication, malheureusement trop brève : *Le Monde.* Dans la Conclusion même du *Rhin*, d'où est tirée la précédente description de l'Armada, V. Hugo mentionne un écrit intitulé *Les Forces du Roy d'Espagne* et un autre auquel il donne pour titre *Discours sommaire de l'Estat du Turc* (singulière rédaction ! les Davity portent : *Discours de l'Etat du Turc.* | Sommaire). V. Hugo s'amuse à dépister son lecteur et il cite comme autant d'œuvres et de volumes distincts des titres de chapitres de Davity. Pour la description de l'Invincible Armada, nous ne croyons pas que V. Hugo se soit servi de l'édition de 1660 : il écrit en effet : *vingt-huit mille quintaux de fromage, fournis par Mayorque,* SENEGALLO *et le Portugal. Senegallo* paraît être une forme espagnolisée par V. Hugo pour les besoins de la couleur, mais qui dérive à coup sûr de Sénégaille. *Sénégaille* est une faute d'impression de quelques rares éditions de Davity (1638, Francfort : *Senegallia* ; 1644, 1655, Paris, et 1648, Genève : *Sénégaille*). L'édition de 1660 et les autres éditions de Davity donnent correctement : *Mayorque,* SÉVILLE, *et le Portugal. Sénégaille* est un mot qui n'existe pas : *Séville* est bien la ville mentionnée dans le document d'où procèdent les informations de Davity : *l'*ADVERTISSEMENT *du grand appareil que la Majesté du Roy Catholique fait, pour l'armée qui sortira ceste année, 1588. Traduit d'Italien en Français sur la coppie imprimée à Rome, chez les héritiers de Iean Gigliot, l'an 1588.* — A Paris par Pierre Chevillot, en l'allée de la Chapelle St Michel au Palais. 1588.

« Le Roy d'Espagne fit apprester pour faire la guerre à la Reyne d'Angleterre, et aux Pays-Bas trois cens cinquante voiles avec neuf mille hommes de marine, en cette sorte.

Il y avoit quatre galeaces de Naples, 25. gros vaisseaux de Seville, 25. de Biscaye, Guipuscoa; 30. Ourques d'Allemagne, cinquante petits vaisseaux de Catalogne, Valence, et autres villes, cinquante de la coste d'Espagne, c'est à sçavoir chalouppes et barques, cens Zabarres de Portugal, des quatre villages de la coste de la mer d'Austriche, Biscaye, et Guipuscoa, vingt galères d'Espagne, quatorze de Naples et douze de Sicile.

Il y pouvoit avoir près de soixante mille hommes tant Espagnols qu'Italiens et Allemans, c'est à sçavoir 25. mille Espagnols, en comptant cinq mille qu'il avoit tiré des Régiments d'Italie, et six mille des Canaries, des Indes et des garnisons de Portugal : et le reste fut levé en Espagne; Douze mille Italiens avec dix Maistres de Camp, vingt cinq mille Allemans, douze cens chevaux légers Espagnols, autres deux cens de la coste, et deux cens de la frontière, qui font en tout mille six cens hommes de cheval.

L'Andaluzie contribua 12. mille quintaux de biscuits. Malaca et sa comté 27. mille cinq cents quintaux. Cartagène, et Murcie, cinq mille quintaux. Sicile, 50 mille quintaux ; Burgos et Campos, cinquante six milles quintaux ; Naples et les Isles, quinze mille quintaux. Somme, il pouvoit avoir en tout environ cent soixante sept mille et cinq cens quintaux.

Séville et l'Estremadure contribuèrent 4 000. quintaux de chair salée. Galice six mille quintaux ; Asturie, et autres endroits, mille quintaux, qui font en tout onze mille.

Seville et l'Estremadure contribuèrent cinq mille quintaux de lard ; Ronde, 2 000 ; Galice, 2 000 ; Biscaye deux mille, qui font en tout onze mille.

Algarbe fournit huict mille barils de poisson de Dodine. Almandrauve du Duc onze mille barils, et Caliz quatre mille barils, qui font en tout vingt et trois mille barils.

Majorque y fournit deux mille quintaux de fromage : Senegaille et l'Estremadure mille ; Portugal, vingt-cinq mille quintaux, qui font en tout vingt-huict mille quintaux.

Gennes et Valence fournirent quatorze mille quintaux de riz.

L'Andaluzie et Naples fournirent 23. mille poids d'huile et de vinaigre, et chaque poids vaut 25. livres, et chaque livre seize onces.

Cartagène contribua quinze mille hanegues ou boisseaux de pois et de febves, et Naples et Sicile onze mille. Malague, Maxovelle et Cerese, et leurs jurisdictions contribuèrent treize mille poinçons de

vin : Naples, six mille, Seville et sa jurisdiction sept mille, qui font en tout 26. mille.

Il y a d'autres provisions de bleds, fer, toiles, et autres choses nécessaires, qui furent fournies par l'Andaluzie, Naples, et Biscaye.

Davantage on leva pour le service de l'Artillerie quatre mille et deux cens hommes, dont il y avoit quatre cents Gastadours.

---

## LA ROSE DE L'INFANTE

Elle est toute petite ; une duègne la garde.
Elle tient à la main une rose et regarde.
Quoi? que regarde-t-elle? Elle ne sait pas. L'eau,
Un bassin qu'assombrit le pin et le bouleau ;
Ce qu'elle a devant elle ; un cygne aux ailes blanches,
Le bercement des flots sous la chanson des branches,
Et le profond jardin rayonnant et fleuri ;

---

5. .....; un *cigne*...
6. Le *tremblement du flot* sous *le frisson* des branches,

---

2. C'est l'attitude de l'Infante Marie-Marguerite dans le tableau de Velasquez qui est au Louvre : elle tient à la main une rose et elle regarde ; les yeux, qui semblent en effet voir, et la rose, qui tranche sur la robe gris de perle, voilà ce qui frappe tout d'abord dans le tableau de Velazquez.

4. *Un bassin* : une grande partie de la lettre LII de Baretti, dont nous avons cité le début dans la notice, est consacrée à la description minutieuse des nombreux bassins du parc d'Aranjuez.

*Le pin et le bouleau* : « Le Tage que l'on traverse sur un pont suspendu entretient une fraîcheur de végétation qui fait l'admiration des Espagnols et permet aux arbres du Nord de s'y développer vigoureusement. On voit à Aranjuez des ormes, des frênes, des bouleaux, des trembles, curieux là-bas comme le seraient ici des figuiers de l'Inde, des aloes et des palmiers ». Théophile Gautier, *Tra los montes*, p. 10. Au reste le pin et le bouleau s'associent souvent dans la vision de V. Hugo. Cf. *Châtiments*, VI, 1 :

C'est pour toi qu'agitant le pin et le bouleau...

5. « Dans la seconde fontaine on voit un cigne avec des enfants jouant autour de lui » Baretti, *op. cit.*, Lettre LII, p. 235.

7. *Le profond jardin* : « Représentez-vous un parc qui a plusieurs lieues de tour, coupé en différents endroits par des allées qui ont

Tout ce bel ange a l'air dans la neige pétri.
On voit un grand palais comme au fond d'une gloire,
Un parc, de clairs viviers où les biches vont boire,
Et des paons étoilés sous les bois chevelus.
L'innocence est sur elle une blancheur de plus;
Toutes ses grâces font comme un faisceau qui tremble.

---

8. Tout ce *doux être*...

---

deux, trois et même quatre milles de longueur. Entre ces allées, il y a des bosquets fort épais ». *Ibid.*, p. 233.

*Rayonnant et fleuri* : « Les parterres contiennent une variété surprenante des plus belles fleurs ». *Ibid.*, p. 234.

9. *Gloire* : Littré définit ainsi la *gloire* : « En peinture, la *gloire* est le fond de lumière ardente, sur laquelle se détachent les apparitions surnaturelles et les saints. Miracle qui présente dans le ciel le même aspect que la gloire dans la peinture. » « On ne vit point un dieu imaginaire lever la tête au-dessus des vagues et leur commander le silence, mais une lumière surnaturelle entr'ouvrit les nuées ; au milieu d'une gloire, on aperçut une femme céleste portant un enfant dans ses bras et calmant les flots par un sourire. » Chateaubriand, *Martyrs*, XIX. Baretti dit simplement : « le point central est le palais du roi ». La « gloire » plaît à l'imagination visionnaire de V. Hugo : Cf., dans les *Contemplations* et les *Châtiments* :

> Mon âme, où se mêlaient ces ombres et ces gloires,
> Les nuages rampaient le long des promontoirs ;
> Sentait confusément...
>
> (*Magnitudo Parvi*, 1846.)
>
> Ce bandit rayonna quelque temps dans des gloires.
>
> (VII, 16, *Saint Arnaud*, 17 octobre 1854.)

Cf. la note des vers 38-39.

10. « Des milliers de biches et de sangliers s'y promènent tout à leur aise », Baretti, p. 233.

11. *Etoilés* : le terme technique est *ocellés*, mais l'épithète *étoilés* est à la fois plus lumineuse et plus large, plus décorative.

*Chevelus* : cf. dans les *Contemplations* :

> Sous l'agitation des saules chevelus.
>
> (*Halte en marchant*, juin 1837.)

et, dans la *Légende des Siècles*, le vers 11 de *Dieu invisible au philosophe* ; c'est au reste l'image antique : πᾶσαν αἰκίζων φόβην ὕλης (*Antigone*, v. 420).

Autour de cette enfant l'herbe est splendide et semble
Pleine de vrais rubis et de diamants fins ;
Un jet de saphirs sort des bouches des dauphins.
Elle se tient au bord de l'eau ; sa fleur l'occupe ;
Sa basquine est en point de Gênes ; sur sa jupe
Une arabesque, errant dans les plis du satin,
Suit les mille détours d'un fil d'or florentin.
La rose épanouie est toute grande ouverte,
Sortant du frais bouton comme d'une urne verte,

---

14. ..... l'herbe est *royale* et semble
15. Pleine de vrais *saphirs...*
16. Un jet de *perles* sort des *gueules* des dauphins.
20. Suit *la ténuité...*
21. Le vers 20 était tout d'abord suivi des vers 33-34 :

*beau* *beau*
*Quel doux regard, l'azur! et quel doux nom, Marie!*
*Etre charmant! Son œil éclaire et son nom prie.*

---

16. *Des dauphins*: « Le bassin de la fontaine d'Apollon est octogone et l'on a mis à chaque angle un génie nud qui paroit presser de son pied la tête d'un Dauphin pour lui faire rendre l'eau par la bouche. » Baretti, p. 235. Notons à propos de ce dernier trait que le parc d'Aranjuez qu'ont vu Mme d'Aulnoy, Baretti et Théophile Gautier est le parc, embelli par Philippe IV ; mais la préoccupation d'une date serait ici puérile : ce qu'a glané V. Hugo, ce sont des éléments de pittoresque. Aussi bien Aranjuez fut, dès Philippe II, le séjour d'été des rois d'Espagne et c'est en juillet qu'eut lieu la catastrophe de l'Armada. C'est le père de Philippe II, Charles Quint, qui avait fait aménager Aranjuez. Saint-Simon donne dans ses *Mémoires* d'assez longs détails sur cet aménagement du parc d'Aranjuez. Saint-Simon, *Mémoires*. Paris, Delloye, 1841, ch. DXCIII, p. 164-165 du tome XXXVII.

21-22. Cf. dans les *Contemplations* :

Et les abeilles d'or courent à la pervenche,
Au thym, au liseron, qui tend son urne blanche
A ces buveuses de parfums.
Livre III, 22. Ingouville, mai 1843.

et dans la *Légende des Siècles* :

Nos bleus lotus penchés sont des urnes de miel.
(*Les Sept Merveilles*, II, fév. 1859.)

Charge la petitesse exquise de sa main;
Quand l'enfant, allongeant ses lèvres de carmin,
Fronce, en la respirant, sa riante narine,
La magnifique fleur, royale et purpurine,
Cache plus qu'à demi ce visage charmant,
Si bien que l'œil hésite, et qu'on ne sait comment
Distinguer de la fleur ce bel enfant qui joue,
Et si l'on voit la rose ou si l'on voit la joue.
Ses yeux bleus sont plus beaux sous son pur sourcil brun.
En elle tout est joie, enchantement, parfum;
Quel doux regard, l'azur! et quel doux nom, Marie!
Tout est rayon; son œil éclaire et son nom prie.
Pourtant, devant la vie et sous le firmament,
Pauvre être! elle se sent très-grande vaguement;
Elle assiste au printemps, à la lumière, à l'ombre,
Au grand soleil couchant horizontal et sombre,

---

28-29. et qu'on ne sait *vraiment*
[Si c'est la fleur] *Où retrouver la fleur dans cet enfant* qui joue,
*fier*

31. Ses yeux bleus sont plus *doux* sous son *frais* sourcil brun,

31-32. En elle, tout est *charme*, enchantement, parfum;
*Et sa prunelle est bleue, et son sourcil est brun;*

---

31. Cf. le tableau de Velasquez au Louvre.

33. La dernière fille de Philippe II, née en 1580, perdit sa mère la même année, et mourut en 1583. Si vraiment V. Hugo a consulté, comme il le laisse croire, dans sa bibliographie de *Marie Tudor* (édition de 1836) les *Dichos y Hechos del Señor Rey don Felipe II*, Séville, 1639 (ou plus vraisemblablement la traduction publiée en 1671 chez Pierre Marteau à Cologne), il pouvait y avoir lu, page 16 : « L'Infante donna Marie naquit l'an 1580 et mourut l'an 1583, la reine sa mère étant morte à Badajox, l'an 1580 ». Mais il se peut aussi que la vague indication de Moreri, art. PHILIPPE II, ait suffi à son imagination : « Il avoit eu (d'Anne, fille de Maximilien II) Philippe III qui lui succéda, Ferdinand, Charles-Laurent, Diego et Marie, qui moururent jeunes. »

38-39. On remarquera combien l'effet pictural se précise : *rubis*, *diamants*, *saphirs* étaient les couleurs vives de la palette, destinées aux

A la magnificence éclatante du soir,
Aux ruisseaux murmurants qu'on entend sans les voir,
Aux champs, à la nature éternelle et sereine,
Avec la gravité d'une petite reine;
Elle n'a jamais vu l'homme que se courbant;
Un jour, elle sera duchesse de Brabant;
Elle gouvernera la Flandre ou la Sardaigne.
Elle est l'infante, elle a cinq ans, elle dédaigne.
Car les enfants des rois sont ainsi; leurs fronts blancs
Portent un cercle d'ombre, et leurs pas chancelants
Sont des commencements de règne. Elle respire
Sa fleur en attendant qu'on lui cueille un empire;
Et son regard, déjà royal, dit: C'est à moi.
Il sort d'elle un amour mêlé d'un vague effroi.

---

41. *Au ciel,* à la nature
47. Car les enfants [de roi] (*Des rois* est barré au ms.).
50. Sa *rose*...

---

effets éclatants du premier plan. Au fond du tableau, le palais apparaissait ensuite dans une *gloire* ; et voici maintenant la teinte d'ensemble : la pourpre du *couchant*. Cf. v. 60-66.

40. « On rencontre par delà la maison du jardinier une seconde Cascade du Tage, qui ne charme pas moins la vue par la transparence de ses eaux que l'oreille par la diversité du bruit qu'elle fait : ce bruit est pendant un temps fort et vif, le moment d'après doux et lent. » Baretti, p. 241-242.

52-56. Il est probable qu'il y a là un souvenir de Mme d'Aulnoy, *Mémoires de la Cour d'Espagne*. Paris, Barbin, 1690, II, p. 38-42 : la reine dont il y est question est Marie-Louise d'Orléans, femme de Charles II. « Le Roy qui l'aimoit tendrement malgre les ennemis secrets qui la desservoient auprés de luy, sçachant qu'un de ses plus grands divertissemens étoit d'aller quelquefois à la chasse, luy fit amener de très beaux Chevaux d'Andalousie. Elle en choisit un fort fringant, et le monta : mais elle ne fut pas plûtôt dessus qu'il commença de se cabrer et il étoit près de se renverser sur elle, lorsqu'elle tomba. Son pied, par mal-heur, se trouva engagé dans l'Etrier ; le Cheval sentant cet embarras ruoit furieusement et traînoit la Reine avec le dernier péril de sa vie ; ce fut dans la Court du Palais que

Si quelqu'un, la voyant si tremblante et si frêle,
Fût-ce pour la sauver, mettait la main sur elle,
Avant qu'il eût pu faire un pas ou dire un mot,
Il aurait sur le front l'ombre de l'échafaud.

La douce enfant sourit, ne faisant autre chose
Que de vivre et d'avoir dans la main une rose,

---

58. *Que d'avoir dans la main la beauté d'une rose,*

---

cet accident arriva. Le Roy qui le voyoit de son balcon, se desesperoit; et la Court étoit toute remplie de personnes de Qualité et de Gardes : mais l'on n'ozoit se hazarder d'aller secourir la Reine, parce qu'il n'est point permis à un homme de la toucher, et principalement au pied, à moins que ce soit le Premier de ses *Menins* qui lui met ses *Chapins* : ce sont des espèces de sandales où les Dames font entrer leur soulier et cela les hausse beaucoup : la Reine s'appuye aussi sur ses Menins, quand elle se promène : mais ce sont des Enfans qui étoient trop petits pour la tirer du péril où elle étoit. Enfin deux cavaliers espagnols dont l'un se nommoit Don Louïs de las Torres et l'autre Don Jaime de Soto-Mayor, se résolurent à tout ce qui pouvoit leur arriver de pire, l'un saisit la bride du Cheval et l'arrêta, l'autre prit promptement le pied de la Reine, l'ôta de l'étrier et se démit même le doigt en luy rendant ce service. Mais, sans s'arrêter un moment ils sortirent, coururent chez eux et firent vite seller des Chevaux pour se dérober à la colère du Roy. Le jeune comte de Peñaranda, qui étoit leur amy, s'approcha de la Reine et luy dit respectueusement, que ceux qui venoient d'être assez heureux pour luy sauver la vie, avoient tout à craindre si Elle n'avoit la bonté de parler au Roy en leur faveur, parce qu'il n'étoit pas permis de luy toucher, et très particulièrement, au pied. Le Roy, qui étoit promptement descendu, pour voir en quel état Elle étoit, témoigna une joye extrême qu'elle ne fut point blessée et il reçût très-bien la prière qu'elle luy fit pour ces généreux Coupables. L'on envoya en diligence chez eux : ils montoient déjà à cheval pour se sauver : la Reine les honora d'un présent, et, depuis ce jour, elle eut une considération particulière pour eux. » — Ajoutons qu'un vaudeville de Scribe qui eut un grand succès en 1847 : *Ne touchez pas à la Reine* avait rendu populaire une anecdote assez semblable. V. Hugo lui-même, dans *Ruy-Blas*, a mis en relief l'étroitesse de l'étiquette espagnole à la Cour, et spécialement en ce qui concerne la reine.

Et d'être là devant le ciel, parmi les fleurs.

Le jour s'éteint; les nids chuchotent, querelleurs;
Les pourpres du couchant sont dans les branches d'arbre;
La rougeur monte au front des déesses de marbre
Qui semblent palpiter sentant venir la nuit;
Et tout ce qui planait redescend; plus de bruit,
Plus de flamme; le soir mystérieux recueille
Le soleil sous la vague et l'oiseau sous la feuille.

Pendant que l'enfant rit, cette fleur à la main,
Dans le vaste palais catholique romain

---

*soleil*
61. Les *dernières rougeurs du couchant sont dans l'arbre;*
62. *Le rose* monte
*la mer*
66. Le soleil sous *l'abîme*...
67. .... cette *rose* à la main,
68. Dans le *sombre* palais

---

65-66. Cf. dans *Eviradnus* la même sensation d'apaisement :

et la voix qui chantait
S'éteint comme un oiseau se pose; tout se tait.

68. *Vaste palais catholique romain :* La présence à Aranjuez d'un palais ogival est faite pour étonner ; car on connaît surtout le palais de style Renaissance, exécuté par Philippe II lui-même, et qui fut agrandi par des constructions de styles postérieurs. Mais il y eut à Aranjuez un vieux palais, bâti au XIVe siècle par le grand maître de Santiago, Laurent Suarez de Figueroa : ce vieux palais ne commença à disparaître qu'au XVIIe siècle, où il fut incendié en partie ; c'est seulement en 1727 qu'on le démolit pour achever l'exécution des plans de Philippe II. V. Hugo avait-il rencontré dans quelque Guide de voyage ces indications précises ? Quoi qu'il en soit, le détail qui lui fournit une si pittoresque image se trouve, que V. Hugo s'en soit ou non soucié, absolument exact : il y avait des ogives à Aranjuez.

69. L'image de la *mitre* se trouvait déjà plusieurs fois dans *Notre-Dame de Paris* : « La cellule était étroite, plus large que profonde, voûtée en ogive, et vue à l'intérieur ressemblait assez à l'alvéole

Dont chaque ogive semble au soleil une mitre,
Quelqu'un de formidable est derrière la vitre;
On voit d'en bas une ombre, au fond d'une vapeur,
De fenêtre en fenêtre errer, et l'on a peur;
Cette ombre au même endroit, comme en un cimetière,
Parfois est immobile une journée entière;
C'est un être effrayant qui semble ne rien voir;
Il rôde d'une chambre à l'autre, pâle et noir;
Il colle aux vitraux blancs son front lugubre, et songe;
Spectre blême! Son ombre aux feux du soir s'allonge;
Son pas funèbre est lent comme un glas de beffroi;
Et c'est la Mort, à moins que ce ne soit le Roi.

C'est lui; l'homme en qui vit et tremble le royaume.

---

73. Cette ombre *en ce palais,...*

75. ..... qui *regarde sans* voir;

81. Après le vers 80 prenait primitivement place le développement suivant, qui fut remanié, désarticulé et dont six vers figurent aux vers 82-87. six aux vers 105-110 et deux autres aux vers 155-156 :

Philippe deux était une chose terrible :
Caïn
Nemrod
Iblis dans le Koran et *Satan* dans la Bible
Sont à peine aussi noir qu'en son Escurial
[monstre] [monstre]
Ce royal spectre fils du spectre impérial.
*C'était le Mal fait roi, c'était l'Ombre et le Glaive*
Philippe deux était le Mal tenant le glaive.
Il occupait le haut du monde comme un rêve.
Charles fut le vautour, Philippe est le hibou.
Morne en son noir pourpoint, la toison d'or au cou,
*fatale*
*C'est lui; la vision sinistre*
C'est lui; le cauchemar ténébreux du royaume.
Si quelqu'un pouvait voir dans l'œil de ce fantôme,

---

d'une grande mitre d'évêque. » Livre VI, chap. III, *Histoire d'une galette*. Cf. aussi, livre III, ch. II, *Paris à vol d'oiseau* ; et livre IX, chap. I, *Fièvre*.

Si quelqu'un pouvait voir dans l'œil de ce fantôme
Debout en ce moment l'épaule contre un mur,
Ce qu'on apercevrait dans cet abîme obscur,
Ce n'est pas l'humble enfant, le jardin, l'eau moirée
Reflétant le ciel d'or d'une claire soirée,
Les bosquets, les oiseaux se becquetant entre eux,
Non : au fond de cet œil comme l'onde vitreux,
Sous ce fatal sourcil qui dérobe à la sonde
Cette prunelle autant que l'océan profonde,
Ce qu'on distinguerait, c'est, mirage mouvant,
Tout un vol de vaisseaux en fuite dans le vent,
Et, dans l'écume, au pli des vagues, sous l'étoile,
L'immense tremblement d'une flotte à la voile,
Et, là-bas, sous la brume, une île, un blanc rocher,
Écoutant sur les flots ces tonnerres marcher.

Telle est la vision qui, dans l'heure où nous sommes,

---

[Ce qu'on apercevrait dans cet abîme obscur],
l'épaule contre un mur
Debout dans ce moment *dans un angle du mur,*
Ce n'est pas l'humble enfant, *le couchant tiède et pur,*
*Tout* les arbres, l'
*Ni ce calme horizon, arbres verts,* eau moirée
Réflétant le ciel d'or d'une claire soirée,
*Bassins, bosquets, oiseaux* se becquetant entre eux ;
Les bassins, les oiseaux

87. Les *arbres,* les oiseaux
Sous ce sourcil [brumeux]
89. Sous ce *blême* sourcil
(*Fatal* est barré dans le ms.)
*ces foudres approcher.*
96. *L'Angleterre écoutant la foudre s'approcher.*

---

92. L'image est saisissante, et tout le monde connaît l'heureuse utilisation qu'en a faite J. M. de Heredia, dans le dernier vers du sonnet d'*Antoine et Cléopatre* :

Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or
*Toute une mer immense où fuyaient des galères.*

Emplit le froid cerveau de ce maître des hommes,
Et qui fait qu'il ne peut rien voir autour de lui.
L'armada, formidable et flottant point d'appui
Du levier dont il va soulever tout un monde,
Traverse en ce moment l'obscurité de l'onde;
Le roi dans son esprit la suit des yeux, vainqueur,
Et son tragique ennui n'a plus d'autre lueur.

Philippe Deux était une chose terrible.
Iblis dans le Koran et Caïn dans la Bible
Sont à peine aussi noirs qu'en son Escurial
Ce royal spectre, fils du spectre impérial.
Philippe Deux était le Mal tenant le glaive.
Il occupait le haut du monde comme un rêve.
Il vivait : nul n'osait le regarder; l'effroi
Faisait une lumière étrange autour du roi;
On tremblait rien qu'à voir passer ses majordomes;
Tant il se confondait, aux yeux troublés des hommes,
Avec l'abîme, avec les astres du ciel bleu!
Tant semblait grande à tous son approche de Dieu!
Sa volonté fatale, enfoncée, obstinée,

---

102. *Vogue depuis un mois dans les brumes* de l'onde;
108. Ce royal *monstre*, fils du *monstre* impérial.
112. Faisait une *lueur sinistre*...
117. Sa volonté *tragique*...

---

107. *En son Escurial* : Nous avons vu que le décor du début de la *Rose de l'Infante* était, dans l'esprit de V. Hugo, le parc d'Aranjuez. Il n'y a pas ici contradiction : il s'agit dans les vers 105-155 d'un portrait général de Philippe II ; son séjour n'est point localisé, ainsi qu'on témoigne le vers 142 :

L'Escurial, Burgos, Aranjuez, ses repaires.

L'action de la *Rose de l'Infante* ne reprend qu'au vers 156.

108-109. Il n'est pas un tyran de la *Légende des Siècles* qui n'amène dans l'esprit de V. Hugo une généralisation et n'appelle, par association d'idées, le souvenir des invectives, contenues dans les *Châtiments*, contre Napoléon III.

Était comme un crampon mis sur la destinée;
Il tenait l'Amérique et l'Inde, il s'appuyait
Sur l'Afrique, il régnait sur l'Europe, inquiet
Seulement du côté de la sombre Angleterre;
Sa bouche était silence et son âme mystère;
Son trône était de piége et de fraude construit;
Il avait pour soutien la force de la nuit;
L'ombre était le cheval de sa statue équestre.
Toujours vêtu de noir, ce Tout-Puissant terrestre
Avait l'air d'être en deuil de ce qu'il existait;
Il ressemblait au sphinx qui digère et se tait;
Immuable; étant tout, il n'avait rien à dire.
Nul n'avait vu ce roi sourire; le sourire
N'étant pas plus possible à ces lèvres de fer
Que l'aurore à la grille obscure de l'enfer.
S'il secouait parfois sa torpeur de couleuvre,
C'était pour assister le bourreau dans son œuvre,
Et sa prunelle avait pour clarté le reflet
Des bûchers sur lesquels par moments il soufflait.
Il était redoutable à la pensée, à l'homme,
A la vie, au progrès, au droit, dévot à Rome;
C'était Satan régnant au nom de Jésus-Christ;
Les choses qui sortaient de son nocturne esprit
Semblaient un glissement sinistre de vipères.
L'Escurial, Burgos, Aranjuez, ses repaires,

122. .... et son *cerveau* mystère;
127. *Paraissait* être
137. Il était redoutable *au progrès sûr*...
141. Semblaient *des* glissements sinistre*s*

142. A l'époque de l'Invincible Armada, l'*Escurial* était achevé depuis quatre ans (1584); mais la scène de la *Rose de l'Infante* ne se passe pas à l'Escurial. Les détails précis donnés par V. Hugo (bassins, jardins, ogives) ne conviennent qu'au palais d'Aranjuez. *Aranjuez* : cf. vers 68. *Burgos* fut au XI^e siècle une ville royale, capitale

Jamais n'illuminaient leurs livides plafonds ;
Pas de festins, jamais de cour, pas de bouffons;
Les trahisons pour jeu, l'autodafé pour fête.
Les rois troublés avaient au-dessus de leur tête
Ses projets dans la nuit obscurément ouverts ;
Sa rêverie était un poids sur l'univers ;
Il pouvait et voulait tout vaincre et tout dissoudre;
Sa prière faisait le bruit sourd d'une foudre ;
De grands éclairs sortaient de ses songes profonds.
Ceux auxquels il pensait disaient : Nous étouffons.
Et les peuples, d'un bout à l'autre de l'empire,
Tremblaient, sentant sur eux ces deux yeux fixes luire.

Charles fut le vautour, Philippe est le hibou.

Morne en son noir pourpoint, la toison d'or au cou,
On dirait du destin la froide sentinelle;
Son immobilité commande ; sa prunelle
Luit comme un soupirail de caverne ; son doigt
Semble, ébauchant un geste obscur que nul ne voit,
Donner un ordre à l'ombre et vaguement l'écrire.
Chose inouïe ! il vient de grincer un sourire.
Un sourire insondable, impénétrable, amer.
C'est que la vision de son armée en mer
Grandit de plus en plus dans sa sombre pensée;
C'est qu'il la voit voguer par son dessein poussée,
Comme s'il était là, planant sous le zénith;

---

149. Il *voulait et pouvait*...
151. .... sortaient de ses *rêves* profonds.
163. Un sourire *joyeux, épouvantable*, amer.
165. .... *au fond de sa* pensée ;
166. .... par son *ordre* poussée,

---

de la vieille Castille. Mais au XVI[e] siècle, Philippe II y séjourna-t-il ? A son époque, il n'y avait à Burgos aucune résidence royale.

Tout est bien ; l'océan docile s'aplanit ;
L'armada lui fait peur comme au déluge l'arche ;
La flotte se déploie en bon ordre de marche,
Et, les vaisseaux gardant les espaces fixés,
Échiquier de tillacs, de ponts, de mâts dressés,
Ondule sur les eaux comme une immense claie.
Ces vaisseaux sont sacrés ; les flots leur font la haie ;
Les courants, pour aider ces nefs à débarquer,
Ont leur besogne à faire et n'y sauraient manquer ;
Autour d'elles la vague avec amour déferle,
L'écueil se change en port, l'écume tombe en perle.
Voici chaque galère avec son gastadour ;
Voici ceux de l'Escaut, voilà ceux de l'Adour ;
Les cent mestres de camp et les deux connétables ;
L'Allemagne a donné ses ourques redoutables,

---

173. .... comme une *vaste* claie.

---

168 et sq. Cette majestueuse description de l'Armada n'est pas sans quelque rapport d'allure avec les vers de Delille, qui étaient alors dans toutes les mémoires :

> Superbe, avec ses mâts, ses voiles, ses cordages,
> Il part, et devant lui chassant les flots amers,
> S'empare fièrement de l'empire des mers.
> (*L'Imagination*, conclusion du Chant V.)

179. *Gastadour* : Cf. page 630 la fin du dénombrement des forces de l'Armada dans la Conclusion du *Rhin* ; et p. 633 dans le *Théâtre du Monde* de Davity. Le *Nouveau Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français* par Don Domingo Gian Trapany (revu en 1826 par Ch. Nodier) donne pour sens au mot Gastador : *Maître valet d'un vaisseau.* Les étroites relations qui existaient entre Nodier et V. Hugo laissent supposer que ce dictionnaire a pu être possédé ou consulté par V. Hugo, au moment où il écrivait le *Rhin*. En tous les cas, le mot vient en droite ligne de Davity.

181. Cf. p. 630 ; et p. 632 : « Douze mille Italiens avec dix Maistres de Camp. »

182. Cf. p. 629 ; et p. 632 : « 30 ourques d'Allemagne. »

Naples ses brigantins, Cadiz ses galions,
Lisbonne ses marins, car il faut des lions.
Et Philippe se penche, et, qu'importe l'espace!
Non-seulement il voit, mais il entend. On passe,
On court, on va. Voici le cri des porte-voix,
Le pas des matelots courant sur les pavois,
Les moços, l'amiral appuyé sur son page,
Les tambours, les sifflets des maîtres d'équipage,
Les signaux pour la mer, l'appel pour les combats,
Le fracas sépulcral et noir du branle-bas.
Sont-ce des cormorans? sont-ce des citadelles?
Les voiles font un vaste et sourd battement d'ailes;
L'eau gronde, et tout ce groupe énorme vogue, et fuit,
Et s'enfle et roule avec un prodigieux bruit.
Et le lugubre roi sourit de voir groupées
Sur quatre cents vaisseaux quatre-vingt mille épées.

---

189. ...l'amiral *qui fait* (inachevé)

192. Après le vers 192 figure une addition marginale de quatre vers qui n'ont pas été imprimés :

La brise, sur l'eau verte aux glauques chevelures,
Penche le gonflement farouche des voilures;
On entend remuer au fond des entreponts
Les canons, rattachés par leur chaîne aux crampons.

195. *Et tout ce groupe énorme et fauve* vogue, fuit,

198. C'est la fin d'un feuillet : le feuillet qui suit commence par le vers :

On atteint l'Angleterre : on passe, on la balaie.

Ce vers sans rime témoigne que le manuscrit de la *Rose de l'Infante* contient plusieurs rédactions, rejointes entre elles après correction.

---

183. Cf. p. 629 : « Quatre galéaces de Naples.. » et p. 632 : Quatorze galères de Naples. »

184. Cf. p. 629; et p. 632 : « Cens z abarres de Portugal. »

188. *Pavois:* En terme de marine, ce sont les bordages cloués sur les jambettes au-dessus du plat-bord : autrement dit ce sont des planchéiages étroits et épais qui font extérieurement le tour d'un vaisseau. Le sens du mot se rattache à l'idée de bouclier, de revêtement.

189. *Moços* : mot espagnol : mousses.

193. Dans les *Orientales*, X, *Clair de Lune* (2 septembre 1828), on rencontrait déjà la même idée et le même mouvement :

Sont-ce des cormorans qui plongent tour à tour....

O rictus du vampire assouvissant sa faim !
Cette pâle Angleterre, il la tient donc enfin !
Qui pourrait la sauver? Le feu va prendre aux poudres.
Philippe dans sa droite a la gerbe des foudres ;
Qui pourrait délier ce faisceau dans son poing ?
N'est-il pas le seigneur qu'on ne contredit point ?
N'est-il pas l'héritier de César? le Philippe
Dont l'ombre immense va du Gange au Pausilippe?
Tout n'est-il pas fini quand il a dit : Je veux !
N'est-ce pas lui qui tient la victoire aux cheveux?
N'est-ce pas lui qui lance en avant cette flotte,
Ces vaisseaux effrayants dont il est le pilote
Et que la mer charrie ainsi qu'elle le doit?
Ne fait-il pas mouvoir avec son petit doigt
Tous ces dragons ailés et noirs, essaim sans nombre ?
N'est-il pas lui, le roi? n'est-il pas l'homme sombre
A qui ce tourbillon de monstres obéit?

Quand Béit-Cifresil, fils d'Abdallah-Béit,
Eut creusé le grand puits de la mosquée, au Caire,
Il y grava : « Le ciel est à Dieu ; j'ai la terre. »

---

202. ... dans sa droite *étreint toutes ces* foudres ;
205. ... l'héritier de *Charles* ?...
206. Dont l'ombre *énorme*...
207. *Et tout n'est-il pas dit* quand
209. N'est-ce pas lui qui *pousse*...
210. Le vers 210 était primitivement suivi de ce développement :

Et dont il a marqué le but et le chemin?
N'est-ce pas lui qui vient de lâcher de sa main,
Tous ces dragons ailés prêts à cracher le Soufre?
N'est-il pas l'homme auquel obéit dans le gouffre
Ce sombre tourbillon de monstres envolé?

vers

Pensif, il tend son bras *dans* l'ombre, et dit : je l'ai !

Cf., à propos du feuillet où dans le manuscrit figurent ces vers, la note du vers 198.

217. Eut *construit*...

Et, comme tout se tient, se mêle et se confond,
Tous les tyrans n'étant qu'un seul despote au fond,
Ce que dit ce sultan jadis, ce roi le pense.

Cependant, sur le bord du bassin, en silence,
L'infante tient toujours sa rose gravement,
Et, doux ange aux yeux bleus, la baise par moment.
Soudain un souffle d'air, une de ces haleines
Que le soir frémissant jette à travers les plaines,
Tumultueux zéphyr effleurant l'horizon,
Trouble l'eau, fait frémir les joncs, met un frisson
Dans les lointains massifs de myrte et d'asphodèle,
Vient jusqu'au bel enfant tranquille, et, d'un coup d'aile,
Rapide, et secouant même l'arbre voisin,
Effeuille brusquement la fleur dans le bassin ;
Et l'infante n'a plus dans la main qu'une épine.
Elle se penche, et voit sur l'eau cette ruine ;
Elle ne comprend pas ; qu'est-ce donc ? Elle a peur ;
Et la voilà qui cherche au ciel avec stupeur
Cette brise qui n'a pas craint de lui déplaire.
Que faire ? Le bassin semble plein de colère ;
Lui, si clair tout à l'heure, il est noir maintenant ;
Il a des vagues ; c'est une mer bouillonnant ;
Toute la pauvre rose est éparse sur l'onde ;
Ses cent feuilles, que noie et roule l'eau profonde,
Tournoyant, naufrageant, s'en vont de tous côtés

---

225-226. *a*) Soudain un souffle d'air, *un vent du soir qui passe,*
*Accouru d'on ne sait quelle ombre de l'espace,*
*b*) . . . . . . . . . . *un vent du soir, la brise*
*Que le blanc crépuscule a sous son aile grise,*

228-229. .... fait frémir les *bois*, met un frisson
Dans les *vagues* massifs

236. *Elle a l'air de chercher...*

241. .... éparse *dans* l'onde ;

243. *Naufrageant,* tournoyant

Sur mille petits flots par la brise irrités ;
On croit voir dans un gouffre une flotte qui sombre.
« — Madame, dit la duègne avec sa face d'ombre
A la petite fille étonnée et rêvant,
Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent. »

---

244. .... par *le vent* [agités] ;
247. .... *effarée* et rêvant,
Date du manuscrit : 23 mai 1859.

---

248. Le sens de ce dénouement est-il religieux ? V. Hugo pense-t-il à une intervention divine ? Notons tout d'abord que l'idée de l'Angleterre, privilégiée par Dieu et providentiellement sauvée par lui, idée commune aux historiens et aux poètes anglais, n'a point trouvé place dans la *Rose de l'Infante*. L'exilé, que le gouvernement de la reine Victoria proscrivit de Jersey, a gardé de ce second « *coup d'Etat* », — ainsi qu'on appelle cette expulsion dans l'entourage direct de V. Hugo — une profonde et durable rancune, qui s'étend à toute l'Angleterre du présent et du passé. *L'Homme qui Rit* a son point de départ moral dans cette rancune. Il n'est pas venu à l'esprit de V. Hugo de développer le thème « Dieu protège l'Angleterre ».

Mais en laissant de côté l'Angleterre, n'y a-t-il pas ici du moins dans la déconvenue de Philippe II, l'idée d'une de ces terribles leçons données aux Rois directement par Dieu, comme celles-là mêmes dont parle Bossuet.

Ce vers a-t-il l'intention d'être la traduction ou le commentaire de l'*Afflavit Deus et dissipati sunt ?* Est-ce le geste de Dieu qu'il enregistre ?

Si l'on songe qu'il s'oppose à l'inscription du puits de la Mosquée : *Le Ciel est à Dieu, j'ai la terre*, on serait tenté de le croire. Les Revues d'esprit religieux n'ont d'ailleurs pas manqué de louer le poète de la *Rose de l'Infante*, comme si là elles retrouvaient en lui le chrétien d'avant l'exil, et n'ont pas douté de son intention de faire intervenir la Providence du Tout-Puissant. Ajoutons même que le mouvement de la pensée de V. Hugo dans la *Rose de l'Infante* semble analogue à celui qu'on rencontre dans Napoléon II :

Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine.....
. . . . . . . . . . . . . . .
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !

Pourtant, sans vouloir infirmer absolument cette interprétation,

nous avons quelque scrupule à l'adopter sans réserve. *Le Satyre* nous a montré quelle était la philosophie de V. Hugo : la Nature est pour lui une forme consciente, une volonté morale agissante, et s'il ne nomme pas Dieu dans la conclusion de la *Rose de l'Infante*, ne serait-ce pas qu'il songe à cette intervention de la Nature ? Ne serait-ce pas, dans sa pensée, le vent lui-même qui se rebelle, comme l'Océan dans les *Trois Cents ?* Comme Xerxès, Philippe II n'a-t-il pas voulu tyranniser les éléments :

> Les courants, pour aider les nefs à débarquer,
> Ont leur besogne à faire et n'y sauraient manquer ?

Au reste ce n'est qu'une question de nuance. Pour V. Hugo, Dieu c'est la Nature et la réciproque est vraie : même aux heures où V. Hugo imagine que Dieu regarde ou gouverne la Nature, il confond encore l'essence de Dieu avec celle de cette Nature.

---

# X

# L'INQUISITION

# LES RAISONS DU MOMOTOMBO

## NOTICE

Le 24 juillet 1859, au moment où commençait à s'imprimer le manuscrit achevé de la première *Légende des Siècles,* V. Hugo écrivait à Paul Meurice : « Pouvez-vous aller passer deux heures pour moi dans les bibliothèques, lire dans quelque *dictionnaire de conversation* ou encyclopédie les articles biographiques sur *Torquemada,* faire copier le mieux fait, le plus détaillé, et me l'envoyer ? Lire aussi les articles d'Isabelle la Catholique et de Ferdinand ? En outre, vous informer s'il y a quelque monographie, histoire spéciale, du dit Torquemada, et en ce cas, me l'acheter et me l'envoyer. En outre, voir si l'*Histoire de l'Inquisition* de Llorente contient sur cet être quelque chose de détaillé et de curieux, et m'envoyer ce quelque chose ? »

Voici donc une des raisons pour lesquelles l'Inquisition, le grand crime de l'Eglise, tient si peu de place dans la première *Légende des Siècles*. En juillet 1859, V. Hugo n'est pas suffisamment documenté sur l'Inquisition, et, en admettant même qu'il ait déjà songé pour le théâtre au parti qu'il pouvait tirer un jour du sujet, il y a lieu de croire qu'il l'a réservé de dessein prémédité.

Car il semble bien qu'une autre raison, une raison de discrétion littéraire et morale, ait tout d'abord fait écarter du premier recueil de la *Légende des Siècles* certaines pièces où la polémique religieuse avait un ton de véhémence trop déclaré. Sans doute il y a des attaques non dissimulées contre le clergé et la papauté dans *Ratbert*; mais *Montfaucon,* écrit en octobre 1858, et surtout ce long réquisitoire contre la simonie de l'Eglise et l'inconduite du clergé, les

*Quatre Jours d'Eleiis,* achevés dès novembre 1857, n'ont figuré que sur les tables provisoires du recueil, et ont été écartés après réflexion. C'est après 1859 que s'est affirmée l'attitude délibérément agressive de V. Hugo à l'égard de l'Eglise. Le voltairianisme de V. Hugo ne s'est développé que progressivement.

*
* *

Voltairianisme, disons-nous, car il semble bien que ce soit Voltaire qui ait fourni à V. Hugo ses premières armes. Les exemples de simonie, donnés dans les *Quatre Jours d'Elciis,* se retrouvent chez Voltaire[1], et l'idée générale qui est développée dans les *Raisons du Momotombo,* est une idée familière au polémiste de l'*Essai sur les mœurs.* Avant V. Hugo, Voltaire a comparé les sacrifices humains offerts aux divinités américaines, avec les auto-da-fé. Voltaire raisonne comme le Momotombo : « On reprochait à Montezuma d'immoler des captifs à ses dieux : Qu'aurait-il dit s'il avait vu un auto-da-fé[2] ? » et ailleurs, le même Voltaire met dans la bouche d'un indigène, « témoin oculaire » qui a vu périr plus de douze millions d'Américains cette apostrophe pathétique : « Pour vous justifier, vous dites que ces malheureux se sont rendus coupables de sacrifices humains ; que, par exemple, dans le temple du Mexique, on avait sacrifié vingt mille hommes ; je prends à témoin le ciel et la terre que les Mexicains, usant du droit barbare de la guerre, n'avaient pas fait souffrir la mort dans leurs temples à cent cinquante prisonniers[3]. »

*
* *

Les *Raisons du Momotombo* ont, par ailleurs, une source particulière : un passage d'une relation de voyage de E. G. Squier ; V. Hugo, ce qui est une exception notable, indique lui-même le titre du livre où il a puisé ; mais l'indication est à la fois vague, et inexacte. Vraisemblablement, parce qu'il a parlé de Lima, V. Hugo songe à l'Amérique du Sud, et il donne cette référence : Squier, *Voyages dans l'Amérique du Sud.* Or la citation française qui sert d'épigraphe aux *Raisons du Momotombo* est la traduction d'un passage des *Travels in Central America,* de E. G. Squier, ouvrage paru à New-York en 1853. V. Hugo ne savait pas l'anglais. Mais E. G. Squier n'était pas un inconnu en France ; il obtint en 1856 la médaille d'or de la Société

---

1. Cf. *Le Moyen Age dans la Légende des Siècles,* op. cit., p. 222.
2. *Essai sur les mœurs,* De l'Inquisition, ch. CLX.
3. *Essai sur les mœurs,* Conquête du Pérou, ch. CLXVIII.

de Géographie. Il est donc fort probable que V. Hugo aura relevé hâtivement dans quelque publication périodique la traduction des quelques lignes qui furent pour lui l'occasion de la composition des *Raisons du Momotombo*[1].

---

1. Le manuscrit des *Raisons du Momotombo* est un manuscrit recopié. On y trouve, à l'exception de quatre vers, rejetés des v. 24-27 aux v. 45-48 peu de ratures ; pour la plupart, les variantes n'y sont pas biffées. Dans le ms. 40, sur un morceau de papier qui a été mouillé et coupé (fr. 283) on lit, écrits d'une encre diluée, les vers 1-16, avec une seule variante au vers 3 :

....[au] dessous de la sphère.

« Le baptême des volcans est un ancien usage qui remonte aux premiers temps de la conquête. Tous les cratères du Nicaragua furent alors sanctifiés, à l'exception du Momotombo, d'où l'on ne vit jamais revenir les religieux qui s'étaient chargés d'aller y planter la croix. »

(Squier, *Voyages dans l'Amérique du Sud*[1].)

1. Cette citation dérive d'un livre d'Éphraïm-George Squier (né en 1821) : *Travels in Central America, particularly in Nicaragua*, New-York, Appleton, 1853, tome II, pp. 109-110.

Squier vient de parler du baptême du volcan de Las-Pilas, et il ajoute : « This is an old practice, and the ceremony, it is said, was performed, early after the Conquest, on all the volcanoes in Nicaragua, with the exception of Momotombo, which is yet amongst the unsanctified. The old friars who started for its summit, to set up the cross there, were never heard of again. »

Le Momotombo est un volcan encore en activité, situé dans le Nicaragua, au bord du lac de Managua.

## LES RAISONS DU MOMOTOMBO

Trouvant les tremblements de terre trop fréquents,
Les rois d'Espagne ont fait baptiser les volcans
Du royaume qu'ils ont en-dessous de la sphère;
Les volcans n'ont rien dit et se sont laissé faire,
Et le Momotombo lui seul n'a pas voulu.
Plus d'un prêtre en surplis, par le saint-père élu,
Portant le sacrement que l'Église administre,
L'œil au ciel, a monté la montagne sinistre;
Beaucoup y sont allés, pas un n'est revenu.

O vieux Momotombo, colosse chauve et nu,
Qui songe près des mers, et fais de ton cratère
Une tiare d'ombre et de flamme à la terre,
Pourquoi, lorsqu'à ton seuil terrible nous frappons,
Ne veux-tu pas du Dieu qu'on t'apporte? Réponds.

La montagne interrompt son crachement de lave,
Et le Momotombo répond d'une voix grave:

---

12. V. Hugo a usé et abusé de cette image chaque fois qu'il s'est agi du sommet d'une montagne : « On voit se dérouler devant soi cet immense amphithéâtre de montagnes... au-dessus desquelles, comme la pierre du serment dans un cercle druidique, le mont Blanc s'élève royalement avec sa tiare de glace et son manteau de neige. » *V. Hugo raconté*. XLIII, *Fragment d'un Voyage aux Alpes*. Cf. Huguet, *Le sens de la forme chez V. Hugo*, op. cit., pp. 234-237.

« Je n'aimais pas beaucoup le dieu qu'on a chassé.
Cet avare cachait de l'or dans un fossé ;
Il mangeait de la chair humaine; ses mâchoires
Étaient de pourriture et de sang toutes noires.
Son antre était un porche au farouche carreau,
Temple sépulcre orné d'un pontife bourreau ;
Des squelettes riaient sous ses pieds ; les écuelles
Où cet être buvait le meurtre étaient cruelles ;
Sourd, difforme, il avait des serpents au poignet ;
Toujours entre ses dents un cadavre saignait ;
Ce spectre noircissait le firmament sublime.
J'en grondais quelquefois au fond de mon abîme.
Aussi, quand sont venus, fiers sur les flots tremblants,
Et du côté d'où vient le jour, des hommes blancs,
Je les ai bien reçus, trouvant que c'était sage.
— L'âme a certainement la couleur du visage,
Disais-je ; l'homme blanc, c'est comme le ciel bleu ;
Et le dieu de ceux-ci doit être un très-bon dieu.
On ne le verra point de meurtre se repaître. —
J'étais content ; j'avais horreur de l'ancien prêtre ;
Mais, quand j'ai vu comment travaille le nouveau,

---

21-28. Addition marginale.
23. Des squelettes [grinçaient à] ses pieds
24. Où ce [monstre] buvait le meurtre
Le vers 24 est suivi dans le manuscrit de ce brouillon :

*Sa joie était de voir d'affreux géants d'osier,*
*pleins d'enfants, pétiller sur un large brasier,*
*dévorer*
*et le feu décharner la vie, et la fumée*
*se tordre sur les seins*
*Ramper le long des seins d'une femme allumée.*

28. [L'idole m'ennuyait] au fond de mon abîme.
29. Aussi, quand sont venus, *du fond des flots* tremblants,
35. [Un Dieu qui ne va point de crimes] se repaître.

---

25. Squier donne, dans son second volume, chapitre XVII, p. 36, l'image d'un dieu monstrueux dont la tête est couronnée de *serpents*.

Quand j'ai vu flamboyer, ciel juste! à mon niveau !
Cette torche lugubre, âpre, jamais éteinte,
Sombre, que vous nommez l'Inquisition sainte,
Quand j'ai pu voir comment Torquemada s'y prend
Pour dissiper la nuit du sauvage ignorant,
Comment il civilise, et de quelle manière
Le saint office enseigne et fait de la lumière,
Quand j'ai vu dans Lima d'affreux géants d'osier,
Pleins d'enfants, pétiller sur un large brasier,

---

40. [Calme], que vous nommez l'Inquisition sainte,
41. Quand j'ai pu voir comment *votre église* s'y prend
[comment il convertit]
43. [et comment il éclaire]

---

45-46. L'Inquisition fut établie à *Lima* en 1569, et de là, sa juridiction s'étendait sur toute l'Amérique méridionale espagnole. Sur cet établissement de l'Inquisition à Lima, V. Hugo avait pu être renseigné par un volume qu'il possédait à Guernesey : *La Relation du voyage de la mer de Sud aux côtes du Chily et du Pérou,* fait pendant les années 1712, 1713, 1714, par M. Frézier, ingénieur ordinaire du Roy, Paris, 1716 : Ch. de la *Description de la ville de Lima,* p. 201. Mais il ne se rencontre dans ce volume aucun détail sur les auto-da-fé de la ville de Lima ; peut-être V. Hugo se souvenait-il d'avoir parcouru à Paris l'œuvre de Llorente, *Histoire de l'Inquisition,* qu'il semble connaître puisqu'il la signale à Paul Meurice dans sa lettre du 24 juillet 1859 (cf. notice, p. 655). On lit dans Llorente, qu'il y eut à Lima, le 25 janvier 1639, un auto-da-fé général où parurent 72 condamnés. Mais Llorente lui-même ne parle pas des enfants et des mannequins d'osier qui ne furent en usage que dans des cas exceptionnels ; c'est seulement lorsqu'on condamnait des morts que leurs ossements déterrés étaient enfermés dans un mannequin couvert d'un san-benito. C'est ainsi que fut incinéré en 1559, dans le célèbre auto-da-fé de Valladolid, le cadavre de Doña Eléonore Cazalla entre les corps de ses deux enfants qui furent, eux, brûlés selon le cérémonial accoutumé. Il est probable que V. Hugo se souvint ici d'un rapprochement fait par Voltaire entre les sacrifices offerts à Teutatès et les auto-da-fé de l'Inquisition : « ...des druides... brûlaient les enfants de leurs concitoyens dans des statues d'osier plus hideuses que ces druides mêmes... Nos sauvages ancêtres ayant

Et le feu dévorer la vie, et les fumées
Se tordre sur les seins des femmes allumées,
Quand je me suis senti parfois presque étouffé
Par l'âcre odeur qui sort de votre autodafé,
Moi qui ne brûlais rien que l'ombre en ma fournaise,
J'ai pensé que j'avais eu tort d'être bien aise;
J'ai regardé de près le dieu de l'étranger,
Et j'ai dit : — Ce n'est pas la peine de changer. »

---

48. Se tordre sur *le sein* des femmes
53. J'ai regardé de près [l'autel] de l'étranger,
Date du manuscrit : 6 février 1859.

---

laissé dans nos climats la mémoire de nos coutumes, l'Inquisition n'eut pas de peine à les renouveler. » Note des *Lois de Minos,* acte Ier, scène II.

# XI

# LA CHANSON DES AVENTURIERS DE LA MER

# LA CHANSON DES AVENTURIERS DE LA MER

## NOTICE

La *Chanson des Aventuriers de la mer* n'a pas été composée pour les *Petites Epopées* ; elle a été écrite en octobre 1840, à la fin du grand voyage de deux mois et demi que V. Hugo fit cette année-là sur les bords du Rhin: elle est datée de Kaiserslautern [1].

Le manuscrit se compose d'un seul feuillet écrit des deux côtés ; le papier est celui du manuscrit du *Rhin*. Quelques corrections postérieures à 1840 et faites sans doute, ainsi qu'en témoigne l'écriture, en 1859, n'ont rien changé à l'inspiration et à la composition primitives de la pièce.

Elle portait d'abord pour titre *Chanson de Pirates* : ce titre était celui d'une chanson des *Orientales*, dont il semble bien que la *Chanson des Aventuriers de la mer* soit une sorte de réplique. Le refrain qui, dans la *Chanson* des *Orientales*, donne le compte des pirates, est d'une analogie frappante avec celui des *Aventuriers de la mer* ; les quatre vers :

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

rappellent de très près l'allure de cette autre reprise :

Dans la galère capitane
Nous étions quatrevingts rameurs [2].

---

1. Kaiserslautern est une ville du Palatinat rhénan ; en octobre 1840, V. Hugo visita Mannheim et Spire (cf. *Le Rhin*, Lettres XXVI et XXVII) qui sont dans le voisinage de Kaiserslautern ; c'est apparemment de Mannheim ou de Spire que le futur auteur des *Burgraves* partit pour aller visiter la terre des légendes de Frédéric Barberousse (cf. *Les Burgraves*, Acte Ier, Scène II).

2. Sur la source de l'épigraphe de la *Chanson de Pirates*, cf. Revue d'Histoire littéraire de la France, juillet-décembre 1916, p. 568.

Au reste, la dénomination de pirates conviendrait mal aux aventuriers de la *Légende des Siècles* ; ceux-ci ne sont pas très différents des mercenaires du *Baron Madruce* et des reîtres de la *Chanson des Reîtres* : ils se mettent aux gages et à la suite des grands capitaines marins ou terriens, ils prennent Turin sous les ordres du comte d'Harcourt.

La *Chanson des Aventuriers de la mer,* comme il sied à une chanson, utilise des données de pure fantaisie. Ces aventuriers ont participé à des exploits célèbres, les uns au XVI^e siècle : ils ont pris Lipari ; les autres au XVIII^e : ils ont suivi le prince Eugène. Ce sont là les licences aimables de la légende populaire, surtout quand elle doit être chantée. Comme il est de règle aussi, ces aventuriers épousent, en fin de compte, de grandes dames, et l'un préfère sa belle à la fille d'un roi ; c'est l'allure du couplet connu :

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand'ville
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
« Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, au gué !
J'aime mieux ma mie. »

Malgré tout, et parce qu'elle comporte l'évocation rapide et pittoresque d'un certain nombre d'exploits fameux, la *Chanson des Aventuriers de la mer* était digne de figurer dans la *Légende des Siècles.* La chanson, c'est souvent de l'épopée populaire, enfantine et détendue [1].

---

1. Deux chansons figurent dans la *Légende des Siècles* de 1877 : la *Chanson des Reîtres* (16 août 1859), la *Chanson de Sophocle à Salamine* (16 mai 1876); il y en a une dans le recueil de 1883 : la *Chanson des Doreurs de proue.* Il n'est peut-être pas sans intérêt de noter que 1840 est l'époque de la grande popularité de Béranger et que, trois semaines avant de composer la *Chanson des Aventuriers de la mer,* V. Hugo venait d'écrire au chansonnier une lettre où il lui témoignait toute son admiration (Correspondance, *Lettre à Béranger,* du 4 octobre 1840).

## LA CHANSON DES AVENTURIERS DE LA MER

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

Tom Robin, matelot de Douvre,
Au Phare nous abandonna
Pour aller voir si l'on découvre
Satan, que l'archange enchaîna,
Quand un bâillement noir entr'ouvre
La gueule rouge de l'Etna.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;

---

Titre : CHANSON DE *PIRATES*.
1. En partant [d'Asti près] d'Otrante,
[l'anglais]
5. Tom[-le-Bleu]
(La correction *Tom Robin* ne figure pas au manuscrit.)
6. ? *Au Palfi* nous abandonna

---

1. *Otrante* ne fut pas plus précisément qu'une autre ville d'Italie un repaire de pirates et d'aventuriers. Le nom d'Otrante est familier aux romantiques, parce que les traductions du *Château d'Otrante*, d'Horace Walpole, ont été populaires en France depuis la fin du XVIII[e] siècle. Il n'y a d'ailleurs aucun rapport entre le roman d'Horace Walpole et la *Chanson des Aventuriers.*

6. Le *Phare* est le nom qu'on donne au détroit de Messine, voisin de l'Etna.

Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

En Calabre, une Tarentaise
Rendit fou Spitafangama;
A Gaëte, Ascagne fut aise
De rencontrer Michellema;
L'amour ouvrit la parenthèse,
Le mariage la ferma.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

A Naple, Ébid, de Macédoine,
Fut pendu; c'était un faquin.
A Capri, l'on nous prit Antoine:
Aux galères pour un sequin!
A Malte, Ofani se fit moine
Et Gobbo se fit arlequin.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;

15-24. Addition marginale.
25-26. A *Malte,* Ebib de Macédoine,
*Se fit pendre pour un sequin;*
27-30. *A Palerme, où le frayle* Antoine
*Nous déserta comme un faquin,*
*Radi o* 'fani se fit moine
*Boggo*
Et [Squilla] se fit arlequin.
(La correction *Gobbo* ne figure pas au manuscrit.)

16. Dans la marge d'un fragment de journal (Ms. 40, frag. 284), conservé dans les notes de V. Hugo, le poète avait jeté ce vers: *Spifafantara se fit moine.* Quel est ce journal? Quelle en est la date? Le vers 16 fait partie d'une addition marginale.

Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

Autre perte : André, de Pavie,
Pris par les Turcs à Lipari,
Entra, sans en avoir envie,
Au sérail, et, sous cet abri,
Devint vertueux pour la vie,
Ayant été fort amoindri.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

Puis, trois de nous, que rien ne gêne,
Ni loi, ni Dieu, ni souverain,
Allèrent, pour le prince Eugène
Aussi bien que pour Mazarin,
Aider Fuentes à prendre Gêne
Et d'Harcourt à prendre Turin.

---

35-44. Addition marginale.
45. Puis, *six* de nous

---

36. Le pirate Barberousse partit le 23 mai 1543 de l'île Sainte-Marguerite, accompagné de l'équipage d'aventuriers du baron de La Garde, pour aller attaquer les côtes d'Italie. L'on prit, l'on pilla et l'on détruisit *Lipari*, le 11 juillet 1543.

47-50. *D'Harcourt à prendre Turin :* C'est là un de ces menus faits historiques, restés dans la mémoire curieuse de V. Hugo, et d'authenticité indiscutable ; cf., dans *Notre-Dame de Paris* : « Assiégeants et assiégés... étaient dans la situation singulière où se retrouva depuis, au fameux siège de Turin, en 1640, entre le prince Thomas de Savoie qu'il assiégeait et le marquis de Leganez qui le bloquait, le comte Henri d'Harcourt, *Taurinum obsessor idem et obsessus*, comme

En partant du golfe d'Otrante,
    Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
    Nous étions dix.

Vers Livourne nous rencontrâmes
Les vingt voiles de Spinola.
Quel beau combat! Quatorze prames
Et six galères étaient là;
Mais, bah! rien qu'au bruit de nos rames
Toute la flotte s'envola!

En partant du golfe d'Otrante,
    Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadiz,
    Nous étions dix.

A Notre-Dame-de-la-Garde,
Nous eûmes un charmant tableau;

---

65-70. [A Notre-Dame de la Garde,
Nous buvions tous à plein gouleau,
Bracchiogrande prit par mégarde
Sa femme à Bracchiopiccolo;
Le Piccolo se mit en garde
Et jeta le Grande dans l'eau.]

---

dit son épitaphe. » Livre X, 7. C'est d'ailleurs la seule donnée réelle des fantaisies historiques de ce couplet. *Mazarin* ne fut au pouvoir qu'à partir de 1643, *le prince Eugène* ne devait naître que vingt ans après; il est vrai que le prince Eugène fut assiégé dans Turin en 1706, est-ce là l'origine de l'erreur? Quant à *Fuentès*, l'histoire ne mentionne pas qu'il ait jamais pris Gênes.

56. Les *Spinola* sont des chefs de galères Génois.

57. *Prames:* Les bateaux plats qu'on nomme *prames* n'ont été d'un usage courant que dans la marine du xviiie siècle. Le mot figure dans le *Dictionnaire* de Furetière (1701).

65. C'est le sanctuaire, célèbre dès le xviie siècle, qui domine le port de Marseille.

Lucca Diavolo par mégarde
Prit sa femme à Pier'Angelo ;
Sur ce, l'ange se mit en garde
Et jeta le diable dans l'eau.

En partant du golfe d'Otrante,
    Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
    Nous étions dix.

A Palma, pour suivre Pescaire,
Huit nous quittèrent tour à tour ;
Mais cela ne nous troubla guère ;
On ne s'arrêta pas un jour.
Devant Alger on fit la guerre,
A Gibraltar on fit l'amour.

En partant du golfe d'Otrante,
    Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
    Nous étions dix.

A nous dix, nous prîmes la ville ;
— Et le roi lui-même ! — Après quoi,
Maîtres du port, maîtres de l'île,
Ne sachant qu'en faire, ma foi,

---

76. *Sept* nous quittèrent tour à tour ;
79. Devant [Tanger] on fit la guerre,

---

75. *Pescaire :* Les marquis de *Pescaire* appartiennent à la noble famille espagnole des Avalos : l'un des Pescaire prit Gênes au début du XVI^e siècle (1522). — *Palma* est la capitale des îles Baléares ; les Espagnols y levaient des gens de mer pour leurs galères.

D'une manière très-civile,
Nous rendîmes la ville au roi.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

On fit ducs et grands de Castille
Mes neuf compagnons de bonheur,
Qui s'en allèrent à Séville
Épouser des dames d'honneur.
Le roi me dit : « Veux-tu ma fille? »
Et je lui dis : « Merci, seigneur !

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

» J'ai, là-bas, où des flots sans nombre
» Mugissent dans les nuits d'hiver,
» Ma belle farouche à l'œil sombre,
» Au sourire charmant et fier,
» Qui, tous les soirs, chantant dans l'ombre,
» Vient m'attendre au bord de la mer.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

» J'ai ma Faënzette à Fiesone.

105-114. Addition marginale.

» C'est là que mon cœur est resté.
» Le vent fraîchit, la mer frissonne,
» Je m'en retourne, en vérité !
» O roi ! ta fille a la couronne,
» Mais Faënzette a la beauté ! »

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadiz,
Nous étions dix.

---

Date du manuscrit : Kaiserslautern, 29 octobre 1840.

XII

# DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

## LES MERCENAIRES

# LE RÉGIMENT DU BARON MADRUCE

## NOTICE

Le goût de V. Hugo pour la Suisse remonte au voyage interrompu qu'il fit avec Charles Nodier en août 1825 [1]. Il n'avait pas dépassé le Mont-Blanc, quand le livre qu'il se proposait d'éditer se trouva arrêté dans sa publication par la faillite du libraire. A cette date, la Suisse ne provoque dans l'imagination du poète que des thèmes descriptifs ou de vagues rêveries morales [2].

C'est seulement en 1839 qu'il visita à loisir le pays : en septembre 1839 il s'arrêta à Lucerne et l'on peut trouver dans les notes, qu'il jeta sur son album, l'idée première du *Régiment du Baron Madruce* :

« 16 septembre.

« Arsenal de Lucerne. — Canons battus de la pluie à la porte.

Première salle : paysan en habit de Sempach... — Salles supérieures : beaux vitraux des seizième et dix-septième siècles figurant les armes des cantons à toutes les fenêtres. Piques. Pertuisanes. A en croire le guide, tout est de la bataille de Sempach. Bottes de flèches de Marignan. Figures grotesquement peintes de Winckelried, de l'avoyer Gundoldingen et du duc d'Autriche. — Cottes de maille

---

1. Cf. *Victor Hugo raconté*, chap. XLII-XLIII : *Fragment d'un voyage aux Alpes*. On lit dans la *Revue de Paris*, août 1829 : « Au mois d'août 1825, M. Victor Hugo fit, de compagnie avec M. Charles Nodier, un voyage de plaisir à la célèbre vallée de Chamonix. Chemin faisant, les deux amis jetèrent, chacun de leur côté, sur leur album de voyage, les impressions qu'éveillait en eux la riche nature des Alpes. Cela fit un livre que M. Taylor, qui avait déjà visité les mêmes lieux, se plut à enrichir de huit dessins, et dont la publication, promise d'année en année, va enfin avoir lieu sous le titre d'*Album de trois voyageurs à la vallée de Chamonix*. L'*Album de trois voyageurs*, orné de huit gravures, faites en Angleterre, sur les dessins de M. Taylor, sera publié avec le plus grand luxe par les libraires Levasseur et Canel. » Cité par E. Biré, *V. Hugo avant 1830*, p. 385.

2. Cf. dans *Victor Hugo raconté*, XLIII, *Fragment d'un Voyage aux Alpes* et dans *Les Feuilles d'Automne*, la pièce : *Dicté en présence du glacier du Rhône*,

du duc. Masse d'armes de Winckelried, à la main du bonhomme de bois. Collier pour l'avoyer, collier pour les paysans qu'on prendrait. J'ai essayé le collier destiné à l'avoyer. J'ai cherché vainement la bannière de Lucerne teinte de son sang. Arbalète de Guillaume Tell; une corne de bœuf forme l'arc. — Fausse probablement...

Dans un coin, costume des gardes-suisses de l'Empereur. Livrée. Il y a loin de là un sayon de Sempach. Le suisse, étrange espèce d'homme, moitié spartiate, moitié condottière, se souciant plus de la dignité de la montagne que de la dignité du montagnard tenant à la virginité de la neige, vendant sa personne, acceptant une cage, esclave et content, pourvu qu'il sente son nid libre[1]. »

Trois ans plus tard, en 1842, dans la Conclusion du *Rhin*, V. Hugo insistait sur l'antithèse esquissée dans ses notes de Lucerne :

« La Suisse, c'est là sa tache aux yeux de l'historien, vendait des armées à qui en voulait. Celui qui écrit ces lignes visitait, il y a quelques années, l'arsenal de Lucerne... il arriva dans une salle où son guide lui montra deux choses : une grossière veste de montagnard auprès d'une pique, et une magnifique souquenille rouge galonnée d'or auprès d'une hallebarde. La grosse veste, c'était l'habit des paysans de Sempach ; la souquenille galonnée, c'était l'uniforme de la garde suisse de l'empereur d'Allemagne. Le visiteur s'arrêta devant cette triste et saisissante antithèse. Ce haillon populaire, cette défroque impériale, ce sayon de pâtre, cette livrée de laquais, c'était toute la gloire et toute la honte d'un peuple pendues à deux clous.

Des voyageurs étrangers qui parcouraient aussi l'arsenal de Lucerne s'écrièrent, en passant près de l'auteur de ce livre : « Que fait cette hallebarde à côté de cette pique ? » Il ne put s'empêcher de leur répondre : « Elle fait l'histoire de la Suisse[2]. »

On reconnaît là en germe l'idée générale contenue dans le discours de l'aigle : l'opposition entre l'héroïsme des montagnards libérateurs du sol et la vénalité servile des mercenaires.

La Suisse devait avoir sa place dans la *Légende des Siècles* ; c'est la terre romantique par excellence. De Rousseau à Michelet, les vertus et les beautés de la Suisse ont été célébrées par la littérature. A la veille même de la *Légende des Siècles,* Michelet écrivait :

« Chaque fois que dans la suite de mes travaux, je reviens à cette grande histoire populaire des premiers réveils de la liberté, j'y retrouve une fraîcheur d'aurore et de printemps, une sève vivifiante et toutes les senteurs des herbes des Alpes.

Ceci n'est point un vain rapprochement. Le paysage des Alpes, qui nous donne toujours un sentiment si vif des libertés de l'âme, avec

1. Cf. *Alpes et Pyrénées*, édition Ollendorff, p. 187 et *Album* VIII.
2. *Le Rhin*, Conclusion.

le souvenir de leur grande révolution, en est la vraie figure, c'est elle-même sous forme visible. Ces monts en sont la colosse histoire...

Telle la nature, tel l'homme. Il n'y a point là de molle poésie. Nul mysticisme. L'austère vigueur et la sainteté de la raison. Ces vierges de lumière, qui nous donnent le jour quand le ciel même est sombre encore dans son azur d'acier ; elles ne réjouissent pas seulement les yeux fatigués d'insomnie, elles avivent le cœur, lui parlent d'espérance, de foi dans la justice, le retrempent de force virile et de ferme résolution. — Leurs glaciers bienfaisants, dans leur austérité terrible, qui donnent à l'Europe les eaux et la fécondité, lui versent en même temps la lumière, la force morale [1]. »

La pensée de Michelet était l'écho de tout un passé où s'étaient entendues les voix de Chénier, de Byron et de Musset [2].

On ne saurait cependant affirmer qu'en 1859, les souvenirs de son voyage en Suisse aient tout d'abord prédominé dans la pensée de V. Hugo. Un fragment de brouillon (Ms. 40, fr. nº 286) nous montre qu'il songea un instant à placer dans le décor de la Russie cette évocation des régiments étrangers au service de la tyrannie :

Préobrajensky
Lorsque le régiment Préabrasinzky passe
l'aigle de Moscovie à la griffe rapace
bat de l'aile
Et dit :
Voilà mes grenadiers / cornes de cuivre
oui
le vieux peuple mougik lève sa tête basse.

Les sympathies de V. Hugo pour la Pologne, depuis son discours de 1846, sa haine déclarée pour la Russie et pour les violences de sa politique oppressive [3], la fréquentation des proscrits, victimes de l'empereur Nicolas, la récente déclaration d'Alexandre II au congrès de Stuttgart : « On a osé me parler de la Pologne ! », incitaient

---

1. Michelet, *Histoire de France*, tome 8 (1825), p. 303.

2. Cf. André Chénier, Élégie XL, *Aux deux frères Trudaine* (Paris, 1826, p. 249-250); Byron, *Manfred*; A. de Musset, *La coupe et les lèvres*, Invocation, où l'on retrouve l idée exprimée par Michelet :

L'air du ciel ! l'air de tous ! Vierge comme le feu !
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes...
Prenez-moi la sandale et la pique ferrée :
Elle est là sur les monts, la liberté sacrée !

Ces idées sur la montagne procèdent, pour une grande part, de la *Nouvelle-Héloïse* de Rousseau.

3. Cf. les harangues de Jersey : *Banquet polonais*, 29 novembre 1852. *Anniversaire de la Révolution polonaise*, 29 novembre 1853.

sans doute à ce moment V. Hugo à choisir comme thème de description le régiment Preobrajenski, régiment russe impérial, qui depuis Pierre le Grand avait été un instrument d'oppression entre les mains des czars. La description de ce régiment, qui fut à son origine commandé par le suisse Lefort et dans lequel servaient nombre des compatriotes de ce Lefort, pouvait, tout aussi bien que le régiment du baron Madruce, amener le poète à parler des mercenaires suisses.

Mais une autre vision ne tarda pas à prédominer dans l'imagination du poète. Depuis la scène qui avait eu lieu le 1er janvier 1859, à Paris, entre Napoléon III et l'ambassadeur de François-Joseph, le bruit d'une prochaine guerre contre l'Autriche s'était répandu dans l'opinion publique. L'exilé qui avait lancé en 1856 l'appel à l'Italie, reproduit par toute la presse européenne, le poète qui venait d'écrire les *Quatre Romances de Ratbert*, ce cahier épique des doléances de l'Italie, ne pouvait rester insensible au mouvement qui agitait les esprits en janvier 1859. Dans les *Quatre Romances de Ratbert*, il avait raconté l'histoire des victimes; il allait, cette fois, montrer les bourreaux. L'Autriche opprime toutes les libertés, elle a fait du peuple libre entre tous l'exécuteur de ses cruautés, et le valet fouaillé de ses hautes œuvres.

Il jeta sur le papier ces notes caractéristiques, évidente allusion aux événements de 1849, et aux cruautés autrichiennes dont les Suisses avaient été les exécuteurs [1] :

schlague [2]
*conduisant la charrette dans laquelle*
*on promène la potence dans les rues de*
*Milan, Vérone*
*Walter, Arnold, Melchthal,*
*Walter, Stauffacher*
*Melcthal.*

---

1. C'est seulement en 1848 que la *Constitution Helvétique* décida que les *capitulations*, ou conventions faites avec les cours étrangères pour le service des régiments suisses, ne pourraient plus être renouvelées, lorsqu'elles toucheraient à leur terme. C'est seulement en 1859 que les Suisses cessèrent d'être au service du roi de Naples; le Pape ne perdit son armée qu'en 1870.

2. V. Hugo ne jugea pas à propos de consacrer un développement particulier à la schlague dans son poème. La question des châtiments corporels était, elle aussi, à l'ordre du jour. Cf. dans la *Revue des Deux Mondes*, de février 1837, le poème d'Auguste Barbier sur *Le Fouet* dans l'armée anglaise :

De coups abrutissants, la loi frappe ta race
Et pour le moindre tort déshonore le flanc
Des robustes enfants qui te vendent leur sang.
(*Lazare*, p. 302.)

En 1869, V. Hugo prêtera son appui au groupe anglais qui pétitionna auprès

puis essaya quelques vers :

Entourant la gaieté splendide des carrosses
de moustaches féroces

la rue
Escortant le gibet promené dans les rues

... du fifre à l'anspessade
ses tours ses tours et
Il a comme un palais, ses ailes, sa façade.
(fr. 285.)

Un troisième brouillon (f. 287)[1] nous montre qu'il eut aussi dès la première heure l'idée de faire apostropher le régiment des Suisses : était-ce déjà par un aigle ? toujours est-il que dans ce brouillon figure une partie de la première rédaction de l'apostrophe de l'aigle :

Où donc est-ce qu'on se fourvoie ?
Qu'est-ce que c'est ? Holà ! n'a-t-on plus de foyers ?
Hé ! les vieux landammans, les rudes avoyers,
Ici ! prenez
Prenez-moi donc un fouet, car ceci vous regarde,
Et vite, et faites-moi rentrer ces chiens de garde[2] !

* * *

C'est sur ces premières données que s'organisa la composition du poème du *Baron Madruce*.

Un premier développement décrit le régiment lui-même : il a sa source d'inspiration dans le goût de V. Hugo pour les foules bigarrées et les défilés de troupes ; enfant, V. Hugo avait une prédilec-

---

du gouvernement « pour faire interdire dans tous les tribunaux des possessions anglaises les condamnations à la peine du fouet ». Cf. Gazette de Guernesey. avril 1869.

1. Nous avons donné aux trois brouillons de V. Hugo un ordre logique : il nous paraît que le fragment 286 (sur le régiment Preobrajenski) est manifestement le premier en date : il contient en effet en même temps deux vers du brouillon d'*Eviradnus*, achevé le 20 janvier (Cf. Notice d'*Eviradnus*). Ce brouillon 286 est donc antérieur à l'achèvement d'*Eviradnus* et *Le Baron Madruce* a été commencé le 28 janvier. En l'absence d'autres indications précises pour les brouillons 285 et 287, nous avons exposé ce qui nous paraissait être le chemin suivi par la pensée de V. Hugo, au moment où s'assemblent, dans la fermentation de l'inspiration, les différents éléments de son sujet.

2. Cf. la reprise de ces vers dans les variantes données au vers 120.

tion pour ces visions de pittoresque militaire[1] : il y a déjà dans la *Fiancée du Timbalier* les deux éléments qui distinguent la description des mercenaires du baron Madruce : éblouissement des couleurs et retentissement des sonorités musicales ; le poète qui, à propos de Palestrina[2], a si prodigieusement fait retentir, avec des mots et des images, la symphonie rythmée de tout un morceau d'orchestre, entraîne ici toute sa description dans un harmonieux mouvement de musique militaire : une poussée sonore et cadencée rythme la marche du vers, comme celle des soldats, et distingue cette description de toutes celles où le décor et les personnages ne semblent surgir que dans une sorte d'immobilité plastique.

Le second développement est constitué par l'apostrophe de l'aigle des Alpes aux mercenaires ; c'est le centre du poème ; c'est le contraste aperçu par le poète, dès la première heure de la méditation, entre la basse servilité de l'homme et la majestueuse liberté de la nature. Hugo énumère quelques-uns des forfaits accomplis par les régiments suisses et oppose à la honte de leurs actes l'éternelle et fière splendeur de la montagne, dont il appelle à témoins les neiges, les lacs et les forêts : évocation dramatique :

> Est-ce que le Mont-Blanc ne va pas se lever ?

où la Nature, révoltée tout d'abord, finit par s'abîmer dans la honte :

> Désespoir ! désespoir de voir mes Alpes sombres
> Honteuses, projeter leurs gigantesques ombres
> Jusque dans l'antichambre infâme des tyrans !

L'aigle, cédant à son indignation, abandonne la montagne et s'enfuit dans le fond des cieux :

> O sombre immensité, laisse-moi fuir si loin
> Que je voie, à travers tes prodigieux voiles,
> Décroître le soleil et grandir les étoiles !

Tel était le dénouement primitif : le poème ainsi conçu offrait déjà un ensemble très net. V. Hugo arrêta là son manuscrit, et le data : *31 janvier*.

---

1. Cf. *Odes et Ballades*, Mon enfance :

> Mon envie admirait et le hussard rapide,
> Parant de gerbes d'or sa poitrine intrépide,
> Et le panache blanc des agiles lanciers,
> Et les dragons, mêlant sur leur casque gépide
> Le poil taché du tigre aux crins noirs des coursiers.

2. *Les Rayons et les Ombres*, XXXV, *Que la musique date du Seizième Siècle*.

Quelques jours plus tard, le 5 février, il aperçut un élargissement possible du sujet ; l'aigle avait apostrophé les mercenaires et la montagne ; à son tour le poète parlait à l'aigle. Ce fut d'abord un poème distinct, précédé d'un titre, au haut de la page sur laquelle il le commença : *A un aigle* ; puis ce poème fut si bien la suite naturelle des deux premiers développements que le titre spécial fut supprimé.

Dans ce poème, la vision de la nature s'idéalise et s'élargit en symbole :

> Le cri de délivrance est fait avec son bruit ;
> Le mot Liberté semble une voix naturelle
> De ses prés sous l'azur, de ses lacs sous la grêle...
>
> Suisse ! à l'heure où l'Europe enfin marchera seule,
> Tu verras accourir vers toi, sévère aïeule,
> La jeune Humanité sous son chapeau de fleurs...

Un second dénouement, plus épique que le premier, analogue par l'emploi du merveilleux à celui de *Ratbert* et voisin de celui de l'*Expiation*, évoqua les spectres terrifiants de Gessler et de Guillaume Tell. Le festin des vainqueurs s'éclaira de la lueur pâle d'un Mané, Thécel, Pharès : et le fantôme du libérateur de la Suisse lança parmi les convives une flèche vengeresse.

Flèche qui n'atteignait pas seulement la tyrannie de l'Autriche, mais toutes les tyrannies, et en particulier, celle du second empire ; le poème dépassait ainsi dans son dénouement son cadre historique, et permettait au poète d'exprimer lyriquement toute l'indignation de l'exilé contre l'oppression impériale.

Enfin, dans quelques vers ajoutés le 6 février, le poète accentuait son dessein de généralisation, en associant dans une même invocation tous les vengeurs des peuples opprimés

> Depuis Léonidas jusqu'à Kosciuzko,

et en écrivant au bas de son manuscrit : *Il y a aujourd'hui six ans, jour pour jour, une insurrection a éclaté à Milan.*

Au cours de toute la pièce des rapprochements s'imposent avec les développements qui, pour la *Légende des Siècles* ou pour les *Châtiments*, ont eu leur point de départ dans l'indignation allumée au cœur du poète par le spectacle, en plein XIX[e] siècle, des cruautés autrichiennes en Italie ou en Hongrie [1]. Non seulement *Ratbert*, *Les*

1. Ces événements étaient d'autant plus présents à l'esprit de l'exilé qu'il avait en 1854 publié, avec les proscrits de Jersey, l'*Almanach de l'Exil* pour 1855 ; on n'y lira pas sans intérêt pour l'inspiration du *Baron Madruce*

*Quatre Jours d'Elciis, La Vision de Dante*, mais encore, dans Les *Châtiments*, les poèmes intitulés : *L'Art et le Peuple* (novembre 1851), *Carte d'Europe* (novembre 1852), *Au Peuple* (mai 1853), offrent, sur les malheurs de la « sainte Italie » et les violences autrichiennes tels vers qui pourraient trouver leur place dans le *Baron Madruce* :

Sur Milan, sur Vienne punie,
Sur Rome étranglée et bénie,
Sur Pesth, torturé sans répit,
La vieille louve Tyrannie,
Fauve et joyeuse, s'accroupit.

(*Les Châtiments*, II, 2, *Au Peuple*.)

On comprendra, dans un poème ainsi conçu, le peu d'importance que V. Hugo devait attacher à la réalité historique du XVIIe siècle. Il eut un moment l'idée de fixer la date de son poème en 1643 ; mais rien ne justifiait cette précision : les noms et les faits sont empruntés, pour la plupart, à la guerre de Trente ans, et aux révoltes de la Hongrie pendant le XVIIe siècle ; mais ils sont si étrangement amalgamés avec les événements contemporains qu'on chercherait vainement une allusion nette à quelque événement distinct et particulier.

Nous avons confronté, dans nos notes, quelques vers avec la réalité historique, mais sans aucun dessein de relever les erreurs chez le poète. Le poème du *Baron Madruce* est souvent plus un hymne qu'une épopée historique.

---

l'étude de Sándor Teleki sur les *Suppliciés d'Arad* (p. 104-121) ou celle de Piancini sur le *Parti Républicain en Italie* (p. 125-137) ; il faut aussi se rappeler le discours prononcé par V. Hugo en février 1856, et dont nous avons parlé dans la notice de *Ratbert*, p. 470-472.

# LE RÉGIMENT DU BARON MADRUCE

## (GARDE IMPÉRIALE SUISSE)

### I

Lorsque le régiment des hallebardiers passe,
L'aigle à deux têtes, l'aigle à la griffe rapace,
L'aigle d'Autriche dit :

Voilà le régiment
De mes hallebardiers qui va superbement.
Leurs plumets font venir les filles aux fenêtres ;
Ils marchent droits, tendant la pointe de leurs guêtres;
Leur pas est si correct, sans tarder ni courir,
Qu'on croit voir des ciseaux se fermer et s'ouvrir.

---

Titre : *LES HALLEBARDIERS DE LA GARDE IMPÉRIALE SUISSE (1643)*

Un second titre au crayon, dans la marge, et conforme au texte imprimé, est suivi de la mention : (dix-septième siécle) ; la date 1643, reprise au crayon dans la page, y est suivie d'un point d'interrogation.

La première page du manuscrit est datée : 28 janvier 1859.

---

Titre. — Le *Dictionnaire* de Moreri, à l'article MADRUCE, donne quelques détails sur la famille des barons de Madruce, et cite quelques-uns d'entre eux qui vécurent au XVI[e] siècle. L'un d'eux, Jean-Gaudence Liber, Baron de Madruce, était « Eschançon hereditaire du comté de Tirol ». « L'Empereur Charles V, dit Moreri, avoit de grandes considerations pour la Famille des Barons de Madruce qui s'étoient entierement devoüez à son service. »

8. Cf. Chateaubriand, *Les Natchez*, livre 1[er] : « Les jambes noir-

Et la belle musique, ardente et militaire!
Leur clairon fait sortir une rumeur de terre.
Tout cet éclat de rire orgueilleux et vainqueur
Que le soldat muet refoule dans son cœur,
Étouffé dans les rangs, s'échappe et se délivre
Sous le chapeau chinois aux clochettes de cuivre;
Le tambour roule avec un faste oriental,
Et vibre, tout tremblant de plaques de métal;
Si bien qu'on croit entendre en sa voix claire et gaie

---

11. Tout cet éclat de rire orgueilleux [ou] [moqueur]
13. Étouffé dans [le rang]

---

cies des soldats ouvrent et ferment une longue avenue, en se croisant comme les ciseaux d'une jeune fille qui découpe d'ingénieux ouvrages ».

Il y a manifestement dans la description du régiment du baron Madruce, aussi bien pour certaines idées exprimées que pour quelques récits de détail, un souvenir de la revue militaire organisée par le gouverneur de la Louisiane; les Suisses figurent en effet dans l'armée de Chépar :

« Mais pourrois-je oublier cette phalange qui, placée derrière toute l'armée, devoit la défendre des surprises de l'ennemi ? Sacré bataillon de laboureurs, vous étiez descendus des rochers de l'Helvétie, vêtus de la pourpre de Mars; la pique dont vos aïeux percèrent les tyrans est encore dans vos mains rustiques; au milieu du désordre des camps et de la corruption du nouvel âge, vous gardez vos vertus premières. Le souvenir de vos demeures champêtres vous poursuit; ce n'est qu'à regret que vous vous trouvez exilés sur de lointains rivages, et l'on craint de vous faire entendre ces airs de la patrie qui vous rappellent vos pères, vos mères, vos frères, vos sœurs, et le mugissement des troupeaux sur vos montagnes. D'Erlach tient sous sa discipline ces enfants de Guillaume Tell; il descend d'un de ces Suisses qui teignirent de leur sang, auprès de Henri III, les lis abandonnés. Heureux si, sur les degrés du Louvre, les fils de ces étrangers ne renouvellent point leur sacrifice! »

Chateaubriand plaint les Suisses et ne songe pas à les invectiver; mais déjà, dans son développement, surgit la vision de la montagne et passe le souvenir attendri de la patrie perdue.

Pour les détails descriptifs, cf. les vers 41, 101.

17-18. Ces deux vers offrent en raccourci la même idée et la

Sonner allègrement les sequins de la paie;
La fanfare s'envole en bruyant falbala.
Quels bons autrichiens que ces étrangers-là!
Gloire aux hallebardiers! Ils n'ont point de scrupule
Contre la populace et contre la crapule,
Corrigeant dans les gueux mal vêtus la fureur
De venir regarder de trop près l'empereur;
Autour des archiducs leur pertuisane veille,
Et souvent d'une fête elle revient vermeille,
Ayant fait en passant quelques trous dans la chair
Du bas peuple en haillons qui trouve le pain cher;
Ils ont un air fâché qui tient la foule en bride;
Le grand soleil leur creuse aux sourcils une ride;
Ce régiment est beau sous les armes, rêvant
A la terreur qui suit son drapeau dans le vent;
Il a, comme un palais, ses tours et sa façade;
Tous sont hardis et forts, du fifre à l'anspessade;
Gloire aux hallebardiers splendides! ces piquiers
Sont une rude pièce aux royaux échiquiers;
On sent que ces gaillards sortent des avalanches
Qui des cols du Malpas roulent jusqu'à Sallenches;

---

18. Sonner *joyeusement* les sequins de la paie;
22. Contre la *multitude*...
26. Et *parfois* d'une fête elle revient vermeille,
33. Il a, comme un palais, [ses ailes], sa façade;
34. Tous sont *fiers et passifs*...

---

même sonorité de rythme qu'on rencontre dans *Les Reîtres, chanson barbare*, où l'on entend retentir allègrement dans le refrain le bruit métallique des monnaies de la paie :

Sonnez, clairons!
Sonnez, cymbales!
On entendra siffler les balles...

Nous sommes les durs forgerons
Des victoires impériales...
Sonnez, doublons!
Sonnez, rixdales!

En guerre, au feu, ce sont des tigres pour l'élan;
A Schœnbrunn, chacun d'eux a l'air d'un chambellan;
Auprès de leur cocarde ils piquent une rose;
Et tous, en même temps, graves, ont quelque chose
De froid, de sépulcral, d'altier, de solennel,
Le grand baron Madruce étant leur colonel!
Leur hallebarde est longue et s'ajoute à leur taille;
Quand ce dur régiment est dans une bataille,
— Lâchât-on contre lui les mamelouks du Nil, —
La meute des plus fiers escadrons, le chenil
Des bataillons les plus hideux, les plus épiques,
Regarde en reculant ce sanglier de piques.
Ils sont silencieux comme un nuage noir;
Ils laissent seulement, par instants, entrevoir
Une lueur tragique aux multitudes viles;
Parfois, leur humeur change, ils entrent dans les villes,
Ivres et gais, frappant leurs marmites de fer,
Et font devant le seuil des maisons un bruit fier,
Heureux, vainqueurs, sanglants, chantant à pleine bouche

---

39. *A la guerre,* ce sont
41. ... ils [ont tous] une rose;
42-43. [Ce qui n'empêche pas que tous] ont quelque chose
De *noir,* de sépulcral, d'*obscur,* de solennel,
44-58. Rédaction marginale remplaçant neuf vers rejetés aux vers 85-93.
*noir*
44. Le *froid* baron Madruce
45. Leur *pertuisane* est *haute*...
46. Quand ce *grand* régiment
49. Des bataillons les plus *vaillants*...
53. Une lueur tragique aux *populaces* viles;
55. Ivres et gais, frappant [sur leurs chaudrons] de fer,
56. Et font devant [les seuils des bourgeois]

---

41. Cf. Chateaubriand, *Les Natchez, loc. cit.* : « Ces guerriers couvrent leurs fronts du chapeau gaulois, dont le triangle bizarre est orné d'une rose blanche qu'attacha souvent la main d'une vierge timide. »

47. *Les mamelouks du Nil* : sorte de prétoriens musulmans, dont la création remonte à l'époque des sultans du XIII[e] siècle.

La noce de la joie et du sabre farouche;
Ils ont nommé, tuant, mourant pour de l'argent,
Trépas, leur capitaine, et Danger, leur sergent;
Ils traînent dans leurs rangs, avec gloire et furie,
Comme un trophée utile à mettre en batterie,
Six canons qu'a pleurés monsieur de Brandebourg;
Comme ils vous font japper cela contre un faubourg!
Comme ils en ont craché naguère la volée
Sur Comorn, la Hongrie étant démuselée!
Et comme ils ont troué de boulets le manteau
De Vérone, livrée au feu par Colalto!
Les déclarations de guerre les font rire;
Ils signent ce qu'il plaît à l'empereur d'écrire;
Sous les puissants édits, sous les rescrits altiers,
Au bas des hauts décrets, ils mettent volontiers
Ce grand paraphe obscur qu'on nomme la mêlée;
Leur bannière à longs plis, toute bariolée,

---

58. La noce de la joie et [de la mort] farouche ;
61. Ils traînent dans [leur centre].
71. Sous les *édits hautains*...
72. Au bas des *fiers* décrets

---

63. On lit dans Schiller, *Histoire de la guerre de Trente ans* (traduction de Carlowitz, Paris, 1841, p. 84) : « Toute l'artillerie (celle de Frédéric, électeur palatin), qui au reste ne se composait que de dix canons, tomba au pouvoir de l'ennemi » (Bataille de la Montagne-Blanche, 1620).

66. *Comorn* fut prise par les Impériaux en 1597 ; et V. Hugo, vraisemblablement, se souvenait surtout du long siège qu'elle avait subie en 1849, de la part des Autrichiens. François-Victor avait pu parler à son père de Comorn : Fr. Victor avait en effet dans sa bibliothèque de Guernesey le livre anglais de Sigismond Thaly, *La forteresse de Comorn*, Londres, 1858; V. Hugo possédait lui-même une histoire de la Hongrie, par Chassin, Paris, Garnier, 1855. — *Démuselée* : néologisme admis seulement en 1878 par l'Académie ; le mot est d'ailleurs, au sens figuré, d'un emploi rare et familier.

68. *Vérone* est le chemin stratégique de Mantoue par la vallée de l'Adige, et Mantoue fut prise et incendiée par Colalto en 1630.

Est une glorieuse et fait claquer son fouet;
Wallstein, comme une foudre au poing, les secouait;
Leur mode est d'envoyer la bombe en ambassade;
Ils sont pour l'ennemi de mine si maussade
Que s'ils allaient un jour, sur la terre ou la mer,
Guerroyer quelque prince allié de l'enfer,
Rien qu'en apercevant leurs profils sous le feutre,
Satan se sentirait le goût de rester neutre.
Aussi, lourde est la solde et riche est le loyer.
Quand on veut des héros, il faut les bien payer.
On n'a point vu, depuis Boleslas Lèvre-Torte,
Une bande de gens de bataille plus forte
Et des alignements d'estafiers plus hagards;
Max en fait cas, Tilly pour eux a des égards,
Fritz les aime; en voyant ces moustaches féroces,
Les femmes de la cour ont peur dans leurs carrosses,

---

76. *Ils étaient l'éclair noir que Wallstein secouait;*
80. Guerroyer quelque *peuple*...
82. Satan se sentirait *d'humeur à* rester neutre.
88. Max en fait cas, *Wallstein a* pour eux des égards,
89. ....; en voyant *leurs* moustaches féroces,
89-90. Dans le brouillon (Ms, 40, fr. 285) figure cet essai :

entourant la gaieté splendide des carrosses
de moustaches féroces.

---

84. On connaît le proverbe : « Pas d'argent, pas de Suisses ! »

85. « Boleslas III, surnommé *Lèvretorte*... un prince qui avoit fait la guerre depuis l'âge de neuf ans et qui s'étoit trouvé à 47 batailles ». Moreri, art. BOLESLAS III. C'est à ce même article que V. Hugo avait emprunté, pour *Eviradnus*, le singulier nom de « Swantibore ».

88-89. *Max* peut désigner ici aussi bien Maximilien de Bavière que Max Piccolomini qui jouèrent tous deux un rôle important dans la Guerre de Trente ans; on connaît *Tilly*; *Fritz* est l'abréviation de Frédéric et il s'agit apparemment du prince guerrier Frédéric V, l'électeur palatin : ces chefs d'armées employèrent tous les trois des Suisses; les premiers contrats réguliers de l'Empire avec les Suisses mercenaires datent de 1490.

Et disent : « Qu'ils sont beaux ! » Leurs os sont de granit ;
L'électeur de Mayence en passant les bénit,
Et l'abbé de Fulda leur rit dans sa simarre ;
Leur habit est d'un drap cramoisi, que chamarre
Un galon triomphal, auguste, étincelant ;
Ils ont deux frocs de guerre, un jaune et l'autre blanc ;
Sur le jaune, l'or brille et largement éclate ;
Quand ils portent le blanc sur la veste écarlate,
Car la pompe des cours aime ce train changeant,
On leur voit sur le corps ruisseler tant d'argent
Que ces fils des glaciers semblent couverts de givre.
Une troupe d'enfants s'extasie à les suivre.
Ils gardent à Schœnbrunn le secret corridor.
Sur l'épaule, en brocart brodé de pourpre et d'or,
Ils ont, quoique plus d'un soit hérétique en somme,
Le blason de l'empire et le blason de Rome ;
Mais leur cœur huguenot sans courroux le subit,
Et, quand l'âge ou la guerre ont usé leur habit,

---

91. .... Leurs *reins* sont de granit ;

Dans le 1[er] brouillon, V. Hugo avait écrit : leurs « poings », avec un point d'interrogation.

97. Sur le jaune, l'or brille et *fièrement* éclate ;

98. Quand ils portent le blanc sur [l'habit] écarlate,
*Ils ont sur eux un tel raissellement* d'argent

100. On leur voit *jusqu'aux pieds* ruisseler tant d'argent

---

92-93. Ce n'est pas sans raison que V. Hugo a choisi ces deux personnages, qui étaient, au XVII[e] siècle, à peu près les deux plus puissants de l'Allemagne. L'archevêque-*électeur de Mayence* était doyen des Électeurs, et grand chancelier de l'Empire ; quant à l'*abbé de Fulda*, il était prince de l'Empire, archi-chancelier de l'Impératrice et primat des abbés d'Allemagne.

101. Cf. Chateaubriand, *Les Natchez, loc. cit.* : « L'infanterie blanche et légère comme la neige... »

103. *Secret corridor :* c'est le corridor par où passaient, à la cour d'Autriche, les gentilshommes à la clef d'or, grands dignitaires qui seuls avaient le droit de pénétrer dans les appartements des princes.

Et qu'il faut au Prater devant des rois paraître,
Chacun d'eux, devenu bon tailleur de bon reître,
S'accroupit, prend l'aiguille, et remet en état
L'écusson orthodoxe à son dos apostat.
Ce sont de braves gens. Jamais ils ne vacillent.
En longs buissons mouvants leurs hallebardes brillent.
A Prague, à Parme, à Pesth, devant Mariendal,

---

109. Et qu'il faut au Prater *au grand soleil* paraître,
112. L'écusson [de l'Église] a son dos [d']apostat.
(La correction *orthodoxe* ne figure pas au manuscrit.)
114. En [buissons monstrueux]

---

115. *Prague, Parme, Pesth* et *Mariendal :* Trois de ces noms éveillent aisément nos souvenirs historiques. C'est devant *Prague* que, pendant la guerre de Trente ans, en 1620, Tilly infligea à l'électeur palatin, Frédéric V, une définitive défaite. « L'armée de l'Empereur réunie aux forces de la Ligue, et à des corps nombreux d'Espagnols et d'Italiens soudoyés par le Pape, marche, sous la conduite du Duc de Bavière et du comte de Tilly, droit à Prague et y livre bataille, le 8 Novembre, à l'armée Bohémienne, qui étoit retranchée sur la Montagne Blanche et qui fut entièrement défaite. » Pfeffel, *op. cit.*, II, p. 287. A *Pesth*, eurent lieu les sanglants épisodes de l'insurrection de Hongrie en 1687 ; cf. la note des vers 288-306. On sait que c'est à *Mariendal* que Turenne fut battu, le 5 mai 1645, par Tilly. Le choix de *Parme* paraît moins directement explicable ; il est bien vrai qu'en 1545, *Parme* fut terrorisée par les troupes à la solde des Espagnols, sur l'ordre de Charles Quint qui refusait l'investiture du duché de Parme au fils du pape Paul III ; il est vraisemblable aussi que, pendant la guerre de Trente ans, les Espagnols, qui occupaient les villes voisines du Pô, aient envoyé des troupes et peut-être des Suisses à Parme ; mais il semble bien qu'ici, comme dans tout le reste du poème du *Baron Madruce*, la préoccupation des événements contemporains ait prévalu dans l'imagination de V. Hugo. En 1847, Parme fut envahie traîtreusement par les Hongrois qui y firent entrer des bataillons armés, envoyés, disaient-ils, pour rendre les honneurs funèbres à l'impératrice Marie-Louise. Mais objectera-t-on avec raison, les Hongrois ne sont pas les Suisses. Qu'importe au poète ? il a confondu, une fois pour toutes, les Suisses et les Autrichiens dans la même réprobation : il lui faut saisir à tout prix l'occasion d'attaquer les Autrichiens en parlant des Suisses, et d'évoquer les horreurs de

Ils soutiennent le vaste empereur féodal ;
La révolte autour d'eux se brise, échoue et sombre ;
Ils ont le flamboiement, l'ordre et l'épaisseur sombre ;
Le vertige me prend moi-même dans les airs
En regardant marcher cette forêt d'éclairs.

## II

Lorsque le régiment des hallebardiers passe,

---

117. La révolte autour d'eux *échoue, expire* et sombre ;
119. Le vertige me prend moi-même *au fond des* airs
120. *De regarder* marcher

Après le vers 120, le manuscrit présente un blanc d'environ 15 vers au bas de la page. Il reprend à la page suivante et l'on retrouve avant le vers 121 le titre au crayon :

Régiment du Baron Madruce
(Garde impériale suisse, Dix-septième siècle)

D'autre part, au verso de l'avant-dernière page du manuscrit, on lit cette première version du discours de l'aigle, où l'on retrouvre les vers du fragment 287 :

Et quand
Lorsque le régiment des hallebardiers passe,
L'aigle des Alpes, l'aigle auguste de l'espace,
L'aigle
Celui qui parle au gouffre et que l'abîme entend,
Et qui plane au-dessus des trônes, emportant
l'azur
Dans le ciel son pays la liberté sa proie
crie
Se dresse et dit :

Où donc est-ce qu'on se fourvoie ?
Qu'est-ce que c'est ? Hola ! N'a-t-on plus de foyers ?
mes mes
Hé ! les vieux landammans, les rudes avoyers,
prenez-moi donc
Ici, prenez un fouet, car ceci vous regarde
Et vite, et faites-moi rentrer ces chiens de garde !

---

l'oppression contemporaine en feignant de parler du passé. Cf. les notes des vers 288-306 et 337-344.

L'aigle montagnard, l'aigle orageux de l'espace,
Qui parle au précipice et que le gouffre entend,
Et qui plane au-dessus des trônes, emportant
Dans le ciel, son pays, la liberté, sa proie ;
Le sublime témoin du soleil qui flamboie,
L'aigle des Alpes, roi du pic et du hallier,
Dresse la tête au bruit de ce pas régulier,
Et crie, et jusqu'au ciel sa voix hautaine monte :

O chute ! ignominie ! inexprimable honte !
Ces marcheurs alignés, ces êtres qui vont là
En pompe impériale, en housse de gala,
Ce sont de libres fils de ma libre montagne !
Ah ! les bassets en laisse et les forçats au bagne
Sont grands, sont purs, sont fiers, sont beaux et glorieux
Près de ceux-ci, qui, nés dans les lieux sérieux
Où comme des roseaux les hauts mélèzes ploient,
Fils des rochers sacrés et terribles, emploient
La fermeté du pied dans les cols périlleux,
Le mystérieux sang des mères aux yeux bleus,
L'audace dont l'autan nous emplit les narines,

---

122. ... l'aigle *auguste* de l'espace,
123. Qui parle au précipice et que *l'orage* entend,
*farouche*
129. Et crie, et jusqu'au ciel sa voix *terrible* monte :
132. ... en *habits* de gala,
133. Ce sont de libres fils de ma [vieille] montagne !
134. Ah ! les bassets en *meute*,...
136. ... nés dans les *monts* sérieux
139. La fermeté du pied dans les cols [anguleux]
141. [Le souffle] *que nous met l'autan dans les* narines

---

132. *En housse de gala* : c'est la reprise sous une forme plus énergique de l'idée exprimée dans les notes de Lucerne par les expressions : « *Souquenille, défroque, livrée de laquais.* » Cf. notice, p. 678.

Le divin gonflement de l'air dans les poitrines,
La grâce des ravins couronnés de bouquets,
Et la force des monts, à se faire laquais !
La contrée affranchie et joyeuse, matrice
De l'idée indomptable, âpre et libératrice,
La patrie au flanc rude, aux bons pics arrogants,
Qui portait les héros mêlés aux ouragans,
Douce, délivrant l'homme et délivrant la bête,
Sauvage, ayant le bruit des chutes d'eau pour fête
Et la sereine horreur des antres pour palais,
La terre qui nous montre au milieu des chalets

---

142. Le *large* gonflement de l'air dans les poitrines,

145. Le vers 144 était primitivement suivi de ce développement :

*Montagnes* { *francs* / *purs sommets que la tempête lave,* / *blancs* }
*Volcans de neige, ayant la liberté pour lave,*
*à l'Europe*
*Qui versant sur la terre un long ruissellement*
*D'orgueil, de dignité, de foi, de dévoument,*
*Semblez sur l'horizon une chaîne d'exemples,*
*C'est fini, lacs, torrents, défilés*
*Sachez ceci, rochers, cavernes, gouffres, temples !*
*La fange des pavois, des peuples à genoux,*
*Des despotes, des cours, rejaillit jusqu'à nous.*
*immense*
*O nos Alpes, ruine auguste des vieux âges,*
*Où les hommes vivaient purs, aimants, bons et sages,*
*Débris du chaste éden par la paix habité,*
*à quoi bon, de l'aurore et de la vérité*

A la page 371 du manuscrit se trouvent les deux vers suivants, qui font évidemment suite à ce développement :

*être la colossale et splendide masure,*
*pour recevoir cette âpre et noire*
*si c'est pour recevoir cette âpre éclaboussure !*

145. La *patrie* affranchie et *rebelle*...

147. La *contrée* au flanc rude, aux *grands* pics arrogants,

149. *Fauve*, délivrant l'homme

150. *Superbe*, ayant le bruit des chutes d'eau pour fête

152-155. Addition marginale.

Le fier archer d'Altorf tenant son arbalète,
Et, titan, au-dessus du lac qui le reflète,
Enjambant les grands monts comme des escaliers,
La voilà maintenant nourrice de geôliers,
Et l'on voit pendre ensemble à ses sombres mamelles
La honte avec la gloire, ainsi que deux jumelles !
L'aigle à deux fronts, marqué de son double soufflet,
A cette heure à travers nos pâtres boit son lait !

Quoi ! la trompe d'Uri sonnant de roche en roche,
La couronne de fer qu'un montagnard décroche,
Les baillis jetés bas, le Föhn soufflant dix mois,
Ces pentes de granit où saute le chamois
Et qui firent glisser Charles le Téméraire,
Le Mont-Blanc qui ne dit qu'à l'Himalaya : Frère !

---

*Le grand*
153. *L'immense* archer d'Altorf
156. La voilà maintenant nourrice de *valets*,
157. Et *voici qu'on voit pendre* à ses sombres mamelles
159-160. *a*) L'aigle à deux fronts *se glisse à l'ombre du chalet*,
*Et le monstre* à travers *les* pâtres boit son lait !
*b*) *Maintenant* à travers
161. Après le vers 160, on rencontre en haut de la page qui suit ce brouillon :

*quoi !*
*Le bâton paysan brisant le glaive roi*,

[laboureur]
162. La couronne de fer qu'un *paysan* décroche,
*Walter Furst et Melchtal*
163. *Guillaume Tell, Melchtal, l'autan* soufflant dix mois,

---

154-155. Cf. dans *Han d'Islande*, chap. XXVII : « Un long amphithéâtre de rochers, étagés comme un escalier de géants » ; dans *Alpes et Pyrénées*, chap. 1er, Lucerne : il s'agit d'*Albis* (citée au vers 180) : « On croit voir les quatre premières marches de l'ancien escalier des Titans » ; et dans *Le Rhin*, Lettre XXXIX, à propos du paysage de montagnes et de nuages aperçu du haut de l'esplanade de l'église de Lausanne : « C'était comme un escalier où ma pensée montait de marche en marche et s'agrandissait à chaque degré. »

Ces sommets, éclatants comme d'énormes lys;
Quoi! le Pilate, quoi! le Rigi, quoi! Titlis,
Ce triangle hideux de géants noirs, qui cerne
Et qui garde le lac tragique de Lucerne;
Quoi! la vaste gaîté des nuages, des fleurs,
Des eaux, des ouragans puissants et querelleurs;
Quoi! l'honneur, quoi! l'épieu de Sempach, la cognée
De Morat bondissant hors des bois indignée,
La faux de Morgarten, la fourche de Granson;
La rudesse du roc, la fierté du buisson;
Ces cris, ces feux de paille allumés sur les faîtes;
Quoi! sur l'affreux faisceau des lances stupéfaites
L'immense éventrement de Winkelried joyeux;
Quoi! les filles d'Albis, anges aux chastes yeux,
Les grandes mers de glace et leurs ondes muettes,

---

167. Ces [pics, éblouissants] comme d'énormes lys;
169. Ce triangle *pensif*...
172. Des eaux, des *grands zéphirs* [libres] et querelleurs;
(Le mot *puissants* ne figure pas au manuscrit.)
173. Quoi, *le bâton durci* de Sempach
174. De *Glaris* bondissant hors des bois indignée,
175. *Quoi*, la faulx de *Morat*...
176. La rudesse du *pic*...
[larges]
Ces [puissants] feux de paille
177 Ces [chants], ces feux de paille
180. Quoi! les filles d'*Altorf*...

---

175. Sur l'admiration de V. Hugo pour les paysans suisses, victorieux à Granson, cf. *Notre-Dame de Paris*, X, 5.

179. *Éventrement*: Le seul substantif cité par Littré est: *éventration*. Le mot *éventrement* semble avoir été créé par V. Hugo. — *Winkelried* (Arnold), paysan du canton d'Unterwald, se dévoua, à la bataille de Sempach, en offrant sa poitrine aux piques de la ligne autrichienne, et en les entraînant contre terre à l'instant où elles le perçaient; de là un vide dans les rangs; les Suisses s'y jetèrent et vainquirent. Cf. *Le Rhin*, Lettre XXV: Winkelried « qui se jetait sur les piques comme Curtius dans le gouffre. »

Les porches d'ombre où fuit le vol des gypaëtes,
Quoi ! l'homme affranchi, quoi ! ces serments, cette foi,
Le bâton paysan brisant le glaive roi,
Quoi ! dans l'altier sursaut de la vengeance austère,
Comme la vieille France a chassé l'Angleterre,
L'Helvétie en fureur chassant l'Autrichien,
Et l'empereur, cet ours, et l'archiduc, ce chien,
T'ayant pour Jeanne d'Arc, ô Jungfrau formidable ;
Quoi ! toute cette histoire auguste, inabordable,
Escarpée, au front haut, au chant libre, à l'œil clair,
Blanche comme la neige, âpre comme l'hiver,
Et du farouche vent des cimes enivrée,
Terre et cieux ! aboutit à la Suisse en livrée !

Est-ce que le Mont-Blanc ne va pas se lever?
Ah ! ceci va plus loin qu'on ne pourrait rêver !
Plus loin qu'on ne pourrait calomnier ! Oui, certes,
L'indépendance, errant dans nos gorges désertes,
Franche et vraie, et riant sous le ciel pluvieux,
A des ennemis ; certe, elle a des envieux ;
Ces menteurs ont construit bien des choses contre elle ;
Chaque jour, leur amère et lugubre querelle
Imagine une boue à lui jeter au front,

---

182. Les [gouffres] d'ombre
Le vers 182 était primitivement suivi de ces deux vers :
*fauve*
*Quoi, l'auguste avoyer Gundoldingen, cassant*
*Sur César le sapin des Alpes teint de sang !*
183. Le vers 183 ne figure pas dans le manuscrit, qui porte :
[Les pâturages verts dans les nuages, quoi,]
186. Comme la [grande] France
(Le mot *vieille* est raturé dans le manuscrit.)
188. Et l'empereur, *ce loup*...
189. *Ayant* pour Jeanne d'Arc *la* Jungfrau formidable ;
190. Quoi ! toute cette histoire *altière*...
191. Escarpée, au front haut, au chant libre, à l'œil *fier*,
193. Et du *sauvage* vent des cimes enivrée,

Et cherche quelque forme horrible de l'affront;
Ils ont contre sa vieille et vénérable gloire
Tout fait, tout publié, tout dit, tout semblé croire,
Ils ont tout supposé, tout vomi, tout bavé,
Mais cela cependant, ils ne l'ont pas trouvé;
Non, il n'en est pas un qui, dans sa rage, invente
La liberté s'offrant aux rois comme servante!

Qu'est-ce que nous allons devenir maintenant?
Devant ce résultat lugubre et surprenant,
Qu'est-ce qu'on va penser de nous, chênes, mélèzes,
Lacs qui vous insurgez sous les rudes falaises,
Granits qui des géants semblez le dur talon?
Qu'est-ce qu'on va penser de toi, fauve aquilon?
Qu'est-ce qu'on va penser de votre miel, abeilles?
Comme vous aurez honte, ô douces fleurs vermeilles,
Œillets, jasmins, d'avoir connu ces hommes-ci!

Puisque l'opprobre riche est par vos cœurs choisi,
Puisque c'est vous qu'on voit vêtus de l'or des princes,
Superbement hideux et gardeurs de provinces,
Pâtres, soyez maudits. Oh! vous étiez si beaux,
Honnêtes, en haillons, et libres, en sabots!

Auriez-vous donc besoin de faste? Est-ce la pompe
Des parades, des cours, des galas qui vous trompe?
Mais alors, regardez. Est-ce que mes vallons
N'ont pas les torrents blancs d'écume pour galons?

---

207. Ils ont tout supposé, tout *menti*...
213. Qu'est-ce qu'on va penser de nous, *torrents*, mélèzes,
*aubépines*
218. Comme vous aurez honte, *églantines* vermeilles,
221. Puisque c'est vous qu'on voit [les hommes d'or] des princes,
222. Superbement hideux et *foulant les* provinces,
225. Auriez-vous donc besoin de *luxe*?...

Mai brode à mes rochers la passementerie
Des perles de rosée et des fleurs de prairie;
Mes vieux monts pour dorure ont le soleil levant;
Et chacun d'eux, brumeux, branle un panache au vent
D'où sort le roulement sinistre des tonnerres;
S'il vous faut, au milieu des forêts centenaires,
Une livrée, à vous les voisins du ciel bleu,
Pourquoi celle des rois, ayant celle de Dieu?
Ah! vous raccommodez vos habits! vos aiguilles,
Sœurs des sabres vendus, indigneraient des filles!
Ah! vous raccommodez vos habits! Venez voir,
Quand la saison commence à venter, à pleuvoir,
Comment l'altier Pelvoux, vieillard à tête blanche,
Sait, tout déguenillé de grêle et d'avalanche,
Mettre à ses cieux troués une pièce d'azur,
Et, croisant les genoux dans quelque gouffre obscur,
Tranquille, se servir de l'éclair pour recoudre
Sa robe de nuée et son manteau de foudre!

Sur la terre où tout jette un miasme empoisonneur,
Où même cet instinct qu'on appelle l'honneur
De pente en pente au fond de la bassesse glisse,
Il n'est qu'un peuple libre, un montagnard, la Suisse;

---

233. D'où sort le roulement *farouche* des tonnerres;
*rougir*
238. Sœurs des sabres vendus, *feraient honte à* des filles!
241. Comment *l'âpre Ortelès*, vieillard à *barbe* blanche,
244. Et, *les genoux croisés* dans quelque [abîme] obscur,
246. Sa [veste] de nuée
247. *Dans ce monde* où tout jette un miasme empoisonneur,
248. Où même cet instinct *qu'ils appellent* l'honneur

---

231-232. Cf. *Les Feuilles d'Automne*, Soleils couchants, III : il s'agit de Paris :

Ce brouillard, que son front porte comme un panache.

Tous les autres, ramant l'ombre des deux côtés,
Sont les galériens des blêmes royautés ;
Or, les rois ont eu l'art de mettre en équilibre
Les pauvres peuples serfs avec le peuple libre,
Et font garder, afin que l'ordre soit complet,
Les esclaves, forçats, par le libre, valet.

Et dire que la Suisse eut jadis l'envergure
D'un peuple qui se lève et qui se transfigure !
O vils marchands d'eux-même ! immonde abaissement !
Leur enfance a reçu ce haut enseignement
Qu'un peuple s'affranchit, c'est-à-dire se crée,
Par la révolte sainte et l'émeute sacrée,
Qu'il faut rompre ses fers, vaincre, et que le lion
Superbe, pour crinière a la rébellion ;
C'est leur dogme. A cette heure, ils ont dans leur service
De punir dans autrui leur vertu comme un vice ;
Ils le font. Les voici prêtant main-forte aux rois
Contre un Sempach lombard, contre un Morat hongrois !
Si bien que maintenant, c'est fini. Nous en sommes
A cette indignité qu'en tout pays les hommes
Entendent l'Helvétie, en des coins ténébreux,
Chuchoter, proposant à leurs maîtres contre eux
Ses archers, d'autant plus lâches qu'ils sont plus braves,

---

[vaincus, mâtés, domptés, fouettés]
251. Tous les autres, *domptés, muselés, garrottés,*
252. Sont *esclaves, en proie aux* blêmes royautés ;
253. *Les princes* ont eu l'art de mettre en équilibre
255. [Faisant garder au fond du bagne qui leur plaît,]
256. Les *prisonniers,* [liés],
(Le mot *forçats* ne figure pas dans le manuscrit.)
259. .... *étrange* abaissement !
*saint*
260. Leur enfance a reçu ce *fier* enseignement
268. Contre un *Melchtal* lombard, *et contre un Furst* hongrois !
*cette abjection*
270. A *cet abaissement*...
273. Ses *soldats*...

Fille publique auprès des nations esclaves;
Et que le despotisme, habile à tout plier,
Met au monde un carcan, à la Suisse un collier!

Donc, César vous admet dans ses royaux repaires;
César daigne oublier que vous avez pour pères
Tous nos vieux héros, purs comme le firmament;
Même un peu de pardon se mêle à son paiement;
L'iniquité, le dol, le mal, la tyrannie,
Vous font grâce, et, riant, vous laissent l'ironie
De leur porte à défendre, et d'un tambour honteux
Et d'un clairon abject à sonner devant eux!

Hélas! n'eût-on pas cru ces monts invulnérables!

Oh! comme vous voilà fourvoyés, misérables!
D'où venez-vous? De Pesth. Et qu'avez-vous fait là?
L'aigle à deux fronts, sur qui Guillaume Tell souffla,
Suivait vos bataillons de son regard oblique;

---

281. L'iniquité, *l'enfer,* [le joug], la tyrannie,
283. De leur porte à *garder*...
284. Et d'un clairon *infâme*...

---

276. V. Hugo s'était déjà servi maintes fois de cette image: cf. *La Vision d'où est sorti ce livre*, 26 avril 1859:

Des colliers, que Tacite arrangeait en carcans.

*Les Quatre Jours d'Elciis*, 27 novembre 1857:

Où je vois le collier je cherche le carcan.

287-306. Allusion probable aux cruautés des Autrichiens à l'égard des Hongrois, pendant le soulèvement de la Hongrie en 1682-1687. La vengeance impériale fut impitoyable: la « boucherie d'Eperies » est restée parmi les plus tragiques souvenirs de l'histoire hongroise; pendant trois semaines l'échafaud fut en permanence, et les répressions durèrent plus d'une année. V. Hugo témoignait aux Hongrois persécutés un ardent intérêt; les cruautés autrichiennes de 1687 s'étaient renouvelées en 1849, après la victoire des armées russes et autrichiennes sur les Hongrois révoltés à Vilajoz (août 1849); il y avait eu des exécutions et des proscriptions; quelques exilés hongrois s'étaient réfugiés à Guernesey, et V. Hugo était en relations avec eux. Cf. la note de la page 684.

Trois ans d'atrocité sur la place publique,.
Trois ans de coups de hache et de barres de fer,
Les billots, les bûchers, les fourches, tout l'enfer,
Les supplices hurlant dans la brume hagarde,
C'est là ce que l'Autriche a mis sous votre garde.
Devant vous, on tuait le juste et l'innocent,
Les coudes des bourreaux étaient rouges de sang,
Les glaives s'ébréchaient sur les nuques, la corde
Coupait d'un hoquet noir le cri : Miséricorde !
On prodiguait au bois en feu plus de vivants
Qu'il n'en pouvait brûler, même aidé par les vents,
On mêlait le héros dans la flamme à l'apôtre,
L'un n'était pas fini que l'on commençait l'autre,
Les têtes des plus saints et des plus vénérés
Pourrissaient au soleil au bout des pieux ferrés,
On marquait d'un fer chaud le sein fumant des femmes,
On rouait des vieillards, et vous êtes infâmes.
Voilà ce que je dis, moi, l'aigle pour de bon.
Le fourbe Gaïnas et le louche Bourbon

---

292. Les billots, les bûchers, les fourches, [un] enfer,
294. C'est là ce que *César* a mis sous votre garde.
295. *Vous présents*, on tuait le juste et l'innocent,
[gantés]
296. Les [poignets] des bourreaux étaient *vermeils* de sang,
*couperets*
297. Les *coutelas s'usaient* sur les nuques
298. ... [ce] cri : Miséricorde !
303. Les têtes des plus *fiers*
*aux deux seins d'un fer rouge des femmes*,
305. On marquait d'un fer *rouge à l'épaule les* femmes,
308. Le *traître* Gaïnas et le *traître* Bourbon

---

305-306. Cf. dans *La Vision de Dante* (24 février 1853) :
Dans Brescia, dans Milan, on a vu des bandits
Ecraser du talon le sein des vierges mortes ;
Des vieillards au front blanc massacrés sur leurs portes...

308. *Gaïnas, Bourbon*, traîtres célèbres. On sait comment, au IVe

N'ont trahi que des rois dans leur noirceur profonde,
Mais vous, vous trahissez la liberté du monde ;
Votre fanfare sort du charnier, vos tambours
Sont pleins du cri des morts dénonçant les Habsbourgs ;
Et, lorsque vous croyez chanter dans la trompette,
Ce chant joyeux, la tombe en sanglot le répète.
Forçant Mantoue, à Pesth aidant le coutelas,
Buquoy, Mozellani, Londorone, Galas,
Sont vos chefs ; vous avez, reîtres, fait une espèce
De hauts faits et d'exploits dont la fange est épaisse ;
A Bergame, à Pavie, à Crême, à Guastalla,

---

312. Sont pleins du cri des morts *accusant* les Habsbourgs ;
315. Forçant Mantoue, à Pesth *protégeant le couteau,*
*Londorone, Buquoy, Galas et Colalto*
316. Buquoy, *Max, Colalto,* Londorone, Galas,
*Vérone*
319. A *Crémone,* à Pavie, à *Parme...*

---

siècle de notre ère, *Gaïnas* trahit son empereur Arcadius : il appela les Barbares, il obligea Arcadius « à lui donner les têtes d'Aurélien, de Saturnin et de Jean ses fidèles ministres... Toutes les tyrannies obligèrent l'Empereur de le déclarer ennemi de la République ». Moreri, art. Gaïnas. L'histoire du connétable de *Bourbon,* adversaire de Bayard, est plus connue encore.

315. *Mantoue :* « La ville de Mantouë fut prise le 18 juillet de l'an 1630 par Colalto, général de l'armée de l'Empereur. Les soldats brutaux et emportez y ruinèrent des ouvrages incomparables. Mantoue s'est longtemps ressentie du pillage et ne s'est rétablie qu'avec peine ». Moreri, art. Mantoue. De *Pesth,* il a déjà été question précédemment.

316. *Buquoy* et *Galas* sont des généraux connus de la guerre de Trente ans. Celui que V. Hugo nomme ici *Londorone* est sans doute le beau-père de Galas : on lit dans Moreri, art. Galas : « Galas, prit une seconde alliance avec Dorothée, fille de Philipes, comte de Lodorone. » Mais qui est *Mozellani* ?

319. *Bergame, Pavie, Crême* et *Guastalla* : En 1527, *Pavie* fut mise à sac par les Suisses de Lautrec « et elle fut encore prise et reprise les années suivantes jusqu'à ce qu'elle est restée aux Espagnols ». Moreri, art. Pavie. Victor Hugo continue à être hanté par l'idée des recommencements de l'histoire. Ici, comme ailleurs, ce sont les événements contemporains qui ont déterminé son choix : il y eut, à Pavie, soulevée contre l'Autriche, des journées sanglantes, les 9 et 10 février

Vous témoins, vous présents, vous mettant le holà,
A la sainte Italie on lisait sa sentence;
On promenait de rue en rue une potence,
Et, vous, vous escortiez la charrette; et ceci
Ne vous quittera plus, et sans fin ni merci
Ce souvenir vous suit, étant de la nuit noire;
O malheureux! vos noms traverseront l'histoire
A jamais balafrés par l'ombre qui tombait
Sur vos drapeaux des bras difformes du gibet.

Deuil sans fond! c'est l'honneur de leur pays qu'ils tuent;

---

320. a) *L'Autriche,* vous présents,
b) Vous présents, *vous aidant,* vous mettant le holà,
*Au peuple italien*
*pâle*

321. A la *sombre* Italie

328. Sur vos *têtes* des bras difformes du gibet.

Le vers 328 est suivi dans le manuscrit de ce brouillon :
*Infâmes*
*Malheureux! c'est l'honneur de leur pays qu'ils tuent,*

---

1848. *Bergame* et *Crême* se trouvèrent en 1629 sur le passage des 35 000 reîtres des armées impériales qui descendirent en Italie par les vallées de l'Adda et de l'Oglio. « C'était, dit Zeller, ce qu'il y avait de plus remuant et de plus avide parmi ces féroces soldats que produisait la guerre de Trente ans ». *Histoire de l'Italie*, 1852, p. 424; mais il ne faut pas oublier que Bergame et Crême eurent particulièrement à souffrir aussi des événements de 1849. *Guastalla*, située sur le Pô, subit vraisemblablement en 1629-1630 l'occupation des bandes espagnoles, mais nul doute que V. Hugo ait surtout pensé au soulèvement qui eut lieu à Guastalla en 1848, contre l'incorporation au duché de Modène.

322-324. Cf. les ébauches du fragment 285, données dans la notice, p. 681.

327-328. Cf. dans les *Orientales* :

Comme un voleur qui fuit troublé dans les ténèbres,
Et croit voir des gibets dressant leurs bras funèbres
Dans tous les arbres du chemin!
(*La bataille perdue.*)

et dans *Notre-Dame de Paris* :

« La Esmeralda lui apparaissait comme une étoile, le gibet comme un énorme bras décharné » (Livre IX, chap. 1).

En se prostituant, c'est moi qu'ils prostituent ;
Nos vieux pins ont fourni leurs piques dont l'acier
Apporte dans l'égout le reflet du glacier ;
Ils traînent avec eux la Suisse, quoi qu'on dise ;
Et les pâles aïeux sont dans leur bâtardise ;
Nos héros sont mêlés à leurs rangs, nos grands noms
Sont de leurs lâchetés parents et compagnons,
De sorte que, dans l'ombre où César supplicie

---

*O solidarité sombre ! contagion !*
*Ce n'est pas seulement, eux, leur religion,*
*Leur honneur*, c'est l'honneur de leur pays qu'ils tuent ;
[Les aïeux pâlissants]
334. *Deuil sans fond, les aïeux* sont dans leur bâtardise ;
335. [Les] héros sont mêlés à leurs rangs, [les] grands noms

---

337-344. Ce développement paraît avoir laissé une large part à la fantaisie. Quel est-ce *César* qui a supplicié le *Salzbourg*, la *Hongrie* et la *Dalmatie* ? Il est bien évident que César est ici un nom collectif et qu'il s'agit de tous les Césars autrichiens ; mais il reste que l'alliance dans un même vers du Salzbourg, de la Hongrie et de la Dalmatie paraît une évidente allusion à des événements contemporains du poète : en 1849, la Hongrie s'est révoltée (note des vers 287-306), en 1848 la Dalmatie opprimée s'est soulevée pour obtenir l'établissement d'un état triunitaire Croatie-Serbie-Dalmatie, en 1849 le Salzbourg a forcé ses oppresseurs à reconnaître son autonomie. V. Hugo conclut des révolutions présentes à une oppression antérieure qu'il situe sans plus ample informé au XVII[e] siècle, date donnée à son poème, et dont il veut que les Suisses aient été les instruments (cf. notice p. 683). Le souvenir des événements de 1847-1849 prédomine encore, semble-t-il, dans l'énumération qui suit ; un seul événement ancien est reconnaissable : *Jean lie au poteau l'Alsace* ; on sait en effet qu'en 1592, *Jean* de Brandebourg prit les armes contre *Charles*, cardinal de Lorraine et que les troupes des deux adversaires ravagèrent cruellement l'Alsace ; le prénom de *Charles* figure dans le manuscrit au-dessus de celui de *Jean*. *Rodolphe* est apparemment Rodolphe II, qui régnait à la même date. Mais quel est-ce *Fritz*, qui fait prisonnier le *Tyrol* ? Ce *Mathias*, qui livre *Ancône* au sabre du hulan ? L'empereur Mathias régna de 1612 à 1619 et à cette époque Ancône appartenait tranquillement aux États ecclésiastiques. Quel est cet *Albrecht Dent-de-Fer*, qui exécute *Milan* ? Albrecht Dent-

Le Salzbourg, la Hongrie aux fers, la Dalmatie,
Quand Fritz jette au bûcher le Tyrol prisonnier,
Quand Jean lie au poteau l'Alsace, quand Reynier
Bat de verges Crémone échevelée et nue,
Quand Rodolphe après Jean et Reynier continue,
Quand Mathias livre Ancône au sabre du hulan,
Quand Albrecht Dent-de-Fer exécute Milan,
Autour des nations qui râlent sur la claie,
Furst, et Guillaume Tell, et Melchthal font la haie !

---

338. Le Salzbourg, la Hongrie aux fers, la *Gallicie*.

340. Au-dessus du nom de Jean, on lit dans le manuscrit le nom de *Charles*.

341. Bat de verges *Mantoue...*
*et Furst*

346. *Tell, Arnold, Stauffacher* et Melchtal, font la haie !
*Nos victoires sont là dans leurs rangs*
*Mulhdorf, Granson, Morat et Sempach font la haie!*

---

de-Fer vient sans doute de Moreri : Moreri, à l'article Brandebourg, cite un *Fréderic aux Dents de fer*, frère d'un Albert, surnommé, celui-là, « l'Ulise, l'Achille et le Renard de l'Allemagne ». Cet Albert était un rude guerrier et gagna, dit Moreri, neuf batailles ; rien d'étonnant à ce que V. Hugo ait mêlé les deux personnalités ; mais Fréderic aux Dents de fer mourut en 1471 et Albert en 1486, époque où les Suisses commencent à peine à se mettre à la solde des puissances étrangères. Et, de plus, quel est ce *Reynier* qui *bat de verges Crémone*? La vérité semble bien qu'*Ancône* et *Milan* aient été choisies en souvenir des atrocités de 1848 ; V. Hugo cite le nom de ces deux villes martyres dans son discours *A l'Italie* de février 1856, il en parle dans les *Châtiments* ; il rappelle encore l'insurrection de Milan dans une note à la fin même du manuscrit du *Baron Madruce*. Quant à *Reynier*, c'est précisément le nom que portait en 1849 le vice-roi de Lombardie. Constatons que la hardiesse de pareilles transpositions est grande, si vraiment elles n'offrent aucun point de contact avec les réalités de l'histoire italienne antérieure aux révolutions du XIXe siècle ; on reste libre de penser que, même à propos d'Ancône et de Mathias, du Tyrol et de Fritz, de Crémone et de Reynier, le poète avait dans l'esprit certains événements historiques du XVIIe siècle, mais difficiles à identifier, parce que, dans la rapidité de la composition, ils se sont présentés à sa mémoire altérés et méconnaissables.

346. Cf. dans la notice p. 681 le fragment 285, où sont réunis les

Est-ce qu'ils oseront rentrer sur nos hauteurs,
Ces anciens laboureurs et ces anciens pasteurs
Que l'Autriche aujourd'hui caserne dans ses bouges ?
Est-ce qu'ils reviendront avec leurs habits rouges,
Portant sur leur front morne et dans leur œil fatal
La domesticité monstrueuse du mal ?
S'ils osent revenir, si, pour faveur dernière,
L'Autriche leur permet d'emporter sa bannière,
S'ils rentrent dans nos monts avec cet étendard
Dont l'ombre fait d'un homme et d'un pâtre un soudard,
Oh ! quelle auge de porcs, quelle cuve de fange,
Quelle étable inouïe, épouvantable, étrange,
Femmes, essuierez-vous avec ce drapeau-là ?
Jamais dans plus de nuit un peuple ne croula.
Désespoir ! désespoir de voir mes Alpes sombres
Honteuses, projeter leurs gigantesques ombres
Jusque dans l'antichambre infâme des tyrans !
Cieux profonds, purs azurs sacrés et fulgurants,
Laissez-moi m'en aller dans vos gouffres sublimes !
Que je perde de vue, au fond des clairs abîmes,

---

347. Est-ce qu'ils *reviendront sur nos* { *chastes* / *saintes* / *calmes* } hauteurs,
350. Est-ce qu'ils [oseront] avec leurs habits rouges,
353. S'ils *reviennent, ô Dieu !...*
354. L'Autriche leur permet d'emporter *leur* bannière,
360. Jamais dans plus de [mort] un peuple ne croula.
361. Le vers 361 se trouve dans le manuscrit suivi, en en-tête de feuillet, de ce vers incomplet :
*O désespoir de voir mes Alpes sombres*
364. Cieux profonds, *grands* azurs

---

noms des héros de l'indépendance suisse : *Walter, Arnold, Melchthal, Stauffacher,* utilisés par V. Hugo. Walter est le prénom de *Furst* ; *Arnold*, celui de *Winkelried* (v. 179) ; on sait que Melchthal fut l'instigateur de la célèbre conjuration du Grütli, à laquelle prit part aussi *Stauffacher*.

La terre, et l'homme, acteur féroce ou vil témoin!
O sombre immensité, laisse-moi fuir si loin
Que je voie, à travers tes prodigieux voiles,
Décroître le soleil et grandir les étoiles!

*

Aigle, ne t'en va pas; reste aux Alpes uni,
Et reprends confiance, au seuil de l'infini,
Aigle, dans la candeur des neiges éternelles;
Ne t'en va pas; et laisse en tes glauques prunelles
Les foudres apaisés redevenir rayons;
Penchons-nous, moins amers, sur ce que nous voyons;
La faute est sur les temps et n'est pas sur les hommes.

Un flamboiement sinistre emporte les Sodomes,
Tout est dit. Mais la Suisse au-dessus de l'affront
Gardera l'auréole altière de son front;
Car c'est la roche avec de la bonté pétrie,
C'est la grande montagne et la grande patrie,
C'est la terre sereine assise près du ciel;
C'est elle qui, gardant pour les pâtres le miel,
Fit connaître l'abeille aux rois par les piqûres;
C'est elle qui, parmi les nations obscures,
La première alluma sa lampe dans la nuit;
Le cri de délivrance est fait avec son bruit;
Le mot Liberté semble une voix naturelle

---

367. La terre, et l'homme, acteur *abject*...
*chaste*

368. O *sainte* immensité,

370. Après le vers 370 est inscrite au bas de la page, après un blanc, la date : 31 janvier. Le vers 371 est précédé d'un titre : *A UN AIGLE.*

374. .... et laisse en tes *rouges* prunelles

380. [Élève] l'auréole [auguste] de son front;

381. Car c'est la roche avec de la [gloire] pétrie,

---

389-392. On lit dans un numéro de la *Revue française*, resté dans

De ses prés sous l'azur, de ses lacs sous la grêle,
Et tout dans ses monts, l'air, la terre, l'eau, le feu,
Le dit avec l'accent dont le prononce Dieu !
Au-dessus des palais de tous les rois ensemble,
La pauvre vieille Suisse, où le rameau seul tremble,
Tranquille, élèvera toujours sur l'horizon
Les pignons effrayants de sa haute maison.
Rien ne ternit ces pics que la tempête lave,
Volcans de neige ayant la lumière pour lave,
Qui versent sur l'Europe un long ruissellement
De courage, de foi, d'honneur, de dévouement,

---

390. [De son lac, de son pré, de son nid, de la grêle]
393. *Plus haut que les* palais
397. Rien ne ternit ces *monts*...
398. Volcans de neige ayant la [liberté] pour lave,
Le vers 398 était suivi de ce brouillon :
*Débris du chaste Eden par la paix hab*
399. Qui versent [à] l'Europe
400. De courage, de foi, [d'orgueil], de dévouement,
Le vers 400 est suivi, dans le manuscrit, de ces deux vers :
*Débris du chaste Éden par la paix habité,*
*Ils sont purs ; de l'aurore et de la vérité*

---

la bibliothèque de V. Hugo à Guernesey, et qui contient un compte rendu des *Tableaux de l'Histoire de la Suisse au XVIII*e *siècle* (*1715-1803*), par Ch. Monnard (Paris, 1855), cette citation :

« La liberté descendit du ciel sur les montagnes ; chaque montagne n'est-elle pas un autel d'où la liberté fera monter son encens vers le ciel ? » (*Revue française*, 1855, tome II, p. 575).

Guillaume Tell, dans le drame de Schiller, disait lui-même en montrant la montagne :

« Voici la forteresse de la Liberté que Dieu a fondée pour nous. »
*Guillaume Tell* (acte 1er, scène III).

395-396. Cf. « Tout à coup à gauche, sur la rive droite, apparaît, semblable *au toit d'une maison* de géants, un grand rocher d'ardoise... » *Le Rhin*, Lettre XXV.

Les montagnes, pignons et murs de granit noir.
(*Les Quatre Vents de l'Esprit*, I, 12, *Anima Vilis*.)

Et semblent sur la terre une chaîne d'exemples ;
Toujours ces monts auront des figures de temples.
Qu'est-ce qu'un peu de fange humaine jaillissant
Vers ces sublimités d'où la clarté descend ?
Ces pics sont la ruine énorme des vieux âges
Où les hommes vivaient bons, aimants, simples, sages ;
Débris du chaste éden par la paix habité,
Ils sont beaux ; de l'aurore et de la vérité
Ils sont la colossale et splendide masure ;
Où tombe le flocon que fait l'éclaboussure ?
Qu'importe un jour de deuil quand, sous l'œil éternel,
Ce que noircit la terre est blanchi par le ciel ?

L'homme s'est vendu. Soit. A-t-on dans le louage
Compris le lac, le bois, la ronce, le nuage ?
La nature revient, germe, fleurit, dissout,
Féconde, croît, décroît, rit, passe, efface tout.
La Suisse est toujours là, libre. Prend-on au piége
Le précipice, l'ombre et la bise et la neige ?
Signe-t-on des marchés dans lesquels il soit dit
Que l'Orteler s'enrôle et devient un bandit ?

---

405. Ces [rocs] sont la ruine [immense]
408. Ils sont *purs* ;...
414. Compris le lac, le bois, [le ravin], le nuage ?
416. [Rayonne], croît, décroît,
417. La Suisse [reparaît], libre.
*le Mythen*
420. Que *l'Ortelès*...
420. Le vers 420 est suivi dans le manuscrit de ce vers :
*Comment feraient les monts pour n'être pas*
*C'est naturellement que les monts sont fidèles*

---

402. Cf. dans les *Châtiments*, Livre II, 4 :

Monts sacrés, hauts comme l'exemple,
Blancs comme le fronton d'un temple.
(22 novembre, Jersey.)

Quel poing cyclopéen, dites, ô roches noires,
Pourra briser la Dent de Morcle en vos mâchoires ?
Quel assembleur de bœufs pourra forger un joug
Qui du pic de Glaris aille au piton de Zoug ?
C'est naturellement que les monts sont fidèles
Et purs, ayant la forme âpre des citadelles,
Ayant reçu de Dieu des créneaux où, le soir,
L'homme peut, d'embrasure en embrasure, voir
Étinceler le fer de lance des étoiles.
Est-il une araignée, aigle, qui dans ses toiles
Puisse prendre la trombe et la rafale et toi ?
Quel chef recrutera le Salève ? à quel roi
Le Mythen dira-t-il : « Sire, je vais descendre ! »
Qu'après avoir dompté l'Athos, quelque Alexandre,
Sorte de héros, monstre aux cornes de taureau,
Aille donc relever sa robe à la Jungfrau !

---

421-425. Addition marginale.
427. [Ils ont] reçu de Dieu
428. [A travers la nuée et la brume, on peut voir]
431. Puisse prendre [l'autan, dis, et te prendre] toi ?
432. [Qui donc] recrutera le *Mont-Rose* ?.,.
433. Le *Pelvoux* dira-t-il : *Attends*, je vais descendre !

---

422. Cf. *Le Rhin*, Lettre XXXIX : « Au-dessous de la lune, *les dents d'Oche* mordaient un charmant nuage gris perle. »

425-427. Cf. *Littérature et philosophie mêlées, Journal d'un révolutionnaire de 1830, Décembre* : Pour veiller aux créneaux des Alpes, des Pyrénées et de la Belgique... » et *Toute la Lyre* :

> Et la Crète, et les monts qui semblent des créneaux.
> (*Les sept Cordes*, III, 4.)

436. Cette audacieuse image a été préparée au vers 189. M. Grammont, dans son livre sur *Le Vers français*, Paris, 1913, insiste sur la coupe du vers ; il y voit un *tétramètre* :

> Aille donc | relever | sa robe | à la Jungfrau.

« En trimètre, dit M. Grammont, c'est presque une inconvenance ; en tétramètre, c'est une idée inattendue et une image grandiose qui s'accorde bien avec le reste de la pièce. »

Comme la vierge, ayant l'ouragan sur l'épaule,
Crachera l'avalanche à la face du drôle !

Aigle, ne maudis pas, au nom des clairs torrents,
Les tristes hommes, fous, aveugles, ignorants.
Puis, est-ce pour jamais qu'on embauche les hommes ?
Non, non. Les Alpes sont plus fortes que les Romes ;
Le pays tire à lui l'humble pâtre pleurant ;
Et, si César l'a pris, le Mont-Blanc le reprend.

Non, rien n'est mort ici. Tout grandit, et s'en vante.
L'Helvétie est sacrée et la Suisse est vivante ;
Ces monts sont des héros et des religieux ;
Cette nappe de neige aux plis prodigieux
D'où jaillit, lorsqu'en mai la tiède brise ondoie,
Toute une floraison folle d'air et de joie,
Et d'où sortent des lacs et des flots murmurants,
N'est le linceul de rien, excepté des tyrans.

Gloire aux monts ! leur front brille et la nuit se dissipe.
C'est plus que le matin qui luit ; c'est un principe !

---

440. Les [pauvres] hommes,
444. *Ce que* César a pris,
447. Ces monts sont des [soldats]
449-452. *a*) D'où *sortent des ruisseaux, l'herbe où la* brise ondoie,
*Les tumultes des fleurs folles* d'air et de joie,
*Les flots bleus, les prés verts, les avrils* murmurants,
[Aigle, n'est le linceul de rien, que des tyrans.]
449. *b*) D'où *sort* lorsqu'en *avril*...
453. ... leur front *luit, l'ombre au loin* se dissipe.
454. [On dit : c'est le] matin qui luit ;

---

437. Cf. dans *Les Feuilles d'Automne* :

Qui donc, comme une branche où l'oiseau fait son nid,
Courbe *ta large épaule* et ton dos de granit ?
(*Un jour au mont Atlas*, avril 1830.)

et dans les *Voix Intérieures* :

*L'épaule* des coteaux frileux.
(*Dieu est toujours là*, II, fév. 1837.)

Ces mystérieux jours blanchissant les hauteurs,
Qu'on prend pour des rayons, sont des libérateurs ;
Toujours aux fiers sommets ces aubes sont données :
Aux Alpes Stauffacher, Pélage aux Pyrénées!

La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot
Puisqu'elle est deux fois grande, étant pauvre, et là-haut;
Puisqu'elle a sa montagne et qu'elle a sa cabane.
La houlette de Schwitz qu'une vierge enrubanne,
Fière, et, quand il le faut, se hérissant de clous,
Chasse les rois ainsi qu'elle chasse les loups.
Gloire au chaste pays que le Léman arrose !
A l'ombre de Melchthal, à l'ombre du Mont-Rose,
La Suisse trait sa vache et vit paisiblement.
Sa blanche liberté s'adosse au firmament.

Le soleil, quand il vient dorer une chaumière,
Fait que le toit de paille est un toit de lumière ;
Telle est la Suisse, ayant l'honneur dans ses prés verts,
Et de son indigence éclairant l'univers.
Tant que les nations garderont leurs frontières,
La Suisse éclatera parmi les plus altières ;
Quand les peuples riront et s'embrasseront tous,
La Suisse sera douce au milieu des plus doux.

Suisse! à l'heure où l'Europe enfin marchera seule,
Tu verras accourir vers toi, sévère aïeule,
La jeune Humanité sous son chapeau de fleurs ;
Tes hommes bons seront chers aux hommes meilleurs ;
Les fléaux disparus, faux dieu, faux roi, faux prêtre,

---

460. Puisqu'elle est deux fois [sainte]
464. Chasse les rois [après] qu'elle [a chassé] les loups.
*Un jour, quand notre race*
477. Suisse! *un jour quand* l'Europe enfin marchera seule,
478. Tu verras accourir vers toi, *tranquille* aïeule,
481. Les [monstres] disparus

Laisseront le front blanc de la paix apparaître;
Et les peuples viendront en foule te bénir,
Quand la guerre mourra, quand, devant l'avenir,
On verra, dans l'horreur des tourbillons funèbres,
Se hâter pêle-mêle au milieu des ténèbres,
Comme d'affreux oiseaux heurtant leurs ailerons,
Une fuite effrénée et noire de clairons !

En attendant, la Suisse a dit au monde : Espère !
Elle a de la vieille hydre effrayé le repaire;
Ce qu'elle a fait jadis, pour les siècles est fait;
La façon dont la Suisse à Sempach triomphait
Reste la grande audace et la grande manière
D'attaquer une bête au fond de sa tanière.
Tous ses nuages, blancs ou noirs, sont des drapeaux.
L'exemple, c'est le fait dans sa gloire, au repos,
Qui charge lentement les cœurs et recommence;

---

[du bonheur]
482. Laisseront le front blanc [de l'amour] apparaître;
484-486. Quand *le mal finira*, quand, devant l'avenir,
*La guerre morte ayant enfin ployé son aile,*
*On verra se hâter dans la nuit pêle-mêle,*

Après le vers 488, le manuscrit est interrompu, et au bas de la page 455 se trouve cette date : 5 février 1859.

[du passé triste]
[du mammon] hydre
490. Elle a [du despotisme] effrayé le repaire,
[L'acte fait une fois]
491. [Ce que la Suisse a fait] pour les siècles est fait;
[luttait et]
492. La façon dont { [Arnold] *terrible.* triomphait
la Suisse [autrefois]
495. *L'orage sur ses monts agite* des drapeaux.
*l'idée et le fait*
496-497. L'exemple, c'est le *fait dans la gloire*, au repos,
Qui *chargent* lentement les cœurs et *recommencent;*

---

497-498. Ces deux vers rappellent l'image développée dans *Saison des Semailles*, 23 septembre 1843 :

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence.

Melchthal, grave et penché sur le monde, ensemence.

Un jour, à Bâle, Albrecht, l'empereur triomphant,
Vit une jeune mère auprès d'un jeune enfant;
La mère était charmante; elle semblait encore,
Comme l'enfant, sortie à peine de l'aurore;
L'empereur écouta de près leurs doux ébats,
Et la mère disait à son enfant tout bas:
« Fils, quand tu seras grand, meurs pour la bonne cause! »
Oh! rien ne flétrira cette feuille de rose!
Toujours le despotisme en sentira le pli.
Toujours les mains prêtant le serment du Grutli
Apparaîtront en rêve au peuple en léthargie;
Toujours les oppresseurs auront, dans leur orgie,
Sur la lividité de leur face l'effroi
Du tocsin qu'Unterwald cache dans son beffroi.
Tant que les nations au joug seront nouées,
Tant que l'aigle à deux becs sera dans les nuées,
Tant que dans le brouillard des montagnes l'éclair
Ébauchera le spectre insolent de Gessler,
On verra Tell songer dans quelque coin terrible;
Et les iniquités, la violence horrible,

---

498. *Pelage, Stauffacher, Botzaris, ensemencent.*

499-504. Rédaction marginale remplaçant le brouillon suivant :

*Toujours César suivra d'un regard inquiet*
*Johanna, cette mère au doux front, qui criait :*

499. Un jour, à { [Glaris] / [Vévey, Max] / [Thoune] }, l'empereur triomphant.

503. [Il voulut écouter] de près leurs doux ébats,

506. *Non,* rien ne flétrira

509. Apparaîtront en rêve *à l'homme* en léthargie;

512. *Du bâton paysan brisant le glaive-roi ;*

514. Tant que l'aigle à deux *fronts...*

516. Ébauchera le spectre [infâme]

517. On verra Tell songer dans quelque [angle] terrible;

La fraude, le pouvoir du vainqueur meurtrier,
Cibles noires, craindront cet arbalétrier.
Assis à leur souper, car c'est leur crépuscule,
Et le jour qui pour nous monte, pour eux recule,
Les satrapes seront éblouissants à voir,
Raillant la conscience, insultant le devoir,
Mangeant dans les plats d'or et les coupes d'opales,
Joyeux ; mais par instants ils deviendront tout pâles,
Feront taire l'orchestre, et, la sueur au front,
Penchés, se parlant bas, tremblants, regarderont
S'il n'est pas quelque part, là, derrière la table,
Calme, et serrant l'écrou de son arc redoutable.
Pourtant il se pourra qu'à de certains moments,
Dans les satiétés et les enivrements,
Ils se disent : « Les yeux n'ont plus rien de sévère ;
Guillaume Tell est mort. » Ils rempliront leur verre,
Et le monde comme eux oubliera. Tout à coup,
A travers les fléaux et les crimes debout,
Et l'ombre, et l'esclavage, et les hontes sans nombre,
On entendra siffler la grande flèche sombre.

Oui, c'est là la foi sainte, et, quand nous étouffons,

---

[maître]
519. La fraude, le pouvoir du [tyran] meurtrier
*nous touchons au soir,*
car *on touche à leur soir,*
521. Assis à leur souper, *car pour eux c'est le soir,*
527. Feront taire [les chants],
537. Et l'ombre, et [le mensonge],

---

521-526. Cf. dans les *Châtiments* :

C'est là qu'on voit trôner...
Parmi les vins, les luths, les viandes, les flambeaux,
Sur des coussins de pourpre oubliant les tombeaux,
Ouvrant et refermant leurs féroces mâchoires,
Ivres, heureux, affreux, la tête daus des gloires,
Tout le troupeau hideux des *satrapes* dorés ;
(III, 13, février 1853.)

Dieu nous fait respirer par ces pensers profonds.
Au-dessus des tyrans l'histoire est abondante
En spectres que du doigt Tacite montre à Dante;
Tous ces fantômes sont la liberté planant,
Et toujours prête à dire aux hommes : « Maintenant! »
Et, depuis Padrona Kalil aux jambes nues
Jusqu'à Franklin ôtant le tonnerre des nues,
Depuis Léonidas jusqu'à Kosciuzko,
Le cri des uns du cri des autres est l'écho.
Oui, sur vos actions, de tant de deuil mêlées,
Multipliez les plis des pourpres étoilées,
Ayez pour vous l'oracle, et Delphe avec Endor,
Maîtres; riez, le front coiffé du laurier d'or,
Aux pieds de la fortune infâme et colossale;
Tout à coup Botzaris entrera dans la salle,
Byron se dressera, le poëte héros,

---

545. Le manuscrit orthographie : Calil.

---

545. *Padrona Kalil aux jambes nues :* C'est un souvenir de *la Turquie* de Mathieu. Padrona Kalil, italien de naissance et marchand d'habit, est le héros de la révolution qui déposa Achmet III et mit à sa place le sultan Mahmoud : « Mahmoud voulut voir aussitôt le principal auteur de son élévation et Patrona-Calil parut en sa présence. C'était un homme de quarante ans, d'une figure mâle et fière, à laquelle une épaisse moustache ajoutait quelque chose de terrible. Il se présenta *les jambes nues* devant son nouveau maître... » Pour être agréable à Padrona-Kalil, Mahmoud « publia une ordonnance qui abolissait les nouveaux impôts. Patrona-Calil refusa pour lui-même toutes les faveurs en s'excusant sur son ignorance et continua à se montrer, *les jambes nues*, sous son grossier habit de janissaire. » H. Mathieu, *La Turquie et ses différents peuples*. Paris, Dentu, 1857, tome I, p. 238-239.

551. *Endor :* Il s'agit de la pythonisse d'Endor, qui, dans la Bible (*Livre des Rois*, I, XXVIII, 7-21), évoque pour Saül l'ombre de Samuel. A plusieurs reprises, V. Hugo a associé Delphe et *Endor* (cf. *La Vision d'où est sorti ce livre*, 26 avril 1859, vers 70-71). Il est aussi question de la sybille d'Endor dans *Les Trois cents* (24 juin 1873), v. 108.

Tzavellas, indigné du succès des bourreaux,
Soufflettera le groupe effaré des victoires ;
Et l'on verra surgir au-dessus de vos gloires
L'effrayant avoyer Gundoldingen, cassant
Sur César le sapin des Alpes teint de sang !

Date du manuscrit : 6 février 1859. La date est suivie de cette note : Il y a aujourd'hui six ans jour pour jour une insurrection a éclaté à Milan.

---

556. *Tzavellas* fut le héros de la résistance des Souliotes contre Ali-Pacha (1792). Dans les *Orientales*, V. Hugo avait consacré une pièce aux cruautés d'Ali-Tépélini (*Orientales*, XIII, *Le Derviche*). Le nom de *Tzavellas* est fréquemment allié à celui de *Botzaris* dans les chants populaires de la Grèce : cf. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce*, Paris, 1825, II, 6 :

— « Où êtes-vous, enfants de Tzavellas? enfants de Botzaris, où êtes-vous ?... »

L'héroïsme de Tzavellas a été maintes fois célébré, ainsi que celui de sa femme Mosko Tsavélaina. Cf. Népomucène Lemercier, *Chants héroïques des montagnards et matelots grecs*, Paris, Canel, 1824, I, *La famille de Tzavellas* :

Mont fameux, redouté d'Aly,
Mont terrible, où tout s'arme, et les fils, et les pères,
Leurs sœurs, et leurs brus, et leurs mères ;
Où, parmi les pâtres soldats,
O magnanime Tzavellas !
Ton épouse, en vain assaillie,
Tient son enfant d'un bras, de l'autre un sabre nu.

# XIII

# MAINTENANT

# I

# APRÈS LA BATAILLE

## NOTICE

Nous avons déjà parlé du général Hugo dans la notice de *Bivar*.

L'affection de Victor Hugo pour son père, ou, à parler plus précisément, le culte qu'il lui voua avait été assez tardif. V. Hugo dans son enfance n'a presque pas connu son père : il l'aperçoit à travers son imagination et son désir de le faire grand. Dans le *Victor Hugo raconté*, l'hommage de sa piété filiale a plus d'une fois des allures de panégyrique. Les rapports officiels présentent le capitaine et le général Hugo comme un soldat actif, probe et loyal [1], et ses *Mémoires* nous montrent qu'il fut ménager de la vie de ses hommes, aimé et estimé par eux. V. Hugo n'a donc embelli la physionomie de son père que dans la mesure naturelle et permise à sa piété filiale.

Il a fait de la bonté le trait dominant du caractère de son père. « Il inspirait aisément, dit-il, le dévouement, étant lui-même le dévouement et la bonté mêmes. Il suffisait de le connaître pour s'attacher à lui. Il était humain jusqu'à l'attendrissement... Sa bonté était contagieuse [2]. » Et de cette humanité, V. Hugo nous donne la preuve en racontant comment son père fit soigner et guérir le chef des révoltés Garride, qui s'attendait à être fusillé, et comment, par son ordre, « les égorgements des prisonniers cessèrent dans la vieille Castille, et l'on s'y battit avec ce que la guerre permet d'humanité [3] » ; les *Mémoires* mêmes du général Hugo témoignent à maintes reprises de ce respect qu'il eut de la vie de son ennemi désarmé [4]. Sa pitié

---

1. E. Dupuy, *La Jeunesse des Romantiques*, Paris, 1905, pp. 383-386.
2. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, chap. I, *La Vendée*.
3. *Ibid.*, chap. X, *Avila*.
4. *Mémoires du général Hugo*. Tome II, *Guerre d'Espagne*, chap. XIX, p. 124. Le général Hugo, après avoir raconté comment il détermina les guérillas à épargner la vie des prisonniers, conclut : « J'entrevis alors, dit-il, l'instant où, de part et d'autre, on respecterait enfin la vie du guerrier désarmé. »

pour les blessés est un fait constant [1]. Entre autres, le récit de la bataille de Sotoca relate un trait d'humanité qui n'est point sans rapport avec les sentiments que nous révèle le poème d'*Après la Bataille* : le combat vient de finir, le général Hugo est victorieux ; le soir tombe ; mais le vainqueur n'abandonne pas ainsi le champ de bataille : « Je fis alors rechercher si, parmi les malheureux étendus sur la terre, il s'en trouvait qui vécussent encore ; et nous en découvrîmes trois qui n'étaient pas même blessés et qui allaient être sabrés sur le champ, si je n'eusse itérativement donné l'ordre de faire des prisonniers. Un seul, parmi les autres, respirait encore... j'envoyai quelques paysans de Trillo, les uns, chercher un matelas dans le village, les autres, couper des branches d'arbres, afin de faire un brancard pour transporter ce blessé avec nous [2]... »

Il n'est pas invraisemblable que cette généreuse conduite du général Hugo ait été le point de départ du récit de la *Légende des Siècles* ; il se peut aussi que l'histoire contée par V. Hugo soit de tout point réelle. Victor Hugo avait, sur les campagnes de son père, des trésors d'anecdotes inépuisables et il se plaisait à les conter avec enthousiasme à ses amis. « Il y avait là, écrit Claretie, des rencontres avec l'*Empecinado* qui semblaient empruntées à des romans à la fois épiques et picaresques : l'*Empecinado*, le terrible *guerillero*, à qui Burgos a élevé un monument voisin de celui du Cid ! Le général Hugo l'avait combattu, comme il avait jadis pourchassé, en Italie, Fra Diavolo. Et toutes ces images, ces souvenirs de batailles, ces paysages espagnols profondément gravés dans la mémoire de l'enfant, revivaient sur les lèvres de l'homme, du vieillard, comme ils avaient passé dans les vers du poète [3]. »

1. *Mémoires du général Hugo*, tome II, *Guerre d'Espagne*, chap. XX, p. 127.
2. *Ibid.*, tome II, *Première campagne contre l'Empecinado*, chap. III, p. 185.
3. J. Claretie, *Les Causeries de Victor Hugo*, Revue de Paris, 1er juillet 1894, p. 108.

I

## APRÈS LA BATAILLE

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire ! à boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé

---

8. Qui se traînait *râlant*...
9. *Sanglant,* brisé
10. [Et murmurait]
13. Et dit : *Donne la goutte* à ce pauvre blessé.
14. ..... où le [soldat] baissé

---

Le manuscrit se compose d'une seule feuille de papier blanc, collé sur une grande feuille du papier bleu dont V. Hugo se servait à Guernesey. Il n'a pas de titre. Le titre a été inscrit, après coup, sur la feuille de papier bleu : il est de l'écriture droite et appuyée de 1858-59, et cette écriture contraste fortement avec l'écriture penchée et fine du texte, antérieur à l'exil.

Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba ! »
Le coup passa si près, que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire, » dit mon père.

---

17. Le manuscrit orthographie : Caremba !
19-20. *Mon père se tourna vers le housard tout blême,*
*Et dit : Bah !*
*Bah ! dit-il : Donne-lui la goutte, tout de même.*

Date du manuscrit : 18 juin 1850.

# II

# LE CRAPAUD

## NOTICE

Au temps où V. Hugo était spirite, il convoqua dans la table tour nante de Jersey, toutes les âmes désincarnées de la matière et de l'animalité, qui, selon sa croyance, flottaient dans les espaces interplanétaires. A cette date, toute la famille du poète fut prise d'une immense pitié à l'égard des animaux.

Nous avons eu l'occasion d'avoir entre les mains, à Guernesey, des feuillets inédits du *Journal de l'exil,* qui relatent à ce propos des conversations bien caractéristiques :

V. Hugo, ses fils François-Victor et Charles, Auguste Vacquerie, Mme Hugo et Adèle sont réunis au dîner, un soir de juillet 1854 :

« *V. Hugo.* — Moi, j'ai sauvé aujourd'hui une salamandre.

*François-Victor.* — Et moi, un crabe.

*Auguste Vacquerie.* — Et moi, une araignée !

*Charles Hugo.* — Et moi, un oiseau.

*A. Vacquerie.* — Racontez donc chacun l'histoire de votre sauvetage.

*V. Hugo.* — J'ai rencontré au milieu du chemin une salamandre qui courait le risque d'être écrasée et piétinée ; je l'ai prise et je l'ai reportée dans l'herbe.

*François-Victor.* — Sur la grève, au pied de la terrasse, j'ai vu un malheureux crabe qui se traînait péniblement ; je me suis dit : les petites Rote vont descendre et ne manqueront pas de le tourmenter ; et, quoiqu'il y ait loin de la terrasse à la mer, je l'y ai redescendu.

*A. Vacquerie.* — Et moi, j'ai épargné une araignée, ce crabe de l'air. Elle descendait le long de son fil, près de ma tête, pendant que j'étais couché : je lui ai fait rebrousser chemin doucement vers le plafond.

*Charles Hugo.* — J'ai sauvé un oiseau sur un arbre foudroyé.

*V. Hugo.* — Eh bien, nous avons bien fait. La salamandre, le

crabe, l'araignée, l'oiseau deviendront, par la reconnaissance[1], des âmes bonnes et viendront nous ouvrir la porte du paradis[2]. »

Auguste Vacquerie, qui se piquait toujours d'imiter le Maître avec exagération, fut de tous le plus fervent et le plus persistant sauveteur : à Guernesey, il n'avait pas abdiqué son rôle de Providence des bêtes :

« Les scarabées que je vois dans le chemin et qui pourraient être écrasés par les passants, je les ramasse et je les mets dans la haie. Je suis le bon samaritain des crapauds ; hier, j'en ai sauvé un que les enfants lapidaient, je le leur ai enlevé, et je l'ai porté bien loin dans un champ. Je suis l'ami intime des colimaçons et le galant des araignées[3]. »

On reconnaît là la première idée du scénario du *Crapaud* : la pièce porta pour premier titre : *Le Bon Samaritain.*

Mais, bien longtemps avant 1858, V. Hugo avait manifesté sa pitié à l'égard des animaux.

En 1843, pendant son voyage aux Pyrénées, il se laissait aller à une longue rêverie sur les mules de la diligence : « Que peut-il se passer et que se passe-t-il en ces pauvres mules, qui, dans l'espèce de somnambulisme où elles vivent, vaguement éclairées des lueurs vacillantes de l'instinct, assourdies par cent grelots à leurs oreilles, presque aveuglées par le guarda-ojos, emprisonnées par le harnais, épouvantées par le bruit de chaînes, de roues et de pavés qui les suit sans cesse, sentent s'acharner sur elles dans cette ombre et dans ce tumulte, trois satans qu'elles ne connaissent pas, mais qu'elles sentent, qu'elles ne voient pas, mais qu'elles entendent ? » Il montrait la nature penchée « avec une douleur ineffable et une inexprimable pitié, du bord du chemin et du haut des montagnes, pour voir passer et souffrir dans cette course pleine de ténèbres ces pauvres mules épouvantées, ces animaux abandonnés et misérables qui sont ses enfants comme nous, et qui vivent plus près d'elle que nous. » Et il concluait : « Il y a dans dans les rapports de l'homme avec les bêtes, avec les fleurs, avec les objets de la création, toute une grande morale à peine entrevue encore, mais qui finira par se faire jour et qui sera le corollaire et le complément de la morale humaine. J'admets les exceptions et les restrictions, qui sont innombrables, mais il est certain pour moi

---

1. La salamandre n'attendit pas si longtemps ; quelques jours après, nous apprend le *Journal de l'exil* du même mois, elle rencontra V. Hugo et « *le regarda avec ses grands doux yeux* ».

2. La page inédite du *Journal de l'exil* qui contient cette conversation est numérotée 26, et porte pour titre : *A dîner.*

3. Auguste Vacquerie, *Profils et grimaces.* Lettre à M. Ernest Lefèvre (Guernesey, Hauteville-House, avril 1856), p. 305.

que, le jour où Jésus a dit : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît », dans sa pensée *autrui* était immense ; *autrui* dépassait l'homme et embrassait l'univers [1]. »

Dans la première partie des *Misérables*, écrite en 1848, V. Hugo met au nombre des vertus de l'évêque Myriel sa pitié pour les araignées :

« Tout à coup, il s'arrêta, et il regarda quelque chose à terre; c'était une grosse araignée, noire, velue, horrible. Sa sœur l'entendit qui disait : — Pauvre bête ! ce n'est pas sa faute.

« Pourquoi ne pas dire ces enfantillages presque divins de la bonté ? Puérilités, soit; mais ces puérilités sublimes ont été celles de saint François d'Assise et de Marc-Aurèle. Un jour il se donna une entorse pour n'avoir pas voulu écraser une fourmi [2]. »

Dans les *Misérables*, cette pitié n'est encore qu'un trait de caractère; elle ne s'appuie sur aucune doctrine métaphysique : Hugo se borne à invoquer l'autorité d'un saint et d'un philosophe.

La pitié pour les animaux n'est, chez Myriel, qu'une vertu morale; dans *Pyrénées* c'était déjà un commencement de rêverie métaphysique ; mais la doctrine était encore flottante. Au moment où V. Hugo écrivait les *Misérables*, il cherchait à la préciser, il en entretenait son collègue à la Chambre des Pairs, Savatier-Laroche. Il dissertait avec lui sur l'âme des animaux, qui déjà, lui apparaissait en affinité avec l'âme universelle de la nature, consciente et susceptible de progrès moral [3].

Sa théorie se développe longuement dans les *Contemplations*. Les parias de la nature, le crapaud, l'araignée, le crabe, le hibou sont, selon la théorie de V. Hugo, des âmes coupables, incarnées, pour punition de leurs crimes, dans des formes repoussantes : ces âmes souffrent ; la souffrance les épure et elles deviennent capables de bonnes actions [4]. L'homme qui les martyrise est un bourreau inintelligent :

Tout méchant
Fait naître en expirant le monstre de sa vie,
Qui le saisit. L'horreur par l'horreur est suivie.
Nemrod gronde enfermé dans la montagne à pic ;
Quand Dalila descend dans la tombe, un aspic
Sort des plis du linceul, emportant l'âme fausse ;
Phryné meurt, un crapaud saute hors de la fosse [5].

(*Ce que dit la Bouche d'ombre*, 1er-13 octobre 1854.)

---

1. *Pyrénées*, ch. I. *Pampelune*.
2. *Les Misérables*, I, XIII, *Ce qu'il croyait*.
3. Savatier-Laroche, *Affirmations et doutes*. Chamerot, 1855, p. 49.
4. Cf. DIEU, l'*Ange*, vers 877 et sq.
5. Cf. DIEU, *l'Ange*, un développement de plus de deux cents vers sur cette même idée ; v. 390-602.

Au reste, cette âme prisonnière mérite la pitié : telle cette chouette,

Larve de l'ombre au toit des hommes échouée,

devenue martyre de l'homme, et que le poète ne craint pas d'assimiler à un Christ :

Race qui frappes et lapides,
Je te plains ! hommes, je vous plains !
Hélas ! Je plains vos poings stupides,
D'affreux clous et de marteaux pleins !
Vous persécutez pêle-mêle
Le mal, le bien, la griffe et l'aile,
Chasseurs sans but, bourreaux sans yeux !
Vous clouez de vos mains mal sûres
Les hiboux au seuil des masures,
Et Christ sur la porte des cieux !

(*Ibid.*, *La Chouette*, 10 mai 1855.)

Mais les *Contemplations* sont un livre lyrique : les récits y sont rares. La courte pièce du Crabe [1] y est une exception [2]. Pour que pût figurer la doctrine dans la *Légende des Siècles*, il fallait constituer un récit dramatique : V. Hugo en trouva les éléments dans le souvenir de ses conversations et de ses promenades avec Vacquerie. Ce récit dramatique a d'ailleurs un épisode lyrique qui présente, aussi bien pour la pensée que pour l'expression, d'étroits rapports avec les poèmes métaphysiques des *Contemplations :* et avec plusieurs développements de l'*Ange* et de *La Lumière*, dans *Dieu*.

---

1. *Les Contemplations*, Aujourd'hui, V, XXII, *Je payai le pêcheur*.

2. Il est regrettable qu'on ne puisse se faire une idée précise de ce qu'aurait été l'ensemble du poème des *Bêtes domptées* (ms. 40, fr. 303) que V. Hugo se proposait d'écrire pour la *Légende des Siècles*. Les quelques notes jetées à la hâte ne contiennent aucune idée philosophique. Les légendes mythologiques y devaient jouer, semble-t-il, un grand rôle : V. Hugo s'est contenté d'indiquer, à la suite de notes hâtives, quelques rimes :

Hercule, le lion — Bellérophon, Chimère — Thésée. Sanglier de Calydon. Milon de Crotone. Pepin le Bref. Griffon. Pégase.

Taureau, sanglier, tigre, jaguar, caïman, éléphant, crocodile, lion : l'éléphant porte une tour.

le thym et la sauge
sanglier dans sa bauge
hérissé patauge
Le léopard dans sa case
S'endort oubliant Caucase
et Pélion ;
Le Câfre de ses mains noires
Ouvre en riant les mâchoires
du grand lion.

## II

## LE CRAPAUD

Que savons-nous? Qui donc connaît le fond des choses?
Le couchant rayonnait dans les nuages roses;
C'était la fin d'un jour d'orage, et l'occident
Changeait l'ondée en flamme en son brasier ardent;
Près d'une ornière, au bord d'une flaque de pluie,
Un crapaud regardait le ciel, bête éblouie;
Grave, il songeait; l'horreur contemplait la splendeur.
(Oh! pourquoi la souffrance et pourquoi la laideur?
Hélas! le bas-empire est couvert d'Augustules,
Les césars de forfaits, les crapauds de pustules,
Comme le pré de fleurs et le ciel de soleils.)
Les feuilles s'empourpraient dans les arbres vermeils;

---

Titre : *LE BON SAMARITAIN*. suivi dans le manuscrit d'un point d'interrogation.

1. .... qui donc *sonde* le fond des choses ?
3. C'était *le soir* d'un jour d'orage,
5. *Au bord d'un chemin creux, sous les flaques* de pluie,
   *C'était l'horreur muette adorant*
7. *Triste*, il songeait; l'horreur contemplait la splendeur.
10. *Les peuples de césars*,...
11. Comme *l'herbe* de fleurs et [l'azur] de soleils.
12. Les feuilles *frissonnaient*...

---

9. Cf. *Actes et Paroles*, Avant l'Exil, Discours sur la revision de la Constitution, 17 juillet 1851 : « Quoi! après Auguste, Augustule!... » (Voir *Introduction*, tome Ier, pp. VIII-IX et LXXVI).

12-16. Cf. *La Rose de l'Infante*, vers 60 à 66.

L'eau miroitait, mêlée à l'herbe, dans l'ornière:
Le soir se déployait ainsi qu'une bannière;
L'oiseau baissait la voix dans le jour affaibli;
Tout s'apaisait, dans l'air, sur l'onde; et, plein d'oubli,
Le crapaud, sans effroi, sans honte, sans colère,
Doux, regardait la grande auréole solaire;
Peut-être le maudit se sentait-il béni;
Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini;
Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche
L'éclair d'en-haut, parfois tendre et parfois farouche;
Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,
Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux.
Un homme qui passait vit la hideuse bête,
Et, frémissant, lui mit son talon sur la tête;
C'était un prêtre ayant un livre qu'il lisait;
Puis une femme, avec une fleur au corset,
Vint et lui creva l'œil du bout de son ombrelle;
Et le prêtre était vieux, et la femme était belle;
Vinrent quatre écoliers, sereins comme le ciel.
— J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel; —

---

13-24. Addition marginale.
13. *L'herbe à l'eau se mêlait dans la profonde ornière*
21. Pas de prunelle *infime* et vile
24. Qui n'ait l'immensité des astres dans *ses* yeux.
29. .... du [fer] de son ombrelle;

---

20-24. Cf. dans *Dieu* :

Tous les êtres sont Dieu ; tous les flots sont la mer....
Point de déshérité! Non! point de paria!
(*L'Ange*, vers 872 et 1100.)

27. Sur l'attitude que V. Hugo donne aux prêtres dans la *Légende des Siècles*, cf. *Première Rencontre du Christ avec le Tombeau*, vers 72, *Le Petit Roi de Galice*, vers 13 et 169, et, d'une façon plus générale, sur l'anticléricalisme de V. Hugo, voir la notice sur *Les Raisons du Momotombo*, et l'*Introduction* du tome Ier, page LXXVI.

32-34. Cette façon de considérer l'enfance, qui rappelle le vers connu de La Fontaine : « Cet âge est sans pitié », n'est pas habi-

Tout homme sur la terre, où l'âme erre asservie,
Peut commencer ainsi le récit de sa vie.
On a le jeu, l'ivresse et l'aube dans les yeux,
On a sa mère, on est des écoliers joyeux,
De petits hommes gais, respirant l'atmosphère
A pleins poumons, aimés, libres, contents, que faire
Sinon de torturer quelque être malheureux ?
Le crapaud se traînait au fond du chemin creux.
C'était l'heure où des champs les profondeurs s'azurent ;
Fauve, il cherchait la nuit ; les enfants l'aperçurent
Et crièrent : « Tuons ce vilain animal,
Et, puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal ! »
Et chacun d'eux, riant, — l'enfant rit quand il tue, —
Se mit à le piquer d'une branche pointue,
Élargissant le trou de l'œil crevé, blessant

---

*l'amour, l'extase*
35. On a *l'éclair, la joie* et l'aube dans les yeux,
41. C'était l'heure où *du soir* les profondeurs s'azurent ;
*Morne*
*Triste*
42. *Sombre,* il cherchait la nuit ;
46. Se mit à le piquer d'une [épine] pointue,
(Le mot *branche* est raturé dans le manuscrit.)
47-64. Rédaction marginale remplaçant les deux vers suivants :
*affreux*
*et le sang, sang hideux, de toutes parts coulait*
*sur le pauvre être ayant pour crime d'être laid.*

---

tuelle à V. Hugo. Des *Odes et Ballades* jusqu'à l'*Art d'être Grand-père,* il n'a cessé de célébrer non seulement la grâce, mais encore la douceur de l'âme de l'enfant. Cf. cependant, dans *Dieu :*

Est-ce que cette rosse efflanquée, et qu'on tire
Par la bride au charnier, passe sans te rien dire ?
Pauvre être qui s'en va, ses os trouant sa peau,
Boîtant, suivi d'un tas d'enfants, riant troupeau,
Qui viennent lui jeter des pierres et qui chantent !
(*L'Ange,* vers 515-519.)

et, dans *Victor Hugo raconté,* cf. la conduite de V. Hugo lui-même à l'égard de *Corcova,* l'éveilleur, premier type de Quasimodo et de Triboulet (ch. xx, *Le collège des Nobles*).

Les blessures, ravis, applaudis du passant ;
Car les passants riaient ; et l'ombre sépulcrale
Couvrait ce noir martyr qui n'a pas même un râle,
Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait
Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid ;
Il fuyait ; il avait une patte arrachée ;
Un enfant le frappait d'une pelle ébréchée ;
Et chaque coup faisait écumer ce proscrit
Qui, même quand le jour sur sa tête sourit,
Même sous le grand ciel, rampe au fond d'une cave ;
Et les enfants disaient : « Est-il méchant ! il bave ! »
Son front saignait, son œil pendait ; dans le genêt
Et la ronce, effroyable à voir, il cheminait ;
On eût dit qu'il sortait de quelque affreuse serre ;
Oh ! la sombre action ! empirer la misère !
Ajouter de l'horreur à la difformité !
Disloqué, de cailloux en cailloux cahoté,
Il respirait toujours ; sans abri, sans asile,
Il rampait ; on eût dit que la mort difficile
Le trouvait si hideux qu'elle le refusait ;
Les enfants le voulaient saisir dans un lacet,
Mais il leur échappa, glissant le long des haies ;
L'ornière était béante, il y traîna ses plaies
Et s'y plongea, sanglant, brisé, le crâne ouvert,
Sentant quelque fraîcheur dans ce cloaque vert,

---

50. Couvrait [le] noir *proscrit*...
56. Qui, même quand [l'azur] sur sa tête sourit,
64. *Sanieux, disloqué, rompu, désemboîté,*
65. .... sans [espoir], sans asile,
(*Abri* est barré dans le manuscrit.)
69. .... *sautant* le long des haies ;
71. Et s'y [jeta], sanglant,
72. .... dans *le* cloaque vert,

---

58. V. Hugo a pris plus d'une fois plaisir à noter avec réalisme des mots d'enfants : Cf., dans *L'Art d'être Grand-père,* IV, 3, *Ce que dit le public.*

Lavant la cruauté de l'homme en cette boue;
Et les enfants, avec le printemps sur la joue,
Blonds, charmants, ne s'étaient jamais tant divertis ;
Tous parlaient à la fois, et les grands aux petits
Criaient: « Viens voir ! dis donc, Adolphe, dis donc, Pierre,
Allons pour l'achever prendre une grosse pierre ! »
Tous ensemble, sur l'être au hasard exécré,
Ils fixaient leurs regards, et le désespéré
Regardait s'incliner sur lui ces fronts horribles.
— Hélas ! ayons des buts, mais n'ayons pas de cibles;
Quand nous visons un point de l'horizon humain,
Ayons la vie, et non la mort, dans notre main. —
Tous les yeux poursuivaient le crapaud dans la vase;
C'était de la fureur et c'était de l'extase;
Un des enfants revint, apportant un pavé,
Pesant, mais pour le mal aisément soulevé,
Et dit: « Nous allons voir comment cela va faire. »
Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,
Le hasard amenait un chariot très-lourd

---

75. *Frais*, charmants,
76. Tous parlaient, *tous couraient...*
77. .... dis donc, [Guillaume], dis donc, Pierre,
79. .... au hasard *abhorré*,
86. C'était de la *colère...*
87. .... *rapportant* un pavé,
88. *Très lourd*, mais pour *mal faire* aisément soulevé,

---

91-107. V. Hugo avait déjà achevé un pareil tableau dans les *Contemplations* :

Le pesant chariot porte une énorme pierre;
Le limonier, suant du mors à la croupière,
Tire, et le roulier fouette, et le pavé glissant
Monte, et le cheval triste a le poitrail en sang.
Il tire, traîne, geint, tire encore et s'arrête.
Le fouet noir tourbillonne au-dessus de sa tête;
C'est lundi; l'homme hier buvait aux Porcherons
Un vin plein de fureur, de cris et de jurons;
Oh ! quelle est donc la loi formidable qui livre
L'être à l'être, et la bête effarée à l'homme ivre !

Traîné par un vieux âne éclopé, maigre et sourd ;
Cet âne harassé, boiteux et lamentable,
Après un jour de marche approchait de l'étable ;
Il roulait la charrette et portait un panier ;
Chaque pas qu'il faisait semblait l'avant-dernier ;
Cette bête marchait, battue, exténuée ;
Les coups l'enveloppaient ainsi qu'une nuée ;
Il avait dans ses yeux voilés d'une vapeur
Cette stupidité qui peut-être est stupeur,
Et l'ornière était creuse, et si pleine de boue
Et d'un versant si dur, que chaque tour de roue
Était comme un lugubre et rauque arrachement ;

---

*tirait*
95. Il *traînait* la charrette
102. Et d'un *cahot* si dur
103. Était comme un lugubre et *long* arrachement ;

---

L'animal éperdu ne peut plus faire un pas ;
Il sent l'ombre sur lui peser ; il ne sait pas,
Sous le bloc qui l'écrase et le fouet qui l'assomme,
Ce que lui veut la pierre et ce que lui veut l'homme.
Et le roulier n'est plus qu'un orage de coups
Tombant sur ce forçat qui traîne les licous,
Qui souffre et ne connaît ni repos ni dimanche.
Si la corde se casse, il frappe avec le manche,
Et, si le fouet se casse, il frappe avec le pied ;
Et le cheval, tremblant, hagard, estropié,
Baisse son cou lugubre et sa tête égarée ;
On entend, sous les coups de la botte ferrée,
Sonner le ventre nu du pauvre être muet ;
Il râle ; tout à l'heure encore il remuait,
Mais il ne bouge plus et sa force est finie.
Et les coups furieux pleuvent ; son agonie
Tente un dernier effort ; son pied fait un écart,
Il tombe, et le voilà brisé sous le brancard ;
Et, dans l'ombre, pendant que son bourreau redouble,
Il regarde Quelqu'un de sa prunelle trouble ;
Et l'on voit lentement s'éteindre, humble et terni,
Son œil plein des stupeurs sombres de l'infini,
Où luit vaguement l'âme effrayante des choses.
Hélas !

(III, 2, *Melancholia*.)

Et l'âne allait geignant et l'ânier blasphémant;
La route descendait et poussait la bourrique;
L'âne songeait, passif, sous le fouet, sous la trique,
Dans une profondeur où l'homme ne va pas.

Les enfants, entendant cette roue et ce pas,
Se tournèrent bruyants et virent la charrette :
« Ne mets pas le pavé sur le crapaud. Arrête !
Crièrent-ils. Vois-tu, la voiture descend
Et va passer dessus, c'est bien plus amusant. »

Tous regardaient.

Soudain, avançant dans l'ornière
Où le monstre attendait sa torture dernière,
L'âne vit le crapaud, et, triste, — hélas ! penché
Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,
Il sembla le flairer avec sa tête basse;
Ce forçat, ce damné, ce patient, fit grâce;
Il rassembla sa force éteinte, et, roidissant
Sa chaîne et son licou sur ses muscles en sang,

---

112. Et va *marcher sur lui*...
113. Tous *attendaient*.
*Bientôt*, avançant dans l'ornière
*suant*, *morne*,
116. .... lourd, *demi-mort*, écorché,
120. .... sur ses *membres* en sang,

---

115, et plus bas 137-140 :

O spectacle sacré ! l'ombre secourant l'ombre.

C'est l'idée qu'on rencontrait déjà dans *Notre-Dame de Paris* : « C'était une chose touchante que cette protection tombée d'un être si difforme sur un être si malheureux, qu'une condamnée à mort sauvée par Quasimodo. C'étaient les deux misères extrêmes de la nature et de la société qui se touchaient et qui s'entr'aidaient. » Livre VIII, 6.

Résistant à l'ânier qui lui criait : Avance !
Maîtrisant du fardeau l'affreuse connivence,
Avec sa lassitude acceptant le combat,
Tirant le chariot et soulevant le bât,
Hagard, il détourna la roue inexorable,
Laissant derrière lui vivre ce misérable ;
Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.
Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,
Un des enfants — celui qui conte cette histoire —
Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,
Entendit une voix qui lui disait : Sois bon !

Bonté de l'idiot ! diamant du charbon !
Sainte énigme ! lumière auguste des ténèbres !
Les célestes n'ont rien de plus que les funèbres
Si les funèbres, groupe aveugle et châtié,
Songent, et, n'ayant pas la joie, ont la pitié.
O spectacle sacré ! l'ombre secourant l'ombre,
L'âme obscure venant en aide à l'âme sombre,
Le stupide, attendri, sur l'affreux se penchant ;
Le damné bon faisant rêver l'élu méchant !
L'animal avançant lorsque l'homme recule !
Dans la sérénité du pâle crépuscule,

---

121-124. Addition marginale.
121. Résistant *à ces voix* qui lui :
*sereine*
130. Sous la voûte *sacrée*...
131. Entendit une voix qui *murmurait*...,
135. .... groupe *obscur* et châtié,
136. *Sentent*...
141. *L'instinct montrant la route à l'esprit qui recule !*

---

132 et sq. Cf. dans *Dieu* :

Bonté, c'est la lueur qui dore tous les faîtes...
Le bon, c'est le martyr ; le juste n'est qu'apôtre...

(*La Lumière*, v. 141, 147.)

La brute par moments pense et sent qu'elle est sœur
De la mystérieuse et profonde douceur;
Il suffit qu'un éclair de grâce brille en elle
Pour qu'elle soit égale à l'étoile éternelle;
Le baudet qui, rentrant le soir, surchargé, las,
Mourant, sentant saigner ses pauvres sabots plats,
Fait quelques pas de plus, s'écarte et se dérange
Pour ne pas écraser un crapaud dans la fange,
Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,
Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.
Tu cherches, philosophe? O penseur, tu médites?
Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites?
Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour!

---

144. De la mystérieuse et *sereine* douceur ;
*de pardon*
145. Il suffit qu'un éclair de *pitié*...
abject, *meurtri, saignant*
151. Cet âne, *meurtri*, *nu*, *brisé* sous le bâton,
152. Est *meilleur* que Socrate
153-164. Il semble que ces derniers vers soient venus les premiers à la pensée du poète, car on trouve au verso du dernier feuillet du manuscrit du *Crapaud*, le développement suivant barré transversalement :

percé l'obscurité
Oh ! qui donc a pu voir la profondeur des choses ?
Mes tristes vieux genoux tout perclus d'ankyloses,
fléchissent quand je pense à l'insondable amour ;
Quiconque est bon voit clair dans l'obscur carrefour ;
est grand. Quiconque est bon est
Quiconque est bon habite un coin du ciel. O sage
monde
la bonté qui du gouffre, éclaire le visage,
la bonté ce regard du matin ingénu,
la bonté pur rayon qui chauffe l'inconnu,
instinct qui dans la brume et dans la souffrance, aime,
Est le trait d'union ineffable et suprême,
Qui joint, dans l'ombre, où l'homme, hélas ! pleure en rêvant,
le grand ignorant, l'âne, à Dieu, le grand savant.

Plus bas d'une écriture rapide :

Hélas ! l'homme est méchant et c'est ce qui m'effraye.
Oui, Kain.

Quiconque est bon voit clair dans l'obscur carrefour;
Quiconque est bon habite un coin du ciel. O sage,
La bonté qui du monde éclaire le visage,
La bonté, ce regard du matin ingénu,
La bonté, pur rayon qui chauffe l'Inconnu,
Instinct qui dans la nuit et dans la souffrance aime,
Est le trait d'union ineffable et suprême
Qui joint, dans l'ombre, hélas! si lugubre souvent,
Le grand ignorant, l'âne, à Dieu le grand savant.

---

158. La bonté qui du [gouffre] éclaire le visage,
*lutte*

163. Qui joint, dans l'ombre *où l'homme hélas! marche en rêvant*

Date du manuscrit : 26-29 mai 1858.

---

157. Cette admiration de la charité des animaux et cette croyance à leur élévation intellectuelle et morale par la bonté est une des doctrines les plus constantes de la philosophie hugolienne. Non seulement elle inspire les développements poétiques de la *Bouche d'Ombre* dans les *Contemplations*, de l'*Ange* et de la *Lumière* dans *Dieu* et de la conclusion de l'âne dans le poème de ce nom, mais elle se retrouve encore dans les contes que le poète improvisait pour divertir ses petits-enfants : *La Bonne Puce et le Méchant Roi, le Chien métamorphosé en ange* (cf. le canevas de ces contes dans les *Propos de table de V. Hugo*, par Richard Lesclide, Paris, Dentu, 1885, pp. 28-40).

164, et plus haut, 151-153. C'est une idée semblable qui inspirait déjà la pièce de *Dieu invisible au philosophe* : l'âne y perçoit la divinité qui reste inaccessible au prophète.

# III

# LES PAUVRES GENS

## NOTICE

Le manuscrit des *Pauvres Gens* est daté du 3 février 1854, à Jersey.

Vers le milieu du développement, après les vers 141-143 :

> Près du lit où gisait la mère de famille,
> Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
> Dans le même berceau souriaient endormis.

on remarque deux vers raturés :

> Un crime en ce lieu sombre avait été commis
> Ce crime, le voici : sous le ciel qui rayonne

Ces deux vers se retrouvent dans les *Contemplations*, III, 17, *Chose vue un jour de printemps*, avec cette variante adoptée pour le texte :

> Un crime [en cette chambre] avait été commis ;

ils sont suivis d'un assez long développement sur la misère de la femme de l'ouvrier. La pièce, *Chose vue un jour de printemps*, a été composée le lendemain des *Pauvres Gens*, le 4 février 1854.

L'anecdote racontée dans les *Pauvres Gens*, anecdote issue, comme nous le verrons tout à l'heure, des *Enfants de la Morte* de Charles Lafont, a fourni à V. Hugo deux pièces différentes, l'une avec le décor de la mer, dans la *Légende des Siècles*, et l'autre avec le décor d'une chambre d'ouvrier, dans les *Contemplations*. L'inspiration du poète fut double et son imagination flotta quelquefois entre les deux conceptions, réalisées et achevées presque en même temps [1].

---

1. Nous donnons à la suite de notre notice la pièce des *Contemplations*. Lorsqu'il écrivit le poème de *Chose vue un jour de printemps*, le lendemain des *Pauvres Gens*, V. Hugo était encore hanté par l'idée de la mer, et dans le décor de la vie de l'ouvrière, il avait composé de premier jet cet hémistiche qu'il ratura :

> *Va cueillir du varech.*

L'idée du poème des *Pauvres Gens* s'est imposée la première à V. Hugo. Ce n'est que pour les *Pauvres Gens* qu'on a retrouvé des brouillons dans les papiers du poète ; les deux brouillons, conservés dans le manuscrit 40, appartiennent en effet indubitablement à ce poème, il est question dans l'un, de tempête et de pêche, dans l'autre, de l'océan.

L'un de ces brouillons est écrit au verso d'un programme, imprimé à Saint-Hélier, et portant l'annonce d'un concert au Music Hall, pour le samedi 21 août[1].

Plié en deux, ce verso de programme présente dans sa partie gauche les essais suivants :

Ainsi, livide et verte
Après le dernier souffle une bouche est ouverte.

près du lit où gisait la mère de famille
Et deux petits enfants, le garçon et la fille
Dans le même berceau souriaient endormis.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche

Sus, va les chercher,
Va les chercher, cours, mais qu'as-tu ? cela te fâche.

On lit dans la partie de droite, outre ces trois vers écrits en marge :

à propos, notre voisine est morte.
L'un qui ne parle pas, l'autre qui parle à peine.
l'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine,

les vingt-cinq derniers vers presque textuels du poème :

L'homme prit un air grave, et jetant dans un coin
Son bonnet de *marin* mouillé par la tempête :
la tête
Diable! diable! dit-il en se grattant *l'oreille*[2],
Nous avions cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
Du bon Dieu ! quoi, le père et la mère partis ?
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces petits?
C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes,
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.

---

1. Ms. 40, fr. 324.

2. La variante : *la tête* a été introduite pour rimer avec tempête : les deux premiers vers du fragment 324 semblent en effet avoir été écrits les derniers.

Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte
[aimerons]
Ouvrons aux deux enfants ! nous les mêlerons tous,
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront ; ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
[Dieu me laissera prendre un peu plus]
Le bon Dieu me fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche,
C'est dit ; va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
Bon,
Sus, va les chercher,
Va les chercher, cours, mais qu'as-tu ? cela te fâche.
D'ordinaire tu cours plus vite que cela.

Tiens, dit-elle en tirant les rideaux, les voilà.

Dans l'autre brouillon fragmentaire [1], on lit les vers ci-dessous :

Ainsi, livide et verte,
Après le dernier souffle une bouche est ouverte.

la marée était haute,
On entend mugir tout le long de la côte
bramer
Ce grand bœuf monstrueux qu'on appelle océan.

placé sur une pointe entre deux noirs îlots,
Le toit grelotte au bord de la mer, et les flots
Y dispersent l'écume et ses miettes amères
Autour hurlent rochers, vagues, hydres, chimères.

La pauvreté doit aide à la misère.

Comme ces quatre enfants dorment d'un bon sommeil [2].

Un seul de ces brouillons fournit la possibilité d'une date : celui qui est écrit sur un programme de concert ; c'est en 1852 que le 21 août est tombé un samedi ; on peut donc croire que les premières ébauches des *Pauvres Gens* datent de 1852 [3]. De toutes façons l'achè-

1. Ms. 40, fr. 325.

2. *Quatre enfants*, c'est le nombre adopté par V. Hugo dans *Chose vue un jour de printemps* :

Les quatre enfants pleuraient et la mère était morte.

3. Nous ne pouvons savoir combien de temps V. Hugo conserva le programme du 21 août 1852, avant de l'utiliser ; en tous cas, il y a encore là une

vement même du manuscrit est antérieur à l'achèvement de *Chose vue un jour de printemps.*

*
* *

La pièce des *Pauvres Gens*, achevée en 1854, a introduit quelque chose de nouveau dans la littérature française : elle a élevé la poésie des humbles à la hauteur de l'épopée.

A vrai dire, la pitié pour les humbles est un thème lyrique familier à toute la poésie du commencement du XIXe siècle, et l'on rencontre même, dès la fin du XVIIIe siècle, dans certains récits des aventures dont ils sont les héros, quelques éléments épiques : tout au moins ces récits ont-ils déjà une action dramatique et les poètes y font usage du dialogue. Dans le *Meunier Sans-souci*, d'Andrieux [1], composé en 1793, il y a déjà la résurrection scénique d'une anecdote qui glorifie la droiture et la vaillance morale d'un humble. Comme le sont les *Pauvres Gens*, la *Promenade de Fénelon*, du même Andrieux, est un fait-divers rimé. Mais parmi toutes les élégies sentimentales sur la pauvreté et sur le malheur, qui pleurent dans les œuvres des petits poètes, de 1820 à 1853, il devient impossible de rencontrer un seul poème narratif, inspiré par quelque épisode de la vie des humbles. Guiraud, l'auteur des *Élégies savoyardes*, n'a incliné l'élégie vers le récit que dans le *Petit Savoyard*. Ce qui abonde chez Guiraud et chez tous les autres, ce sont des tableaux apitoyés ou des effusions lyriques à propos des ouvrières, des mendiantes et des mendiants [2].

Le cadre pittoresque est presque toujours absent ; il est banal, toujours, même lorsqu'il s'agit de la vie des marins [3]. Les *Laboureurs*

---

preuve manifeste que l'idée des *Pauvres Gens* n'est pas antérieure au poème des *Enfants de la Morte*, de Ch. Lafont, publié en 1851 dans le recueil des *Jeux Floraux*.

1. Andrieux, *Contes et opuscules en vers et en prose*. Paris, Renouard, 1800. Réimpression, avec introduction et notes, par Ristelhuber. Paris, 1882.

2. Amable Tastu, *Poésies*. Paris, Didier, 1838 ; tome I, p. 259 : *La Mendiante* ; tome II, p. 197 : *La Mansarde*.

Louise Colet, *Poésies*. Paris, 1842 : XV, *Les Orphelins de Palerme* (p. 232), inspirés par une sculpture de Pradier.

Élisa Mercœur, *Poésies*. Paris, 1843 ; tome I, p. 37 : *Le Jeune Mendiant*.

Anaïs Ségalas, *Poésies*. Paris, 1844, p. 107 : *La Pauvre femme*. — *La Femme*, Paris, 1847, p. 41 : *La grisette* ; p. 45 : *La paysanne*.

Mme Damaris-Laurent, *Impressions et Souvenirs*. Paris, 1846, p. 329 : *La Mansarde*.

3. Anaïs Ségalas, Poésies, Paris, 1844, p. 117 : *Le Marin*.

J. Reboul, *Poésies*, 1836 : *La barque du pêcheur*, pp. 342-347.

Mme Desbordes-Valmores, *Élégies et Romances*, 1833-1859. Paris, Lemerre, 1886 : *Le Retour du Marin*, p. 193 ; *Le Rêve du Mousse*, p. 195.

de Lamartine, dans *Jocelyn* (1836), sont peut-être le premier essai conscient du genre, mais c'est un tableau dépourvu d'action dramatique et destiné dans la pensée du poète à provoquer les effusions lyriques de l'âme pénitente de Jocelyn.

Il en est de même dans les *Poèmes de la Mer*, d'Autran (1852), aussi bien que dans ses *Laboureurs et Soldats*, où l'inspiration est avant tout descriptive. En vérité, ni Andrieux, ni Lamartine, ni Autran n'ont donné le modèle de l'épopée des humbles : le récit et le dialogue chez Andrieux ne sont pas autres que ceux des fabulistes, et les descriptions de Lamartine et d'Autran magnifient plus encore Dieu et la nature que les humbles eux-mêmes. Ne parlons que pour mémoire de la pièce des *Rayons Jaunes*, de Sainte Beuve, dans la *Vie et les Pensées de Joseph Delorme*, encadrée, il est vrai, dans le spectacle de la rue et de la vie bruyante des ouvriers parisiens : c'est une fantaisie malheureuse ; on s'en moqua, et vraiment, elle est, semble-t-il, de nature à décourager un poète de s'intéresser jamais aux humbles ; elle est aussi loin que possible de laisser prévoir qu'ils puissent un jour avoir leur place dans l'épopée.

Sans aucun doute, V. Hugo a subi l'influence du mouvement qui, sous le règne de Louis-Philippe, orienta les esprits vers les problèmes de la vie ouvrière, et appela les cœurs à la pitié. Une sentimentalité nouvelle avait éclos dans la poésie aussi bien que dans le roman (qu'on songe à George Sand), au contact des rêves humanitaires des Saints-Simoniens et des réformateurs de 1848 [1]. Mais il ne faut pas confondre une question de sentiment, un problème social, avec une question d'art. A prendre les choses de ce dernier point de vue, V. Hugo n'eut aucun devancier réel.

Une seule incitation directe a pu s'exercer sur V. Hugo : il reçut de Louise Colet, en 1853 et en 1854, les deux premiers fascicules du *Poème de la Femme* : ils racontent l'histoire d'une paysanne, et celle d'une servante [2]. Ce sont deux longs poèmes, dont l'un est écrit en vers de dix syllabes et l'autre en alexandrins ; une ardente pitié pour les humbles les anime, et fait excuser les platitudes et les gaucheries

---

1. André Lebreton (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1902) étudie d'une façon précise cette influence dans un article intitulé : *La Pitié sociale dans le Roman*. Il apparente avec raison l'inspiration des *Pauvres Gens* avec celle des *Misérables* et signale, dans l'œuvre antérieure de V. Hugo, les pièces où s'est déjà exprimée sa pitié pour les humbles : *Pour les Pauvres, La prière pour tous, Melancholia.* Il y a, dit-il, dans les recueils poétiques et dans les romans publiés par V. Hugo de 1830 à 1848, « une épopée du prolétariat ».

2. Louise Colet, *La Paysanne.* Paris, Perrotin, 1853; *La Servante.* Paris, Perrotin, 1854.

du récit, mais cette tentative elle-même reste bien au-dessous de la magnificence épique. Les *Pauvres Gens* sont vraiment une nouveauté littéraire.

*
* *

Dès l'apparition de la *Légende des Siècles*, le 15 octobre 1859, Amédée Pichot, dans la *Revue Britannique*, Chronique et Bulletin bibliographique (pp. 505-507), rapprochait les *Pauvres Gens* des *Enfants de la Morte*, de Charles Lafont :

« La légende des *Pauvres Gens* est la riche paraphrase d'une anecdote heureusement vraie et bien belle encore en sa simplicité, comme on peut le voir dans les *Légendes de la Charité* de M. Charles Lafont, recueil couronné cette année même par l'Académie française, et où elle est reproduite sous le titre des *Enfants de la Morte*. M. Charles Lafont a rendu à sa manière le même dialogue entre le pêcheur et sa femme, sans négliger le trait final :

— Tu ne me réponds pas ? Parle, tu m'embarrasses,
Blâmes-tu mon dessein ? Non, puisque tu m'embrasses ;
N'est-ce pas que c'est Dieu qui me le conseilla ?
Va chercher les enfants. — Tiens, dit-elle, ils sont là.

« Ainsi se termine le récit chez M. Charles Lafont ; voici comment il se termine chez M. Victor Hugo, qui a su rester aussi simple dans ce dialogue :

— C'est dit, va les chercher ; mais qu'as-tu ? ça te fâche ?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela,
— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà ! »

L'année suivante, en 1860, Vapereau écrivait dans l'*Année littéraire* :

« Le sujet avait déjà été traité avec bonheur, sous le titre des *Enfants de la morte*, par M. Ch. Lafont [1]. Malgré les ressemblances du plan et de quelques détails importants, du trait final surtout, M. Victor Hugo a-t-il connu la version de son jeune confrère ? C'est peu croyable : tant la sienne a partout la forte empreinte de l'originalité... »

« 1. *Légendes de la Charité* (1857), recueil couronné récemment par l'Académie française. — Le petit drame des *Enfants de la morte*, publié d'abord à part, avait été transformé en *fait divers* par un journal de Metz, puis reproduit, sous cette forme, par tous les journaux. C'est alors sans doute que M. Victor Hugo l'aura remarqué, noté, traité ou mis en réserve, en ayant soin de conserver le mouvement et le trait final. Telle est du moins l'explication adoptée par M. Ch. Lafont lui-même. » *(Note de Vapereau.)*

La question paraît toute simple, avec Amédée Pichot : il y aurait

eu une « anecdote vraie », notoire, source commune de Ch. Lafont et de Victor Hugo ; un récit très simple de cette anecdote, antérieur aux *Enfants de la Morte* (1851) aurait contenu le « trait final » reproduit plus tard par Ch. Lafont et par V. Hugo ; et dans cette hypothèse, Victor Hugo a pu écrire les *Pauvres Gens* sans rien devoir à Ch. Lafont. — Mais aucune recherche n'a jusqu'ici fait découvrir cet hypothétique récit, cette anecdote vraie, racontée avant 1851.

La question se complique un peu avec Vapereau : c'est le petit drame de Charles Lafont, qui aurait été « transformé » en *fait-divers* par un journal de Metz, et reproduit ensuite par d'autres journaux ; Ch. Lafont devient le créateur de la légende ; il reste que Victor Hugo a pu lire le *fait-divers*, et ignorer les *Enfants de la Morte*.

Mais des confidences du secrétaire de V. Hugo, Charles Lesclide, viennent troubler encore cette hypothèse.

En 1883, dans les *Propos de table de V. Hugo*, Charles Lesclide fait, au sujet des *Pauvres Gens*, le récit suivant :

« Victor Hugo lut un soir à Jersey les *Pauvres Gens*, qu'il venait d'écrire. Mme de Girardin, qui était présente, fut touchée jusqu'aux larmes de ce chef-d'œuvre dont elle ne retint exactement que le dernier vers :

« — Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà ! »

« Le lendemain elle demanda une copie de ces vers à Hugo. C'était la chose impossible. Le poète la pria d'attendre que les vers fussent imprimés. Mme de Girardin revint à Paris. Les *Pauvres Gens* la hantaient. Elle les raconta d'un bout à l'autre à Charles Lafon qui n'en fut pas moins enthousiasmé qu'elle. — « Savez-vous « ce que j'ai fait? lui dit Charles Lafon au bout de quelques jours. Vos « *Pauvres Gens* m'empêchaient de dormir. Pour m'en débarrasser, je « les ai écrits comme j'ai pu, en les raccordant au vers de la fin. Si « vous voulez venir ce soir au concert, vous les entendrez. — Mais, fit « Mme de Girardin, Victor Hugo sera certainement fâché de cela. — « Croyez-vous? Qu'il donne sa pièce alors. » « Et voilà comment, ajou- « tait Hugo, je puis, d'un moment à l'autre, être accusé de plagiat. »

« Le Maître nous racontait cette histoire en souriant, mais on voyait qu'elle l'avait affecté. »

Le récit de Charles Lesclide est évidemment mensonger en ce qui concerne Charles Lafont. Victor Hugo a débarqué à Guernesey le cinq août 1852, et le voyage de Mme de Girardin à Jersey est nécessairement postérieur à cette date. Or, la pièce des *Enfants de la Morte*, de Charles Lafont, est de 1851 [1].

---

1. Je dois à l'aide de M. le Bibliothécaire d'Auriac d'avoir, en mars 1896, trouvé dans les *Jeux Floraux* de 1851 les *Enfants de la Morte*, de Ch. Lafont.

Pourquoi donc avoir imaginé cette singulière justification ? et si vraiment le sujet avait été trouvé par V. Hugo dans un fait-divers, pourquoi ne pas l'avoir dit tout simplement ? Ç'eût été couper court à cette accusation de plagiat qui « l'avait affecté ».

Seule, l'étude des textes peut nous renseigner exactement sur la question.

A première vue, on ne saurait mettre en doute que V. Hugo ait eu sous les yeux le poème de Charles Lafont, tant il y a de similitude dans certains détails de l'inspiration des *Pauvres Gens* et des *Enfants de la Morte*. Qu'on en juge :

*Maneat nostros ea cura nepotes.*
Virgile.

La mort vient d'entrer là, céleste messagère ;
Dieu retire du monde une veuve, une mère,
Qui du travail béni de ses fiévreuses mains,
Nourrissait deux enfants, maintenant orphelins.
On voit, à la lueur incertaine et blafarde
Qu'une aube de janvier répand dans la mansarde,
1. *Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.*
*Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose*
*Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.*
Le berceau, nid d'amour doucement balancé,
Où le couple enfantin sommeille entrelacé ;
9. *Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.*
Le métier à broder où l'aiguille acharnée
Gagnait hier encor le pain de la journée ;
Quelques meubles chétifs ; un crucifix de bois,
8. *Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,*
Devant qui les enfants joignaient leurs petits doigts ;
Et, libre enfin des maux que la misère apporte,
Sur un lit délabré, la mère froide et morte.
134. *Le spectre échevelé de la misère morte ;*
*Un cadavre ; — autrefois, mère joyeuse et forte ; —*

Voici que dans la chambre, à pas lents, s'introduit
Une femme inquiète et qui marche sans bruit.
Elle avance, et sa main qui tremble à cette épreuve,
Se pose en frémissant sur le front de la veuve.
« Qu'il est froid ! Mais pourquoi repousser tout espoir ? »

---

Cf. *Revue d'Histoire littéraire de la France,* tome V, année 1898, p. 455-457. — Le poème des *Enfants de la Morte* parut ensuite dans le volume des *Poèmes de la Charité* (1858), qui reçurent de l'Académie, le 25 juin 1859, une médaille de 2 000 francs : les *Enfants de la Morte* purent donc être présents à la mémoire d'un certain nombre de lecteurs, lorsque la *Légende des Siècles* parut, en septembre de la même année.

Elle prend dans un coin un débris de miroir,
Et demandant au ciel d'en ternir la surface,
Des lèvres de la morte, elle approche la glace.
Rien n'y monte : la mort, révélant son secret,
Sur le verre sans tache, a tracé son arrêt.
Pauvres enfants ! Pour eux quel malheur ! L'étrangère
S'agenouille devant les restes de leur mère,
Ferme ses yeux qu'au ciel les Anges rouvriront,
Et de son dernier drap fait un voile à son front.

Cependant les enfants, sans s'éveiller encore,
Frottaient leurs yeux charmants agacés par l'aurore ;
Des murmures confus sortaient de leur berceau,
Comme d'un nid caché, des ramages d'oiseau.
La femme qui, déjà les couvant sous son aile,
Sentait battre pour eux la fibre maternelle [1],
Sans troubler la douceur de leur sommeil heureux,
De pleurs et de baisers les couvrit tous les deux ;
Et ne prenant conseil que de la loi céleste :
Emportons-les, dit-elle, et Dieu fera le reste.

Le reste, c'était tout. Comment ? On va le voir.
Cette femme au cœur d'or, qui prompte à s'émouvoir,
Imposait à ses jours cette charge nouvelle,
Mère comme la veuve, était pauvre comme elle.
Son mari, travailleur actif, intelligent,
Dans la bonne saison gagnait bien quelque argent ;
Mais l'hiver, pour nourrir ses enfants et leur mère,
Il n'avait plus qu'un faible et hasardeux salaire.

A l'heure du repas, il vint les retrouver.
Sa femme était distraite et paraissait rêver.
Elle se demandait tout bas, de quelle sorte
Il recevrait chez lui les enfants de la morte,
Et s'il verrait sans peur ces nouveaux appétits
Mordant au pain sacré dont vivaient ses petits.

— « Femme, dit-il, après avoir avec ivresse
Serré contre son cœur les fruits de leur tendresse,
D'où te vient cet air triste et ce regard baissé ?
Dans ton cœur maternel quelque crainte a passé.
— Non, rien ne trouble encor mon bonheur ni le vôtre ;
Ce qui me fait rêver, c'est le malheur d'une autre.
— Et quel est ce malheur ? qu'on me l'explique enfin.
— Eh bien, notre voisine est morte ce matin. »

224. *Elle dit : « A propos, notre voisine est morte... »*

---

1. Var. : La femme qui, déjà, les couvait sous son aile
Et sentait tressaillir la fibre maternelle.
(*Poèmes de la Charité*, 1858.)

En prononçant ces mots, la charitable femme,
Qui sentait redoubler ses craintes dans son âme,
Regardait un rideau dont les plis agités
Cachaient les deux enfants, sur son lit transportés.

— « Morte, dit le mari, c'est un bonheur pour elle;
Mais pour ses deux enfants quelle perte cruelle !
Je sais qu'ils ne mourront ni de faim ni de froid;
Que plus d'un, par devoir, les prendra sous son toit;
Mais sans un peu d'accueil la vie est bien amère.
Il faudrait les aimer comme faisait leur mère.
Écoute, jusqu'ici cette main que tu vois
A bien su vous donner du pain à tous les trois;
Pour en donner à cinq elle est assez chanceuse :
Adoptons les enfants de cette malheureuse,
Et choyons-les si bien, qu'oublieux et trompés
Ils ne soupçonnent pas quel coup les a frappés.
Tu ne me réponds pas? parle, tu m'embarrasses;
Blâmes-tu mon dessein? non, puisque tu m'embrasses.
254. *C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?*
*D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.*
*— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà !* »
N'est-ce pas que c'est Dieu qui me le conseilla?
Va chercher les enfants. — Tiens, dit-elle, ils sont là. »

Quant à l'article de journal, il a paru dans *la Presse* du 10 septembre 1852 :

« On lit dans l'*Indépendant de la Moselle* :

« Dans une petite ville de notre département, vivait, l'année dernière, une pauvre famille d'ouvriers. Le père vint à mourir. Martyr du travail, il avait trop présumé de ses forces : la fatigue l'avait tué à trente-six-ans. Pour tous, la maladie est une chose affreuse, mais, pour l'ouvrier, c'est le pire des fléaux qui puissent fondre sur lui, car, n'ayant que son travail pour toute ressource, il voit se tarir rapidement la source de son bien-être.

« Pour nourrir sa femme et ses enfans, il vend en quelques mois le produit de dix ou vingt années de travail, et quand la mort arrive, il les laisse sans asile et sans pain. Tel fut le sort de la pauvre famille dont nous parlons. Lorsque le père mourut, la chambre était froide et vide. À part le crucifix de bois suspendu à la muraille, tous les meubles en avaient disparu. La mère ne perdit cependant pas courage, et s'épuisant à son tour pour nourrir ses deux enfans, désormais orphelins, elle passa les jours et les nuits à un travail fiévreux. Hélas ! la pauvre femme ! elle ne fut pas plus heureuse que son mari. Au bout de quelques semaines, elle tomba dangereusement malade.

« Un matin du mois de mars dernier, une voisine de la malheu-

reuse entra chez elle pour lui rendre, ainsi qu'elle en avait l'habitude, les petits services nécessaires dans sa position. Elle la trouva froide et sans vie. La mort, durant la nuit, avait passé par là. A la lueur incertaine de l'aube d'hiver, l'obligeante voisine aperçut les deux petits orphelins qui sommeillaient en souriant dans leurs berceaux. Pauvres enfans !... ils ignorent le malheur qui venait de les frapper.

« L'humble femme s'agenouilla devant le cadavre de leur mère, lui ferma pieusement les yeux et recouvrit son visage de son dernier drap. Pendant qu'elle s'acquittait de ces soins, les enfans se réveillèrent en frottant leurs yeux charmans qu'agaçait l'aurore. L'étrangère les rendormit doucement, les couvrit de pleurs et de baisers, et ne prenant conseil que de son cœur, se dit : « Emportons-« les... Dieu fera le reste ! »

Le reste !... c'était tout !... on va le voir... Cette femme, mère comme la veuve, était pauvre comme elle. Son mari, travailleur laborieux et intelligent, gagnait bien quelques sous durant la bonne saison ; mais l'hiver, il n'avait qu'un modique et hasardeux salaire pour nourrir ceux qu'il aime. A l'heure du repas, il revient au logis. Sa femme était distraite et rêveuse... Elle se demandait tout bas comment il recevrait les enfans de la veuve, et s'il verrait sans peine ces pauvres affamés mordre au pain dont vivaient ses enfans.

« Femme, lui dit-il en l'embrassant, d'où te vient cet air si triste ? « Aurais-tu quelque souci ? — Non, mon ami, rien ne trouble « encore mon bonheur ni le tien... ce qui m'afflige, c'est le malheur « d'une autre... — Et quel est ce malheur ?... Explique-toi. — Eh « bien ! notre voisine est morte cette nuit. » Et la charitable femme, en prononçant ces mots, sentait redoubler ses craintes, et regardait un rideau qui cachait les deux enfants transportés sur son lit.

« — Morte ! dit l'ouvrier... Ah ! je ne la plains pas... c'est du bon-« heur pour elle ! Mais ses enfans !... sans doute ils ne mourront « pas de faim ni de froid ; l'hospice est là pour les recueillir... « Toutefois, sans un peu d'accueil, la vie est bien triste ; il faudrait « les aimer comme les aimait leur mère... Écoute, jusqu'à présent « j'ai su vous donner du pain à tous, à nos trois enfans et à toi. « Eh bien ! espérons que je serai assez heureux pour en donner « à cinq ? Adoptons les enfants de cette infortunée et chéris-« sons-les tant qu'ils oublient la mort de leur mère... Qu'en dis-« tu ?... Parle donc... ton silence m'inquiète. N'est-ce pas que tu y « consens ?... Mais oui, puisque tu m'embrasses... Va les chercher. « — Tiens, dit-elle, en tirant les rideaux du lit, les voilà ! »

Pauvres gens, humbles chrétiens, nous ne révélerons pas votre nom ! Votre modestie s'effraierait de la publicité donnée à ce trait héroïque, qui vous semble si naturel. »

On voit bien clairement comment a été fait cet article : c'est le poème de Charles Lafont dérimé et auquel le rédacteur de l'*Indépendant de la Moselle* a fait un *chapeau* afin, comme le dit très exactement Vapereau, de le transformer en fait-divers. A mesure que l'article avance, le journaliste, pressé ou lassé, se rapproche de plus en plus de son modèle. Il se borne à supprimer des mots insignifiants et à modifier quelques termes.

Il devient donc vraisemblable que V. Hugo ait pu consulter le récit de la *Presse* et non pas directement les *Enfants de la Morte*, dans les *Jeux Floraux*.

Le manuscrit de V. Hugo donne pour première version du dernier vers :

> Tiens, dit-elle en tirant les rideaux, les voilà !

et c'est presque textuellement la phrase du journal : « Tiens, dit-elle en tirant les rideaux du lit, les voilà ! » Le poème de Charles Lafont porte simplement :

> Tiens, dit-elle, ils sont là !

Ajoutons que le titre même de la pièce de V. Hugo se trouve au début de la réflexion morale du journaliste, en conclusion de l'article : « *Pauvres gens,* humbles chrétiens, etc. »

Mais, si l'on considère, dans la première partie du poème de V. Hugo, la description du sombre logis :

> Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
> Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
> Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.

on y aperçoit une parenté directe avec les expressions de Ch. Lafont :

> La lueur incertaine et blafarde
> Qu'une aube de janvier répand dans la mansarde,

et la prose du récit semble bien plus éloignée de l'inspiration de V. Hugo : *à la lueur incertaine de l'aube d'hiver* est une formule incolore.

Il y a, chez Ch. Lafont, comme chez V. Hugo, un tableau d'intérieur : c'est, chez Ch. Lafont, la chambre de la mère des orphelins ; chez V. Hugo, la cabane du pêcheur. Le journaliste avait écrit : *tous les meubles en avaient disparu.* Ch. Lafont parle de *meubles chétifs* ; le premier hémistiche du poème des *Pauvres Gens* était, avant correction : *La cabane est chétive,* et, dans la suite, V. Hugo décrit, lui aussi, un intérieur : le bahut, l'humble vaisselle et le matelas qui s'étend sur de vieux bancs.

Quand il s'agit de la mort de la veuve, le journaliste écrit : « *Elle la trouva froide et sans vie*. Charles Lafont a fait ces deux vers :

> Et, libre enfin des maux que la misère apporte,
> Sur un lit délabré, la mère froide et morte....

qui par la pensée comme par les rimes, sont voisins de ceux de V. Hugo :

> Un cadavre, autrefois mère joyeuse et forte.
> Le spectre échevelé de la misère morte,

Enfin, en parlant du berceau, Charles Lafont a trouvé ce vers gracieux :

> Le berceau, *nid d'amour* doucement balancé.

Comment ne pas reconnaître chez V. Hugo, coutumier, quand il lit, de ces approximations de la vision, un souvenir du texte de Ch. Lafont :

> Et cinq petits enfants, *nid d'âmes*, y sommeillent.

Il est donc assez difficile d'admettre que V. Hugo ait ignoré le poème même de Charles Lafont, et d'autre part il semble évident qu'il utilisa la dernière phrase de l'article du journal.

Rien n'est plus naturel : il a reçu le fascicule des *Jeux Floraux* et le journal *La Presse* à une distance relativement courte : un peu plus d'un an, au maximum. L'article du journal a renouvelé chez lui le souvenir de la pièce de Ch. Lafont : il l'a relue sans doute dès ce moment, et il est très vraisemblable de penser qu'il a retrouvé dans ses dossiers, au moment d'écrire les *Pauvres Gens*, à la fois le poème de Ch. Lafont et l'article du journal *La Presse* du 10 décembre 1852 [1].

L'hypothèse que cet article ait paru avant 1851, dans un autre journal, n'est pas matériellement écartée par ce que nous avons dit. Mais, pour l'admettre maintenant, il faudrait supposer que Ch. Lafont ait dit un mensonge à Vapereau, ce qui ne paraît pas être dans le caractère de cet honnête bibliothécaire de Sainte-Geneviève ; que Ch. Lafont ait eu la singulière idée de plagier sans vergogne dans son poème les phrases du journaliste ; enfin, qu'il se soit trouvé un journaliste pour écrire, par avance, le récit des *Enfants de la Morte*, dans le style ordinaire de l'auteur des *Poèmes de la Charité*.

---

1. V. Hugo avait l'habitude de conserver ainsi des découpures de journaux : l'article de Jubinal qui inspira *Aymerillot*, le *Mariage de Roland* et l'*Aigle du Casque* se trouve dans le manuscrit de la *Légende des Siècles*. On a relevé aussi une quantité d'articles découpés dans les manuscrits-reliquats de *Napoléon le Petit* et des *Misérables*.

Il demeure donc, pour nous, hors de doute que V. Hugo ne s'est pas inspiré sans intermédiaire de l'anecdote vraie dont parle Amédée Pichot, et qu'il doit à Ch. Lafont, directement ou indirectement, et la connaissance des faits et certaines inspirations de détail.

*
* *

L'emprunt fait à Ch. Lafont ne diminue du reste en rien le mérite de V. Hugo : c'est bien à propos des *Pauvres Gens* qu'on peut dire qu'il a tiré des perles du fumier d'Ennius.

Charles Lafont a versifié une anecdote, vraie ou imaginée, dans une langue qui rappelle la manière des mauvais poètes du XVIII[e] siècle, et en particulier, les passages les plus négligés d'Andrieux.

Sans doute, dans les *Enfants de la Morte*, il a ingénieusement introduit un trait final, de valeur dramatique incontestable :

> Tiens, dit-elle, ils sont là !

Mais la déplorable faiblesse du style, où l'impropriété de l'expression est constante, enlève chez lui toute valeur à la pensée. Bien rarement, il atteint une forme plus élevée, et des vers comme ceux-ci restent une exception chez lui :

> Elle se demandait tout bas, de quelle sorte
> Il recevrait chez lui les enfants de la morte,
> Et s'il verrait sans peur ces nouveaux appétits
> Mordant au pain sacré dont vivaient ses petits.

Tout le reste de son poème est plat, pâle et vulgaire. Il n'a su ni exposer le sujet, ni en ménager l'intérêt. Il n'a pas même songé à provoquer notre émotion en nous laissant un seul moment d'hésitation sur les sentiments de la femme de l'ouvrier. Dès le début du récit, nous sommes sans inquiétude sur le sort des enfants et de prime abord informés de l'acte de dévouement accompli : il nous montre auprès des « petits » qui n'ont pas eu le temps d'être abandonnés

> La femme qui, déjà les couvant sous son aile,
> Sentait battre pour eux la fibre maternelle.

Combien est grande au contraire l'habileté de V. Hugo, qui nous laisse, dès le début du poème, en proie à un doute inquiétant, et qui fait croître notre angoisse jusqu'au dénouement. Jeannie aurait-elle profité de la mort de sa voisine pour commettre une mauvaise action...

> Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?
> Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte ?

Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle donc volé ?

Peu à peu, la bonté, la douceur et les larmes de Jeannie aidant, cet injurieux soupçon s'éloigne de nous et nous commençons à pressentir l'héroïque action de la pauvre femme ; mais, au moment où nous allons y croire, le poète secoue nos nerfs et nous bouleverse par un coup de théâtre, en introduisant brusquement l'homme par qui Jeannie a peur d'être battue, le pêcheur maugréant, jetant dans un coin son bonnet de forçat tout mouillé par la tempête et interrogeant sa femme avec rudesse

Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ?

Aussi le dénouement est-il inattendu, et d'autant plus dramatique qu'il détend brusquement une émotion habilement mise en branle et entretenue par le poète pendant toute la durée du récit.

Et que dire du décor et du pittoresque ?

Les pâles esquisses de Charles Lafont s'accusent en couleur et en précision de lignes sous la main du maître :

Les deux vers du début :

Le berceau, nid d'amour doucement balancé,
Où le couple enfantin sommeille entrelacé...

donnent naissance à cette vision plus nette :

Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.

Lafont, avec une bien grande sécheresse et une non moins grande impropriété d'épithètes, parle

des meubles *chétifs* ;

il montre platement

Le métier *à broder* où l'aiguille *acharnée*
Gagnait hier encor le pain de la journée.

V. Hugo énumère, avec l'humble vaisselle, le bahut, le matelas sur les vieux bancs, les filets de pêcheur accrochés au mur ; il évoque

La femme... au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson...

Comparez encore chez Lafont la description du cadavre de la mère qui termine l'énumération des meubles ! et le détail prosaïque du

débris de miroir, négligé par V. Hugo pour faire place à ce sinistre tableau, réaliste comme une étude de Goya :

Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre....
Une goutte parfois tombe sur ce front mort,
Glisse sur cette joue et devient une larme.

Mettez en contraste la description chez les deux poètes de l'entrée du mari, du *Deus* attendu qui va décider du sort des enfants.

C'est, chez Lafont, l'absence même de toute vision de la réalité, comme de toute allure dramatique :

A l'heure du repas, il vint les retrouver.

Chez Victor Hugo, le pêcheur apparaît dans un rayonnement de lumière :

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc,
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : « C'est la marine. »
« C'est toi ! » cria Jeannie....

Ce qui par-dessus tout a transfiguré le récit de Victor Hugo, c'est l'intervention de l'Océan. Toute la poésie, toute l'horreur sacrée de la mer est là : on entend, dans toute la durée du poème, la symphonie de la tempête ; elle hurle, elle se lamente, elle éclate, meurt, et renaît entre tous les épisodes du récit :

Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre Océan jette son noir sanglot....

Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres ;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés
Et fait râler d'horreur les agrès effarés....

— O Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge,
La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre....

Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère....

Il y a dans les *Pauvres Gens* une série de *marines*, les unes, tumultueuses et violentes en couleur, les autres, mélancoliques et grises :

L'air matinal
Ne souffle pas encore. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin ;

On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant, l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre....

De pareilles descriptions ne sont pas des hors-d'œuvre : leur magnificence est la condition essentielle de la poésie des humbles dans l'épopée. La grandeur des sentiments, alliée à la majesté du décor, crée, avec l'humilité de la vie des petits et des malheureux, un contraste qui est au profit de la beauté épique.

Un poète comme Tennyson l'a mieux compris et mieux fait comprendre que tout autre. La splendeur des paysages des tropiques, l'attrait mystérieux des contrées lointaines, le spectacle mouvant de l'océan, irradié de lumière, ou bouleversé par les cyclones, répandent autour du dévouement d'*Enoch Arden* comme une atmosphère de sublimité où s'exalte sa souffrance[1].

Il y a déjà quelque chose de semblable dans les *Pauvres Gens*. C'est le mérite incontestable de V. Hugo d'être le premier des poètes du XIX^e siècle qui l'ait compris et réalisé.

Par là, les *Pauvres Gens* restent une des œuvres les plus originales de Victor Hugo, en même temps qu'elle est une des plus puissantes.

### Bibliographie.

Vapereau, *L'Année littéraire*, 1860, p. 24-25.

*Bibliothèque Nationale de Belgique*, publiée par l'Académie. Art. Lafont (Charles), 1890-1891.

Edmond Biré, *V. Hugo après 1852*. Paris, Perrin, 1894, p. 123.

*Intermédiaire des Chercheurs*, 20 janvier, 20 mars, 10 mai 1897.

G. Bertrin, *La question homérique*, Paris, 1897. *Un plagiat inattendu*, pp. 306-318 et Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1898, p. 164.

E. Rigal, *Réponse à l'abbé Bertrin au sujet d'un prétendu plagiat de V. Hugo*. Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1898, p. 164 et 335.

Paul Berret, *Les « Pauvres Gens » de V. Hugo et les « Enfants de la Morte » de Charles Lafont*, Ibid., pp. 455-457.

J. Vianey, *Victor Hugo et ses sources*. Montpellier, 1901, in-8 de 27 pages, pp. 19-27.

Paul Berret, *Les « Pauvres Gens » de V. Hugo et les « Enfants de la Morte » de Charles Lafont : Un nouvel aspect de la question*. Revue Universitaire, avril 1916, pp. 265-272.

1. Cf. dans l'édition d'*Enoch Arden* publiée par A. Beljame, Paris, Hachette, 1914, les traductions en vers français des paysages et des marines de Tennyson, pp. 114-118.

# PIÈCE JUSTIFICATIVE

## CHOSE VUE UN JOUR DE PRINTEMPS*

Entendant des sanglots, je poussai cette porte.

Les quatre enfants pleuraient et la mère était morte.
Tout dans ce lieu lugubre effrayait le regard.
Sur le grabat gisait le cadavre hagard;
C'était déjà la tombe et déjà le fantôme.
Pas de feu; le plafond laissait passer le chaume.
Les quatre enfants songeaient comme quatre vieillards.
On voyait, comme une aube à travers des brouillards,
Aux lèvres de la morte un sinistre sourire;
Et l'aîné, qui n'avait que six ans, semblait dire :
Regardez donc cette ombre où le sort nous a mis!

Un crime en cette chambre avait été commis,
Ce crime, le voici. — Sous le ciel qui rayonne,
Une femme est candide, intelligente, bonne;
Dieu, qui la suit d'en haut d'un regard attendri
La fit pour être heureuse. Humble, elle a pour mari

8. On voyait, comme [un feu qui luit sous] des brouillards
12. Un crime en *ce lieu sombre*... Cf. p. 771.

* Paru d'abord sous le titre de : *Un grenier ouvert au hasard* dans le numéro du mercredi 3 janvier 1855 du journal jersiais : L'Homme, et, quelques jours avant, le 25 déc. 1854, dans l'*Almanach de l'Exil*, p. 62-64, avec la mention : *Extrait d'un volume inédit.*

Un ouvrier; tous deux, sans aigreur, sans envie,
Tirent d'un pas égal le licou de la vie.
Le choléra lui prend son mari; la voilà
Veuve avec la misère et quatre enfants qu'elle a.
Alors, elle se met au labeur comme un homme.
Elle est active, propre, attentive, économe;
Pas de drap à son lit, pas d'âtre à son foyer;
Elle ne se plaint pas, sert qui veut l'employer,
Ravaude de vieux bas, fait des nattes de paille,
Tricote, file, coud, passe les nuits, travaille
Pour nourrir ses enfants; elle est honnête enfin.
Un jour on va chez elle, elle est morte de faim.

Oui, les buissons étaient remplis de rouges-gorges;
Les lourds marteaux sonnaient dans la lueur des forges;
Les masques abondaient dans les bals, et partout
Les baisers soulevaient la dentelle du loup;
Tout vivait; les marchands comptaient de grosses sommes;
On entendait rouler les chars, rire les hommes;
Les wagons ébranlaient les plaines; le steamer
Secouait son panache au-dessus de la mer;

---

18. *Traînent* d'un pas égal
[sage]
22. Elle est active, [forte],
30. *On entendait sonner les marteaux dans les* forges;

A la page 172 du manuscrit, on trouve cette première rédaction des vers 14-34 :

*Une femme est candide, humble, innocente, bonne,*
*Dieu, qui la suit d'en haut d'un regard attendri,*
*La fit pour être heureuse. — elle perd son mari;*
*Alors elle se met au labeur comme un homme.*
*Elle est active, propre, attentive, économe;*
*joie en son cœur*
*bras à son bras*
*Vit sans draps à son lit, sans feu dans son foyer,*
*Ne se plaint pas, sourit, sert qui veut l'employer,*
*Va cueillir du varech, fait des nattes de paille,*
*Tricote, file, coud, passe les nuits, travaille*
*Pour nourrir ses enfants; elle est honnête enfin*
*Un jour on va chez elle, elle est morte de faim.*
*Oui, les marchands joyeux* comptaient de grosses sommes
On entendait *chanter les bois,* rire les hommes;
*Oui, les buissons étaient remplis de rouges-gorges;*

Et, dans cette rumeur de joie et de lumière,
Cette femme était seule au fond de sa chaumière,
La faim, goule effarée aux hurlements plaintifs,
Maigre et féroce, était entrée à pas furtifs,

Sans bruit, et l'avait prise à la gorge, et tuée.
La faim, c'est le regard de la prostituée,
C'est le bâton ferré du bandit, c'est la main
Du pâle enfant volant un pain sur le chemin,
C'est la fièvre du pauvre oublié, c'est le râle
Du grabat naufragé dans l'ombre sépulcrale
O Dieu! la sève abonde, et dans ses flancs troublés,
La terre est pleine d'herbe et de fruits et de blé,
Dès que l'arbre a fini, le sillon recommence;
Et pendant que tout vit, ô Dieu, dans ta clémence,
Que la mouche connaît la feuille du sureau,
Pendant que l'étang donne à boire au passereau,
Pendant que le tombeau nourrit les vautours chauves,
Pendant que la nature, en ses profondeurs fauves,
Fait manger le chacal, l'once et le basilic,
L'homme expire! — Oh! la faim, c'est le crime public.
C'est l'immense assassin qui sort de nos ténèbres.

Dieu! pourquoi l'orphelin, dans ses langes funèbres,
Dit-il : J'ai faim! L'enfant, n'est-ce pas un oiseau?
Pourquoi le nid a-t-il ce qui manque au berceau?

4 février 1854.

---

41. *Chez elle,* et l'avait prise à la gorge,
*submergé par*
46. Du grabat *s'enfonçant dans* l'ombre
50. Et pendant que tout vit, ô Dieu, *dans cette vie immense*
60. Pourquoi le nid *est-il meilleur que le* berceau?

# III

## LES PAUVRES GENS

### I

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre Océan jette son noir sanglot.

---

1. [La cabane est chétive et] pauvre, mais bien close.
2. [C'est triste et c']est plein d'ombre .
8. [Auprès]
10. .... où quelques [tisons] veillent
11. Rougit le plafond *blanc*...

---

1-3. Cf., p. 748, les vers de Ch. Lafont, dans *Les Enfants de la Morte*, 5-6.

9. Cf. *Les Enfants de la Morte*, vers 7.

14-15. On remarquera dans ces vers l'effet d'harmonie imitative, qui provient de la place des accents aussi bien que de la sonorité des

## II

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démence,

---

17. Il livre [à la tempête]
18. *Calme* ou bourrasque
21. Il gouverne à lui seul *une* barque à *trois* voiles.
*la mer*
27. Il s'en va dans [l'espace]
*eaux*
*Au milieu des écueils et des flots en démence*
29. Dans les [brisans], parmi les [vagues] en démence,

---

monosyllabes choisis par le poète ; combien l'expression est-elle ici plus évocatrice que dans les *Châtiments* :

.... le flot
Aux pleurs du ciel profond joignait son noir sanglot.
(VII, 9, avril 1853.)

20. *Musoir* : pointe d'une digue. Darmesteter signale l'emploi du mot, dès le XVIIIe siècle. « *Le milieu du musoir* ». Choquet, *Description du port de Brest*, 1757.

23. Le vieux mot français est *remailler*, qu'on trouve dès le XIIe siècle dans la *Chanson d'Antioche*, 927. La forme *remmailler* est un néologisme d'origine populaire.

29. *Brisans* figure dans le *Thrésor de la Langue française*, de Nicot,

L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point; c'est grand deux fois comme la chambre.
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent!
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres!
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,

---

32. Où [passe] le poisson aux *écailles* d'argent,
*l'ondée*
34. Or, la nuit, dans *la brume et la vague,* en décembre,
35. Au ms., sans correction : sur [l'abîme] mouvant,
37. Comme il faut combiner [la marche et] les manœuvres!
41-42. Lui, songe à sa Jeannie, *et, les deux mains croisées,*
*Jeannie en pleurs l'appelle et prie,* et leurs pensées

---

avec l'orthographe que lui donne V. Hugo dans son manuscrit. Le brisant est un écueil à fleur d'eau où se brisent les flots.

32. *Poisson d'argent :* Cf. l'effet d'horreur pittoresque tiré de la même épithète dans *les Quatre Vents de l'Esprit,* III, 19 :

Tous ces patrons, tous ces mousses,
Qu'appelaient tant de voix douces
Et tant de vœux,
Ils sont mêlés à l'espace,
Et le poisson d'argent passe
Dans leurs cheveux.
(*Sur la Falaise,* 28 février 1854.)

40. *Effaré* est un doublet d'origine provençale du mot *effrayé.* Effaré ne se dit que des personnes; mais à plusieurs reprises, V. Hugo, qui a l'habitude de prêter des sentiments humains aux forces de la nature, l'a appliqué aux choses. Ainsi, dans *Les Quatre Vents de l'Esprit,* III, 40, *La nuit, pendant que les pêcheurs sont en mer* :

La mer n'est plus qu'épouvante;
Le ciel s'effare...

Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

## III

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur
L'importune, et, parmi les écueils en décombres,
L'Océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres
Passent dans son esprit : la mer, les matelots
Emportés à travers la colère des flots.
Et dans sa gaîne, ainsi que le sang de l'artère,
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers ;
Et chaque battement, dans l'énorme univers,
Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve, — et tant de pauvreté !

---

44. Elle *rêve*, et la [mouette] (sans correction au ms.).
46. [La vague] l'épouvante,
48. .... à travers [le hurlement] des flots.
50. [L'horloge bat, jetant dans l'ombre et] le mystère,
51. .... saisons, *étés*, hivers ;

---

44. *Mauve :* C'est le nom qu'on donne aux mouettes dans les îles anglo-normandes, car le mot est emprunté à l'ancien anglais *mawe*. P. Belon, dans son *Histoire de la nature des oiseaux*, signale déjà, en 1555, l'emploi du mot en Normandie : « Ceux du Hable de Grace et de Dieppe les nomment *maulves*. »

45. *En décombres :* Expression familière à V. Hugo, qui l'emploie, non seulement pour les édifices ruinés, au sens propre, mais encore pour tout autre spectacle qui éveille dans sa vision une image analogue. Cf. *Les Quatre Vents de l'Esprit* :

Les ténèbres en décombres
Emplissent de leurs blocs sombres
L'antre immense de la nuit.
(*La nuit, pendant que les pêcheurs sont en mer*, op. cit.)

Ses petits vont pieds nus l'hiver comme l'été.
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
— O Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge,
La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,
Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
Prend un pauvre marin frissonnant et le brise
Aux rochers monstrueux apparus brusquement. —
Horreur ! l'homme, dont l'onde éteint le hurlement,
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge ;
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil !

---

66. Prend un pauvre [pêcheur]

---

58-59, En 1870, dans *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 32, *Tourmente*, V. Hugo tirera tout un petit poème de cette image.

Oh ! comme tout devient terrible sur la mer !...
Et voici l'ouragan qui monte en mugissant
Avec un grincement de chaîne, et qui descend,
    Et qui remonte dans la brume,
Et moi, plus frissonnant que l'air dans mon manteau,
Je dis : « Seigneur ! Seigneur ! qu'est-ce que le marteau
    Fait à cette heure sur l'enclume ?
Dieu ! quels évènements d'airain, quels rois de fer,
Quels colosses armés des glaives de l'enfer,
    Quels géants à l'horrible forme,
Vont sortir de votre ombre, et qu'allons-nous donc voir. »
Ainsi je rêve au bruit que fait dans le ciel noir ?
    Le soufflet de la forge énorme.

71. C'est ici un contraste entre les dangers nocturnes de la tempête et la sécurité et la clarté du port par le beau temps ; ajoutons que les bienfaits du soleil sont un lieu commun de toute la poésie des humbles. Une étude sur Mme Desbordes-Valmore parle de « la reconnaissance presque religieuse des humbles pour le soleil ». *Œuvres poétiques*, Paris, Lemerre, 1886-1887, *Notice*.

Ces mornes visions troublent son cœur, pareil
A la nuit. Elle tremble et pleure.

## IV

O pauvres femmes
De pêcheurs ! c'est affreux de se dire : « Mes âmes,
Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là, dans ce chaos ! — mon cœur, mon sang, ma chair ! »
Ciel ! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.
Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,

---

75-78. *Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,*
*Mon bonheur, mes amours, et ma vie et ma chair,*
*Tout cela vogue et roule et flotte à la tempête ! —*
*Oh !*
*Dieu !* songer que l'eau joue

75. [Mes frères et mes fils,]

---

73-90. Cf. dans la *Légende des Siècles* de 1883, VIII, 37, 1 :

Les pauvres gens de la côte,
L'hiver, quand la mer est haute,
Et qu'il fait nuit,
Viennent où finit la terre
Voir les flots pleins de mystère
Et pleins de bruit.

Ils sondent la mer sans bornes ;
Ils pensent aux écueils mornes
Et triomphants ;
L'orpheline pâle et seule
Crie : ô mon père ! et l'aïeule
Dit : mes enfants !...

Où vont-ils tous ceux qu'on aime ?
Elles ont peur.....
(*Les Paysans au bord de la mer*, 1er mars 1854.)

Cf. aussi dans *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 19, *Sur la Falaise*, 28 février 1854 ; et dans les *Rayons et les Ombres*, XLII, le début d'*Oceano Nox*, écrit à Saint-Valery-sur-Somme en 1836.

Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile !
Souci lugubre ! on court à travers les galets,
Le flot monte, on lui parle, on crie : « Oh ! rends-nous-les ! »
Mais, hélas ! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée !

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul !
Seul dans cette âpre nuit ! seul sous ce noir linceul !
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits. — O mère !
Tu dis : « S'ils étaient grands ! — Leur père est seul ! ».
[Chimère !
Plus tard, quand ils seront près du père, et partis,
Tu diras en pleurant : « Oh ! s'ils étaient petits ! »

## V

Elle prend sa lanterne et sa cape. — C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.

---

84. Et que, pour [résister] à cette mer
98. D'aller voir s'il *fait jour*...
99. S'il *revient*...

---

81. On trouve dans *Les Paysans au bord de la mer*, 5, une image analogue :

La mer traîne en sa caverne....
.... la voilure
Que noue à sa chevelure
L'horrible nuit.

99. *Flamme* : longue bande d'étoffe terminée par une pointe et

Allons! — Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant, l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup, à ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain
Une sombre masure apparaît décrépite;
Ni lumière, ni feu; la porte au vent palpite;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux;
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

« Tiens, je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule; il faut voir comment elle va. »

Elle frappe à la porte, elle écoute; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
« Malade! et ses enfants! comme c'est mal nourri!
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari. »

---

103-106. Addition marginale.
109. [Dans l'ombre une] masure apparaît
*penche*
111-112. Sur les murs vermoulus *tremble* un toit hasardeux;
*craque*
[de mer]
[Où la bise en sifflant] tord des chaumes hideux,
114. Tiens, *dit-elle, j'avais*... (inachevé)

---

qu'on hisse au sommet d'un mât lorsque les vaisseaux rentrent au port.

Puis, elle frappe encore. « Hé! voisine! » elle appelle.
Et la maison se tait toujours. « Ah! Dieu! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps! »
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

## VI

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.

Au fond était couchée une forme terrible;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant;
Un cadavre; — autrefois, mère joyeuse et forte; —
Le spectre échevelé de la misère morte;
Ce qui reste du pauvre après un long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,

---

121. [Une seconde fois elle frappe], elle appelle.
[Rien, la maison toujours se tait.]
122. [La maison est toujours muette.]
125-126. ... pris d'une [angoisse] suprême,
[N'attendit plus qu'on vint]
[Tourna dans l'ombre morne] et s'ouvrit
129. L'eau [ruisselait du toit comme à travers] un crible.
132. Les pieds *froids*, le regard *morne*...
133-134. Ces deux vers ont été transposés :
Le spectre échevelé de la misère morte;
Un cadavre; — autrefois, [femme] joyeuse et forte; —
135. Au ms. sans correction : après [son] long combat.

---

125. Peut-être faut-il voir dans ce vers un souvenir du vers si connu de Virgile, un peu détourné de son véritable sens :

Sunt lacrymae rerum et mentem mortalia tangunt.
(*Énéide*, I, 462.)

Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte

---

137. Son bras livide et *maigre*...

---

138-140. Dans la pièce *Sur la Falaise,* écrite elle aussi en 1854, le poète, en parlant des marins noyés, montre

Leur bouche ouverte et terrible
Qui boit la stupeur horrible
De l'infini.

Cette « bouche ouverte », et ce « cri de la mort qu'entend l'éternité », hantaient l'imagination de V. Hugo. Il aimait, s'il faut en croire son fils, à philosopher à ce propos. Charles Hugo nous rapporte, dans *V. Hugo en Zélande*, une curieuse improvisation de son père, devant le corps d'un Hollandais qu'on vient de repêcher : L'homme se réveille et dit :

« Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez fait ? J'étais si bien là où j'étais ! J'étais avec ma femme, avec mon fils. Ils étaient venus à moi, et moi à eux. Je les voyais, j'étais dans le ciel, j'étais dans la lumière. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez fait ? Je ne suis plus mort !...

— Il y a, dit V. Hugo, qui était resté silencieux, deux énigmes dans cette histoire, l'énigme du corps et celle de l'âme. Je ne me charge pas d'expliquer la première ni de dire comment il se peut qu'un homme reste englouti toute une grande heure dans un cloaque sans que mort s'ensuive. L'asphyxie, il faut le croire, est un phénomène encore mal connu. Mais ce que je comprends admirablement, c'est la lamentation de cette âme. Quoi ! elle était déjà sortie de la vie terrestre, de cette ombre, de ce corps souillé, de ces lèvres noires, de ce fossé noir ! Elle avait commencé l'évasion charmante. A travers la boue, elle était arrivée à la surface du cloaque, et, là, à peine rattachée encore par la dernière plume de son aile à cette horrible et dernier soupir étranglé de fange, elle respirait délicieusement le frais ineffable du dehors de la vie. Elle pouvait déjà voleter jusqu'à ses amours perdus et atteindre la femme et se soulever jusqu'à l'enfant. Tout à coup la demi-évadée frissonne ; elle sent que le lien terrestre, au lieu de se rompre tout à fait, se renoue sous elle, et qu'au lieu de monter dans la lumière, elle redescend brusquement dans la nuit, et qu'elle, l'âme, on la fait violemment rentrer au cadavre.

» Alors, elle pousse un cri terrible.

» Ce qui résulte de ceci pour moi, ajouta Victor Hugo, c'est que l'âme peut rester un certain temps au-dessus du corps, à l'état flottant, n'étant déjà plus prisonnière et n'étant pas encore délivrée. Cet

D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité !

Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.

La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent plus la tiédeur qui décroît,
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

## VII

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui tremble !

---

139. D'où l'âme en *s'envolant*...
140. Ce grand cri [qu'on n'entend que dans] l'éternité !
142. [Les deux] petits enfants
144-148. Addition marginale, remplaçant deux vers raturés d'un autre développement commencé :

> Un crime en ce lieu sombre avait été commis.
> Ce crime, le voici : — sous le ciel qui rayonne,

Ces deux vers figurent dans *Chose vue un jour de printemps*. Cf. p. 758.
147. Au ms. sans correction : Ils ne sentissent [pas]
149. .... tous deux *près du grabat*...

---

état flottant, c'est l'agonie, c'est la léthargie. Le râle, c'est l'âme qui s'élance hors de la bouche ouverte, et qui retombe par instants, et qui secoue, haletante, jusqu'à ce qu'il se brise, le fil vaporeux du dernier souffle. Il me semble que je la vois. Elle lutte, elle s'échappe à demi des lèvres, elle y rentre, elle s'échappe de nouveau, puis elle donne un grand coup d'aile, et la voilà qui s'envole d'un trait et qui disparaît dans l'immense azur. Elle est libre. Mais quelquefois aussi le mourant revient à la vie ; alors, l'âme désespérée, revient au mourant. Le rêve nous donne parfois la sensation de ces étranges allées et venues de la prisonnière.... » (Charles Hugo, *Victor Hugo en Zélande*, Paris, Chaufontaine, 1867, p. 109).

Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
Pas même le clairon du dernier jugement ;
Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.

Et la pluie au dehors gronde comme un déluge.
Du vieux toit crevassé, d'où la rafale sort,
Une goutte parfois tombe sur ce front mort,
Glisse sur cette joue et devient une larme.
La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme.
La morte écoute l'ombre avec stupidité.
Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange ;
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange
Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard :
« Qu'as-tu fait de ton souffle ? — Et toi, de ton regard ? »

Hélas ! aimez, vivez, cueillez les primevères,

---

Et [la mer fait le bruit]
158. [Et le flot] sonne ainsi qu'une
165-172. Addition marginale.

---

158. A plusieurs reprises, V. Hugo a comparé la vague à une cloche, soit, comme ici, au point de vue de la sonorité, soit, ailleurs, en évoquant l'allure de son va-et-vient ; on lit dans *Toute la Lyre*, II, 17 :

L'eau s'emplit d'un bruit énorme
Et monstrueux.
Le flot vient, s'enfuit, s'approche,
Et bondit comme la cloche
Dans le clocher...
(II, 17, *Gros temps la nuit*, 2 février 1854.)

Mais, ici, il y a plus encore ; tout à l'heure, pour montrer la morte et sauver les enfants, la porte « s'ouvrit d'elle-même » : la vague maintenant, en retentissant comme une cloche d'alarme, semble sonner douloureusement le glas de la pauvre défunte. C'est encore le *Sunt lacrymæ rerum* des vers 125-126.

165-172. Tout ce mouvement lyrique, qu'on rencontre déjà dans *Pleurs dans la Nuit* (Contemplations, VI, 6, 30 avril 1854), sera lar-

Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres.
Comme au sombre Océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but au festin, au berceau,
Aux mères adorant l'enfance épanouie,
Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
Le refroidissement lugubre du tombeau !

## VIII

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte?
Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant?
Pourquoi son cœur bat-il? Pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi? D'où vient qu'en la ruelle
Elle court, sans oser regarder derrière elle?
Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit? Qu'a-t-elle donc volé?

## IX

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait; près du lit elle prit une chaise

---

172. Le refroidissement [sinistre]

---

gement développé et amplifié dans *L'Épopée du Ver,* 31 décembre 1862. Il y a eu manifestement chez V. Hugo, par réaction contre les détails prosaïques donnés par Ch. Lafont au sujet de la morte, l'idée d'agrandir le spectacle de la mort par l'horreur (vers 130-140) et d'élargir le développement des idées et des sentiments qui en découlent. On ne peut s'empêcher de songer ici non seulement à l'*Époque du Ver,* mais à *Zim-Zizimi*; et même au *Sermon sur la mort,* de Bossuet.

170. C'est le raccourci de l'idée développée dans le *Sacre de la Femme* (cf. tome Ier, p. 37) :

Chair de la femme, argile idéale... etc.

Et s'assit toute pâle ; on eût dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait, pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

« — Mon pauvre homme ! ah ! mon Dieu ! que va-t-il dire ? il a
Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là ?
Cinq enfants sur les bras ! ce père qui travaille !
Il n'avait pas assez de peine ; il faut que j'aille
Lui donner celle-là de plus. — C'est lui ? — Non. Rien.
— J'ai mal fait. — S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
— Est-ce lui ? — Non. — Tant mieux. — La porte bouge [comme
Si l'on entrait. — Mais non. — Voilà-t-il pas, pauvre homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant ! »
Puis elle demeura pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,
N'entendant même plus les bruits extérieurs,
Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère.

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc,

---

200-201. Les cormorans *passant* comme de noirs crieurs,
[L'écume] et la marée

En outre, une rédaction marginale, non biffée, donne pour les deux vers cette variante :

Sourde aux oiseaux de mer, pareils à des crieurs,
Sourde aux vents, sourde aux rocs, sourde aux flots en colère.

202-205. Ces quatre vers commençaient d'abord la division X ; ils ont été biffés et recopiés, avec les mêmes variantes, pour la fin de la division IX ; seul le vers 205 avait une autre forme :

Parut au seuil, riant, et dit : C'est la marine.

202. .... s'ouvrit, [joyeuse] et claire,

Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : « C'est la marine. »

## X

« C'est toi ! » cria Jeannie, et, contre sa poitrine,
Elle prit son mari comme on prend un amant,
Et lui baisa sa veste avec emportement,
Tandis que le marin disait : « Me voici, femme ! »
Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait.
« Je suis volé, dit-il ; la mer, c'est la forêt.
— Quel temps a-t-il fait ? — Dur. — Et la pêche ? — Mau-
Mais, vois-tu, je t'embrasse, et me voilà bien aise. [vaise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,
J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ? »
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
« — Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordi-
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre, [naire.
J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. »
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : « A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.

---

205. .... parut au seuil, [criant :].
211. Son cœur [libre] et [joyeux]
213. Quel temps a-t-il fait ? — [Rude.]
219-223. Addition marginale remplaçant le vers biffé :
et l'amarre
*A cassé. Le métier est dur, mais c'est égal.*
220. .... un frisson *de crainte...*
223. J'avais peur : *je pensais à toi. — Bah ! c'est égal !*
— Oui, [le temps] est dur, mais c'est égal.

Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine ;
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin. »

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
— Diable ! diable ! dit-il en se grattant la tête,
Nous avions cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?
C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.
Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous.
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche.
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà !

---

256. .... en [tirant] les rideaux,
Date du manuscrit : Jersey, 3 février 1854.

# IV

# PAROLES DANS L'ÉPREUVE

## NOTICE

La pièce de *Paroles dans l'Épreuve* a été écrite le 21 août 1855.

La *Légende des Siècles* est toute pleine des ressouvenirs de l'exilé, mais c'est ici le seul poème où il se soit directement mis en scène, où il ait pris la parole en son nom, et où il ait montré, avec quelque complaisance, sa fière attitude d'Irréductible.

L'année 1855 avait apporté au proscrit de Jersey de cruelles déceptions.

Elle s'était ouverte pour lui, éclairée d'espérance. Il écrivait de Marine-Terrace, le 4 janvier, à Mme de Girardin : « La foi à une chute prochaine de M. B. est dans l'air ; on me l'écrit de toutes parts. Charles disait tout à l'heure en fumant son cigare : *1855 sera une année œuvée.* » Il croyait à la défaite de Napoléon III en Russie : « La fin est visible dès à présent. Nulle autre issue à 1855 que 1812 ; Balaklava s'appelle Bérézina ; le petit N. tombera comme le grand dans la Russie. Seulement la Restauration se nommera Révolution [1]. »

Il avait fallu en rabattre : 1855 vit les opérations victorieuses de la France et de l'Angleterre en Russie, la gloire de l'Exposition de Paris et l'échange retentissant de visites triomphales entre Napoléon III et la reine Victoria : « ce fut une sorte d'enivrement des deux gouvernements [2]. »

La reine Victoria était venue à Paris, le 15 août 1855, huit jours avant la composition de *Paroles dans l'Épreuve*. V. Hugo et ses compagnons d'exil en terre jersiaise s'exaspéraient depuis quelque temps; leur journal l'*Homme*, dirigé par Ribeyrolles, multipliait ses déclarations agressives : rappeler les crimes de Louis Bona-

1. Correspondance, *Lettres de l'Exil*, 4 janvier 1855.

2. Préambule de la Lettre à Louis Bonaparte, 8 avril 1855, *Actes et Paroles*, Pendant l'Exil, II.

parte, blâmer la politique de la reine Victoria, proclamer que la liberté vaincra la tyrannie, et que l'idée triomphera de la force[1], se draper dans une attitude de hauteur stoïcienne[2], tel fut, pendant toute l'année 1855, le programme du journal des exilés jersiais. L'on sait comment la violence de ce journal s'accrut en fin de compte jusqu'à la fureur et jusqu'à l'insulte, comment, en novembre 1855, les Jersiais manifestèrent publiquement leur indignation, comment enfin le journal fut suspendu, et Ribeyrolles expulsé de Jersey, ainsi que V. Hugo lui-même.

Le 21 août 1855, date de *Paroles dans l'Épreuve*, suit à quinze jours de distance une lettre publique de V. Hugo à Bonaparte et précède de deux mois seulement l'expulsion que Charles Hugo a appelée le coup d'Etat de Jersey[3].

Plus d'un poème, dans l'œuvre de V. Hugo, reflète la pensée de l'exilé pendant cette période d'agitation.

On retrouve dans les *Contemplations*, dans les *Quatre Vents de l'Esprit* et dans *Toute la Lyre* un certain nombre de pièces composées en 1855 et qu'il est intéressant de rapprocher des *Paroles dans l'Épreuve*.

V. Hugo y célèbre sa fierté de l'exil :

L'insulte bat de loin le seuil de ma maison...
Tout est horreur et nuit. — Après ? — Je suis content.

(*Contemplations*, V, 3, *Écrit en 1855*, Jersey, janvier 1855.)

Maintenant, ô destin, ô Méduse, merci.

(*Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, *La Destinée*, XI, 17 mars 1855.)

La mer me plaît; on sent sa vertu dans son fiel.
Elle assainit la terre à force d'amertume.
Je l'aime. Aussi l'aller trouver est ma coutume
Quand je sens dans mon cœur monter sous le ciel bleu
L'âpre indignation qui questionne Dieu.

(*Toute la Lyre. Le « moi »*, XIX, août 1855.)

---

1. « Les idées sont des balles. » Article de Ribeyrolles, *L'Homme*, 15 août 1855.

2. « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Article de Bonnet-Duverdier, *L'Homme*, 1er août 1855.

3. Charles Hugo, *Les Hommes de l'exil*. Paris, Lemerre, 1875, ch. XIV, pp. 174-304. Une des raisons qui contribuèrent à l'expulsion de V. Hugo fut le souvenir de la lettre publique à Bonaparte, écrite le 8 avril 1855 (*Actes et Paroles*, Pendant l'exil, 1855, II, *Lettre à Louis Bonaparte*). V. Hugo avait réussi à la faire afficher sur le territoire anglais, à Douvres, par où devait passer Napoléon III à son retour de Londres.

Il y exalte son désir de vengeance et d'action :

Quand un mont chancelant croule, le grain de sable,
S'il pouvait empêcher sa chute, est responsable
Des crimes du bloc de granit....
Abstention, complicité.
(*Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, *La Destinée*, III,
22 janvier 1855.)

Le poème de *Paroles dans l'Épreuve* précise cet état d'esprit et exalte encore une fois la beauté du rôle que joue l'exilé dressé contre Bonaparte. Le lendemain de l'achèvement de *Paroles dans l'Épreuve*, V. Hugo glorifiait encore une fois son attitude de proscrit, « debout sur le roc », dans un remerciement adressé à Jules Janin :

Aujourd'hui, dans une île, en butte aux eaux sans nombre,
Où l'on ne me voit plus, tant j'y suis couvert d'ombre...
Debout, échevelé, sur le cap ou le môle
Par le souffle qui sort de la bouche du pôle,
Parmi les chocs, les bruits, les naufrages profonds,
Morne histoire d'écueils, de gouffres, de typhons,
Dont le vent est la plume et la nuit le registre,
J'erre, et de l'horizon je suis la voix sinistre....
Et tu fais un autel de lumière inondé
Du tas de pierres noir dont on m'a lapidé.
(*Contemplations*, V, 8, A. Jules J., 22 août 1855.)

Il y a peut-être plus d'orgueil encore dans les *Paroles dans l'Épreuve*, puisque V. Hugo y établit une assimilation entre son attitude et celle des grands hommes de la Révolution.

---

## IV

## PAROLES DANS L'ÉPREUVE

Les hommes d'aujourd'hui qui sont nés quand naissait
Ce siècle, et quand son aile effrayante poussait,
Ou qui, quatre-vingt-neuf dorant leur blonde enfance,
Ont vu la rude attaque et la fière défense,
Et pour musique ont eu les noirs canons béants,
Et pour jeux de grimper aux genoux des géants;
Ces enfants qui jadis, traînant des cimeterres,
Ont vu partir, chantant, les pâles volontaires,
Et connu des vivants à qui Danton parlait,
Ces hommes ont sucé l'audace avec le lait.
La Révolution, leur tendant sa mamelle,

---

**Titre** : [PAROLES D'EXILÉ]

**1-10.** Rédaction marginale remplaçant les vers suivants :

*Les hommes d'aujourd'hui, qui dans leur blonde enfance,*
*Ont vu la grande attaque et la grande défense,*
*et connu des vivants à qui Danton parlait,*
*enfants*
*Ont sucé, tout petits, l'audace avec le lait.*

---

11\. L'enthousiasme de V. Hugo pour les hommes de la Révolution s'était déjà manifesté dans les *Châtiments* (cf. notamment *A l'obéissance passive*).

V. Hugo se proposait de donner une large place à la Révolution dans la *Légende des Siècles* ; la page 239 du Reliquat de la *Légende des Siècles* contient cette note : *Petites Épopées : Y mettre les géants de 93, Montagnards et Vendéens, etc. et Bocage, Robespierre, Danton, et Cathelineau* (Cf. *Jean Chouan*, dans la *Légende des Siècles* de 1877). L'épisode des *Cariatides*, composé en 1857, et qui constitue le 4e livre

Leur fit boire une vie où la tombe se mêle,
Et, stoïque, leur mit dans les veines un sang
Qui, lorsqu'il faut sortir et couler, y consent.
Ils tiennent de l'austère et tragique nourrice
L'amour de la blessure et de la cicatrice,
Et, pour trembler, pour fuir, pour suivre qui fuirait,
L'impossibilité de plier le jarret.

---

des *Quatre Vents de l'Esprit*, figura, à plusieurs reprises, parmi les poèmes que V. Hugo destinait à la *Légende des Siècles* (cf. la table de la page XLI dans notre tome I[er], et les tables préparatoires à la seconde *Légende des Siècles*, dans l'édition Ollendorff, tome II, p. 528). C'est par des épisodes restés inachevés, mais dont le sujet central est emprunté à l'histoire de la Révolution, que devait se terminer la *Fin de Satan* : LA PRISON, *Les Squelettes, Camille et Lucile, la Prise de la Bastille, la Liberté, Chant de l'aube* (cf. dans l'édition Ollendorff de la *Fin de Satan*, 1911, les fragments cités p. 270-275). Le plan de l'un de ces épisodes est bien caractéristique de la grandeur épique que devaient avoir ces récits de la Révolution : « Faire sortir de la Bastille un être immense, un spectre, le Masque de Fer. Il se démasque et dit : Je suis le Peuple. On n'avait pas su mon nom jusqu'à ce jour. Je suis l'Homme. Et il pousse ce cri : Liberté ! La Liberté descend (14 juillet) ». Il est probable que de pareils développements furent, à un moment donné dans l'esprit du poète, destinés à la *Légende des Siècles* elle-même, et ce n'est vraisemblablement qu'après 1883 qu'ils furent rejetés dans le dossier de la *Fin de Satan* ; en 1866, V. Hugo formait le projet d'écrire toute une série d'ouvrages en prose sur la Révolution ; il commençait *Quatre-vingt treize*, « cette première fresque de l'immense épopée qu'il entrevoyait » (Lettre à Paul Meurice, du 9 juin 1873) ; et depuis, l'apologie de la Révolution ne cessa d'inspirer les œuvres poétiques et les discours politiques de V. Hugo (Sur la composition de *Quatre-vingt treize*, et les sources de l'épisode de *Jean Chouan*, cf. la Revue universitaire du 15 février 1914, *Comment V. Hugo prépara son roman historique de Quatre-vingt treize*).

16-24. Cf. dans les *Châtiments* la pièce connue et d'inspiration voisine :

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime...
Ceux qui perdent les mots, les volontés, les pas,
L'ombre obscure autour d'eux se prolonge et recule.

(Datée par Victor Hugo : *31 décembre 1848. Minuit.*)

Ils pensent que faiblir est chose abominable,
Que l'homme est au devoir, et qu'il est convenable
Que ceux à qui Dieu fit l'honneur de les choisir
Pour vivre dans un temps de risque et de désir,
Marchent, et, courant droit au but qui les réclame,
Désapprennent les pas en arrière à leur âme.
Ils veulent le progrès durement acheté,
Ne tiennent en réserve aucune lâcheté,
Jettent aux profondeurs leurs jours, leur cœur, leur joie,
Ne se rétractent point parce qu'un gouffre aboie,
Vont toujours en avant et toujours devant eux;
Ils ne sont pas prudents de peur d'être honteux;
Et disent que le pont où l'on se précipite,
Hardi pour l'abordage, est lâche pour la fuite.
Soi-même se scruter d'un regard inclément,
Être abnégation, martyre, dévouement,
Bouclier pour le faible et pour le destin cible,
Aller, ne se garder aucun retour possible,
Ne jamais se servir pour s'évader d'en haut,
Pour fuir, de ce qui sert pour monter à l'assaut,
Telle est la loi; la loi du devoir, du Calvaire,
Qui sourit aux vaillants avec son front sévère.
Peuple, homme, esprit humain, avance à pas altiers!
Parmi tous les écueils et dans tous les sentiers,
Dans la société, dans l'art, dans la morale,

---

27-30. Addition marginale.
28. Ne se rétractent *pas*...
30. *Ils tiennent les calculs de l'effroi pour honteux ;*

---

21. Cf. dans *Les Quatre Vents de l'Esprit* :

,... Les élus, ce sont les éprouvés.
Ils marchent, couronnés d'un mystérieux lustre.
Oh! parmi tous heureux et parmi tous illustre
Celui que la tempête a choisi pour amant!

(III, XI, 17 mars 1855.)

Partout où resplendit la lueur aurorale,
Sans jamais t'arrêter, sans hésiter jamais,
Des fanges aux clartés, des gouffres aux sommets,
Va ! la création, cette usine, ce temple,
Cette marche en avant de tout, donne l'exemple !
L'heure est un marcheur calme et providentiel ;
Les fleuves vont aux mers, les oiseaux vont au ciel ;
L'arbre ne rentre pas dans la terre profonde
Parce que le vent souffle et que l'orage gronde ;
Homme, va ! reculer, c'est devant le ciel bleu
La grande trahison que tu peux faire à Dieu.
Nous donc, fils de ce siècle aux vastes entreprises,
Nous qu'emplit le frisson des formidables brises,
Et dont l'ouragan sombre agite les cheveux,
Poussés vers l'idéal par nos maux, par nos vœux,
Nous désirons qu'on ait présent à la mémoire
Que nos pères étaient des conquérants de gloire,

---

48. Le vers 48 était primitivement suivi de ces deux vers :

*Avance ! reculer, c'est devant le ciel bleu*
*La grande trahison que tu peux faire à Dieu.*

53-54. *Homme, va ! reculer, c'est, dans ce sombre lieu,*
*La grande trahison que tu peux faire à Dieu.*

56. Nous qu'*émeut* le frisson

59-70. Addition marginale.

59. Nous [supposons qu'on a] présent à la mémoire

---

44. *Aurorale :* néologisme ; le premier exemple, cité par Littré, est de 1872.

56-57. Cf. les vers cités dans la notice p. 778-779, et ce passage du début du livre *Pendant l'Exil*, dans la seconde partie d'*Actes et Paroles* : « Ses pas le long de la mer ne sont point perdus. Il fraternise avec cette puissance, l'abîme. Il regarde l'infini, il écoute l'ignoré. La grande voix sombre lui parle. Toute la nature en foule s'offre à ce solitaire. Les analogies sévères l'enseignent et le conseillent. Fatal, persécuté, pensif, il a devant lui les nuées, les souffles, les aigles ; il constate que sa destinée est tonnante et noire comme les nuées, que ses persécuteurs sont vains comme les souffles, et que son âme est libre comme les aigles. »

(*Ce que c'est que l'exil*, VII.)

Des chercheurs d'horizons, des gagneurs d'avenir;
Des amants du péril que savait retenir
Aux âcres voluptés de ses baisers farouches
La grande mort, posant son rire sur leurs bouches;
Qu'ils étaient les soldats qui n'ont pas déserté,
Les hôtes rugissants de l'antre liberté,
Les titans, les lutteurs aux gigantesques tailles,
Les fauves promeneurs rôdant dans les batailles!
Nous sommes les petits de ces grands lions-là.
Leur trace sur leurs pas toujours nous appela;
Nous courons; la souffrance est par nous saluée;
Nous voyons devant nous là-bas, dans la nuée,
L'âpre avenir à pic, lointain, redouté, doux;
Nous nous sentons perdus pour nous, gagné pour tous;
Nous arrivons au bord du passage terrible;
Le précipice est là, sourd, obscur, morne, horrible;
L'épreuve à l'autre bord nous attend; nous allons,
Nous ne regardons pas derrière nos talons;
Pâles, nous atteignons l'escarpement sublime;
Et nous poussons du pied la planche dans l'abîme.

---

61. Des *plongeurs d'océan...*
65. .... les soldats *dont nul n'a* déserté,
70. *Leur exemple après eux* toujours nous appela;
73. L'âpre avenir à pic, lointain, *terrible et* doux;
75. .... au bord du passage *farouche;*
76. Le précipice est là, *noir, fauve, ouvrant la bouche;*
Date du manuscrit: 21 août 1855.

---

69. Cf. dans les *Quatre Vents de l'Esprit* un poème de date postérieure (à en juger par l'écriture) où V. Hugo reprend toutes ces idées, et en particulier cette image:

Et ce que nous disons, faisons et publions
Ressemble à la colère énorme des lions.

*Nous.* (Cette pièce sert de préface au livre III: *La Destinée.*)

80. Cette pièce est un continuel écho des *Châtiments*:

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin, ni terme...
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

(*Ultima Verba*, 2 décembre 1852.)

## XIV

# VINGTIÈME SIÈCLE

# PLEINE MER — PLEIN CIEL

## NOTICE

La *Légende des Siècles* est l'histoire de la conscience humaine en ascension vers le bien. Une des conditions premières et nécessaires de la libération de l'homme écrasé par la superstition et par les forces de la nature, c'est la science. Cette idée est l'une des premières qui se soient présentées à l'esprit de V. Hugo, lorsque sa doctrine a commencé à prendre corps :

Le bien saisit le mal et l'écrase à son tour....
Homme ! Va ! jette-toi dans ces gueules ouvertes
Qu'on nomme inventions, nouveautés, découvertes [1] !

C'est aussi l'une des premières qu'il ait songé à développer dans la *Légende des Siècles*. Dès 1858, il s'était associé au mouvement d'enthousiasme qu'avaient provoqué les premiers essais de dirigeables, et, reprenant les idées communes alors à presque tous les poètes et à tous les publicistes [2], il avait écrit sept strophes, où il célébrait « le vaste élan du progrès vers le ciel » et la conquête de « la liberté dans la lumière ». Le cahier de *Plein Ciel*, qui est daté du 9 avril 1859, porte à sa dernière page cette note, écrite de la main du poète : « Ces sept dernières strophes ont été faites en juin 1858, au commencement de la maladie dont j'ai failli mourir [3]. »

---

1. Dieu, VII, *L'Ange*, 1855.

2. Nous donnons à la suite de notre Notice des extraits de la cantate de Barrillot, *Icare vengé par Pétin*, des feuilletons de Th. Gautier et d'Émile de Girardin, et d'une revue scientifique dirigée par Turgan, *La Fabrique, la Ferme et l'Atelier*.

3. Cette maladie était un anthrax de dimension inquiétante : « la plaie immense, écrit François Victor Hugo (*V. Hugo intime*, lettre de François-Victor à Alfred Asseline, 22 août 1858, p. 173), couvrait toute la largeur du dos », et il ajoute : « Il paraît certain maintenant que la maladie était beaucoup plus grave qu'on n'a voulu nous le laisser croire. Le docteur en

Dix mois plus tard, V. Hugo reprit la pièce commencée. Le titre général était d'abord : *Le Navire*. C'était, dans la pensée de V. Hugo, à la fois le navire marin et le navire aérien, le Léviathan de *Pleine Mer*, et l'aéroscaphe de *Plein Ciel*, le symbole de la barbarie et le symbole du progrès.

Il est de toute évidence que le poème entier a été composé en dérivation de ces sept premières strophes [1] ; *Plein Ciel* est l'amplification des idées qu'elles contiennent, et *Pleine Mer* n'a été aussi largement développé que pour créer une antithèse équilibrée : *Plein Ciel*, c'est la lumière de la civilisation, *Pleine Mer*, c'est la nuit des époques primitives.

*
* *

On peut s'étonner que l'auteur du *Satyre* considère l'une des inventions les plus récentes et les plus merveilleuses de l'homme, la navigation à vapeur, comme l'une des formes de la barbarie. Le nom de Léviathan, donné en 1853, à un gigantesque et célèbre bateau à vapeur est la cause occasionnelle de cette singulière conception. De tous temps les poètes ont vu en Léviathan l'une des forces brutales de la nature. Dans une pièce dont la forme est toute différente de celle du *Satyre*, mais qui a, avec le poème de V. Hugo, un fonds de pensée commun, *Qui sera roi* [2], Th. Gautier montre l'homme vainqueur de

---

a-t-il vu toute la gravité, ou bien nous l'a-t-il sciemment cachée ?... Le dérangement d'une santé aussi chère serait une calamité et privée et publique, dont nous n'oserions pas calculer les conséquences. »

1. Le manuscrit de *Pleine Mer-Plein Ciel* (*Le Navire*) se compose de 38 feuillets de même écriture, sur papier bleu sombre de Guernesey, non filigrané, à l'exception des 2 derniers feuillets dont le papier est plus pâle et l'écriture plus grêle. Les strophes écrites en 1858 commençaient par ces mots :

*Oh ! ce navire suit le sublime chemin*

Une strophe de raccord a été faite en 1859 :

*Oh ! ce navire fait le voyage sacré !....*

et le vers du début a été remplacé par :

*Ce navire là-haut conclut le grand hymen.*

Le ms. 40 n'offre qu'un seul brouillon, sans intérêt, et d'une écriture semblable à celle du manuscrit :

le vaisseau fantôme
insubmersible
l'autan le rencontrait
l'ouragan le voyait et rebroussait chemin
(fragment 351.)

2. Théophile Gautier, *La Comédie de la mort* : Qui sera Roi ? p. 199. Bruxelles, 1838.

Béhémot, de l'oiseau Rock, et de Léviathan, le maître monstrueux de la mer.

De ce Léviathan, V. Hugo avait fait lui-même une peinture effrayante dans *Dieu* :

> Léviathan ! Des poils, des crêtes, des mâchoires,
> Ailes qui sont des bras, pieds qui sont des nageoires,
> Des griffes qu'on prendrait pour des herbes, des nœuds,
> Mille antennes qui font un branchage épineux,
> Un nombril vert, pareil à la mer qui se creuse,
> C'est l'ombre faite monstre, et qui vit, chose affreuse [1] !

Or, en 1853, un ingénieur français, Brunel, avait construit, pour The Eastern Steam Navigation Company, le plus grand steamer qu'on eût vu jusqu'alors : il avait 200 mètres de long, 36 de large, 35 de hauteur ; il possédait 5 cheminées et 7 mâts ; il contenait 1 000 passagers et 200 hommes d'équipage et Brunel avait donné à son gigantesque bateau le nom du monstre biblique *Léviathan*. Ce Léviathan fit une tentative de voyage en Australie qui n'aboutit point, faute de charbon et parce que sa taille l'empêcha d'entrer dans les ports où il pouvait se ravitailler. Après de nouvelles tentatives infructueuses de traversée, il finit par être relégué à Sheerness, où il resta, dégréé et démâté, jusqu'en 1865, époque où on l'utilisa pour la pose des câbles télégraphiques et où on lui donna le nom de Great Eastern.

Nul doute que la vision évoquée du colosse désemparé n'ait frappé V. Hugo [2]. L'épave monstrueuse et son appellation étaient choses faites pour solliciter l'imagination du poète. Il fut séduit par tout ce qui surgissait en lui d'images chaotiques et grandioses au nom de Léviathan, et le navire lui apparut comme une forme surannée de l'antique civilisation, comme une tentative avortée de la science humaine ; il devint dans sa pensée une image de l'ancien monde :

> L'ancien monde, aussi, lui, plongé dans l'amertume,
> *Ayant* tous les fléaux pour vents et pour typhons.
> Construction d'airain aux étages profonds,
> Sur qui le mal, flot vil, crachait sa bave infâme,
> Plein de fumée, et mû par une hydre de flamme,
> La Haine, il ressemblait à ce sombre vaisseau.

*
* *

*Plein Ciel* a aussi son origine dans des événements contemporains

---

1. Dieu, V, *L'Aigle*.
2. V. Hugo conservait dans sa bibliothèque le numéro du 6 février 1858 de *The Illustrated London News*, qui contient une gravure représentant steamer avec le nom de Léviathan inscrit en vedette, aux deux tiers de la page.

V. Hugo s'est toujours intéressé au problème de la direction des ballons. Il écrivait dans *Napoléon le Petit* (1852) : « L'homme n'a plus qu'à réaliser — et il y touche — un progrès qui n'est rien à côté des autres miracles qu'il a déjà faits, il n'a qu'à trouver le moyen de diriger dans une masse d'air une bulle d'air plus léger ; il a déjà la bulle d'air, il la tient emprisonnée ; il n'a plus qu'à trouver la force impulsive, qu'à faire le vide devant le ballon, par exemple, qu'à brûler l'air devant l'aérostat comme fait la fusée devant elle.... Savez-vous ce qui arrivera alors ? à l'instant même les frontières s'évanouissent, les barrières s'effacent ;... en dépit des censures, en dépit des index, il pleut des livres et des journaux [1] partout... les fanatismes meurent, l'oppression est impossible ; l'homme se traînait à terre, il échappe [2]... »

A cette date, tout Paris était préoccupé des expériences qu'allait tenter l'inventeur Pétin [3]. Une lettre à Nadar, écrite plus tard, en 1864, nous révèle l'influence qu'eut sur la conception du ballon de *Plein Ciel* le système Pétin (1850-1851) : « Les flottilles de ballons, écrit V. Hugo, et les trappes et plans inclinés du système Pétin, sont, pour la solution de ce problème (de la direction des ballons), de bonnes données. Il n'est pas impossible qu'on voie, un jour, pour les grands voyages océaniques, se réaliser à peu près la machine, ou, si l'on veut, la vision que les lecteurs ont peut-être rencontrée quelque part, dans des vers intitulés : *Vingtième Siècle* [4]. »

V. Hugo s'est vanté ; sa vision était irréalisable ; plus irréalisable même que le système de l'inventeur Pétin qui, pendant une année, n'avait cessé de modifier les éléments essentiels de son invention, et qui dut renoncer à en faire l'essai.

Aussi bien n'est-ce point dans la précision des détails techniques, privilège exclusif de la prose, qu'il faut chercher le mérite de l'épopée du Progrès, qui sert de conclusion à la *Légende des Siècles*. Ce mérite est ailleurs.

On peut dire que V. Hugo a montré dans *Pleine Mer — Plein Ciel* le modèle de la poésie scientifique, comme dans les *Pauvres Gens* il avait fait voir le modèle de la poésie des humbles. Il y a

---

1. *Le Journal de l'Exil* (op. cit., p. 14) septembre 1902, nous montre V. Hugo discutant sérieusement le projet d'aller en France par ballon et de jeter sur Paris des collections de son pamphlet : *Napoléon le Petit*.

2. *Napoléon le Petit*, Conclusion, Deuil et Foi, II.

3. Sur le système Pétin, voir à la suite de la Notice le feuilleton de Théophile Gautier, pp. 793-94 et les notes des vers 281, 364, 368, 405 et 455.

4. *Lettre de V. Hugo à Nadar*, publiée par la Revue de Paris du 15 janvier 1910, p. 680.

entre les poèmes des devanciers de V. Hugo [1] et le poème de *Vingtième Siècle* une différence analogue à celle qui sépare *Les Pauvres Gens* des *Enfants de la Morte* de Charles Lafont.

Lorsqu'on sort de la platitude des descriptions à la Delille qu'on rencontre chez les prédécesseurs de V. Hugo [2], du terre à terre et de la banalité de leurs idées générales, on ne saurait méconnaître que, le premier, il a donné la grandeur épique à la description des inventions de l'homme, et, aux idées de progrès, de fierté morale et de bonheur de l'humanité qui en découlaient, tout un nouvel élargissement lyrique.

« Il y a là, écrivait Théophile Gautier au début de son article sur le ballon Pétin, tout un monde prodigieux et féerique qui attend son poète. » — V. Hugo se souvint-il de cet appel en composant *Plein Ciel*? De toute façon, il réalisa le vœu de Th. Gautier.

Mais *Plein Ciel* est, plus encore qu'un poème scientifique, un hymne au Progrès : c'est une apothéose de la civilisation. *Plein Ciel* est la conclusion logique de toute la première *Légende des Siècles*. Le poète a montré jusqu'alors par quelles étapes d'oppressions et de misères l'homme avait passé : car, s'il y a de beaux gestes épiques et de grands dévouements chevaleresques dans les pages d'épopée qui ont précédé, il y a plus encore une évocation de toutes les cruautés des tyrans et de toutes les souffrances des peuples. *Plein Ciel* chante la définitive délivrance, que le *Satyre* avait fait entrevoir. Une fois encore, les idées générales, chères au philosophe et à l'exilé, et notamment

---

1. 1845. Barthélemy, *La Vapeur*. Paris, Lange et Lévy.
1847. Lesguillon, *Napoléon au camp de Boulogne*, poème couronné par l'Académie française au concours dont le sujet donné était *La Découverte de la Vapeur*. Napoléon y voit en rêve un bateau à vapeur qui transporte son armée en Angleterre.
1854. Potvin, *La Vapeur*, légende drammatique. Revue trimestrielle. Bruxelles.
1856. Maxime Ducamp, *Les Chants modernes*. Nous donnons après la notice la préface de Maxime Ducamp, qui est, à propos de l'inspiration scientifique, un appel aux poètes et indirectement à V. Hugo.

2. Nous aurons l'occasion de rapprocher souvent l'épisode du ballon babylonien de Lamartine (*La Chute d'un Ange*, VIII[e] vision) des développements de V. Hugo. Cependant, il ne saurait être question de poésie scientifique à propos de Lamartine. La description de son ballon se réduit à quelques vers; il reproche aux fils d'Elam d'avoir fait du « char merveilleux » l'instrument du mal; il est très éloigné d'en vouloir faire le symbole du progrès; il n'y a pas communauté d'inspiration morale entre Lamartine et V. Hugo; tout se borne à des similitudes d'expressions, mais ces similitudes sont assez nombreuses pour laisser croire que V. Hugo rivalise consciemment avec Lamartine.

sa croyance à l'ascension de toutes choses vers le bien reçoivent ici une expression splendidement lyrique. L'hymne au Progrès de *Plein Ciel* est l'aboutissant de toute cette métaphysique, dont les *Contemplations* nous avaient entr'ouvert les ténèbres, que le *Satyre* avait débrouillée et magnifiée, et qui trouve ici sa conclusion à la fois vigoureuse et élargie[1]. On ne saurait oublier que V. Hugo avait, dès 1853, exposé la plupart des idées de *Plein Ciel* dans son poème de *Force des Choses*. Il n'est presque pas un vers de *Plein Ciel* qui ne rappelle l'inspiration et souvent même l'expression du tableau du Progrès dans *Force des Choses* :

> Le globe esclave cède à l'esprit souverain.
> Partout où la terreur régnait, où marchait l'homme,
> Triste et plus accablé que la bête de somme,
> Traînant ses fers sanglants que l'erreur a forgés,
> Partout où les carcans sortaient des préjugés,
> Partout où les césars, posant les pieds sur l'âme,
> Etouffaient la clarté, la pensée et la flamme,
> Partout où le mal sombre, étendant son réseau,
> Faisait ramper le ver, tu fais naître l'oiseau !
> Par degrés, lentement, on voit sous ton haleine,
> La liberté sortir de l'herbe de la plaine,
> Des pierres du chemin, des branches des forêts,
> Rayonner, convertir la science en degrés,
> Du vieil univers mort briser la carapace,
> Emplir le feu qui luit, l'eau qui bout, l'air qui passe,
> Gronder dans le tonnerre, errer dans les torrents
> Vivre ! et tu rends le monde impossible aux tyrans !
>
> *Châtiments*, VII, 13, *Force des Choses*[2].

---

1. Cf. aussi dans la *Légende des Siècles* de 1877 la pièce *Tout le passé et tout l'avenir*, composée du 7 au 17 juin 1854.

2. Nous nous sommes bornés à une courte citation. Nous renvoyons à la pièce entière ; la première partie y est toute d'actualité : c'est bien, comme dans le *Satyre*, l'oppression de l'homme, mais l'oppresseur est Napoléon III et l'opprimé V. Hugo, puis, peu à peu, les invectives s'éliminent, le poète s'élève aux idées générales et conclut par un triomphal panégyrique du Progrès.

# PIÈCES JUSTIFICATIVES

## I

La Presse. *Locomotion aérienne. Système de M. Pétin,* feuilleton du 4 juillet 1850, par Théophile Gautier[1].

M. Pétin, attentif observateur de la nature, a commencé par se faire grand pour être petit, lourd pour être léger. Ce n'est pas un ballon qu'il peut diriger, mais quatre ou six ballons agrégés.... M. Pétin place les uns derrière les autres ses *quatre ballons maintenus et reliés par une charpente légère*, soit en fer, soit en bois, espèce de cage destinée à supporter les ponts où seront rangés les voyageurs, les bagages, les roues des turbines, les hélices, les ailes et les coupoles, parachutes et paramontes ;... un bouclier de forme conique, adapté au flanc antérieur du premier ballon, fait comme la proue du navire aérien et facilite la division de l'air.

Cet appareil est de grande dimension, il ne doit pas avoir moins de 120 mètres de longueur sur vingt-sept de large et trente-six de hauteur, quelque chose comme la nef de Notre-Dame ou un vaisseau de guerre avec sa mâture.... Le mouvement se fait au moyen d'un centre de gravité et d'une rupture d'équilibre aux extrémités.... Une balance dont les plateaux sont vides reste horizontale. Le moindre objet placé dans l'un d'eux détermine une inclinaison, parce que le fléau de la balance a un point d'appui à son milieu. C'était ce point d'appui qu'il fallait se procurer dans l'air, pour pouvoir déterminer des ruptures d'équilibre, source de toute progression. M. Pétin y est parvenu avec un moyen d'une simplicité extrême, comme tous ceux que fournit la nature bien observée. Il a établi sur le second pont de son navire,

---

1. Ce feuilleton fut tiré à part et distribué dans Paris pour servir d'appel à la souscription nationale de 200000 francs, ouverte en faveur de l'inventeur Pétin : le premier souscripteur fut le Président de la République (*Nouveau système de Navigation aérienne.* Paris, 1850, in-8).

dans l'endroit que laissent libre les ballons, de vastes châssis posés horizontalement et garnis de toiles à peu près comme des ailes de moulin à vent. Ces châssis se remploient à volonté. Les ailerons se ramènent sur les ailes aisément et rapidement de manière à offrir plus ou moins de résistance dans l'ascension et la descente, selon les mouvements qu'on veut produire. Au centre de ce léger *plancher mobile* sont disposés parallèlement deux demi-globes, fixés sur leurs bords et libres de se gonfler dans un sens ou dans l'autre. Lorsqu'on monte, *l'air s'engouffre* dans leur cavité et les arrondit par sa pression qui est immense.... Les deux demi-sphères décrivent un arc renversé du côté de la terre, et retardent cette force d'ascension verticale qui opère par éloignement de la circonférence et dans le sens du rayon....

M. Pétin a imaginé d'appliquer à son vaisseau aérien l'hélice inventée pour les bateaux à vapeur par Sauvage, ce grand génie si longtemps méconnu. Deux hélices mises en mouvement par deux turbines posées autour des globes parachutes et paramontes se vissent pour ainsi dire dans l'air et opèrent des tractions énergiques. Lorsqu'on veut virer de bord, on laisse aller une poulie folle, une des hélices suspend sa rotation, et l'aérostat tourne sur lui-même ou décrit une courbe; enfin, il devient susceptible d'exécuter les manœuvres d'un steamer....

L'appareil de M. Pétin offre plus de sûreté aux voyageurs que tout autre moyen de locomotion...

La découverte de la locomotion aérienne vient à point.... Tous [les] grands moyens mis au service de l'homme pour l'exploitation de sa planète, avaient pour complément logique la conquête de l'atmosphère.

Cette invention était nécessaire, attendue, indispensable, fatale dans le bon sens du mot. Le vaisseau aérien a été trouvé par Montgolfier. M. Pétin vient d'y mettre le gouvernail et les rames; son mérite n'est pas moindre. Avec le vaisseau volant on ira en Californie en quelques heures, on descendra dans le centre mystérieux de l'Afrique.... La Chine voit sa grande muraille inutile.... L'humanité prend véritablement possession de son globe.

... Quand les ballons seront passés à l'état usuel comme les chemins de fer, que deviendront les frontières, les douanes, les murs d'octroi, les passe-ports et toutes ces vieilles formes de l'ancienne barbarie que nous appelons civilisation. Quelles guerres seront possibles lorsque les peuples se visiteront tous les jours, comme des amis qui demeurent dans la même rue...

Théophile Gautier.

## II

François Barrillot. *Icare vengé par Pétin* avec un Avant-propos de Pierre Lachambeaudie. Paris, Durand, 1851.

I. *La chute d'Icare.*

*

II. *Icare vengé par Pétin.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voyez ! sur ce vieux monde un jour nouveau se lève ;
Tout sourit, tout fleurit à sa pure clarté.
La tyrannie en pleurs laisse tomber son glaive,
Où la rouille a gravé ces mots : Fraternité !...

Et la superstition, sœur de la barbarie,
Devant cette clarté met la main sur ses yeux.
De fureur écumante, en vain elle s'écrie :
Vous allez dépeupler mon enfer et mes cieux ;

La science répond : Je chasse les ténèbres ;
J'écris dans tous les cœurs : Vérité ! vérité !
En dépeuplant ton ciel et tes antres funèbres,
Je rapproche de Dieu la pauvre humanité.

L'esprit et la matière ont eu chacun leurs cultes,
Où l'ignorance, aux yeux d'un noir bandeau couverts,
Adorait à genoux des fétiches occultes ;
Aujourd'hui la science explique l'univers.

De nos pères naïfs les rêves fantastiques
De chars aériens, de fée aux ailes d'or,
Vont se réaliser plus beaux, plus poétiques,
Plus vrais, plus attrayants, plus merveilleux encor.

Enfin la vérité remplace le mensonge.
L'homme suit du progrès le vol audacieux ;
Il a réalisé ce qu'il voyait en songe ;
Plus haut que l'albatros il plane dans les cieux.

Char d'ébène attelé de blanches tourterelles,
Où Vénus souriait à l'Amour enchanté,
Place à l'esquif céleste armé de grandes ailes
Qui transporte la paix et la fraternité !

Mystique chariot, tout rayonnant de flammes,
Où disparut Élie aux regards d'Israël,
Le vaisseau de Pétin lève ses grandes rames,
Et va plus haut que toi battre les flots du ciel.

Le voyez-vous, avec ses ballons et ses voiles,
Illuminé partout d'un millier de falots,
Courir pendant la nuit, comme un groupe d'étoiles,
Qui fuirait en rasant et la terre et les flots ?...

*

III. *Le Navire aérien.*

. . . . . . . . . . . . . . .
O prodige inouï ! le vaisseau merveilleux
Qui, dédaignant la mer, se berce dans les cieux !
Le peuple, enfant d'un siècle où Dieu même s'explique,
Pour annoncer aux rois la grande République,
La République où nul ne doit être étranger,
Va lancer dans les airs son premier messager !...
Messager d'avenir, de paix universelle,
Qui va porter au monde une bonne nouvelle.
Voyez comme il est beau, le navire Pétin,
Avec ses grands pavois, ses globes de satin....

*

IV. *La France.*

. . . . . . . . . . . . . . .
Il va, semant la paix, l'amour, la liberté,
Des peuples désunis renouer l'unité.
Plus de pays lointains, de terres inconnues ;
Il découvrira tout en franchissant les nues.
Tous les peuples entre eux se communiqueront
Leurs sciences, leurs arts, leurs riches industries,
Sans diviser le monde en diverses parties ;
Puis au même banquet ils fraterniseront.

*

V. *La chanson du pilote aérien.*

***

III

La Fabrique, la Ferme et l'Atelier. Revue populaire illustrée dirigée par Julien Turgan, 1851-1852. — *Féeries de la Science* par Louis de Cormenin, tome Ier, p. 362.

« L'aérostation, dans ses moyens actuels, n'a-t-elle pas sa poésie particulière ? Lorsque le globe de gaz s'élance dans l'air et qu'il s'élève sur le bleu du firmament, ne semble-t-il pas un immense oiseau planant sur l'atmosphère et réfléchissant ses couleurs ? Ce qui n'a été que l'amusement du badaud et la recherche du savant deviendra, par la suite, alors que seront trouvées les lois précises de la direction, le véhicule habituel de nos relations et de nos rapports, la locomotion réalisable, facile, *sub Jove crudo*. L'air, l'élément le plus fluide, économise tout travail préparatif ; une bouteille de gaz concentré, et vous pouvez monter dans l'espace. Pas n'est besoin de montagnes à percer, de rochers à faire sauter par le jeu de la mine, pas de routes à creuser, d'inégalités à niveler, de courbes à suivre, de rivières à franchir, de viaducs à suspendre sur le vide. Les barrières morales des douanes tomberont d'elles-mêmes, renversées, par leur propre inutilité ; le perpétuel échange des peuples s'opérant sans fatigue, avec une foudroyante rapidité, une société nouvelle naîtra, plus générale, plus universellement humaine. La science agrandie fera le monde à son image. Les aéronautes effaceront d'un coup d'aile la carte territoriale de la terre aérienne, de la glèbe affranchie et volatilisée ; l'air n'aura ni gouvernement, ni prisons, ni bagnes, ni police. Qui convertirait l'ange en garde-chiourme ?.... »

## IV

La Presse. *Le Risque et l'Invention,* par Emile de Girardin, 26 septembre 1852.

« Hier vendredi, 24 septembre 1852, un homme est parti imperturbablement assis sur le tender d'une machine à vapeur, enlevée par un ballon ayant la forme d'une immense baleine, navire aérien pourvu d'un mât servant de quille, et d'une voile tenant lieu de gouvernail. Ce Fulton de la navigation aérienne se nomme Henri Giffard...

C'était un beau et dramatique spectacle que celui de ce soldat de l'idée, affrontant, avec l'intrépidité que l'invention communique à l'inventeur, le péril, peut-être la mort, car. à l'heure où j'écris ces lignes, j'ignore encore si la descente a pu s'opérer sans accident, et comment elle a pu s'opérer....

... On comprend que toutes les combinaisons de la guerre seront changées le jour où, au lieu de lancer certains projectiles, il n'y aura plus qu'à les laisser tomber au milieu d'un carré d'infanterie. Ce

n'est là qu'un des points par lesquels la navigation aérienne à vapeur s'élève à la hauteur d'une immense question politique [1]. »

## V

Maxime Du Camp. *Les Chants modernes,* Paris, Michel Lévy, 1855. Préface.

« Tout marche, tout grandit, tout s'augmente autour de nous cependant. La science fait des prodiges, l'industrie accomplit des miracles, et nous restons impassibles, insensibles, méprisables, grattant les cordes faussées de nos lyres, fermant les yeux pour ne pas voir, ou nous obstinant à regarder vers un passé que rien ne doit nous faire regretter. On découvre la vapeur, nous chantons Vénus, fille de l'onde amère; on découvre l'électricité, nous chantons Bacchus, ami de la grappe vermeille. C'est absurde !

Quoi, nous avons entendu parler parmi nous les hardis novateurs qui préparent l'avenir, nous avons écouté Saint-Simon, Fourier, Owen et les autres; nous regardons avec anxiété vers les choses futures; nous vivons au milieu de ces problèmes sociaux dont l'éclosion va changer la face du monde; nous voyons la religion qui se lézarde et qui s'étaye sur des dogmes nouveaux pour ne pas s'écrouler comme une ruine; tous les principes, tous les droits, tous les espoirs sont discutés et remis en question;... et nous commentons de mauvaises traductions de Platon, et nous faisons des tragédies sur Ulysse, et nous rimaillons des épitres à Chio, et nous évoquons dans nos vers tous les dieux morts des Olympes détruits; cela est insensé ! cela est fou ! cela est impie !...

... Figurez-vous un poëte qui serait assez sage et assez ami de sa propre renommée pour écrire l'histoire de la vapeur ou de l'électricité ! Il ferait plus qu'un livre, il ferait une révolution !

Comme la science, l'industrie a bien des splendeurs qui méritent d'être racontées. Ses efforts qui ne se reposent jamais, ses créations incessamment fécondes, ses tâtonnements, ses longues méditations, ses rivalités, ses chutes même sont dignes d'avoir leur histoire. On a bien chanté les forges de Vulcain, pourquoi donc ne chanterait-on pas les forges d'Indret et du Creuzot ? Allez dans une de ces usines immenses

1. Parmi toutes les utopies, provoquées par le premier dirigeable, il est remarquable qu'Emile de Girardin ait été presque seul à voir la vérité et à pressentir le rôle réservé aux ballons dans la guerre. Comme nous sommes loin de *Plein Ciel* !

qui fument au bord de la Seine, près de Paris, à Asnières, par exemple, entrez et regardez. La salle est énorme; de larges feux l'éclairent au milieu desquels passent des hommes demi-nus, noirs, en sueur, actifs, musculeux et superbes comme des cariatides du Puget. Sur une enclume plus large qu'un plateau de montagne, une masse énorme, rouge, flamboyante est placée et crépite encore. Au-dessus d'elle s'élève et s'abaisse un marteau gigantesque, d'un poids incompréhensible, et mû par une machine à vapeur. Vingt hommes robustes, attentifs, poussent peu à peu, lentement, progressivement, le bloc enflammé sous le bélier qui le forge. Ils regardent tous le maître-forgeron qui ne parle pas et qui, debout, le bras levé, la main tendue, fait un geste que comprennent ses intelligents ouvriers. Nul ne dit mot; l'angoisse serre les cœurs, car un faux mouvement, un signe mal interprété peut faire voler en éclats le colosse de fer rouge qui pèse peut-être quarante mille livres. On n'entend rien que la roue qui chante en battant la rivière, que les coups profonds du marteau et le sifflement aigu de sa chute. C'est une bataille aussi que ces luttes contre des obstacles semblables vaincus à force de travail et d'audace. Il y a péril de vie, mais, si l'on meurt, on est certain, du moins, que c'est pour la bonne cause....

« Le poëte a charge d'âmes! » c'est M. Victor Hugo qui l'a dit. N'oublions pas cette sainte vérité. Le fardeau est trop glorieux pour que nous le rejetions jamais, dût-il nous écraser! »

---

# I

## PLEINE MER

*

L'abîme; on ne sait quoi de terrible qui gronde ;
Le vent; l'obscurité vaste comme le monde;
Partout les flots; partout où l'œil peut s'enfoncer,
La rafale qu'on voit aller, venir, passer;
L'onde, linceul; le ciel, ouverture de tombe;
Les ténèbres sans l'arche et l'eau sans la colombe;
Les nuages ayant l'aspect d'une forêt.
Un esprit qui viendrait planer là, ne pourrait
Dire, entre l'eau sans fond et l'espace sans borne,
Lequel est le plus sombre, et si cette horreur morne,
Faite de cécité, de stupeur et de bruit,

---

Titre : *Le Navire*
3. *Au sud, au nord*; partout où l'œil peut s'enfoncer,
8. *Une âme* qui viendrait planer là,
10. .... et si *la stupeur* morne,

---

1-12. Toutes ces images sont déjà en germe dans *Océan* :

... Je suis sans forme et sans nombre.
Venez, les vents, l'horreur, l'ombre.
. . . . . . . . . . . . . .
J'ai plus de nuit que la tombe.
Léviathan dans ma trombe
N'est plus qu'un ver...

(18 février 1854 : *Fini pendant une tempête.*
*Légende des Siècles*, 1883, XXII.)

Vient de l'immense mer ou de l'immense nuit.

L'œil distingue, au milieu du gouffre où l'air sanglote,
Quelque chose d'informe et de hideux qui flotte,
Un grand cachalot mort à carcasse de fer,
On ne sait quel cadavre à vau-l'eau dans la mer ;
Œuf de titan dont l'homme aurait fait un navire.
Cela vogue, cela nage, cela chavire ;
Cela fut un vaisseau ; l'écume aux blancs amas
Cache et montre à grand bruit les tronçons de sept mâts ;
Le colosse, échoué sur le ventre, fuit, plonge,
S'engloutit, reparaît, se meut comme le songe ;
Chaos d'agrès rompus, de poutres, de haubans ;
Le grand mât vaincu semble un spectre au bras tombants ;
L'onde passe à travers ce débris ; l'eau s'engage
Et déferle en hurlant le long du bastingage,
Et tourmente des bouts de corde à des crampons
Dans le ruissellement formidable des ponts ;
La houle éperdument furieuse saccage
Aux deux flancs du vaisseau les cintres d'une cage

---

13. *On* distingue, au *plus noir* du gouffre
14. Quelque chose d'informe et *d'effrayant*...
18. Cela *nage*, cela *se tord*...
20. Le vers 20 est suivi dans le manuscrit de ce vers biffé :

*l'onde passe à travers ce débris ; l'eau*
*On devine, à travers la lame qui s'engage,*
*grelins*

23. Chaos d'agrès rompus, de *mouffles*, de haubans ;
24. Ms. [aux].
27. *Des débris de haubans, de canons et* crampons
28. Suivi d'abord du vers 33.
29. La *lame* éperdument furieuse
30. *Sous la proue, à l'avant,* les cintres d'une cage

---

15-16. Cf. dans les *Orientales* :

Qu'elle vogue au hasard, comme un corps palpitant,
La carène entr'ouverte,
Comme un grand poisson mort, dont le ventre flottant
Argente l'onde verte.
(*Canaris*, novembre 1828.)

Où jadis une roue effrayante a tourné;
Personne; le néant, froid, muet, étonné;
D'affreux canons rouillés tendent leurs cous funestes;
L'entre-pont a des trous où se dressent les restes
De cinq tubes pareils à des clairons géants,
Pleins jadis d'une foudre, et qui, tordus, béants,
Ployés, éteints, n'ont plus, sur l'eau qui les balance,
Qu'un noir vomissement de nuit et de silence;
Le flux et le reflux, comme avec un rabot,
Dénude à chaque coup l'étrave et l'étambot,
Et dans la lame on voit se débattre l'échine
D'une mystérieuse et difforme machine.
Cette masse sous l'eau rôde, fantôme obscur.
Des putréfactions fermentent, à coup sûr,
Dans ce vaisseau perdu sous les vagues sans nombre;
Dessus, des tourbillons d'oiseaux de mer; dans l'ombre,
Dessous, des millions de poissons carnassiers.
Tout à l'entour, les flots, ces liquides aciers,
Mêlent leurs tournoiements monstrueux et livides.
Des espaces déserts sous des espaces vides.
O triste mer! sépulcre où tout semble vivant!

---

31. Où jadis une *vis* effrayante a tourné;
32. ....; le néant, froid, *sinistre*, étonné;
33. D'affreux canons rouillés *dressent* leurs *becs* funestes;
39-42. Rédaction marginale remplaçant dans le manuscrit un espace blanc de trois vers, et les deux vers suivants :

*Et la vague*
*Le colosse échoué sur le ventre, fuit, plonge,*
*S'engloutit, reparaît, se meut comme le songe;*

*passe*
43. Cette masse sous l'eau *vogue*...
50. *Les horizons, en bas, sont déserts, en haut, vides.*

---

40. On remarquera dans ce passage le grand nombre des mots techniques. L'*étambot* est une pièce de l'extrémité arrière de la carène.

Ces deux athlètes faits de furie et de vent,
Le tangage qui bave et le roulis qui fume,
Luttant sur ce radeau funèbre dans la brume,
Sans trêve, à chaque instant arrachent quelque éclat
De la quille ou du pont dans leur noir pugilat;
Par moments, au zénith un nuage se troue,
Un peu de jour lugubre en tombe, et, sur la proue,
Une lueur, qui tremble au souffle de l'autan,
Blême, éclaire à demi ce mot : LÉVIATHAN.
Puis l'apparition se perd dans l'eau profonde;
Tout fuit.

Léviathan; c'est là tout le vieux monde,
Apre et démesuré dans sa fauve laideur;
Léviathan, c'est là tout le passé : grandeur,
Horreur.

*

Le dernier siècle a vu sur la Tamise
Croître un monstre à qui l'eau sans bornes fut promise,
Et qui longtemps, Babel des mers, eut Londre entier
Levant les yeux dans l'ombre au pied de son chantier.
Effroyable, à sept mâts mêlant cinq cheminées
Qui hennissaient au choc des vagues effrénées.

---

52. Ces deux athlètes faits de *tourmente...*
54. Luttant sur ce *vaisseau* funèbre
55. *Hideux,* à chaque instant arrachent quelque éclat
58. *Laisse tomber un jour lugubre,* et, sur la proue,
59. *Cette* lueur,
61. Puis *le spectre se perd dans la houle* profonde;
66. Croître un monstre à qui *fut toute la mer* promise,
67. Et qui longtemps, *ébauche immense,* eut Londre entier
69. *Gigantesque,* à sept mats mêlant cinq cheminées
70. *Faisant hennir les eaux comme des haquenées,*

---

69. Cf. Notice, p. 789.

Emportant, dans le bruit des aquilons sifflants,
Dix mille hommes, fourmis éparses dans ses flancs,
Ce Titan se rua, joyeux, dans la tempête ;
Du dôme de Saint-Paul son mât passait le faîte ;
Le sombre esprit humain, debout sur son tillac,
Stupéfiait la mer qui n'était plus qu'un lac ;
Le vieillard Océan, qu'effarouche la sonde,
Inquiet, à travers le verre de son onde,
Regardait le vaisseau de l'homme grossissant ;
Ce vaisseau fut sur l'onde un terrible passant ;
Les vagues frémissaient de l'avoir sur leurs croupes ;
Ses sabords mugissaient ; en guise de chaloupes,
Deux navires pendaient à ses portemanteaux ;
Son armure était faite avec tous les métaux ;
Un prodigieux câble ourlait sa grande voile ;
Quand il marchait, fumant, grondant, couvert de toile,
Il jetait un tel râle à l'air épouvanté
Que toute l'eau tremblait, et que l'immensité

---

*dans l'immense* tempête ;

73. Ce *steamer* se rua *dans la mer stupéfaite* ;
79. *Regarda* le vaisseau
80. Ce *géant* fut sur l'onde
82. *Son gréement* mugissait ;
87. Il jetait un tel *souffle* à l'air épouvanté

---

81. Cf. La variante du vers 70 :

*Faisant hennir les eaux comme des haquenées.*

On retrouve à plusieurs reprises et sous différentes formes cette image à propos des vagues : cf. dans les *Quatre Vents de l'Esprit* :

Croyez-vous seuls pouvoir quitter pour la montagne
Les vagues que l'écume éternelle accompagne,
Fuir, puis, d'un coup de tête effrayant, revenir
A l'ombre où l'on entend ces cavales hennir ?

(Livre Ier. *Je vis les quatre vents passer*, 5-8.)
H. H. 5 juin 1870.

et dans *Dieu* :

Ce livide univers, vaste danse macabre,
Où l'astre tourbillonne, où la vague se cabre.

(*Le Hibou*, v. 146-147.)

Comptait parmi ses bruits ce grand frisson sonore ;
La nuit, il passait rouge ainsi qu'un météore ;
Sa voilure, où l'oreille entendait le débat
Des souffles, subissant ce gréement comme un bât,
Ses hunes, ses grelins, ses palans, ses amures,
Étaient une prison de vents et de murmures ;
Son ancre avait le poids d'une tour ; ses parois
Voulaient les flots, trouvant tous les ports trop étroits ;
Son ombre humiliait au loin toutes les proues ;
Un télégraphe était son porte-voix ; ses roues
Forgeaient la sombre mer comme deux grands marteaux ;
Les flots se le passaient comme des piédestaux
Où, calme, ondulerait un triomphal colosse ;
L'abîme s'abrégeait sous sa lourdeur véloce ;
Pas de lointain pays qui pour lui ne fût près ;
Madère apercevait ses mâts ; trois jours après,
L'Hékla l'entrevoyait dans la lueur polaire.
La bataille montait sur lui dans sa colère.

---

90. La nuit, il *fuyait* rouge ainsi qu'un météore ;

91. Après le vers 91 on trouve, barrés, les deux vers 120-121, évidemment par erreur de copie.

92. Des *aquilons portant* ce gréement comme un bât,

96. Voulaient *la mer...*

101. Où *roulerait sans fin* un triomphal colosse ;

102. *L'espace s'effaçait* sous sa lourdeur véloce ;

103-105. *L'autan le rencontrait et rebroussait chemin ;*
*Un jour, il essayait Cherbourg ; le lendemain*
L'Hékla l'entrevoyait dans la *clarté* polaire.

106. Le vers 106 est suivi dans le manuscrit de ce brouillon, dont les vers 2 et 3 se rencontrent déjà après le vers 92.

*fauve, et couvrait la mer de ses ailes de feu ;*
*la terre s'effrayait quand sur l'horizon bleu*
*Rampait l'allongement hideux de sa fumée,*
*Car c'était une ville et c'était une armée ;*
*Morne, il*
*Ce monstre étincelait*
*Ses sabords fourmillaient de mortiers et d'affûts*
*fourmillement*
*et d'un hérissement de bataillons confus ;*
*Ses grappins menaçaient, et, pour les abordages,*

La guerre était sacrée et sainte en ce temps-là;
Rien n'égalait Nemrod si ce n'est Attila;
Et les hommes, depuis les premiers jours du monde,
Sentant peser sur eux la misère inféconde,
Les pestes, les fléaux lugubres et railleurs,
Cherchant quelque moyen d'amoindrir leurs douleurs,
Pour établir entre eux de justes équilibres,
Pour être plus heureux, meilleurs, plus grands, plus libres,
Plus dignes du ciel pur qui les daigne éclairer,
Avaient imaginé de s'entre-dévorer.
Ce sinistre vaisseau les aidait dans leur œuvre.
Lourd comme le dragon, prompt comme la couleuvre,
Il couvrait l'Océan de ses ailes de feu;
La terre s'effrayait quand sur l'horizon bleu
Rampait l'allongement hideux de sa fumée,
Car c'était une ville et c'était une armée;
Ses pavois fourmillaient de mortiers et d'affûts,
Et d'un hérissement de bataillons confus;
Ses grappins menaçaient; et, pour les abordages,
On voyait sur ses ponts des rouleaux de cordages
Monstrueux, qui semblaient des boas endormis;
Invincible, en ces temps de frères ennemis,
Seul, de toute une flotte il affrontait l'émeute,
Ainsi qu'un éléphant au milieu d'une meute;
La bordée à ses pieds fumait comme un encens,
Ses flancs engloutissaient les boulets impuissants,

---

117. *Ce vaisseau de la nuit* les aidait dans leur œuvre.
119. *Fauve, il couvrait la mer* de ses ailes de feu ;
125. Le vers 125 est suivi dans le manuscrit de ce brouillon :
*Car c'était une ville et c'était une armée* ;
*Son ancre avait le poids d'une tour; ses parois*
*Voulaient les flots, trouvant les ports trop étroits* ;
*L'écueil qui ne peut fuir, craignait ses abordages,*

*Effroyable*
128. *Dans la guerre,* en ces temps de frères ennemis,
131. La *mitraille* à ses pieds

Il allait broyant tout dans l'obscure mêlée,
Et, quand, épouvantable, il lâchait sa volée,
On voyait flamboyer son colossal beaupré,
Par deux mille canons brusquement empourpré.
Il méprisait l'autan, le flux, l'éclair, la brume.
A son avant tournait, dans un chaos d'écume,
Une espèce de vrille à trouer l'infini.
Le Malström s'apaisait sous sa quille aplani.
Sa vie intérieure était un incendie ;
Flamme au gré du pilote apaisée ou grandie ;
Dans l'antre d'où sortait son vaste mouvement,
Au fond d'une fournaise on voyait vaguement
Des êtres ténébreux marcher dans des nuées
D'étincelles, parmi les braises remuées ;
Et pour âme il avait dans sa cale un enfer.
Il voguait, roi du gouffre, et ses vergues de fer
Ressemblaient, sous le ciel redoutable et sublime,
A des sceptres posés en travers de l'abîme ;
Ainsi qu'on voit l'Etna l'on voyait ce steamer ;

---

134. Et quand, *sur cette foule,* il lâchait sa volée,
tournait *dans un serpent* d'écume,
138-139. A son avant *roulait et tournait dans l'écume*
Une espèce de vrille à *forer* l'infini.
140. *Le tourbillon mourait* sous sa quille aplani ;
145. *D'effrayants êtres noirs* marcher dans des nuées
*l'Etna sombre*
*Vésuve*
151. *Comme on voit le Caucase* on voyait ce steamer ;

---

141-151. Cf. dans *Napoléon au camp de Boulogne,* par Lesguillon, la description de la chambre de chauffe :

L'œil qui plonge éperdu dans ses cavités sombres
Voit autour d'un brasier errer de pâles ombres :
Pareils à ces damnés dont la fourche de fer
Attise incessamment les bûchers de l'enfer,
Sous les rouges reflets d'une vaste chaudière,
Les démons dispersés nagent dans la lumière,
Et des blocs noirs, lancés à ses antres sifflants,
Alimentent l'Etna qui mugit dans ses flancs.

Cf. *Le Satyre,* note 599 de la page 612.

Il était la montagne errante de la mer;
Mais les heures, les jours, les mois, les ans, ces ondes,
Ont passé ; l'Océan, vaste, entre les deux mondes,
A rugi, de brouillard et d'orage obscurci;
La mer a ses écueils cachés, le temps aussi ;
Et maintenant, parmi les profondeurs farouches,
Sous les vautours, qui sont de l'abîme les mouches,
Sous le nuage, au gré des souffles, dans l'oubli
De l'infini, dont l'ombre affreuse est le repli,
Sans que jamais le vent autour d'elle s'endorme,
Au milieu des flots noirs roule l'épave énorme !

*

L'ancien monde, l'ensemble étrange et surprenant
De faits sociaux, morts et pourris maintenant,
D'où sortit ce navire aujourd'hui sous l'écume,
L'ancien monde, aussi, lui, plongé dans l'amertume,
Avait tous les fléaux pour vents et pour typhons.
Construction d'airain aux étages profonds,
Sur qui le mal, flot vil, crachait sa bave infâme,
Plein de fumée, et mû par une hydre de flamme,
La Haine, il ressemblait à ce sombre vaisseau.

Le mal l'avait marqué de son funèbre sceau.

---

155. ... de *tempête* et *de brume* obscurci ;
156. La mer a ses écueils *profonds*...
*condors*
158. Sous les *aigles*, qui sont *dans* l'abîme les mouches,
163. L'ancien monde, l'ensemble *informe*...
164. ... morts et *tombés* maintenant,
165. D'où sortit *le* navire
167. Le manuscrit porte : [Ayant] tous les fléaux
168. Ce vers ne figure pas dans le manuscrit, qui porte :
[Ce monde d'airain, d'ombre,] aux étages profonds,
171. La Haine, ressemblait à ce *fatal* vaisseau.
*le malheur*
172. *La douleur le suivait comme un sinistre oiseau.*

Ce monde, enveloppé d'une brume éternelle,
Était fatal ; l'Espoir avait plié son aile ;
Pas d'unité ; divorce et joug ; diversité
De langue, de raison, de code, de cité ;
Nul lien, nul faisceau ; le progrès solitaire,
Comme un serpent coupé, se tordait sur la terre,
Sans pouvoir réunir les tronçons de l'effort ;
L'esclavage, parquant les peuples pour la mort,
Les enfermait au fond d'un cirque de frontières
Où les gardaient la Guerre et la Nuit, bestiaires ;
L'Adam slave luttait contre l'Adam germain ;
Un genre humain en France, un autre genre humain
En Amérique, un autre à Londre, un autre à Rome ;
L'homme au delà d'un pont ne connaissait plus l'homme ;
Les vivants, d'ignorance et de vice chargés,
Se traînaient ; en travers de tout, les préjugés ;
Les superstitions étaient d'âpres enceintes
Terribles d'autant plus qu'elles étaient plus saintes ;
Quel créneau soupçonneux et noir qu'un Alcoran !
Un texte avait le glaive au poing comme un tyran ;
La loi d'un peuple était chez l'autre peuple un crime ;
Lire était un fossé, croire était un abîme ;
Les rois étaient des tours ; les dieux étaient des murs ;
Nul moyen de franchir tant d'obstacles obscurs ;
Sitôt qu'on voulait croître, on rencontrait la barre

---

174. Était *sombre*...

*d'appétits*
187. Les vivants, d'ignorance et de *douleurs* chargés,
191. Le manuscrit porte :
Quel créneau [redoutable] et noir qu'un alcoran!
Le mot *soupçonneux* est raturé.
195. Les *mœurs* étaient des *fers*...
197. Sitôt qu'on voulait *vivre*...

---

182. Cf. *Le Satyre*, note du vers 124.

D'une mode sauvage ou d'un dogme barbare;
Et, quant à l'avenir, défense d'aller là.

*

Le vent de l'infini sur ce monde souffla.
Il a sombré. Du fond des cieux inaccessibles,
Les vivants de l'éther, les êtres invisibles
Confusément épars sous l'obscur firmament,
A cette heure, pensifs, regardent fixement
Sa disparition dans la nuit redoutable.
Qu'est-ce que le simoun a fait du grain de sable?
Cela fut. C'est passé! cela n'est plus ici.

*

Ce monde est mort. Mais quoi! l'homme est-il mort aussi?
Cette forme de lui disparaissant, l'a-t-elle
Lui-même remporté dans l'énigme éternelle?
L'Océan est désert. Pas une voile au loin.
Ce n'est plus que du flot que le flot est témoin.
Pas un esquif vivant sur l'onde où la mouette
Voit du Léviathan rôder la silhouette.
Est-ce que l'homme, ainsi qu'un feuillage jauni,
S'en est allé dans l'ombre? est-ce que c'est fini?
Seul le flux et reflux va, vient, passe et repasse.
Et l'œil, pour retrouver l'homme absent de l'espace,
Regarde en vain là-bas. Rien.

Regardez là-haut.

---

204. A cette heure, *effarés...*
217-219. *en vain, pour retrouver l'homme absent de l'espace,*
*L'œil, perdu sur le flux qui passe et qui repasse,*
*Cherche partout, là-bas.* Rien.

## II

## PLEIN CIEL

*

Loin dans les profondeurs, hors des nuits, hors du flot,
Dans un écartement de nuages, qui laisse
Voir au-dessus des mers la céleste allégresse,
Un point vague et confus apparaît ; dans le vent,
Dans l'espace, ce point se meut ; il est vivant ;
Il va, descend, remonte ; il fait ce qu'il veut faire ;
Il approche, il prend forme, il vient ; c'est une sphère ;
C'est un inexprimable et surprenant vaisseau,
Globe comme le monde et comme l'aigle oiseau ;
C'est un navire en marche. Où ? Dans l'éther sublime !

---

220. Loin dans les profondeurs, hors des *mers...*
*dans l'écartement*
222. *Voir l'azur au-dessus de la bruine épaisse,*
223. Un point vague et *lointain...*
229. .... Où ? Dans *l'azur* sublime !

---

220-229. Cf., dans *La Chute d'un Ange*, l'apparition du navire aérien :

Comme ils disaient ces mots.....
Dans l'immobilité d'un grand recueillement,
On entendit dans l'air un sourd frémissement,
Semblable au vol soudain des ailes de l'orage....
Les amants vers le ciel regardèrent ensemble.
Mais à peine avaient-ils cherché des yeux dans l'air,
Que, d'un vol plus bruyant et plus prompt que l'éclair,
Un navire céleste à l'étrange figure,
Couvrant un pan des airs de sa vaste envergure,
Sur les marches de l'antre à leurs pieds s'abattit.
(*VIII*e *Vision.*)

Rêve! on croit voir planer un morceau d'une cime;
Le haut d'une montagne a, sous l'orbe étoilé,
Pris des ailes et s'est tout à coup envolé?
Quelque heure immense étant dans les destins sonnée,
La nue errante s'est en vaisseau façonnée?
La Fable apparaît-elle à nos yeux décevants?
L'antique Éole a-t-il jeté son outre aux vents?
De sorte qu'en ce gouffre où les orages naissent,
Les vents, subitement domptés, la reconnaissent!
Est-ce l'aimant qui s'est fait aider par l'éclair
Pour bâtir un esquif céleste avec de l'air?
Du haut des clairs azurs vient-il une visite?
Est-ce un transfiguré qui part et ressuscite,

---

236. A la page 504 du manuscrit se trouve ce brouillon des premiers vers de *Plein Ciel* :

*Plein Ciel.*

*Dans l'azur, au-dessus de la mer, hors du flot*
*Un navire apparaît, ô vision sublime!*
*Rêve! on croit voir planer un morceau d'une cime.*
*Le haut d'une montagne a, sous l'orbe étoilé,*
*Pris des ailes et s'est tout à coup envolé?*
*le destin*
*dans les destins*
*Quelque heure immense étant au fond des cieux sonnée,*
*barque*
*La nue errante s'est en vaisseau façonnée.*

237. De sorte *que dans l'ombre* où les orages naissent,
238. *Les souffles, brusquement soumis,* la reconnaissent!
239. Est-ce *le vent* qui s'est fait aider par l'éclair
240. Le vers 240 est suivi dans le manuscrit de ce vers :
*Qu'est-ce que ce vaisseau prodigieux? C'est l'homme*
241. La correction *haut* ne figure pas au manuscrit, qui porte :
[Du fond] des clairs azurs
242. .... qui *monte* et ressuscite,

---

242-243. Cf. *Introduction*, tome I[er], p. xv.

242-244. *Transfiguré :* Le terme est emprunté à l'Evangile, où il est appliqué au Christ apparu à ses disciples sous une forme glorieuse (saint Mathieu, XVII, 1 et sq.). Ce terme a ici une signification plus

Qui monte, délivré de la terre, emporté
Sur un char volant fait d'extase et de clarté,
Et se rapproche un peu par instants pour qu'on voie,
Du fond du monde noir, la fuite de sa joie?

Ce n'est pas un morceau d'une cime; ce n'est
Ni l'outre où tout le vent de la Fable tenait,
Ni le jeu de l'éclair; ce n'est pas un fantôme

---

243-246. Les vers 243-246 ne figurent pas au manuscrit, qui porte :
[Et, radieux, s'en va] de la terre, emporté
Sur un char volant, fait [de joie] et de clarté?
*Qu'est-ce que ce vaisseau prodigieux? C'est l'homme.*

Ce dernier vers se retrouve, avant d'avoir sa place et sa forme définitives, après le vers 252, au vers 254 et précédemment après le vers 240.

*Ni le nuage où fait l'ondée, où l'aube naît;*
248. Ni l'outre *fabuleuse où l'aquilon* tenait;

---

étendue. La métaphysique de V. Hugo prête une âme à tous les êtres animés ou inanimés de la matière ; tous ces êtres, selon sa croyance, lorsqu'ils ont quitté leur état premier pour l'ascension ou la régression qu'ils ont méritée, avant d'entrer dans leur nouvelle enveloppe, flottent, à l'état glorieux, dans les espaces interplanétaires, « désincarnés » ou « transfigurés ». C'est sur cette conception qu'est fondée la foi de V. Hugo dans le spiritisme. Il est si familier avec cette doctrine, qu'il emploie ici, sans plus d'explication, l'expression *un transfiguré* comme s'il était incontestable et normal que l'espace fut constamment sillonné par le passage de ces corps glorieux en expectative de métempsycose. Le « char volant fait d'extase et de clarté », laisserait supposer qu'il est ici question d'une âme d'essence supérieure : et c'est apparemment ici la pensée de V. Hugo. Mais, pour lui, cependant, tous les êtres peuvent se « transfigurer », et même les plus vils des animaux. Cf. dans *Les Propos de table de V. Hugo* par Ch. Lesclide, la fin de l'histoire du *Bon Chien* (p. 39-40) : « La fumée du coup de fusil, qui avait enveloppé la pauvre bête, semblait l'avoir *transfigurée.* L'animal n'était plus noir, n'était plus sale ; il avait autour de lui comme *une clarté d'aurore...* de grandes ailes lui poussaient dans le dos. Un coup de tonnerre retentit, et l'on vit le chien *s'élever dans les airs et disparaître dans les nuages...* Parce qu'il avait manqué un ange au bon dieu dans la matinée et qu'en cherchant quelqu'un sur la terre pour le remplacer, il n'avait rien trouvé d'aussi bon que ce chien. »

Venu des profondeurs aurorales du dôme ;
Ni le rayonnement d'un ange qui s'en va,
Hors de quelque tombeau béant, vers Jéhovah.
Ni rien de ce qu'en songe ou dans la fièvre on nomme.
Qu'est-ce que ce navire impossible ? C'est l'homme.

C'est la grande révolte obéissante à Dieu !
La sainte fausse clef du fatal gouffre bleu !
C'est Isis qui déchire éperdument son voile !
C'est du métal, du bois, du chanvre et de la toile,
C'est de la pesanteur délivrée, et volant ;
C'est la force alliée à l'homme étincelant,
Fière, arrachant l'argile à sa chaîne éternelle ;
C'est la matière, heureuse, altière, ayant en elle
De l'ouragan humain, et planant à travers
L'immense étonnement des cieux enfin ouverts !

---

*idéales*
250. Venu des profondeurs *ténébreuses*...
252. Le vers 252 est suivi dans le manuscrit de ce développement :

*vertigineux*
*Qu'est-ce que ce vaisseau prodigieux ? C'est l'homme.*
*L'homme est d'abord monté sur la bête de somme,*
*que portent*
*Puis sur le chariot roulant sur des essieux,*
*ambitieux*
*Puis sur la frêle barque au mât audacieux,*
*Puis quand il a fallu vaincre l'écueil, la lame,*
*L'onde et l'ouragan, l'homme est monté sur la flamme ;*
*verte*
*Il a mis sous ses pieds la mer pleine de fiel ;*
*Le voilà maintenant qui monte sur le ciel.*

253. Ni rien de ce qu'en *rêve*...
254. Qu'est-ce que ce *vaisseau mystérieux* ?...
256. La sainte fausse clef du *profond* gouffre bleu !
258. C'est *de la corde, c'est du bois* et de la toile,

---

250. *Aurorales* : néologisme. Cf. p. 783, note du vers 44.

Audace humaine ! effort du captif ! sainte rage !
Effraction enfin plus forte que la cage !
Que faut-il à cet être, atome au large front,
Pour vaincre ce qui n'a ni fin, ni bord, ni fond,
Pour dompter le vent, trombe, et l'écume, avalanche ?
Dans le ciel une toile et sur mer une planche.

*

Jadis des quatre vents la fureur triomphait ;
De ces quatre chevaux échappés l'homme a fait
        L'attelage de son quadrige ;
Génie, il les tient tous dans sa main, fier cocher
Du char aérien que l'éther voit marcher ;
        Miracle, il gouverne un prodige.

Char merveilleux ! son nom est Délivrance. Il court.
Près de lui le ramier est lent, le flocon lourd ;
        Le daim, l'épervier, la panthère,
Sont encor là, qu'au loin son ombre a déjà fui ;

---

265. Le vers 265 est précédé dans le manuscrit de l'essai suivant :

*C'est le vieux globe en deuil ayant pour satellite*
*console*
*La sphère qui féconde et qui réhabilite !*

265. Audace humaine ! effort *généreux* !...
266. Effraction *toujours* plus forte que la cage !
271. Le mot *fureur* ne figure pas au manuscrit, qui porte :
Jadis des quatre vents la [rage] triomphait ;
277. Char *inouï* !...

---

269-270. Cf. *Les Pauvres Gens* :
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile !

274. Cf. La *Chute d'un Ange*, VIII^e vision, vers 1083 :
Le timon frémissait dans la robuste main.

Et la locomotive est reptile, et, sous lui,
L'hydre de flamme est ver de terre.

Une musique, un chant, sort de son tourbillon.
Ses cordages vibrants et remplis d'aquilon
Semblent, dans le vide où tout sombre,
Une lyre à travers laquelle par moment
Passe quelque âme en fuite au fond du firmament
Et mêlée aux souffles de l'ombre.

Car l'air, c'est l'hymne épars ; l'air, parmi les récifs
Des nuages roulant en groupes convulsifs,
Jette mille voix étouffées ;
Les fluides, l'azur, l'effluve, l'élément,

---

282. Le vers 282 est suivi dans le manuscrit de ce développement :

*se perd*
*Il plane dans le jour, dans le rayon, dans l'air,*
*Dans l'éblouissement impénétrable et clair,*
*brume*
*Dans l'éther sans tache et sans ride,*
*se perd*
*Il plonge sous le bleu des cieux démesurés ;*
*Les esprits de l'azur contemplent effarés*
*Cet engloutissement splendide.*

*Le jour se lève ; il va. Le jour s'évanouit,*
*Il va. Fait pour le jour, il ne craint pas la nuit.*
*Voici l'heure des feux sans nombre*
*Où la planète semble au fond du ciel, ayant*
*Son large cône noir derrière elle ondoyant,*
*Une énorme comète d'ombre.*

285. Semblent, dans *l'abîme* où tout sombre,
290. Des nuages *courbant leurs torses* convulsifs,

---

281. « ... La locomotive aérostatique Petin pourrait arriver à parcourir quelque chose comme huit cents kilomètres à l'heure. Pauvre chemin de fer, qui parcourez à peine quarante kilomètres dans le même espace de temps ! l'invention de M. Petin menace de vous réduire à l'état de tortue. »

(*L'Argus des Théâtres*, 14 septembre 1851.)

Sont toute une harmonie où flottent vaguement
        On ne sait quels sombres Orphées.

Superbe, il plane, avec un hymne en ses agrès ;
Et l'on croit voir passer la strophe du progrès.
        Il est la nef, il est le phare!
L'homme enfin prend son sceptre et jette son bâton.
Et l'on voit s'envoler le calcul de Newton
        Monté sur l'ode de Pindare.

Le char haletant plonge et s'enfonce dans l'air,
Dans l'éblouissement impénétrable et clair,
        Dans l'éther sans tache et sans ride;
Il se perd sous le bleu des cieux démesurés ;
Les esprits de l'azur contemplent effarés
        Cet engloutissement splendide.

Il passe, il n'est plus là ; qu'est-il donc devenu?
Il est dans l'invisible, il est dans l'inconnu;

---

*O gloire! l'homme enfin s'égare!*
*L'homme du trône enfin s'empare!*
297. Il est la *barque*, il est le phare!
298. L'homme enfin prend *le* sceptre
299. Et l'on voit s'envoler le *chiffre* de Newton
301. Le char *effréné* plonge *éperdument* dans l'air,
*brume*
303. Dans l'éther sans *voile*...
308. Il est dans *l'impossible*, il est dans l'inconnu;

---

301-306 :

Et planant, sans rouler, dans l'azur clair et libre...
Les amants...
Flottaient sans rien comprendre au double mouvement
Qui les *engloutissait* dans le noir firmament...
Comme un vaisseau qui sombre aux gouffres de la mer,
Ils fendaient, *engloutis*, ces ténèbres palpables.
(*La Chute d'un Ange*, vers 1002, 979, 989.)

Il baigne l'homme dans le songe,
Dans le fait, dans le vrai profond, dans la clarté,
Dans l'océan d'en haut plein d'une vérité
Dont le prêtre a fait un mensonge.

Le jour se lève, il va ; le jour s'évanouit,
Il va ; fait pour le jour, il accepte la nuit.
Voici l'heure des feux sans nombre ;
L'heure où, vu du nadir, ce globe semble, ayant
Son large cône obscur sous lui se déployant,
Une énorme comète d'ombre.

La brume redoutable emplit au loin les airs.
Ainsi qu'au crépuscule on voit, le long des mers,
Le pêcheur, vague comme un rêve,
Traînant, dernier effort d'un long jour de sueurs,
Sa nasse où les poissons font de pâles lueurs,
Aller et venir sur la grève,

La Nuit tire du fond des gouffres inconnus

---

311. Dans *l'abîme* d'en haut
314. ...., il *ne craint pas* la nuit.
*Où la planète semble*
316-317. *a*) L'heure où *la terre semble, au fond du ciel,* ayant
Son large cône *noir derrière elle ondoyant,*
*b*) ... *derrière lui fuyant*
La brume *ténébreuse*
319. *L'obscurité farouche* emplit au loin les airs.
322. Traînant, dernier effort *après tant* de sueurs,

---

323-330. Lamartine montrait de même le ballon babylonien traversant le ciel étoilé, mais l'image évoquée était banale :

Puis, au branle orageux des ondulations,
De constellations en constellations,
Les étoiles, fuyant au-dessus de leurs têtes,
Couraient comme le sable au souffle des tempêtes.

Les aspects du ciel étoilé ont au contraire fourni à V. Hugo des

Son filet où luit Mars, où rayonne Vénus,
Et, pendant que les heures sonnent,
Ce filet grandit, monte, emplit le ciel des soirs,
Et dans ses mailles d'ombre et dans ses réseaux noirs
Les constellations frissonnent.

L'aéroscaphe suit son chemin; il n'a peur
Ni des piéges du soir, ni de l'âcre vapeur,

---

326. Son filet *ténébreux où resplendit* Vénus,

331-336. A la page 514 du manuscrit se trouve cette première rédaction des vers 331-336 reproduite en partie et biffée de nouveau après le vers 332 :

*suit son chemin*
*L'aéroscaphe altier continue; il n'a peur*
*de l'âcre vapeur*
*Ni des pièges du soir, ni du brouillard trompeur;*
*Ni des solitudes funèbres*
*Il ne craint rien, le magnanime!*
*Ni du silence affreux*
*Ni l'heure, ni l'horreur de ces lieux inouïs,*
*Ni de voir se dresser l'ouragan noir des nuits,*
*Nègre monstrueux des ténèbres!*

---

images souvent inattendues (cf. Huguet, *Le sens de la forme dans les métaphores de V. Hugo*, pp. 270, 272, 320) et quelquefois même assez étranges

on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
(*Les Pauvres Gens.*)

Quant à l'idée de comparer les lueurs aperçues au ciel avec l'éclat des écailles du poisson, on la retrouve dans cette pièce de *Toute la Lyre* :

Une lueur sinistre, effrayante, inconnue,
D'un sourd reflet de cuivre illumina la nue
Et passa; comme si, sous le souffle de Dieu,
De grands poissons de flamme aux écailles de feu,
Vastes formes dans l'ombre au hasard remuées,
En ce sombre océan de brume et de nuées
Nageaient, et dans les flots du lourd nuage noir
Se laissaient par instants vaguement entrevoir.
(Les Sept Cordes, II, v, *Nuages.*)

Ni du ciel morne où rien ne bouge,
Où les éclairs, luttant au fond de l'ombre entre eux,
Ouvrent subitement dans le nuage affreux
Des cavernes de cuivre rouge.

Il invente une route obscure dans les nuits;
Le silence hideux de ces lieux inouïs
N'arrête point ce globe en marche ;
Il passe, portant l'homme et l'univers en lui;
Paix! gloire! et, comme l'eau jadis, l'air aujourd'hui
Au-dessus de ses flots voit l'arche.

Le saint navire court par le vent emporté
Avec la certitude et la rapidité
Du javelot cherchant la cible;
Rien n'en tombe, et pourtant il chemine en semant;
Sa rondeur, qu'on distingue en haut confusément,
Semble un ventre d'oiseau terrible.

Il vogue; les brouillards sous lui flottent dissous;

---

337-348. Addition marginale.
347. Sa rondeur [que d'en bas on voit] confusément,
349. Il *plane*...

---

347-349 : Cf. dans *La Chute d'un Ange* :

Des ailes de l'oiseau le simple phénomène
Avait servi d'exemple à la science humaine.
A leurs flancs arrondis le char était pareil.
(VIIIe vision, vers 949-951.)

349-354.

L'écume des brouillards ruisselait sur les câbles...
Les matelots prenaient un peu de nourriture,
Et comme des oisifs, accoudés sur les bords,
D'un œil vague et distrait ils regardaient dehors
Écumer les torrents, pyramider les cimes.
(*Ibid.*, VIIIe vision, vers 990, 1062-1065.)

Le navire, voguant sur ces blocs en monceaux,
Comme un aigle au milieu de cent mâts de vaisseaux,
Craignait à chaque instant *de déchirer sa quille*.
(*Ibid.*, IXe vision, vers 27-29.)

Ses pilotes penchés regardent, au-dessous
Des nuages où l'ancre traîne,
Si, dans l'ombre, où la terre avec l'air se confond,
Le sommet du Mont-Blanc ou quelque autre bas-fond
Ne vient pas heurter sa carène.

*

La vie est sur le pont du navire éclatant.
Le rayon l'envoya, la lumière l'attend.
L'homme y fourmille, l'homme invincible y flamboie;
Point d'armes; un fier bruit de puissance et de joie;
Le cri vertigineux de l'exploration!
Il court, ombre, clarté, chimère, vision!
Regardez-le pendant qu'il passe, il va si vite!

Comme autour d'un soleil un système gravite,
Une sphère de cuivre énorme fait marcher
Quatre globes où pend un immense plancher;

---

355. On trouve, sur un feuillet suivant, cette première rédaction :
*La vie est sur le pont du navire éclatant.*
*Le rayon l'envoya, la lumière l'attend.*
*L'homme y fourmille, l'homme invincible y flamboie.*
*Point d'armes; un fier bruit de puissance et de joie;*
*Le cri vertigineux de l'exploration!*
*ombre*
*Il passe, clarté, souffle, aube, apparition!*
(Un blanc.)
*Il vogue dans le large où rien ne le refuse,*
*Et l'on entend parler sa grande voix confuse.*

360. Il *fait, clarté, chimère, aube, apparition*!

364. Quatre globes *portant* un *colossal* plancher;

---

363. Il s'agit de la *sphère de cuivre* de Dupuy-Delcourt; en 1844, on fondait grand espoir sur elle. Cf. *l'Illustration, le Journal amusant, la Mode* (25 avril 1844), *The Illustrated News* (30 mars 1844) et le *Moniteur Parisien*, 20 septembre 1844, qui déclare voir dans cette sphère « le signe d'un événement de grand ordre ».

364. Les *quatre globes* et le *plancher* appartiennent au système Pétin. Cf. Pièces justificatives, p. 793 et 794.

Elle respire et fuit dans les vents qui la bercent ;
Un large et blanc hunier horizontal, que percent
Des trappes, se fermant, s'ouvrant au gré du frein,
Fait un grand diaphragme à ce poumon d'airain ;
Il s'impose à la nue ainsi qu'à l'onde un liége ;
La toile d'araignée humaine, un vaste piége
De cordes et de nœuds, un enchevêtrement
De soupapes que meut un câble où court l'aimant,
Une embûche de treuils, de cabestans, de moufles,
Prend au passage et fait travailler tous les souffles ;
L'esquif plane, encombré d'hommes et de ballots,

---

365. Elle respire et *court*...
*haubans*
*un piège de grelins*
*rouage*
373. *Un appareil* de treuils,
375. *Le char* plane,

---

368. *Diaphragme* : Hugo emploie ici pour la première fois cette image singulière, dont il usera communément dans la suite (cf. *Les Misérables* (Hetzel, 1881), Le Petit Gavroche, t. IV, p. 241, La masure Corbeau, t. II, p. 241, *L'Homme qui rit* (Hetzel, 1883), L'ourque en mer, t. I, p. 168), et qui finira par lui paraître si naturelle, qu'il note, dans *Quatre-vingt-treize,* en décrivant une maison :

« Du haut en bas, aucun diaphragme ; pas de toit, pas de plafonds, pas de plancher. » *Quatre-vingt-treize* (Hetzel, 1880), II, I, Une bastille de province, p. 336.

L'expression de *poumon* est empruntée à Lamartine. Lamartine imaginait assez naïvement que l'air était capté dans un appareil en forme de soufflet ouvert par le haut ; cet air engouffré actionnait et remplissait un second soufflet par lequel il était renvoyé sur une voile (*La Chute d'un Ange*, VIII^e vision, vers 967, et sq.) :

> Sur le bec de la proue un grand soufflet mouvant,
> Comme un *poumon* qui s'enfle en aspirant le vent..., etc.

La captation des souffles de l'air (cf. ici vers 374) a été aussi l'un des procédés du système Pétin. Cf. pièces justificatives, p. 794.

375-381. Cette description fastueuse des merveilles qu'emporte le ballon est bien dans les idées du temps. Une caricature, populaire à Paris (Estampe de Pithou, Paris, 139, Galerie du Palais-Royal), est

Parmi les arc-en-ciel, les azurs, les halos,
Et sa course, écheveau qui sans fin se dévide,
A pour point d'appui l'air et pour moteur le vide;
Sous le plancher s'étage un chaos régulier
De ponts flottants que lie un tremblant escalier;
Ce navire est un Louvre errant avec son faste;
Un fil le porte; il fuit, léger, fier, et si vaste,
Si colossal, au vent du grand abîme clair,

---

382. **Un fil le porte; il** ***passe, heureux,*** **fier, et si vaste,**
***volante***

383-384. ***Que sous l'aérienne et flottante Délos***
***Léviathan qui rampe immense, dans les flots,***

---

un commentaire amusant de tout ce qu'on imaginait que pourraient emporter avec eux les navires aériens. On y voit des palais, des maisons de campagne, des canons! Elle portait pour légende : « Inventé pour le bonheur de l'humanité. »

Dans un numéro du *Musée des familles* (août 1851), que V. Hugo conservait à Guernesey, on lit une nouvelle de Jules Verne, dans laquelle un illuminé fait l'histoire des ballons, et déclare que les caricaturistes verront que leurs niaiseries deviendront une réalité; il entrevoit un navire aérien où il y aura des galeries, des maisons de plaisance, des magasins généraux, des bals et des festins.

378. V. Hugo est fidèle à sa théorie du *vide* indiquée par lui dans la conclusion de *Napoléon le Petit* (cf. notice, p. 790). Th. Gautier explique au contraire l'action de l'hélice par la résistance de l'air. V. Hugo tenait à ses idées et, dans sa lettre à Nadar en 1864 (*Revue de Paris* du 15 janvier 1910, p. 682), il y revient avec insistance à propos de l'hélicoptère de Babinet :

« Rien n'est tel que les ignorants pour avoir des instincts. Il y a douze ans, dans un livre publié en 1852, j'écrivais, à propos de la direction des aérostats, ces lignes (page 446) : « L'homme n'a plus « qu'à trouver la force impulsive, qu'à *faire le vide* devant l'aérostat, par « exemple. » Le 9 août 1863, M. Babinet a annoncé l'avènement de l'hélicoptère.... Pour dompter l'air dans l'air, il fallait chercher une force nouvelle. Or, contre l'air et toutes ses densités possibles exprimées par la force des vents, il n'y a qu'une force, *le vide*. C'est dans le vide employé comme propulseur qu'était la solution.... La palette de l'hélice par la brusquerie de sa percussion fait le vide. Admirable contre-coup des grandes découvertes, la vis sans fin d'Archimède s'envole, troue l'espace, et emporte l'homme derrière elle. »

Que le Léviathan, rampant dans l'âpre mer,
A l'air de sa chaloupe aux ténèbres tombée,
Et semble, sous le vol d'un aigle, un scarabée
Se tordant dans le flot qui l'emporte, tandis
Que l'immense oiseau plane au fond d'un paradis.

Si l'on pouvait rouvrir les yeux que le ver ronge,
Oh! ce vaisseau, construit par le chiffre et le songe,
Éblouirait Shakspeare et ravirait Euler!
Il voyage, Délos gigantesque de l'air,
Et rien ne le repousse et rien ne le refuse;
Et l'on entend parler sa grande voix confuse.

Par moments la tempête accourt, le ciel pâlit,
L'autan, bouleversant les flots de l'air, emplit
L'espace d'une écume affreuse de nuages;
Mais qu'importe à l'esquif de la mer sans rivages!
Seulement, sur son aile il se dresse en marchant;
Il devient formidable à l'abîme méchant,
Et dompte en frémissant la trombe qui se creuse.
On le dirait conduit dans l'horreur ténébreuse
Par l'âme des Leibnitz, des Fultons, des Képlers;
Et l'on croit voir, parmi le chaos plein d'éclairs,

---

*l'océan*
385. A l'air de sa chaloupe *à l'abîme* tombée,

386. Et *paraît*...

387-388. Le manuscrit porte deux vers recouverts d'encre de Chine: nous croyons lire:

*Et que Dieu semble user d'éblouissants essieux*
*Pour des déplacements de peuples sous les cieux.*

391. Éblouirait *Orphée*...

*chemine*
392. Il *passe, il court*...

395. .... *l'azur* pâlit,

397. .... d'une écume *horrible* de nuages;

---

392. *Délos gigantesque de l'air*: c'est l'expression définitive de l'image cherchée précédemment (variante des vers 383-384). On rencontre, à la page 525 du ms., cette note au crayon: *Argo de l'air*.

De détonations, d'ombre et de jets de soufre,
Le sombre emportement d'un monde dans un gouffre.

*

Qu'importe le moment! qu'importe la saison!
La brume peut cacher dans le blême horizon
        Les Saturnes et les Mercures;
La bise, conduisant la pluie aux crins épars,
Dans les nuages lourds grondant de toutes parts,
        Peut tordre des hydres obscures;

Qu'importe! il va. Tout souffle est bon; simoun, mistral!
La terre a disparu dans le puits sidéral.
        Il entre au mystère nocturne;
Au-dessus de la grêle et de l'ouragan fou,
Laissant le globe en bas dans l'ombre, on ne sait où,
        Sous le renversement de l'urne.

---

407. *Que lui fait* le moment!
416. Au-dessus de la *trombe*...

---

405. En août 1851, parut un dernier prospectus du système Pétin : Pétin avait adopté, à cette date, des moteurs à vapeur pour actionner les hélices de son ballon : voir la gravure et son explication en tête de la brochure, signée Peyrremond. Paris, Librairie nouvelle, 1851, *Navigation aérienne, Système Pétin.*

Le mouvement et la sonorité de ce vers rappellent le passage du *Satyre* où V. Hugo décrit la locomotive (v. 605-610).

410. Cf. dans la *Légende des Siècles* de 1883 :

Et la pluie effarée à la crinière horrible
    Tord les nuages sur leurs fronts.
(VI. *Inferi,* 11 juin 1854.)

414. L'image est déjà dans l'*Ane* (1857-58) :

Le ciel est le *puits* clair, la tombe est le puits noir.
(X. *Réaction de la création sur l'homme.*)

418. Cf. dans *Les Contemplations* :

Ceux dont les yeux pensifs contemplent la nature
Voyaient l'urne d'en haut, vague rondeur obscure,
    Se pencher dans les cieux.
(*Autrefois,* III, *Magnitudo Parvi.*)

Intrépide, il bondit sur les ondes du vent ;
Il se rue, aile ouverte et la proue en avant,
Il monte, il monte, il monte encore,
Au delà de la zone où tout s'évanouit,
Comme s'il s'en allait dans la profonde nuit
A la poursuite de l'aurore !

Calme, il monte où jamais nuage n'est monté ;
Il plane à la hauteur de la sérénité,
Devant la vision des sphères ;
Elles sont là, faisant le mystère éclatant,
Chacune feu d'un gouffre, et toutes constatant
Les énigmes par les lumières.

Andromède étincelle, Orion resplendit ;

---

422. Au delà de la zone où *meurt le dernier bruit,*
423. Comme s'il s'en allait *à travers l'âpre* nuit
425. *Fier,* il monte où jamais nuage *n'a* monté ;
Il *est*
426. *Arrive* à la hauteur
428. *Toutes* sont là,
*Cassiopée éclate,* Orion resplendit ;
431. *Aldebaran flamboie, Arcturus* resplendit ;

---

et dans les *Rayons et les Ombres* :

> Moi je contemplerai le Dieu père du monde,
> Qui livre à notre soif, dans l'ombre et la clarté,
> Le ciel, cette grande urne, adorable et profonde,
> Où l'on puise le calme et la sérénité !
>
> XVI, 5 mai 1839.

L'urne, c'est donc ici le ciel ; la comparaison est devenue si familière à Hugo qu'il emploie sans autre explication le mot *urne* comme un équivalent exact et intelligible à tous de *voûte céleste*. Le ballon ayant dépassé cette voûte, n'aperçoit plus le ciel que comme une urne renversée.

430. Cf. dans *Post-scriptum de ma vie* : « Le ciel offre cet effrayant phénomène : toujours la lumière, jamais la certitude : les distances démesurées des astres font que le ciel, à parler rigoureusement, est

L'essaim prodigieux des Pléiades grandit ;
Sirius ouvre son cratère ;
Arcturus, oiseau d'or, scintille dans son nid ;
Le Scorpion hideux fait cabrer au zénith
Le poitrail bleu du Sagittaire.

L'aéroscaphe voit, comme en face de lui,
Là-haut, Aldébaran par Céphée ébloui,
Persée, escarboucle des cimes,
Le chariot polaire aux flamboyants essieux,
Et, plus loin, la lueur lactée, ô sombres cieux,
La fourmilière des abîmes !

Vers l'apparition terrible des soleils,
Il monte ; dans l'horreur des espaces vermeils,
Il s'oriente, ouvrant ses voiles ;
On croirait, dans l'éther où de loin on l'entend,
Que ce vaisseau puissant et superbe, en chantant,
Part pour une de ces étoiles !

---

434. *Céphée*, oiseau *de feu*, *rayonne* dans son nid ;
Au bas de la page 515 du manuscrit se trouve l'indication suivante
Abigaïl
Allioth

443-448. Premier état de la strophe :
*De même qu'il planait dans les azurs* vermeils,
*sereine*
*Vers l'apparition terrible des soleils,*
Il *monte*, *il monte*, ouvrant ses voiles ;
On croirait, dans *l'abîme* où *l'oreille* l'entend,
vaisseau *terrestre et céleste*
Que ce *navire immense et superbe*, en chantant,
Part pour une de ces étoiles !

---

toujours à l'état d'illusion... Les dernières étoiles étant situées à la distance infinie, et la distance infinie ne s'épuisant pas, leur lumière, même après que l'astre aurait disparu, nous arrivera toujours, et s'il advenait que toutes les étoiles s'éteignissent dans le ciel, nous le saurions jamais.... » (II, L'Ame. *Choses de l'Infini*).

442. Cf. l'inspiration d'*Abîme* (26 nov. 1853) et de *Magnitudo Parvi* (1er fév. 1856).

Tant cette nef, rompant tous les terrestres nœuds,
Volante, et franchissant le ciel vertigineux,
Rêve des blêmes Zoroastres,
Comme effrénée au souffle insensé de la nuit,
Se jette, plonge, enfonce et tombe et roule et fuit
Dans le précipice des astres!

*

Où donc s'arrêtera l'homme séditieux?
L'espace voit, d'un œil par moment soucieux,
L'empreinte du talon de l'homme dans les nues;
Il tient l'extrémité des choses inconnues;
Il épouse l'abîme à son argile uni;
Le voilà maintenant marcheur de l'infini.
Où s'arrêtera-t-il, le puissant réfractaire?
Jusqu'à quelle distance ira-t-il de la terre?
Jusqu'à quelle distance ira-t-il du destin?
L'âpre Fatalité se perd dans le lointain;
Toute l'antique histoire affreuse et déformée
Sur l'horizon nouveau fuit comme une fumée.
Les temps sont venus. L'homme a pris possession

---

449. .... rompant tous les *antiques* nœuds,
451-453. *Les porches noirs, les bleus pilastres,*
Comme effrénée au souffle *énorme* de la nuit,
*Se jette enfin, plonge, enfonce, et roule, et tombe,*
455. Où donc s'arrêtera l'homme *mystérieux*?
456. *La terre* voit,
459. Il *tire à lui* l'abîme
465. Toute l'antique histoire *obscure*...

---

455. A la veille de la faillite du système Pétin, le 14 septembre 1851, l'*Argus des Théâtres* avait encore cette même naïveté d'enthousiasme : « Où allons-nous, grand Dieu? où s'arrêtera-t-on? » Or, en fin de septembre 1851, Pétin, sans avoir tenté son expérience à Paris, partit pour l'Angleterre et de là pour l'Amérique : son système ne put jamais s'enlever.

De l'air, comme du flot la grêbe et l'alcyon.
Devant nos rêves fiers, devant nos utopies
Ayant des yeux croyants et des ailes impies,
Devant tous nos efforts pensifs et haletants,
L'obscurité sans fond fermait ses deux battants ;
Le vrai champ enfin s'offre aux puissantes algèbres ;
L'homme vainqueur, tirant le verrou des ténèbres,
Dédaigne l'Océan, le vieil infini mort.
La porte noire cède et s'entre-bâille. Il sort !

O profondeurs ! faut-il encor l'appeler l'homme ?

L'homme est d'abord monté sur la bête de somme ;
Puis sur le chariot que portent des essieux ;
Puis sur la frêle barque au mât ambitieux ;
Puis, quand il a fallu vaincre l'écueil, la lame,
L'onde et l'ouragan, l'homme est monté sur la flamme ;
A présent l'immortel aspire à l'éternel ;
Il montait sur la mer, il monte sur le ciel.

L'homme force le sphinx à lui tenir la lampe.

---

469. Devant *ses fiers calculs*, devant *ses* utopies
471. Devant tous *ses* efforts
472. L'obscurité *tenait fermés ses* deux battants ;
473. Le vrai champ enfin s'offre *à ses vastes* algèbres ;
*Dieux !*
477. *Cieux, archanges !...*
480. Puis sur la frêle barque au mât *audacieux ;*
483. *Il a mis sous ses pieds la mer verte de fiel ;*
484. *Le voilà maintenant qui* monte sur le ciel.
485. L'homme force le sphinx *de* lui tenir *sa* lampe.

---

474. Cf. dans les *Quatre Vents de l'Esprit* :

Le couchant, dorant mon bouge,
Ferme, sur l'ombre où je suis,
Comme un verrou de fer rouge,
La porte énorme des nuits.
(III, XII, *Nuits d'hiver*.)

Jeune, il jette le sac du vieil Adam qui rampe,
Et part, et risque aux cieux, qu'éclaire son flambeau,
Un pas semblable à ceux qu'on fait dans le tombeau;
Et peut-être voici qu'enfin la traversée
Effrayante, d'un astre à l'autre, est commencée !

*

Stupeur ! se pourrait-il que l'homme s'élançât ?
O nuit ! se pourrait-il que l'homme, ancien forçat,
Que l'esprit humain, vieux reptile,
Devînt ange, et, brisant le carcan qui le mord,
Fût soudain de plain-pied avec les cieux ? La mort
Va donc devenir inutile !

Oh ! franchir l'éther ! songe épouvantable et beau !
Doubler le promontoire énorme du tombeau !
Qui sait ? Toute aile est magnanime :
L'homme est ailé. Peut-être, ô merveilleux retour !

---

*jette*
486. Jeune, il *sort de la peau* du vieil Adam qui rampe,
490. *Idéale*, d'un astre à l'autre, est commencée !
491. Se pourrait-il que l'homme *au faîte* s'élançât ?
494. .... et, brisant *la chaîne* qui le mord,
495. *Se trouvât* de plain-pied avec les cieux ?
497. .... *rêve* épouvantable et beau !

---

493-496. Il y a encore ici une sorte de résumé des croyances de V. Hugo au sujet de la migration et de l'ascension des âmes. Le passage d'un état inférieur de la matière à un rang supérieur parmi les êtres animés ne se fait dans la pensée de V. Hugo que par une succession de morts. Il est nécessaire que l'âme soit, suivant l'expression des spirites, *désincarnée*, c'est-à-dire qu'elle ait quitté son enveloppe première, pour aller revêtir la forme supérieure dont sa moralité l'a rendue digne. L'homme ne peut devenir ange qu'après avoir dépouillé par la mort l'enveloppe humaine. Mais voici que, grâce à l'invention des ballons, il entre de plain-pied et vivant dans le ciel, parmi les anges : la mort est donc inutile. Cf. la note du vers 242.

Un Christophe Colomb de l'ombre, quelque jour,
Un Gama du cap de l'abîme,

Un Jason de l'azur, depuis longtemps parti,
De la terre oublié, par le ciel englouti,
Tout à coup, sur l'humaine rive
Reparaîtra, monté sur cet alérion,
Et, montrant Sirius, Allioth, Orion,
Tout pâle, dira : J'en arrive !

Ciel ! ainsi, comme on voit aux voûtes des celliers
Les noirceurs qu'en rôdant tracent les chandeliers,
On pourrait, sous les bleus pilastres,
Deviner qu'un enfant de la terre a passé,
A ce que le flambeau de l'homme aurait laissé
De fumée au plafond des astres !

*

Pas si loin ! pas si haut ! redescendons. Restons
L'homme, restons Adam ; mais non l'homme à tâtons,
Mais non l'Adam tombé ! Tout autre rêve altère
L'espèce d'idéal qui convient à la terre.

---

510. Les noirceurs qu'en rôdant *firent* les chandeliers,

---

504. Cf. vers 306.

506. *Alérion :* Le mot *alérion* n'est pas seulement un terme de blason, mais il a désigné dans les textes du Moyen Age une espèce de grand aigle : Aquila namque sicut rex avium est, si non alarionem excipias, quæ forte aquilarum species potentissima est. J. Salisbery, *De nugis curialium,* I, 13. Cf. Littré, art. ALÉRION. Il est naturel qne V. Hugo ait assimilé le ballon au *roi des oiseaux.*

511. Cf. dans les *Contemplations :*

.... le ciel est un dôme aux merveilleux pilastres.

(*Autrefois,* III, XIV, 21 juillet 1846.)

Contentons-nous du mot : meilleur ! écrit partout.
Oui, l'aube s'est levée.

Oh ! ce fut tout à coup
Comme une éruption de folie et de joie,
Quand, après six mille ans dans la fatale voie,
Défaite brusquement par l'invisible main,
La pesanteur, liée au pied du genre humain,
Se brisa, cette chaîne était toutes les chaînes !
Tout s'envola dans l'homme, et les fureurs, les haines,
Les chimères, la force évanouie enfin,
L'ignorance et l'erreur, la misère et la faim,
Le droit divin des rois, les faux dieux juifs ou guèbres,
Le mensonge, le dol, les brumes, les ténèbres,
Tombèrent dans la poudre avec l'antique sort,
Comme le vêtement du bagne dont on sort.

Et c'est ainsi que l'ère annoncée est venue,
Cette ère qu'à travers les temps, épaisse nue,
Thalès apercevait au loin devant ses yeux ;

---

521. Comme une *explosion* de folie et de joie,
526. .... et les *guerres,* les haines,
531. Tombèrent *sur la terre*...
533-537. Addition marginale remplaçant les deux vers barrés :

*Ceux qui versent sur nous les biens, les abondances*
*impradences*
*Nos gardiens, dans nos maux et dans nos décadences,*

---

535. *Thalès* est le premier sage et le premier savant de la Grèce : « Il est seur qu'il a été le premier qui mérita le nom de Sage. » Sa métaphysique n'est pas sans rapports avec celle de Hugo : « Il soutenoit que le monde avoit une âme et qu'il étoit tout remply d'esprits. » Moreri, art. THALÈS. Cf. dans le ms. 40, le fragment 292 :

Je suis comme Thalès, je suis comme Épicure ;
Une forêt d'oiseaux chante en mon âme obscure.

Et Platon, lorsque, ému, des sphères dans les cieux
Il écoutait les chants et contemplait les danses.

Les êtres inconnus et bons, les providences
Présentes dans l'azur où l'œil ne les voit pas,
Les anges qui de l'homme observent tous les pas,
Leur tâche sainte étant de diriger les âmes,
Et d'attiser, avec toutes les belles flammes,
La conscience au fond des cerveaux ténébreux,
Ces amis des vivants, toujours penchés sur eux,

---

536. Et Platon, *quand, rêveur...*
538. *Ces* êtres inconnus et bons,
Au bas de la page 520 du manuscrit se trouve l'indication suivante :

Condorcet
Cabral
Diaz
Vasco de Gama
Marco Polo

540. Les *veilleurs* qui de l'homme observent tous les pas,
541. *Ayant pour fonction* de diriger les âmes,
*pures*
542. .... avec toutes les *saintes* flammes,

---

536. La théorie de la musique des sphères est évidemment inséparable, dans la pensée de Platon, de l'idée de la perfection du monde, expliquée tout entière par l'axiome pythagorique : *Mundum regunt numeri.* La conception concrète du monde, chez Platon, n'est d'ailleurs pas éloignée, elle non plus, des idées métaphysiques de V. Hugo : « Le monde, dit Platon, est rempli d'êtres immortels qui ont la vie ; le monde est lui-même un être vivant, visible et contenant d'autres êtres visibles ; il est l'image de son créateur, il est lui-même un dieu perceptible, le plus grand, le meilleur et le plus parfait de tous. » Mais ce qui différencie essentiellement la doctrine de V. Hugo de celle de Platon, c'est que la perfection envisagée par Platon est purement statique : V. Hugo croit à une évolution et à une marche constante de l'homme vers le Meilleur. Sur le détail de la théorie de la musique des sphères, cf. Platon, *République*, VII, $530^d$ et X, 616 et sq. ; et *Timée*, $35^b$ et sq. ; Th. Reinach, *Revue des Études grecques, La musique des sphères*, 1900, p. 432 ; et H. Martin, *Étude sur le Timée*, tome II, pp. 36, 39.

Ont cessé de frémir, et d'être, en la tourmente
Et dans les sombres nuits, la voix qui se lamente.
Voici qu'on voit bleuir l'idéale Sion.
Ils n'ont plus l'œil fixé sur l'apparition
Du vainqueur, du soldat, du fauve chasseur d'hommes.
Les vagues flamboiements épars sur les Sodomes,
Précurseurs du grand feu dévorant, les lueurs
Que jette le sourcil tragique des tueurs,
Les guerres, s'arrachant avec leur griffe immonde
Les frontières, haillon difforme du vieux monde,
Les battements de cœur des mères aux abois,
L'embuscade ou le vol guettant au fond des bois,
Le cri de la chouette et de la sentinelle,
Les fléaux, ne sont plus leur alarme éternelle.
Le deuil n'est plus mêlé dans tout ce qu'on entend;
Leur oreille n'est plus tendue à chaque instant
Vers le gémissement indigné de la tombe;
La moisson rit aux champs où râlait l'hécatombe;
L'azur ne les voit plus pleurer les nouveau-nés,
Dans tous les innocents pressentir des damnés,
Et la pitié n'est plus leur unique attitude;

549. Du *tyran*, du soldat,
552. Que jette le sourcil *fulgurant* des tueurs,
554. .... haillon *rouge et noir*...

548-570. V. Hugo reprend ici en soutenant une thèse contraire une partie des spectacles évoqués par Lamartine dans la VIIIe vision de la *Chute d'un Ange*. Cédar et Daïdah, que le char aérien a conduits au-dessus de Babel, entendaient monter de la ville, un

Inextricable écho de sons, de cris, d'accents...
Monotone soupir de la faim qui mendie,
Appels retentissants au meurtre, à l'incendie...
Un retentissement de verges et de chaînes...
Cris d'angoisse de mères,...
Emeutes au pas sourd, assauts, séditions...

Pour V. Hugo, tous ces fléaux ont disparu par la vertu de la science et du progrès.

Ils ne regardent plus la morne servitude
Tresser sa maille obscure à l'osier des berceaux.
L'homme aux fers, pénétré du frisson des roseaux,
Est remplacé par l'homme attendri, fort et calme ;
La fonction du sceptre est faite par la palme ;
Voici qu'enfin, ô gloire ! exaucés dans leur vœu,
Ces êtres, dieux pour nous, créatures pour Dieu,
Sont heureux, l'homme est bon, et sont fiers, l'homme est juste ;
Les esprits purs, essaim de l'empyrée auguste,
Devant ce globe obscur qui devient lumineux,
Ne sentent plus saigner l'amour qu'ils ont en eux ;
Une clarté paraît dans leur beau regard sombre ;
Et l'archange commence à sourire dans l'ombre.

*

Où va-t-il, ce navire ? Il va, de jour vêtu,
A l'avenir divin et pur, à la vertu,

---

568. L'homme *en pleurs*...
*ô joie !*
571. Voici qu'enfin, *triomphe !*...
577. Une *lueur* paraît
579. Où va-t-il, *cet esquif ?*...

---

568. L'homme primitif, dans la métaphysique hugolienne, est encore mal dégagé de la matière : il reste en lui des traces de sa vie inférieure, il a gardé quelque chose de l'âme, de la plante et de l'animal :

> L'Être est d'abord moitié brute et moitié forêt ;
> (*Le Satyre*, vers 429.)

C'est en ce sens que l'homme des premiers âges de l'humanité apparaît au poète comme *pénétré du frisson des roseaux* ; il a leur âme incertaine, frémissante et craintive.

579 et sq. Tout le développement en strophes des vers 579-722 n'est que la reprise d'un thème déjà mis en œuvre, au mois de juin 1854, dans un poème qui s'appelait alors *L'Evolution* et qui a pris place dans la *Légende des Siècles* de 1877 sous le titre : *Tout le Passé et tout l'Avenir* ; non seulement la pensée et le rythme sont les mêmes

A la science qu'on voit luire,
A la mort des fléaux, à l'oubli généreux,
A l'abondance, au calme, au rire, à l'homme heureux;
Il va, ce glorieux navire,

Au droit, à la raison, à la fraternité,
A la religieuse et sainte vérité
Sans impostures et sans voiles,
A l'amour, sur les cœurs serrant son doux lien,
Au juste, au grand, au bon, au beau... — Vous voyez bien
Qu'en effet il monte aux étoiles!

Il porte l'homme à l'homme et l'esprit à l'esprit.
Il civilise, ô gloire! Il ruine, il flétrit
Tout l'affreux passé qui s'effare,
Il abolit la loi de fer, la loi de sang,
Les glaives, les carcans, l'esclavage, en passant
Dans les cieux comme une fanfare.

Il ramène au vrai ceux que le faux repoussa;
Il fait briller la foi dans l'œil de Spinosa
Et l'espoir sur le front de Hobbe;

---

581. A la *concorde* qu'on voit luire,
582. A la *fin* des fléaux,
585. Au droit, à la raison *sereine, à la bonté,*
591-596. On rencontre page 526, dans une première copie des vers 591-596 la rédaction suivante :

*Il abolit la loi de fer, la loi de sang,*
*La misère, la faim, l'esclavage*
*Le joug, et l'esclavage : et comment? en passant*
*Dans les cieux comme une fanfare.*

599. Et *l'espérance au* front de Hobbe ;

---

dans *L'Evolution* et dans *Plein Ciel*, mais souvent aussi, il y a similitude d'expression. V. Hugo avait déjà écrit dans *L'Evolution* :

Nous allons à l'amour, au bien, à l'harmonie.

Il plane, rassurant, réchauffant, épanchant
Sur ce qui fut lugubre et ce qui fut méchant
        Toute la clémence de l'aube.

Les vieux champs de bataille étaient là dans la nuit ;
Il passe, et maintenant voilà le jour qui luit
        Sur ces grands charniers de l'histoire
Où les siècles, penchant leur œil triste et profond,
Venaient regarder l'ombre effroyable que font
        Les deux ailes de la victoire.

Derrière lui, César redevient homme ; Éden
S'élargit sur l'Érèbe, épanoui soudain ;
        Les ronces de lys sont couvertes ;
Tout revient, tout renaît ; ce que la mort courbait
Refleurit dans la vie, et le bois du gibet
        Jette, effrayé, des branches vertes.

---

600. Il plane, *consolant...*
607. .... l'ombre *effrayante...*
*pierres*
611. Les *tombes* de *fleurs* sont couvertes ;

---

602. Cf. dans l'*Evolution* :

Oui, l'aube naît, demain les âmes seront libres.

610. C'est, sous une autre forme, la même idée qu'on rencontre dans les *Contemplations* :

Et Jésus se penchant sur Bélial qui pleure
Lui dira : C'est donc toi !
(*Ce que dit la Bouche d'Ombre.*)

C'est un symbole de l'absorption du mal par le bien, de l'Enfer par le Ciel.

613-614. Le *gibet* dans l'esprit de V. Hugo est une des punitions que Dieu impose à l'âme de la matière. V. Hugo a longuement développé cette théorie dans *Ce que dit la Bouche d'Ombre*, où il parle des « cailloux profonds, oubliettes des âmes » et énumère toute une série de formes de la matière où l'âme des choses expie des crimes pas-

Le nuage, l'aurore aux candides fraîcheurs,
L'aile de la colombe, et toutes les blancheurs,
Composent là-haut sa magie;
Derrière lui, pendant qu'il fuit vers la clarté,
Dans l'antique noirceur de la fatalité
Des lueurs de l'enfer rougie,

Dans ce brumeux chaos qui fut le monde ancien,
Où l'Allah turc s'accoude au sphinx égyptien,
Dans la séculaire géhenne,
Dans la Gomorrhe infâme où flambe un lac fumant,
Dans la forêt du mal qu'éclairent vaguement
Les deux yeux fixes de la Haine,

Tombent, sèchent, ainsi que des feuillages morts,
Et s'en vont la douleur, le péché, le remords,
La perversité lamentable,
Tout l'ancien joug, de rêve et de crime forgé,
Nemrod, Aaron, la guerre avec le préjugé,
La boucherie avec l'étable !

---

615. Le nuage, *le lin, l'aube aux chastes* fraîcheurs,

On trouve dans le manuscrit après le vers 615 une première copie de la strophe 651-656.

618. .... pendant qu'il fuit *sur l'air dompté,*

622. Où l'Allah turc [s'accouple] au sphinx égyptien,

624. Dans *le passé qu'écrase un hideux firmament,*

628. *Et s'effacent l'erreur,* le péché
*L'ignorance âpre et*

629. La *servitude* lamentable,

630. Tout l'ancien *Adam, d'ombre et de lèpre rongé,*

632. Après le vers 632 figurait d'abord la strophe 645-650.

---

sés : la hache, le billot, le verrou, l'épine, le roseau, le grain de sable, etc. Si le bois du gibet reverdit, c'est que l'ère du pardon est arrivée et que l'arbre est rendu à sa vie première.

618 et sq. Cf. dans l'*Evolution* :

Derrière nous décroît le mal, noire masure.

Tous les spoliateurs et tous les corrupteurs
S'en vont; et les faux jours sur les fausses hauteurs;
Et le taureau d'airain qui beugle,
La hache, le billot, le bûcher dévorant,
Et le docteur versant l'erreur à l'ignorant,
Vil bâton qui trompait l'aveugle!

Et tous ceux qui faisaient, au lieu de repentirs,
Un rire au prince avec les larmes des martyrs,
Et tous ces flatteurs des épées
Qui louaient le sultan, le maître universel,
Et, pour assaisonner l'hymne, prenaient du sel
Dans le sac aux têtes coupées!

Les pestes, les forfaits, les cimiers fulgurants,

---

637. Et le *mage* versant l'erreur à l'ignorant,

639-644. En rédaction marginale se trouve ce brouillon :

*Et tous ces vils flatteurs qui célébraient Satan,*
*Et, pour assaisonner la louange au sultan,*
*Au calife, astre des épées,*
*tout*
*Au shah qui tient le globe et qui fait le désert,*
*Râpaient le sel au fond du sac hideux qui sert*
*A porter les têtes coupées.*

On lit aussi, biffée et interlignée dans le texte définitif des vers 635-639, cette seconde ébauche :

*Et tous ces vils flatteurs d'épées,*
*Qui louaient le sultan, le maître universel,*
*Et pour assaisonner l'hymne, râpaient le sel*
*Dans le sac aux têtes coupées.*

640. Un rire au *maître* avec *le râle* des martyrs,

642. ... le sultan, *monarque* universel,

645. Après le vers 644 figurait d'abord la strophe 657-662.

---

633-638. Cf. dans l'*Evolution* :

Dieu voudra. Tout à coup on verra les discordes,
La hache et son billot, les gibets et leurs cordes,
L'impur serpent des cieux banni,
Le sang, le cri, la haine, et l'ordure, et la vase,
Se changer en amour et devenir extase
Sous un baiser de l'infini.

S'effacent, et la route où marchaient les tyrans,
Bélial roi, Dagon ministre,
Et l'épine, et la haie horrible du chemin
Où l'homme, du vieux monde et du vieux vice humain,
Entend bêler le bouc sinistre.

On voit luire partout les esprits sidéraux ;
On voit la fin du monstre et la fin du héros,
Et de l'athée et de l'augure,
La fin du conquérant, la fin du paria ;
Et l'on voit lentement sortir Beccaria
De Dracon qui se transfigure.

On voit l'agneau sortir du dragon fabuleux,
La vierge de l'opprobre, et Marie aux yeux bleus
De la Vénus prostituée ;
Le blasphème devient le psaume ardent et pur,
L'hymne prend, pour s'en faire autant d'ailes d'azur,
Tous les haillons de la huée.

Tout est sauvé ! la fleur, le printemps aromal,

---

649. .... du vieux [crime] et du vieux vice humain,

651. On voit luire partout les *hommes* sidéraux ;

654. La première rédaction des vers 651-656, pour ce vers, donnait la variante suivante :

La fin du *courtisan*...

657. La première rédaction de la strophe 657-662 donnait cette variante :

On voit *l'ange* sortir du dragon *scrofuleux*,

663. Tout est *fini* !...

---

647. *Bélial* est un des noms de Satan : Cf. Saint Paul, II Cor., VI, 15. *Dagon* est l'idole des Philistins.

655-656. *Dracon :* La sévérité des lois de Dracon (VIIe siècle avant J.-C.), « écrites avec du sang », est proverbiale. Le *Traité des délits et des peines*, de l'italien *Beccaria* (1763-1764), apparut comme l'application de la philosophie française à la législation pénale : il invoquait contre la sévérité de la tradition juridique la raison et le sentiment.

663. Dans quel sens faut-il entendre ici le mot *aromal* ? Le prin-

L'éclosion du bien, l'écroulement du mal,
Fêtent dans sa course enchantée
Ce beau globe éclaireur, ce grand char curieux,
Qu'Empédocle, du fond des gouffres, suit des yeux,
Et, du haut des monts, Prométhée!

Le jour s'est fait dans l'antre où l'horreur s'accroupit.
En expirant, l'antique univers décrépit,
Larve à la prunelle ternie,
Gisant, et regardant le ciel noir s'étoiler,

---

666. Ce *navire* éclaireur,
668. Et, du haut des *cieux*...
671. *Spectre* à la prunelle ternie,

---

temps, la fleur éveillent évidemment en nous l'idée de parfum : il semble naturel de voir dans l'expression *aromal* un renouvellement de l'expression banale de printemps embaumé. Il faudrait alors admettre que c'est ici un emploi de l'épithète *aromal* dans un sens tout nouveau, et unique dans toute l'œuvre de V. Hugo. L'adjectif *aromal* a été créé par Fourier : les *aromes*, chez Fourier, désignent les corps ou fluides impondérables dont est composée en partie la nature. Le commentateur de Fourier, Hippolyte Renaud, dit que l'expression *corps aromal* est synonyme de corps glorieux. V. Hugo possédait à Guernesey le volume d'Hippolyte Renaud : *Solidarité, vue synthétique sur la doctrine de Charles Fourier*. Paris, Lib. Sociétaire, 1845, où la théorie des aromes est onguement exposée (pp. 237-243); et, dans les *Contemplations*. V. Hugo lui-même emploie l'épithète *aromal* au sens fouriériste :

Nul simulacre obscur ne suit l'être aromal.
(*Ce que dit la Bouche d'ombre*, IV.)

V. Hugo veut sans doute dire ici : le printemps qui porte en lui l'essence impondérable, les *aromes* de tous les êtres de la nature. Charles Fourier disait précisément qu'une des fonctions du « mouvement aromal était de fournir les genres des espèces créées. » Charles Fourier, *Œuvres complètes*, 1841, tome Ier, note de la page 392. On trouve l'adjectif *aromal* dans Théophile Gautier, *Le roi Candaule* (1845), au sens fouriériste : « Selon la différence des aspects, Nyssia se colorait de soleil ou de pourpre comme le corps aromal d'une divinité et semblait rayonner la lumière et la vie. »

A laissé cette sphère heureuse s'envoler
Des lèvres de son agonie.

*

Oh! ce navire fait le voyage sacré!
C'est l'ascension bleue à son premier degré;
Hors de l'antique et vil décombre,
Hors de la pesanteur, c'est l'avenir fondé;
C'est le destin de l'homme à la fin évadé,
Qui lève l'ancre et sort de l'ombre!

Ce navire là-haut conclut le grand hymen.
Il mêle presque à Dieu l'âme du genre humain.
Il voit l'insondable, il y touche;
Il est le vaste élan du progrès vers le ciel;
Il est l'entrée altière et sainte du réel
Dans l'antique idéal farouche.

Oh! chacun de ses pas conquiert l'illimité!
Il est la joie; il est la paix; l'humanité
A trouvé son organe immense;
Il vogue, usurpateur sacré, vainqueur béni,
Reculant chaque jour plus loin dans l'infini
Le point sombre où l'homme commence.

Il laboure l'abîme; il ouvre ces sillons

---

675-680. Addition marginale.
677. Hors de l'antique et *noir* décombre.
681. *Oh! ce navire suit le sublime chemin*
683. Il voit l'insondable, il *le* touche;
684. Il est le vaste élan du *globe* vers le ciel;
689. *S'est créé* son organe immense;
690. Il *plane*,...
693. *Il travaille à* l'abîme;

Où croissaient l'ouragan, l'hiver, les tourbillons,
Les sifflements et les huées ;
Grâce à lui, la concorde est la gerbe des cieux ;
Il va, fécondateur du ciel mystérieux,
Charrue auguste des nuées.

Il fait germer la vie humaine dans ces champs
Où Dieu n'avait encor semé que des couchants
Et moissonné que des aurores ;
Il entend, sous son vol qui fend les airs sereins,
Croître et frémir partout les peuples souverains,
Ces immenses épis sonores !

Nef magique et suprême ! elle a, rien qu'en marchant,
Changé le cri terrestre en pur et joyeux chant,
Rajeuni les races flétries,
Établi l'ordre vrai, montré le chemin sûr,
Dieu juste ! et fait entrer dans l'homme tant d'azur
Qu'elle a supprimé les patries !

---

*D'où sortaient*
694. Où *roulaient* l'ouragan, l'hiver
696. *Il fait de l'avenir une* gerbe des cieux;
703. *Sourdre* et frémir
*Oui, nef sainte et suprême*
705. *a*) *Oh ! c'est la nef suprême !*
*splendide*
*b*) Nef *sacrée* et suprême !
706. .... en *tendre* et joyeux chant,

---

695-701. C'est le développement d'une idée des *Châtiments*, VII, 13 :

L'aérostat
Passe, et du haut des cieux ensemence les hommes.
(*Force des choses*, mai 1863.)

710. Cf. Lamartine, dans la *Marseillaise de la paix* :

De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?

Faisant à l'homme avec le ciel une cité,
Une pensée avec toute l'immensité,
Elle abolit les vieilles règles ;
Elle abaisse les monts, elle annule les tours;
Splendide, elle introduit les peuples, marcheurs lourds,
Dans la communion des aigles.

Elle a cette divine et chaste fonction
De composer là-haut l'unique nation,
A la fois dernière et première,
De promener l'essor dans le rayonnement,
Et de faire planer, ivre de firmament,
La liberté dans la lumière.

---

Déchirez ces drapeaux; une autre voix vous crie :
« L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
La fraternité n'en a pas ! »

713. Elle *brise* les vieilles règles ;

Date du manuscrit : 9 avril 1859.

Les dernières strophes sont, dans le manuscrit, suivies de cette note :

Ces sept dernières strophes ont été faites en juin 1858 au commencement de la maladie dont j'ai failli mourir.

# XV

# HORS DES TEMPS

# LA TROMPETTE DU JUGEMENT

## NOTICE

L'inspiration biblique ouvre la *Légende des Siècles* : elle la clôt.

La *Légende des Siècles* commence par la peinture du Paradis terrestre ; elle se termine par celle du Jugement dernier.

Tous les crimes commis par les tyrans de la *Légende des Siècles* appelaient un Vengeur. L'apparition de tout vengeur plaît à l'imagination et au cœur de V. Hugo : le poète y trouve matière à satisfaire son goût pour le pittoresque et le dramatique ; le proscrit y sent son espoir flatté par la perspective d'une revanche.

Un grand nombre de poèmes des *Châtiments* et de la *Légende des Siècles* appellent ou évoquent ainsi le brusque surgissement d'un juge qui venge l'opprimé :

Avenir ! avenir ! voici que tout s'écroule !..
Peuples ! le clairon sonne aux quatre coins du ciel ;
Quelle fuite effrayante et sombre !..
L'épouvante se lève — Allons ! dit l'Éternel.

(*Châtiments*, Carte d'Europe, novembre 1852.)

On eût dit, en voyant ces morts mystérieux...
Que, dans le cimetière où le cyprès frissonne,
Entendant le clairon du jugement qui sonne,
Tous ces assassinés s'éveillaient brusquement,
Qu'ils voyaient, Bonaparte, au seuil du firmament,
Amener devant Dieu ton âme horrible et fausse,
Et que, pour témoigner, ils sortaient de la fosse [1].

(*Ibid.* Nox, novembre 1852.)

La pièce de *Sultan Mourad* contient déjà la peinture d'un jugement dernier [2]. Mais son cadre particulier, sa couleur exotique lui enlèvent sa portée générale ; l'intervention du juge n'y décide qu'un cas par-

---

1. Sur toutes les images empruntées par V. Hugo à la scène du Jugement dernier, voir Cl. Grillet, *La Bible dans V. Hugo*, Paris, 1910, pp. 287-304.

2. Cf. p. 456 et sq..

ticulier ; il est visible que l'intention du poète est là de célébrer l'immense bonté du seul dieu de Mahomet. Ce jugement dernier n'est qu'un dénouement, à la manière des dénouements merveilleux de *Ratbert* ou de l'*Aigle du Casque*.

Au contraire, la *Trompette du Jugement* constitue la catastrophe finale de toutes les *Petites Épopées*.

Nombreuses sont ici les sensations visuelles et auditives que crée l'imagination de V. Hugo, lorsqu'il évoque la scène du Jugement dernier, mais une apparition le hante entre toutes : c'est celle du clairon dont le son retentit brusquement dans les ténèbres et dans l'immobilité silencieuse du monde qui finit[1].

Ce clairon, cette nuit, ce silence sont déjà les éléments de l'étrange décor qu'on rencontre dans *la Fin de Satan*, au début de *L'Ange liberté*.

Nous sommes au pôle :

> Pas un pli du brouillard pesant ne remuait
> Dans cette immensité d'ombre et de solitude.

L'archange Hiver, immobile et muet, tient un clairon silencieux :

> Le sombre archange Hiver se dresse sur le pôle;
> La trompette à la bouche et l'ombre sur l'épaule,
> Il est là, sans qu'il sorte, au milieu de ce deuil,
> De son clairon un souffle, un éclair de son œil...
> La terre sous ses pieds, de ténèbres vêtue,
> Se tait; il est la blanche et muette statue
> Debout sur ce tombeau, dans l'éternelle nuit;
> Jamais une lueur, un mouvement, un bruit,
> N'effleurent le géant, seul sous de sombres voiles.
> Mais quand, à ces cadrans qu'on nomme les étoiles,
> L'heure du dernier jour, sans terme et sans milieu,
> Sonnera, le rayon de la face de Dieu
> Dégèlera le spectre et tout à coup sa bouche
> Se gonflera d'un pli formidable et farouche,
> Et les mondes, esquifs roulant sans aviron,
> Entendront l'ouragan sortir de son clairon.

---

1. Cf. *Les Pauvres Gens* (1854) :

> Il semble
> Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
> Pas même le clairon du dernier jugement.

L'image est encore plus voisine de celle du *Jugement* dernier dans les *Années funestes*, Coups de clairon (1870) :

> Mais les fêtes cessent
> Si soudain le soir
> Des clairons se dressent
> Sur l'horizon noir.

Il y a une large part de fantaisie dans cette évocation ; elle s'éloigne, sinon du mystère, du moins de la simplicité des textes bibliques.

La *Trompette du Jugement* nous ramène à la Bible ; des souvenirs nombreux et précis de l'*Apocalypse* se sont présentés à la mémoire de V. Hugo, au cours d'un développement dont le point de départ a été la vision du clairon dans les nuées, ainsi qu'en témoigne le seul brouillon conservé de son poème :

sinistre
une *effrayante* main sortait de l'infini.
*foudroyant*
*airain redoutable et béni*
Vers la trompette, effroi de tout crime impuni,
*et qui doit faire aux morts*
Qui doit faire à la mort un jour lever la tête,
Elle pendait, énorme, ouverte, et comme prête
ce clairon qui se tait dans
A saisir *tout à coup ce clairon de* la nuit
*Que remplit*
Et qu'emplit le sommeil formidable
*Qui se tait et qu'emplit le noir sommeil* du bruit.
Sa main dans la nuée et hors de l'Invisible
S'allongeait. A quel être était-elle ? impossible
[vague et morne]
De le dire en ce morne et brumeux firmament.
L'œil dans l'obscurité ne voyait clairement
Que les cinq doigts béants de cette main terrible ;
Tant l'être, quel qu'il fut, debout dans l'ombre horrible,
Sans doute quelque archange ou quelque séraphin,
Immobile, attendant le signe de la fin,
Plongeait profondément, sous les ténébreux voiles,
Du pied dans les enfers, du front dans les étoiles.

15 mai 1859.
(Ms. 40, frag. 352 et 354.)

C'est, aux variantes près, le texte définitif des seize derniers vers du poème.

La composition a donc été analogue à celle de *Plein Ciel*, dont V. Hugo avait écrit en premier lieu les sept strophes finales.

Il faut, semble-t-il, écarter du reste du développement toute autre source d'ensemble. L'on ne peut se défendre, en lisant la *Trompette du Jugement*, de penser au dernier livre des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné qui porte lui aussi le titre de *Jugement*. Nous avons dit pour quelles raisons matérielles nous ne croyons pas à l'influence directe du texte d'Agrippa d'Aubigné sur V. Hugo[1]. Ici, comme

1. Cf. la notice de *La Conscience*, tome Ier, p. 44-45.

dans la *Conscience*, la parenté est évidente, mais elle s'explique par la communauté même de l'inspiration biblique.

L'esprit de V. Hugo est, comme celui d'Agrippa d'Aubigné, rempli des souvenirs de l'*Apocalypse* ; V Hugo, comme saint Jean et comme Agrippa d'Aubigné, a l'imagination visionnaire et le ton prophétique ; ajoutons qu'il partage avec l'auteur des *Tragiques* le goût de l'antithèse et celui des comparaisons grandioses et violentes [1] ; l'on s'expliquera alors qu'à maintes reprises, on ait pu prendre pour des sources ce qui n'était que des rencontres logiques [2].

Le poème de *La Trompette du Jugement* est le dernier écho dans la *Légende des Siècles* d'une inspiration nettement hugolienne et originale, celle de *Dieu* et de la *Fin de Satan ;* c'est un poème apocalyptique dans la manière de 1855 ; il se relie d'une façon précise à l'inspiration du prophète de Jersey ; non seulement il enferme la *Légende des Siècles* dans l'inspiration biblique, mais il est là comme une pierre d'attente : dans la pensée de V. Hugo, il est une nouvelle et dernière amorce de tous les poèmes bibliques et apocalyptiques qu'il réserve — il l'espère, et sa *Préface* le fait prévoir au lecteur — pour la suite prochaine de la *Légende des Siècles*.

---

1. Stapfer, *V. Hugo et la grande poésie satirique en France,* pp. 307-349.

2. Comme nous l'avons dit, V. Hugo n'avait à Guernesey d'autres documents sur Agrippa d'Aubigné que le livre de Sainte-Beuve. Or Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la poésie française au XVI[e] siècle,* ne montre qu'un goût médiocre pour les beautés apocalyptiques d'Agrippa d'Aubigné ; il le compare au Dante, mais il sort de sa lecture « rassasié d'horreurs », effrayé par « le ton hardi de ses rimes cyniques » ; il se borne à deux très courtes citations de passages satiriques. Toutefois il constate déjà une ressemblance de forme avec V. Hugo, et il compare le vers des *Tragiques* « à l'alexandrin franc et loyal de V. Hugo ».

## LA TROMPETTE DU JUGEMENT

*

Je vis dans la nuée un clairon monstrueux.

Et ce clairon semblait, au seuil profond des cieux,
Calme, attendre le souffle immense de l'archange.

Ce qui jamais ne meurt, ce qui jamais ne change,
L'entourait. A travers un frisson, on sentait
Que ce buccin fatal, qui rêve et qui se tait,
Quelque part, dans l'endroit où l'on crée, où l'on sème,
Avait été forgé par quelqu'un de suprême
Avec de l'équité condensée en airain.
Il était là, lugubre, effroyable, serein.
Il gisait sur la brume insondable qui tremble,
Hors du monde, au delà de tout ce qui ressemble
A la forme de quoi que ce soit.

Il vivait.

---

2\. .... au seuil { *fatal* / *pâle* / *blême* } des cieux,
3\. *Sombre,* attendre le souffle immense de l'archange.
6\. Que ce buccin fatal, qui *songe*... (*pense*)
11\. Il gisait sur la brume *éternelle* qui tremble,

---

1\. La présence de la personnalité du voyant est constante dans l'*Apocalypse* où *Je vis,* est la formule qui ouvre presque tous les récits.
10-12. Cf. les vers de la *Fin de Satan* cités dans la *Notice*.
13\. *Il vivait :* On sait que cette vie de la matière inerte est une des

Il semblait un réveil songeant près d'un chevet.

Oh ! quelle nuit ! là, rien n'a de contour ni d'âge ;
Et le nuage est spectre, et le spectre est nuage.

*

Et c'était le clairon de l'abîme.

Une voix
Un jour en sortira qu'on entendra sept fois.
En attendant, glacé, mais écoutant, il pense ;
Couvant le châtiment, couvant la récompense ;
Et toute l'épouvante éparse au ciel est sœur
De cet impénétrable et morne avertisseur.

Je le considérais dans les vapeurs funèbres
Comme on verrait se taire un coq dans les ténèbres.
Pas un murmure autour du clairon souverain.
Et la terre sentait le froid de son airain,
Quoique, là, d'aucun monde on ne vît les frontières.

Et l'immobilité de tous les cimetières,
Et le sommeil de tous les tombeaux, et la paix
De tous les morts couchés dans la fosse, étaient faits

15. *Et dans l'éternité muette épiant l'heure*
19. En attendant, *muet...*
23. *Et je le regardais* dans les vapeurs funèbres

idées fondamentales de la philosophie hugolienne : mais il se peut aussi qu'à travers Chateaubriand (*Martyrs*, livre III, note des mots : *cette architecture est vivante*) V. Hugo se soit ici souvenu de Milton qui, en décrivant les murailles de saphir du paradis, se sert de l'expression : *living sapphires*.

18. Les trompettes des anges sonnent ainsi *sept fois* dans l'*Apocalypse* : chap. VIII, IX, X et XI.

Du silence inouï qu'il avait dans la bouche ;
Ce lourd silence était pour l'affreux mort farouche
L'impossibilité de faire faire un pli
Au suaire cousu sur son front par l'oubli.
Ce silence tenait en suspens l'anathème.
On comprenait que tant que ce clairon suprême
Se tairait, le sépulcre, obscur, roidi, béant,
Garderait l'attitude horrible du néant,
Que la momie aurait toujours sa bandelette,
Que l'homme irait tombant du cadavre au squelette,
Et que ce fier banquet radieux, ce festin
Que les vivants gloutons appellent le destin,
Toute la joie errante en tourbillons de fêtes,
Toutes les passions de la chair satisfaites,
Gloire, orgueil, les héros ivres, les tyrans soûls,
Continueraient d'avoir pour but et pour dessous
La pourriture, orgie offerte aux vers convives ;
Mais qu'à l'heure où soudain, dans l'espace sans rives,
Cette trompette vaste et sombre sonnerait,
On verrait, comme un tas d'oiseaux d'une forêt,

---

31. Du silence *effrayant*...
32. Ce *froid* silence était
36-38. .... que ce clairon *des gouffres*
Se tairait, le sépulcre obscur, *hagard*, béant,
Garderait l'attitude *affreuse* du néant,
43-45. Toute la joie *éparse*...
Toutes les *viles soifs* de *l'homme* satisfaites,
Gloire, orgueil, les héros ivres, les *césars* saouls,
49. Cette trompette *énorme* et sombre

---

35. C'est encore ainsi que, dans l'*Apocalypse*, le châtiment annoncé reste suspendu jusqu'à ce que la septième trompette ait sonné.

50. On voit dans l'*Apocalypse* (ch. XIX, 17) un ange, debout dans le soleil, rassembler la foule des oiseaux ; mais là se borne la ressemblance, car les oiseaux de l'Apocalypse ne sont nullement les symboles des âmes, et s'ils sont conviés « au grand souper de Dieu », c'est pour dévorer « la chair de tous les hommes ».

Toutes les âmes, cygne, aigle, éperviers, colombes,
Frémissantes, sortir du tremblement des tombes,
Et tous les spectres faire un bruit de grandes eaux,
Et se dresser, et prendre à la hâte leurs os,
Tandis qu'au fond, au fond du gouffre, au fond du rêve,
Blanchissant l'absolu, comme un jour qui se lève,
Le front mystérieux du juge apparaîtrait!

*

Ce clairon avait l'air de savoir le secret.

On sentait que le râle énorme de ce cuivre
Serait tel qu'il ferait bondir, vibrer, revivre

---

55. Tandis qu'au fond, au fond *de l'ombre,*...
56. *a*) Blanchissant l'*infini*...
*b*) *Surgissant lentement,*...
59-90. Addition marginale remplaçant le développement :
Toutes les actions de tous les êtres, haines... etc.
rejeté aux vers 111-124.
59-60. On sentait que le *souffle* énorme de ce cuivre
Serait tel qu'il ferait *frémir,* vibrer, revivre

---

53. Image qu'on rencontre plusieurs fois dans l'Apocalypse. La voix du Seigneur « égaloit le bruit des grandes eaux », I, 15 ; avant l'apparition de l'ange qui tient la clef de l'abîme, l'Apôtre écrit : « J'entendis encore comme le bruit des grandes eaux. » XIX, 6.

56. Ce vers résume l'image et les idées exprimées dans *Sultan Mourad* :

Lieu blanc, chaste, où le mal s'évanouit et sombre....,
Ce qui rayonne là, ce n'est pas un vain jour
Qui naît et meurt....
C'est un grand jour divin...
Jour pur, expliquant tout, quoiqu'il soit le problème.

57. Dans les *Contemplations*, Magnitudo Parvi (seconde partie : 1855), V. Hugo avait évoqué, dans un vers analogue, l'apparition de la divinité après la mort des faux dieux :

Un jour, dans les lieux bas, sur les hauteurs suprêmes,
Tous ces masques hagards s'effaceront d'eux-mêmes ;
Alors, la face immense et calme apparaîtra !

Le *front mystérieux* vient de l'*Apocalypse :* « Il portoit [sur sa tête] écrit, un nom que nul autre que lui ne connoît » (XIX, 12).

L'ombre, le plomb, le marbre, et qu'à ce fatal glas,
Toutes les surdités voleraient en éclats ;
Que l'oubli sombre, avec sa perte de mémoire,
Se lèverait au son de la trompette noire ;
Que dans cette clameur étrange, en même temps
Qu'on entendrait frémir tous les cieux palpitants,
On entendrait crier toutes les consciences ;
Que le sceptique au fond de ses insouciances,
Que le voluptueux, l'athée et le douteur,
Et le maître tombé de toute sa hauteur,
Sentiraient ce fracas traverser leurs vertèbres ;
Que ce déchirement céleste des ténèbres
Ferait dresser quiconque est soumis à l'arrêt ;
Que qui n'entendit pas le remords, l'entendrait ;
Et qu'il réveillerait, comme un choc à la porte,
L'oreille la plus dure et l'âme la plus morte,

---

*la pierre*
61. L'ombre, le plomb, *la glac*[*e*]
66. Qu'on entendrait *gronder*...
*mugir*

73-81. Le développement a subi ici plusieurs remaniements ; la première rédaction portait :

*furent*
[Remuerait même ceux qui, vivants, étaient morts,
Même ceux qui n'ont pas entendu le remords,
Ceux qui n'eurent jamais qu'une oreille de cendre,
*pleurer*
Ceux qui virent gémir la veuve sans l'entendre,
Ceux qui n'ont pas compris ou n'ont pas entendu
L'aquilon, grondement de colère perdu,
[Le repentir passant avec son]
Le cri du repentir armé du fouet d'orties,
Et, dans leurs vanités vainement averties,
Le tonnerre, ce coup de cloche de la nuit.

Cette rédaction fut à son tour surchargée par un béquet donnant les vers 73-76 conformes au texte, et, pour les vers 77-81, la rédaction suivante :

*Même ceux qui riaient au bruit des pas du temps,*
*Même ceux-là qui riaient sanglants, hideux, contents,*
*Vivaient nonchalamment couchés sur leurs victimes,*

Même ceux qui, livrés au rire, aux vains combats,
Aux vils plaisirs, n'ont point tenu compte ici-bas
Des avertissements de l'ombre et du mystère,
Même ceux que n'a point réveillés sur la terre
Le tonnerre, ce coup de cloche de la nuit!

Oh! dans l'esprit de l'homme où tout vacille et fuit,
Où le verbe n'a pas un mot qui ne bégaie,
Où l'aurore apparaît, hélas! comme une plaie,
Dans cet esprit, tremblant dès qu'il ose augurer,
Oh! comment concevoir, comment se figurer
Cette vibration communiquée aux tombes,
Cette sommation aux blêmes catacombes,
Du ciel ouvrant sa porte et du gouffre ayant faim,
Le prodigieux bruit de Dieu disant : Enfin!

Oui, c'est vrai, — c'est du moins jusque-là que l'œil [plonge, —
C'est l'avenir, — du moins tel qu'on le voit en songe, —

---

*Et dormaient sans entendre au-dessus de leurs crimes*
*Le tonnerre, ce coup de cloche de la nuit.*

Un troisième béquet établit enfin le texte définitif des vers 77-81.

82. Oh! dans *l'âme* de l'homme

85. Dans *notre cœur,* tremblant

87. *La diane inouie et sinistre des tombes,*

88. [La] sommation [faite]
*Cette* sommation *jetée* aux catacombes,

---

81. Dans l'*Apocalypse*, le tonnerre est un des signes précurseurs et avertisseurs du Jugement dernier : « Il sortoit du trône des éclairs, des tonnerres ;... » IV, 5 ; « Il se fit des bruits dans l'air, des tonnerres, des voix et des éclairs et un grand tremblement de terre », VIII, 5 ; « Après que l'ange eût crié, sept tonnerres firent éclater leurs voix », X, 3.

L'*Apocalypse* parle aussi des hommes qui restent sourds aux avertissements des anges et des cataclysmes terrestres. IX, 20, 21.

Quand le monde atteindra son but, quand les instants,
Les jours, les mois, les ans, auront rempli le temps,
Quand tombera du ciel l'heure immense et nocturne,
Cette goutte qui doit faire déborder l'urne,
Alors, dans le silence horrible, un rayon blanc,
Long, pâle, glissera, formidable et tremblant,
Sur ces haltes de nuit qu'on nomme cimetières,
Les tentes frémiront, quoiqu'elles soient des pierres,
Dans tous ces sombres camps endormis ; et, sortant
Tout à coup de la brume où l'univers l'attend,
Ce clairon, au-dessus des êtres et des choses,
Au-dessus des forfaits et des apothéoses,
Des ombres et des os, des esprits et des corps,
Sonnera la diane effrayante des morts.

---

93-96. ...quand *ces* instants,
*Ces siècles, goutte à goutte,* auront rempli le temps,
Quand *se détachera du ciel l'heure nocturne,*
*fatal*
*Le dernier jour* qui doit faire déborder l'urne,

104-105. Au-dessus des *oublis* et des *métamorphoses,*
*crimes*
Des *actes* et des os

---

101. Cette image se retrouve dans une pièce des *Quatre Vents de l'Esprit* :

Je songeais à l'Égypte aux plis infranchissables,
A la grande isolée éternelle des sables,
Noire tente des rois, ce tas d'ombres qui dort
Dans le camp immobile et sombre de la mort.
(*Près d'Avranches,* mai 1843.)

et elle semble avoir son origine dans cette expression des *Odes et Ballades* :

Et Carthage, et la Pyramide,
Tente immobile de la mort !
(*Le Génie,* juillet 1820.)

106. C'est vraisemblablement ici qu'on a pu juger que trouverait

O lever en sursaut des larves pêle-mêle!
Oh! la Nuit réveillant la Mort, sa sœur jumelle!
Pensif, je regardais l'incorruptible airain.

*

Les volontés sans loi, les passions sans frein,
Toutes les actions de tous les êtres, haines,
Amours, vertus, fureurs, hymnes, cris, plaisirs, peines,
Avaient laissé, dans l'ombre où rien ne remuait,
Leur pâle empreinte autour de ce bronze muet;
Une obscure Babel y tordait sa spirale.

Sa dimension vague, ineffable, spectrale,
Sortant de l'éternel, entrait dans l'absolu.
Pour pouvoir mesurer ce tube, il eût fallu
Prendre la toise au fond du rêve, et la coudée
Dans la profondeur trouble et sombre de l'idée;
Un de ses bouts touchait le bien, l'autre le mal;

---

107. [O noir fourmillement des *tombeaux* pêle-mêle!]
(Le vers imprimé ne figure pas dans le ms.)
Les vers 111-124 se rencontrent une première fois dans le manuscrit, après le vers 58 et ont été remplacés par l'addition marginale 59-90.
Ce premier développement ne présente que deux variantes du texte définitif :
*a*) 114. ... autour de *son* bronze muet
*b*) 123. Quoiqu'on ne vît point là d'animal, *ni* point d'homme;

---

place le fragment n° 353, classé dans le ms. 40, sous la rubrique de *Trompette du Jugement* :

De distance en distance un ange appellera.
L'Europe croit voir Jésus, l'Asie Indra,
démon
Les nègres le Moloch, les Juifs le Kéroubîme,
sur le bord
Debout dans la lueur au bord noir de l'abîme.
L'appel sera ce cri : Morts et vivants, venez!

mais ni le papier, ni l'écriture de ce fragment ne semblent se rapporter à l'époque de Guernesey. Le fragment 353 semble postérieur à 1859.
116. *Spectrale :* néologisme.

Et sa longueur allait de l'homme à l'animal,
Quoiqu'on ne vît point là d'animal et point d'homme;
Couché sur terre, il eût joint Éden à Sodome.

Son embouchure, gouffre où plongeait mon regard,
Cercle de l'Inconnu ténébreux et hagard,
Pleine de cette horreur que le mystère exhale,
M'apparaissait ainsi qu'une offre colossale
D'entrer dans l'ombre où Dieu même est évanoui.
Cette gueule, avec l'air d'un redoutable ennui,
Morne, s'élargissait sur l'homme et la nature;
Et cette épouvantable et muette ouverture
Semblait le bâillement noir de l'éternité.

*

Au fond de l'immanent et de l'illimité,
Parfois, dans les lointains sans nom de l'Invisible,
Quelque chose tremblait de vaguement terrible,
Et brillait et passait, inexprimable éclair.
Toutes les profondeurs des mondes avaient l'air

---

[*plage*]
126. *Cime de l'insondable, orbe sourd et hagard,*
134-148. Addition marginale.
135. *Par instants, tout à coup, dans ces lieux invisibles,*
137. *Qui* brillait et passait
138. Toutes les profondeurs *aveugles* avaient l'air

---

130-133. *Gueule, bâillement* : l'image est très fréquente chez V. Hugo ; à plusieurs reprises, dans *Notre-Dame de Paris*, il compare la cloche à une gueule de bronze qui hurle et qui bâille : « La cloche, déchaînée et furieuse, présentait alternativement aux deux parois de la tour sa gueule de bronze d'où s'échappait ce souffle de tempête qu'on entend à quatre lieues. » IV, 3. *Immanis pecoris custos;* « Qu'est-ce que ces becs de cuivre là qui ont l'air de bâiller quand il faut chanter ? » *Ibid.*, VII, 3. *Les Cloches*. Pour toutes les autres expressions amenées par cette vision appliquée à un très grand nombre d'objets, cf. Huguet, *op. cit*,, pp. 158-168.

De méditer, dans l'ombre où l'ombre se répète,
L'heure où l'on entendrait de cette âpre trompette
Un appel aussi long que l'infini, jaillir.
L'immuable semblait d'avance en tressaillir.

Des porches de l'abîme, antres hideux, cavernes
Que nous nommons enfers, puits, gehennams, avernes,
Bouches d'obscurité qui ne prononcent rien,
Du vide, où ne flottait nul souffle aérien,
Du silence où l'haleine osait à peine éclore,
Ceci se dégageait pour l'âme : Pas encore.

Par instants, dans ce lieu triste comme le soir,
Comme on entend le bruit de quelqu'un qui vient voir,
On entendait le pas boiteux de la justice ;
Puis cela s'effaçait. Des vermines, le vice,
Le crime, s'approchaient, et, fourmillement noir,
Fuyaient. Le clairon sombre ouvrait son entonnoir.
Un groupe d'ouragans dormait dans ce cratère.
Comme cet organum des gouffres doit se taire
Jusqu'au jour monstrueux où nous écarterons
Les clous de notre bière au-dessus de nos fronts,
Nul bras ne le touchait dans l'invisible sphère ;
Chaque race avait fait sa couche de poussière
Dans l'orbe sépulcral de son évasement ;
Sur cette poudre l'œil lisait confusément

---

142. *L'immensité* semblait
149. Par *moments*, dans ce lieu
155-159. Après le vers 168 figurent dans le manuscrit ces vers effacés :

*Un groupe d'ouragans dormait dans le cratère ;*
*Comme ce grand clairon doit demeurer sans voix,*
*Jusqu'au jour où dans l'ombre on l'entendra sept fois,*

156. [Et comme ce buccin] des gouffres doit se taire
159. *Nul ne le remuait* dans l'invisible sphère ;
160. Chaque [siècle]

Ce mot: Riez, écrit par le doigt d'Épicure;
Et l'on voyait, au fond de la rondeur obscure,
La toile d'araignée horrible de Satan.

Des astres qui passaient murmuraient: « Souviens-t-en !
Prie! » et la nuit portait cette parole à l'ombre.

Et je ne sentais plus ni le temps ni le nombre.

*

Une sinistre main sortait de l'infini.

Vers la trompette, effroi de tout crime impuni,
Qui doit faire à la mort un jour lever la tête,
Elle pendait énorme, ouverte, et comme prête
A saisir ce clairon qui se tait dans la nuit,
Et qu'emplit le sommeil formidable du bruit.
La main, dans la nuée et hors de l'Invisible,
S'allongeait. A quel être était-elle? Impossible
De le dire, en ce morne et brumeux firmament.

---

163. [Le] mot : Riez,
164. Et l'on [apercevait dans sa] rondeur obscure,
168. Et je ne sentais plus [l'espace] ni le nombre.
171. Qui doit faire à la *nuit*...
177. .... en ce [vague et morne] firmament.

---

163. Sur l'idée singulière que V. Hugo se fait parfois d'*Epicure*, cf. Renouvier, *V. Hugo, le poète*, Paris, 1893, p. 100.

169. Cf. *Sultan Mourad :*

> Et l'on voyait sortir de l'abîme insondable
> Une sinistre main qui s'ouvrait formidable;

La main de Dieu est une des images les plus fréquentes des textes bibliques; cf. les références, avec leurs sens multiples, données par le *Dictionnaire de la Bible*, de l'abbé Vigouroux, art. Main. Dans l'*Apocalypse*, c'est une faucille que le Fils de l'Homme, assis dans la nuit, tient à la main : au cri de l'Ange, la Main s'ouvre, la faucille tombe, « et la terre fut moissonnée. » XIV, 14, 15 et 16.

L'œil dans l'obscurité ne voyait clairement
Que les cinq doigts béants de cette main terrible;
Tant l'être, quel qu'il fût, debout dans l'ombre horrible,
— Sans doute quelque archange ou quelque séraphin
Immobile, attendant le signe de la fin, —
Plongeait profondément, sous les ténébreux voiles,
Du pied dans les enfers, du front dans les étoiles!

---

Date du manuscrit : 15 mai 1859.

184. Ce vers antithétique est certainement venu spontanément sous la plume de V. Hugo, sans l'intermédiaire et sans le souvenir conscient de toutes les expressions classiques qu'il rappelle. Constatons simplement que Virgile avait écrit déjà :

Et quantum vertice ad auras
Ætherias, tantum radice in Tartara tendit.
(*Énéide*, IV, 445-446.)

et que La Fontaine avait imité Virgile, lorsqu'il disait :

Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Ajoutons qu'il est impossible, devant cet archange dressé de toute sa hauteur et dont le front touche aux étoiles, de ne pas songer au vers d'Horace :

Sublimi feriam sidera vertice.
(*Odes*, I, 1.)

# TABLE DES MATIÈRES

FIN

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

